

CHRONIQUES DE LA
TROISIÈME GUERRE
MONDIALE

TOME I :

LES ÉTOILES
DE SANTINI

PAUL BAYLEVILLE

Chroniques de la Troisième Guerre Mondiale

Tome I : Les étoiles de Santini

Chapitre I

On ne saura jamais, pourquoi, de qui, de quoi, et quand la ville est née. Au commencement est la légende, et les avatars de la légende. Trois sœurs, divas et devineresses des eaux. La plus magique des trois, *Libuša* (u = ou, š comme dans chat : Liboucha), *Libuša* épouse un laboureur... Et, comme d'habitude, après de sanglantes batailles, les femmes perdent leurs pouvoirs de magiciennes. Mais, avant de s'effacer, *Libuša*, arcanes XVII, a prophétisé la gloire de la cité, une gloire qui s'élèverait jusqu'aux étoiles. Étoile, *Hvězda* en Tchèque, nom d'un petit château, un Taj Mahal alchimiste, qui, selon André Breton, le visiteur de Prague en 1935, pourrait s'appeler « L'amour fou » : « À flanc d'abîme, construit en pierre philosophale, s'ouvre le château étoilé » ; l'abîme, c'est la colline de *Bila Hora*, la colline des guerres

de religion. Et, selon Charapatka, l'Histoire commence. Celle à laquelle on impose une lettre capitale, comme la peine du même nom, car elle est la chronique du malheur des Hommes, *homo sapiens sapiens*, sagesse deux fois répétée comme une incantation, pour en souligner les fragilités. Au-delà du mythe et des légendes, c'est-à-dire au-delà du mensonge métamorphosé en réalité féerique, il y a la modeste recherche de l'Histoire comme science. Elle nous apprend beaucoup de choses. D'abord, que la ville n'a pas de commencement, mais d'infinis avènements au fil du temps. Puis, que la ville a tenu tête au temps, et, de cette obstination, l'incomparable beauté est née. Du temps, elle est devenue l'épouse, l'anneau formé par les méandres de la rivière le dit. Pour former un tel anneau, il faut que le cours des eaux soit lent, il faut que le temps hésite au fil de l'eau.

Comme toutes les villes qui comptent, outre la rivière qui lui apporte l'ivresse douce du mouvement lent, sept collines identifient les espaces, morcelés et unis en un site unique. Elle est inoubliable, et qui l'a vue ne peut l'oublier. En français, le nom de la rivière est difficile à prononcer : *Vltava* (à vrai dire, il suffit de murmurer séparément v, puis l, et t et de souffler un léger vent de terre : vlt). Je parle, bien sûr, des antiques : veu, leu, teu des vieux abécédaires, et non des plus récents vé, el, té. Pour les deux dernières syllabes : ta va, ça va, tout le monde sait le dire. Un musicien tchèque connu, Bedřich Smetana (1824-1884) [ř = rj] a mis la Vltava en musique, une musique descriptive, « Nom pays », « *Má Vlast* » en Tchèque, qui pourrait passer pour un hymne national, car elle a tiré ses sons du paysage, et de l'ardent élan nationaliste du moment. Les Allemands l'ont compris,

ils avaient interdit l'exécution de la partition dès 1939, après l'occupation du pays par les troupes d'Adolf Hitler ; peu après que lors d'une exécution de « *Má Vlast* », au Théâtre national, le 11 mai, sa présentation eut déclenché une ovation d'un quart d'heure, le chef d'orchestre embrassant la partition devant un public désespéré, et ravi. C'était la version tchèque de la scène de « la Marseillaise », en 1942, dans le film « Casablanca », de Michael Curtiz. D'ailleurs, Fritz Lang évoque à sa façon cet événement (« *Má Vlast* » est joué dans un cinéma) dans son film hollywoodien de 1943 « Les bourreaux meurent aussi » qui traite des suites de l'assassinat du *SS-Obergruppenführer* Heydrich (Vice-Protecteur de Bohême et de Moravie) par la Résistance tchèque. En ce temps-là, le but des Allemands était de faire de la Bohême et de la Moravie un modèle d'état SS, totallemand germanisé.

Il suffit d'écouter la musique, et le fleuve lent du temps se met en mouvement, un mouvement qui n'est pas mécanique et allemand. Évidemment, à la longue, à trop regarder l'eau passer, on peut se lasser de ce qui coule de source. C'est le problème du romantisme, et du nationalisme. Mais il est méprisable de mépriser ce qui fut, autrefois, la fraîche splendeur des temps nouveaux. Le musicien est mort de la syphilis (et l'Europe fut à deux doigts de mourir du nationalisme allemand), et tous ses traitements dans des villes d'eaux n'y ont rien fait, ou presque. Mais comme la ville, et comme Charapatka, sa musique a tenu tête au temps. Les passagers qui empruntent les lignes de la compagnie aérienne nationale

entendent le gargouillis des flots de la Vltava alors que « *Má Vlast* » se propage dans l'avion comme une allégresse, quelques secondes après l'atterrissage à Prague.

Pour la première fois de sa vie, Jean Santini était amoureux d'une femme laide. Elle avait un visage sans grâce, formé par une juxtaposition de formes rondes : nez, joues, yeux, tête, et jusqu'aux boucles de ses cheveux qui ajoutaient des ronds dans l'eau couleur de lait de sa peau trop blanche.

Pourtant, il était amoureux. Cela s'était fait sans qu'il le veuille. Elle travaillait au ministère de l'Intérieur, un service de recherche sur la criminalité, il avait dû l'inviter : par politesse, pour cultiver ses relations, pour justifier de ses frais de représentation, bref, par pure convention, et, vu sa tête de poisson pas frais, sans la moindre arrière-pensée. Aujourd'hui, il ne sait même plus dans quel restaurant il l'avait invitée, la première fois... Une taverne sans intérêt, mais il se souvient de la rue, c'était dans la Na příkopě, dans le centre-ville, près de l'église de la Sainte Croix où fut longtemps conservé le suaire de Turin qui montrerait le visage et le corps du Christ... à deux pas de la place de la République (Náměstí Republiky) et de la maison municipale. La maison municipale, on dit ici « Obecní Dům », est un des plus beaux monuments art nouveau de Prague. Quand on est dans le coin, on ne voit que lui, blanc comme un gros gâteau couvert de sucre glace. Accolé à la maison municipale, il y a ce qui reste des temps plus anciens : la tour poudrière, noire comme de la poudre à canon, gothique (vers 1475), mais fausse, en gros, car reconstruite en 1876 : c'est au temps où les autres

Européens redécouvrent l'art gothique. D'abord avec Walter Scott et les romantiques allemands ; puis « Notre Dame de Paris » (1831), et de Victor Hugo on passe à Viollet-le-Duc ; et aux « Cathédrales de France » (1917), de Rodin. Au fond, à vouloir faire trop gothique, la « Tour poudrière » qui jouxte l'Obecní Dům sent aussi l'art nouveau. Charapatka dit cela, car, à la différence des autres Européens, les Tchèques n'ont jamais oublié l'Art gothique qui, chez eux, a toujours fait partie du paysage, et du souvenir, et peut-être même, de leurs *Résistances*.

Charapatka est un des génies de Prague. On dit qu'ils sont huit, en couples gémellaires, comme les Nommo du peuple Dogon du Mali. Mais, ici, dans ce récit, on ne connaît que Charapatka. Il, ou elle, est fluide et souple, nul ne sait si elle, ou s'il, est mâle ou bien femelle, alors on dit tantôt l'un, tantôt l'autre. Mais elle gouverne tout ce qui a trait à l'eau, y inclus le rêve, les sentiments, la rêverie, la reproduction, et quelques affaires du même genre. Il gouverne aussi la recherche de la parole oubliée, et elle aime par-dessus tous les récits, les grimoires, les contes, les histoires où elle s'introduit en catimini, comme il le fait ici. Il est aussi le maître du mensonge, l'ombre de la parole, sa gémellité sombre.

Jean Santini était donc allé dans un quartier art nouveau pour y commencer un nouvel amour. Au commencement, il ne s'était rien passé du tout. Elle avait beaucoup parlé : deux types de criminalités, celle des riches, celle des pauvres ; pour les pauvres, elle appelait ça

« stratégies de survie » : elle donnait pour exemple les Tziganes qui volent les sacs à main des vieilles dames, et tabassent à mort les pépés et les mémés qui résistent ; celle des riches, qu'elle divisait en deux sous-groupes : les riches qui veulent devenir plus riches (corruption, grand banditisme, avec tous les entre-deux) ; et les terroristes. Dans le coin, il n'y avait ni Basques ni Corses (sauf lui), alors ça se limitait aux Arabes musulmans, enfin, aux intégristes, mais il est difficile de s'y reconnaître avant qu'ils ne soient passés à l'acte. Et puis, chaque fois qu'une fille dit non à un Arabe musulman, nul ne peut dire si le pauvre type traumatisé dans son narcissisme primaire ne va pas faire flamber la fille, ou faire sauter le supermarché du coin.

La fille était intéressante, et Santini s'était mis à aimer son intelligence, pas nécessairement ce qu'elle disait, ce qu'elle disait lui était égal, dans ces affaires, il se considère comme un esprit pratique, il n'explique pas le crime, il le réprime. Il sait, par expérience, que connaissance et action ne font pas bon ménage : réprimer est une technique, pas une science, encore moins un art, l'action est sans nuance (on fait ou on ne fait pas), elle est manichéenne ; heureusement, la pensée, elle, rejoint le rêve qui ne juge pas, et ne peut pas être jugé. C'était son drame. Par nature, il faut le considérer comme un sensuel contemplatif, un artiste en quelque sorte.

C'est un destin malheureux qui a fait de lui un flic. Mais il ne s'en plaint pas, ça lui permet de voir du pays et d'assouvir ses soifs d'esthète, celles des idées mises en formes. Pas pour l'intérêt théorique ou pratique des idées –

pensée détestable ! —, mais pour la gratuité de leurs formes, car les idées ont des formes. C'est pour cela qu'il aimait ses idées, elle avait le don de les rendre belles : les petites, toutes rondelettes qui s'enchaînaient les unes aux autres ; les carrées, tirées au cordeau ; les ovales, elliptiques comme la trajectoire des planètes ; les rectangulaires : ça commence en carré, et ça s'allonge, ça s'allonge ; en ruban de Möbius, comme la Voie lactée ou l'ADN : ça s'étire, tu crois que ça va changer, ça s'étire, ça tourne... et rien ne change. Il y en avait de toutes les formes, à l'infini semblait-il. Et ses mains, soulignant son propos, caressaient les formes des idées comme des chats paisibles. Ses mains étaient sublimes. Il aimait ça, car c'est par les formes qu'ils donnent à leurs idées que les gens se singularisent ; les idées, elles ne sont jamais que celles du temps et de tout le monde, on les répète *ad nauseam*, dans un délire d'appropriation d'autant plus impétueux que l'idée est moins originale. Vous direz que, là, sur cette table ordinaire d'un restaurant banal, il prenait des notes. C'est vrai ! Mais c'était pour son rapport, afin que l'ambassadeur ne lui fasse pas la gueule, et que le ministère soit content. Et puis, parmi toutes ces idées, il y avait quelques informations, des faits : l'importance des réseaux de traite des femmes. Ça, ce n'était plus de l'esthétique, c'était du travail.

Alors, il prenait des notes, mais il avait hâte que le travail s'achevât, et qu'ils pussent en venir aux choses sérieuses : la vie, et cette belle attirance physique que ses idées mises en formes lui avaient donnée. C'est ainsi qu'il était passé de ses idées mises en formes aux belles formes de la femme qu'elle était. Elle, elle n'avait pas compris, du

moins le croyait-il. Elle était tout à ses idées qu'elle tenait pour importantes, tellement obsédée par elles, qu'elle ne faisait pas attention à sa façon de dire ce qu'elle disait. Et c'était très bien ainsi. C'est sur ce malentendu que reposaient sa séduction et la fascination qu'en lui elle créait.

L'absence de cette grâce facile qui pare certains visages avait voilé le reste de son corps, et l'on doit réparer ce tort. Ses mains étaient belles et délicates, elles semblaient caresser le monde. Elle était faite comme le sont souvent les femmes d'ici : un corps long, tant les jambes que le torse ; des seins d'un volume et dessin attrayants ; des muscles fessiers ronds et fermes ; le tout recouvert d'un tissu adipeux et doux qui fait du corps féminin un portecaresse. Les mains de Jean Santini n'en pouvaient plus d'attendre. Alors, pour tromper son désir qui ne s'y trompait pas, il tripotait sa coupe et ses couverts en l'écoutant parler.

En un tour de main, le serveur eut tout emporté. C'est tout juste s'il ne lui arracha pas un croûton de pain de la bouche. Ces mœurs pressées des garçons de café, des serveuses et serveurs pragois, sont, on le suppose, des réminiscences des façons communistes : les clients ne doivent pas rester au-delà du temps réglementaire, car après, ils complotent, ils parlent politique, ou de Dieu sait quoi, qui ne peut qu'attirer des ennuis, et finir par la fermeture du tripot. C'est ainsi que les communistes avaient fermé le café « Slavia », en 1969. Même en cette période de grandes épreuves, cela avait beaucoup choqué. Pensez ! Fermer le Slavia ! Le grand café des quais de la rivière Vltava où Smetana, le musicien, venait régulièrement prendre un verre ; où le jeune Masaryk, le philosophe et

futur premier président de la République Tchécoslovaque, venait timidement entrevoir le grand homme ; et Dvořák, le compositeur de la « symphonie du Nouveau Monde » ; et Čapek, l'écrivain inventeur du mot « robot », avec Olga, l'actrice ; et Václav Havel, l'écrivain-philosophe dissident et futur président avec Olga, l'actrice (pas la même), et Charapatka qui venait au café Slavia effleurer les splendeurs dérisoires du nationalisme ; du nazisme imposé dans la férocité ; puis du communisme naissant, et, très vite, agonisant dans sa puissance vaine. Aujourd'hui, vous croiserez Charapatka au café Slavia, il est dans la Nàrodni, à deux pas des quais, face au Théâtre national. Comme toujours et comme tous les autres avant vous, vous ne verrez pas Charapatka. Mais s'il vous parle, ah ! s'il vous parle... vous ne l'entendrez pas, mais vous sentirez en vous s'écouler ses paroles comme les eaux courantes de la Vltava de Smetana, fraîche si votre âme est joyeuse, froide si elle est triste. Le frisson du temps qui passe.

On apporta les cafés, il put tripoter sa tasse... tant qu'elle ne fut pas vide. Il lui dit qu'elle était belle et qu'il la désirait. Cela ne fit aucun effet à la tasse qui resta tout juste tiède. Božena, elle s'appelait Božena, le regarda d'un air surpris, puis, son visage se ferma. Les Tchèques sont des experts en matière de fermeture des visages. Comme son visage n'était pas beau (tous ces ronds un peu partout), cela n'arrangea rien, et il se dit que pour le lit, c'était perdu. Rien là de désespérant ; en amour, il faut être bien sot pour être au désespoir de perdre ce que l'on ne connaît pas. Après, si le bonheur dans l'amour est survenu, il sera temps de panser les plaies de la perte, quand la perte sera venue. Il dit

au serveur qu'il voulait payer, Božena a fait mine d'insister pour payer sa part... Il lui expliqua qu'il s'agissait de ses frais de représentation. Le côté professionnel de l'affaire a semblé calmer son égalitarisme tchèque et unisexe : ne rien devoir à un homme dont on ne veut pas, dans une variante du style nordique et anglo-saxon ; ou, variation méditerranéenne vacharde sur le même thème : faire payer au maximum l'homme dont on ne veut pas. Dans le domaine des identités sommaires : elle était Tchèque, donc une Slave germanisée, il ignorait tout de ce nouveau style. Ils ont quitté la taverne qui n'avait intéressé Santini ni par son service ni par sa nourriture. Il se promet d'en oublier le nom.

Dehors, la nuit commençait à tomber. Comme tous les instants que l'on prend le temps de savourer dans les rues de Prague, celui-ci était béni. Les lumières de la ville s'allumaient de-ci de-là, en successions rapides, comme les premières gouttes de pluie d'une ondée espérée. La ville entrait dans sa beauté de nuit. Il pensa que puisque cette affaire était de toute façon perdue, il pouvait y avoir quelque charme à prendre la mesure de sa perte (ça ! c'est son côté flic : trouver à tout prix une vérité). Il voulait sentir le rythme de son corps, son accord ou son désaccord avec le sien. Il a offert son bras, a pris le sien, et, bras dessus, bras dessous, ils se sont dirigés vers la tour poudrière. C'était sublime et merveilleux. Hélas ! Il avait perdu une belle amoureuse.

Il est presque infallible le test de la marche côte à côte, bras dessus bras dessous. Si, de façon spontanée et immédiate, les rythmes s'accordent, et que les corps sans

contraintes et sans entraves parcourent l'espace sans se heurter : il faut y aller les yeux grands ouverts et les yeux fermés. Les nuits seront splendides, et les baisers plus doux que figues fraîches et rondes, violette, roses... et mûres. Et, par-dessus l'harmonie des corps, il y aura une harmonie des rythmes de vie. À la pensée que ces deux-là ne seraient jamais que deux inconnus qui marchent un instant dans la belle harmonie de leurs corps inconscients mais heureux, Charapatka a poussé un soupir. Il lui est venu de loin, de la grande île des regrets navrés où l'air est trop lourd pour qu'y volent les oiseaux.

Ils sont passés près de la tour poudrière dont la noirceur confrontait la nuit. Autrefois, selon Charapatka, on y stocka de la poudre à canon : voisinage dangereux pour un coup de foudre amoureux. Ils ont contourné la tour par la gauche. Ils ont fait du lèche-vitrine devant les magasins dont les devantures luxueuses donnent sur des espaces commerciaux qui font partie du bâtiment de l'Obecní Dům. Ils venaient de franchir la voûte néo-Renaissance qui soutient une courte galerie couverte qui relie l'Obecní Dům à la Tour poudrière, ils étaient à la jonction de U Prašné Brány et de la rue Celetná (dans les langues slaves qui utilisent l'alphabet latin le c se prononce toujours « ts »). Il y avait là une boutique Kenzo : tissus brillants de soie mêlés, style un peu étriqué. Cela évoquait des vers épars :

Précurseur crève la soie sang perçu s'emporte

Cultive le chiffon...

Premier courrier docilité douceur du dévêtu

Comme René Char le fait en résistance sur les mots, Kenzo fait des gammes sur les corps. Elle lui demanda ce qu'il en pensait. Mais Santini se garda de lui donner son avis. En matière de vêtements, il est facile de blesser une femme par une remarque négative portée sur un modèle quelconque, car si elle ne le porte pas à l'instant, peut-être en rêve-t-elle, ou fait-il déjà partie de sa garde-robe ? Elle aimait... sans plus. Ils se sont engagés dans la rue Celetná, elle mène à la place la plus célèbre de Prague : Staroměstské náměstí (náměstí, c'est la place ; staro, c'est l'adjectif « vieux », donc « la place de la vieille ville », tout simplement). La première fois qu'il avait vu la place de la vieille ville, il en avait eu le souffle coupé. C'était en août 1969.

En ce temps-là, la ville venait de perdre un rêve, celui d'être à la fois communiste et libre. Les troupes soviétiques l'occupaient. Tout près de là, place Wenceslas, le lieu où, depuis deux siècles, ici, tout commence, les murs de la façade du Musée national étaient troués par la mitraille tirée des tanks russes. À quelques pas de la statue équestre de saint Wenceslas, le saint patron des Tchèques qui domine la place sur son cheval, l'asphalte gris-noir était boursoufflé, plus sombre, comme une tache, où passantes et passants, parfois, jetaient une fleur, ou un bouquet. C'est là que Jan Palach, le 16 janvier 1969, s'est immolé par le feu pour protester contre l'occupation de son pays par les troupes du pacte de Varsovie. Quelques années plus tôt, les bonzes du Vietnam avaient, en quelque sorte, lancé la mode de ces autodafés. À cause des Bonzes vietnamiens, les communistes avaient essayé de faire de Palach un mystique

hippie bouddhiste, une sorte d'étranger, un faux Tchèque. Mais ça n'a pas marché, car à quelque quinze cents mètres de la statue de saint Wenceslas, assassiné en 929 (ou 935) sur ordre de son frère, il y a le monument dédié à Jan Hus, le brûlé de Constance dont le supplice ordonné en 1415 par la hiérarchie catholique et romaine marqua le début de la révolution hussite. En peuple conscient du tragique, les Tchèques font osciller toutes leurs manifestations politiques entre ces deux monuments érigés à deux assassinés. C'est pourquoi Jan Palach n'était pas un jeune homme « à la mode », il était un jeune politique dont le courage le disputait à l'intelligence : c'est un mélange rare, ici comme ailleurs ; dans lequel pressent-on comme un trait du caractère national tchèque. Un petit peuple qui, par l'intelligence, se rêve, parfois, universel. Quand il ne se rêve pas, il se survit, cynique et dégoûté de lui-même dans la délectation morose de son cynisme. Ce que Jan Palach voulait dire à l'autre Europe qui manifestait en criant sans risque : « Paix au Vietnam », c'est que son petit pays si proche et si lointain était, lui aussi, envahi, et méritait plus d'attention active que de commisération honteuse. Ce qu'il disait à ses compatriotes était simple : « En ce lieu où, chez nous, tout commence, je donne ma vie, comme Jan Hus, car *la vérité vaincra* ». C'est ainsi qu'un jeune étudiant de 21 ans se fit bonze, le temps d'une flamme et d'un supplice. Il a fallu vingt-deux ans pour que son message fût, pour une part, reçu. En une seule année, 1991, beaucoup de mots essentiels : communisme, Pacte de Varsovie, soviétique, Est, Ouest, guerre froide, coexistence, sont devenus démodés, emblématiques de l'anachronisme qu'est devenu le passé, sitôt la page tournée. Du passé, il ne reste aujourd'hui que

les morts, et leurs legs ambivalents aux futurs morts que sont les vivants.

Ils marchaient bras dessus, bras dessous, dans la rue Celetna, inconscients du tintement de l'Histoire qui sonnait à chacun de leurs pas. Elle sonnait comme une clochette tibétaine sur un shorten isolé qui tinte dans le vent alors même que personne ne l'entend. Santini sentait avec joie le rythme du corps de Božena. Il se préparait au choc qu'il éprouverait bientôt en débouchant sur la place de la vieille ville. Soudain, Božena fit claquer un baiser sur sa joue. Pour une fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, ce n'était pas banal. Mais il a toujours su qu'il n'était pas un flic ordinaire. Ce baiser sonore sur sa joue l'a désarçonné... alors que quelque part au Tibet une clochette tintinnabulait. Ce baiser avait un parfum d'amours enfantines. Il était naïf et doux, et spontané, le contraire d'une séduction calculée. C'était excessif, il ne savait plus comment interpréter le message. Un message qui disait le contraire de ceux qu'il avait tirés des signes qu'elle avait fournis pendant le repas. Tous ces signes, il les avait interprétés consciemment et inconsciemment, et même, à la frontière des deux, où l'on sait sans savoir, mais en le sachant. Santini avait tout faux ! Autre chose s'était passée, et il ne savait pas quoi. Heureusement, son corps ne faisait pas dans l'analyse culturelle. Il était simple et vivant. Il n'avait aucune raison de se préoccuper des profondeurs du passé et d'une clochette qui tintait au Tibet.

Ils allaient déboucher sur la place de la vieille ville, ils étaient totalement immergés dans la splendeur de la rue

qui, sur six cents mètres, et d'une construction à l'autre, à droite et à gauche, fait alterner les grands styles d'architecture de l'histoire européenne : baroque, le plus représenté ; roman ; renaissance ; classique ; gothique ; art nouveau qui prend aussi la forme de toutes sortes de « néo » : néo-renaissance, néo-gothique, néo-baroque...

**De la rue Celetná, Charapatka a fait une comptine,
encore chantée par les enfants, le jour de l'an :**

Rue Celetná, vieille rue de Prague

Au Moyen Âge

Elle sentait bon les pains tressés

Qu'y cuisaient les boulangers.

Là, commençait la « voie royale » : Rois et reines de Bohême et de Moravie qui venaient d'être couronnés partaient de l'Obecní Dům, qui, bien sûr, n'existait pas (à sa place, il y avait le palais royal du douzième ou du treizième siècle). Et le cortège de la maison des rois de Bohême suivait la rue Celetná, puis la Karlova, traversait le pont Charles, montait la Malá Strana pour atteindre enfin le château forteresse de Hradčany. Le premier qui suivit ce parcours fut le roi hussite modéré Georges de Poděbrady, vers 1458. Il fut aussi le premier qui tenta de créer un pacte de paix universelle en Europe, un pacte qui, faisant suite à la chute de Constantinople, avait pour but de résister à l'invasion musulmane, une sorte d'Union Européenne des têtes

couronnées, mais sans la tiare papale. Ça n'a pas marché. Le pape n'était pas d'accord.

Aujourd'hui, Jean Santini, flic et Corse, descendait la rue Celetná, avec, à son bras, celle qu'il avait trouvée laide : la jolie Božena. Et comme un roi d'autrefois portant son sceptre, il bandait.

La sensation du rythme du corps de la femme avait sillonné son désir, labours profonds dans l'inconscient. D'abord, ce n'avait été qu'un petit rien, tant au physique que dans l'imagination, un frôlement, un frottement sur le tissu oublié. Puis, c'était devenu plus gênant, obsidional, et dur comme un rostre de silex ou d'obsidienne, noir et luisant désir. Gêne et joie. Pourtant, bras dessus, bras dessous, ils marchaient à grands pas. Santini était gêné dans sa marche par une évidence qu'il craignait de révéler aux lumières de la nuit, il cherchait l'ombre. Il bénissait l'inspiration qui lui avait fait prendre à tout hasard son imperméable qui, de façon ample, couvrait tout son corps de bas jusqu'en haut, mais il se sentait à la merci d'un coup de vent qui eût plaqué le vêtement contre son sexe qui semblait humer les courants d'air de la nuit fraîche. Il se sentait totalement ridicule. Il avait envie de faire à Božena une déclaration d'amour insolite :

- Regardez dans quel état vous m'avez mis ! Je vous en prie ! Cachez-moi ! Cachez-moi au plus profond de vous ! Que plus personne ne puisse voir ce que vous seule saurez cacher et prendre. Par pitié, prenez-moi ! Libérez-moi du rut ! Rendez-moi la normalité de la rue !

Santini trouva surprenante son impulsion à demander à une femme de le prendre. Le langage vulgaire dit qu'un homme prend une femme. Le verbe semble faire allusion à une ancienne obsession de la virginité, qui se poursuit aujourd'hui dans la barbarie arabo musulmane. Il faut croire que, jusqu'à présent, les hommes ont manqué de désir pour la femme, et qu'ils sont passés à côté de l'essentiel. Car, à l'évidence, anatomiquement parlant, et l'anatomie est presque tout, c'est la femme qui prend le sexe de l'homme dans le sien, et joue avec par des encerclements humides et doux. Et pour qu'il y ait humidité, il faut qu'il y ait désir ; pour qu'il y ait désir, il faut de la confiance et de l'amour. Car, ce que dit l'anatomie, c'est que l'amour de l'homme et de la femme supplée au grand manque de l'univers : la douceur.

Arrivé sur la Staroměstské náměstí, Jean Santini retrouva l'écho de son premier choc, sa vision première de l'été 1969. En débouchant sur la place par la rue Celetná, les amants avaient vue sur l'hôtel de ville. Il était à l'image de la ville tout entière, une harmonie de styles accumulés par les siècles, et voulue par les Pragois, et commentée dans l'éternité par Charapatka.

Le bâtiment qui soutient la tour de l'hôtel de ville est gothique, il est, officiellement, de 1338, date à laquelle le roi Jean de Luxembourg accorda à la cité son autonomie politique, ce qui entraîna la création d'un conseil municipal qu'il fallut loger quelque part. Dans quelque demeure romane déjà

là, et à partir de laquelle on édifia l'hôtel de ville en style « français », car, en ce temps-là, l'expression « style gothique » n'existait pas. On disait alors, dans les milieux instruits, « *opus francigenum* ».

On avait commencé à parler de ce « travail français » vers 1140, alors que l'abbé Suger avait fait reconstruire Saint Denis selon les canons de cette nouvelle esthétique, qui s'imposera dans toute l'Isle de France, puis, dans toute l'Europe. D'ailleurs, en ce Moyen Âge avancé, au début du XIVe siècle, la Bohême était en mal de roi, et la noblesse locale était allée chercher le sien chez les alliés les plus fidèles du roi de France, les Luxembourg. Aussi sottement que les Français, autres suiveurs zélés de la loi salique, les Tchèques n'accordaient la royauté qu'aux mâles ; la dynastie précédente, les Přemyslides, s'arrêtait avec deux femmes, Eliška et Anna. Finalement, c'est Eliška qui, mariée, apporta la couronne de Bohême à son mari. Ils la marièrent à Jean de Luxembourg, qui devint roi de Bohême ; de cette union de bonne politique, mais pas très heureuse, naquirent plusieurs enfants dont un avec un zizi et un bel esprit, qui, sous le nom de Charles IV, fut roi de Bohême et empereur du Saint-Empire romain germanique jusqu'en 1378. Par amour pour sa maman, il tenta d'abolir la loi salique. La tour date de son règne, elle fut érigée en 1364, elle est haute de 69 mètres et demi. Il semble qu'à l'origine, elle ait fait partie d'une demeure privée. Ce corps de bâtiments, qui mêle le style roman dans les sous-sols, gothique et renaissance dans les étages, fut largement détruit par les tanks des SS, le 8 mai 1945, après que l'armée Vlassov, qui

protégeait la ville insurgée contre les représailles allemandes, se soit repliée vers Plzeň où se trouvait le corps d'armée du Général Patton auquel l'armée Vlassov se rendit. L'armée Vlassov était formée de Russes sous uniforme allemand qui combattaient les soviets et se révoltèrent contre les Allemands. Le 8 mai, le bâtiment brûla, y compris la fameuse horloge de 1410, ainsi qu'une collection unique de manuscrits. La tour est restée, elle est une des résidences de Charapatka. Prague est à l'image de toute l'Europe, au moindre mouvement que vous faites vous soulevez des milliards de poussières d'Histoire.

Au sommet de cette tour, le 21 avril 1370, moi, Charapatka j'ai croisé Renault de Saint-Omer, un architecte qui rêvait de bâtir à l'Est, à moins de cinq cents mètres à vol d'oiseau, la plus splendide des églises gothiques de Prague : Notre Dame-de-Týn. Je sais que Renault était issu de la loge de Mathieu d'Arras et de celle de son successeur Pierre Parler (Petr Parlér), la loge atelier où fut conçue la Prague gothique. En langue tchèque, « Týn » désigne un entrepôt fortifié et gardé, où les marchands du Moyen-âge stockaient leurs marchandises, ils pouvaient aussi y passer quelques nuits. Ce mot, aujourd'hui oublié, est, lui tout seul, une page de l'histoire de la place de la vieille ville. Avant la construction gothique, il y eut, au même emplacement, une Týn romane où les marchands priaient Notre Dame. Notre Dame était alors considérée comme la protectrice des voyageurs, elle remplaçait Mercure et ses avatars, mes concurrents

disparus. Elle avait fait le difficile voyage Palestine-Égypte, aller-retour, en des temps moins périlleux qu'aujourd'hui. Il existe un Évangile apocryphe qui décrit en détail les dangers du voyage, et quelques miracles.

Vue de la Staroměstské náměsti, Týn illumine le ciel de ce mélange de puissance et de grâce qui est le miracle du gothique en général et de Týn en particulier. La place est remarquable par son asymétrie, qui est le fruit des hasards de l'histoire, et pourtant, elle est l'image même de l'harmonie en raison de la beauté de chaque bâtiment érigé en ce lieu. Sa surface est si grande qu'au Moyen-Âge on y organisait de grands tournois, comme celui du 24 février 1321, où le nouveau roi de Bohême, Jean de Luxembourg, fut désarçonné, et bien près de périr piétiné dans la mêlée des chevaliers joutant sur la place. Les exécutions capitales avaient lieu sur l'échafaud ou à la potence, parfois les deux, qui étaient dressés en face de Týn, contre la façade de l'hôtel de ville, du même côté que la tour en surplomb de sa chapelle. C'est d'ailleurs sous la tour que s'élevait de part et d'autre le long gradin d'où les notables et leurs dames regardaient les exécutions, de biais pour éviter les gouttes de sang projetées. Il en fut ainsi le 21 juin 1621 après Bila Hora, la défaite des protestants et de la noblesse tchèque qui avait embrassé leur cause. Vingt-sept gentilshommes et leurs suivants roturiers furent exécutés : les roturiers furent pendus ; les nobles torturés puis décapités (sur la place, le lieu de leur exécution est marqué de 27 croix faites en mosaïques sur la chaussée), et pendant dix ans, leurs têtes, plantées sur des piques face au quartier de la Malá Strana,

pourrissent au faîte de la belle tour gothique qui marque l'entrée du pont Charles. Plus tôt, en 1437, sur la même place, cinquante-deux hussites extrémistes, les Taborites vaincus à Lipany en 1434, avaient été pendus à une énorme potence par les hussites modérés. Modérés, mais pas au point de ne pas faire pendre leurs adversaires extrémistes. Parmi les pendus de 1437, il y avait le petit-fils de Renaud de Saint-Omer, un Taborite qui avait des sympathies pour les Picards, et qui avait refusé le compromis des utraquistes ou calixtins. Toutes ces expressions renvoient au principal compromis que la papauté, conseillée par Nicolas de Cues, avait accepté pour maintenir les hussites dans l'unité de l'Église de Rome : la communion sous les deux espèces du pain et du vin (*sub utraque specie*). Ce compromis, auquel s'ajoutait la permission de suivre la liturgie en tchèque, et non en latin, les Taborites ne l'avaient pas accepté, ils voulaient, eux, en plus, se passer du clergé et inclure dans les lois de la cité une féroce répression des péchés mortels (*Allah U akbar !* car tous les totalitarismes se ressemblent). Ces sectes, rigoureusement chrétiennes, et contre lesquelles le pape lança quelques croisades, se massacraient pieusement au son des cantiques. Les hussites étaient célèbres pour leur ardeur au combat, et pour la beauté de leurs chants de guerre. En 1437, dans l'urgence, le bois de la potence fut emprunté aux matériaux de construction de la toiture de Týn, alors en cours d'achèvement.

Les touristes qui aujourd'hui parcourent la place en attendant le carillon, il sonne les heures en faisant défiler figures pieuses et memento mori, ne savent pas que leur présent marche sur le passé. Voilà une ignorance

réjouissante ! Le devoir de mémoire ne doit jamais nous faire oublier notre devoir d'oubli : ils marchent ensemble, comme le scintillement alterné d'une étoile lointaine.

De n'importe quel point de la rose des vents d'où l'on regarde la ville, du lointain au plus proche, Týn est là, étoile qui se drape de splendeur, et signale à ses pieds la beauté qui l'entoure. Elle luit d'éclats d'or gris, comme si une poudre d'or avait été mêlée aux pierres de la façade, pour y créer une harmonie de froid et de chaud d'où ne surgit pas la tiédeur, mais le miracle d'une œuvre forte et douce. Poudre d'or ? Nenni ! Mais une dizaine de milliers d'œufs aux jaunes dorés incorporés au mortier pour le rendre plus résistant, les Égyptiens, déjà, connaissaient cette technique. Cela fait une flamme blanche et grise qui monte au-dessus des façades des maisons romanes, gothiques, renaissances, et baroques, parmi lesquelles les fondations de Týn sont encastrées. Cela donne l'impression que cette église n'a pas de porche. On y accède en traversant les maisons qui, comme des poussins, picorent serrés autour d'une mère poule. Quand l'Histoire est oubliée, il nous reste la beauté des œuvres.

Voici que Charapatka, le conteur d'histoires, le faiseur de contes, l'historien besogneux, le menteur intrépide, la maîtresse de la parole oubliée, veut parler d'Adam et d'Ève. Non content d'avoir, autrefois, soufflé à Libuše ses prophéties au fil de l'eau, la voilà qui se veut mêler de franc-maçonnerie. Cette requête est aussi incongrue que le tintement d'une clochette tibétaine... Mais le génie du lieu insiste, il faut céder à sa fantaisie irraisonnable. Je

désapprouve mais je n'ai pas le choix, je ne puis que marquer ma différence.

Ainsi parla Charapatka : Les anciens Pragois appelaient autrefois les deux tours de Týn, Ève et Adam. Ces tours sont les deux flèches de l'abbatiale. Celle du Nord est semblable en tout point à celle du Sud, mais plus frêle, et du même coup, plus gracieuse dans la force de son élan vers les cieux. Ève du Nord fut bâtie avant Adam du Sud. Comme un pied de nez à celui des deux mythes bibliques qui veut que l'homme fût, par Dieu, créé avant la femme. La tour nord fut achevée en 1466 ; l'autre, entre 1506 et 1511. Un siècle et demi sépare les premiers travaux de Týn de l'achèvement de l'édifice, pourtant, l'unité de conception de l'œuvre est totale. Aujourd'hui, où le premier qui succède à un autre commence par proclamer l'ineptie du précédent, une telle continuité harmonieuse n'est pas pensable une année sur l'autre, alors pour les siècles... Le respect du travail des autres s'est perdu, il ne se survit que dans le respect que vous accordez aux objets exposés dans les musées. Le respect des créations passées a été mis au tombeau, en attente de résurrection. Au Moyen-âge, les règles de l'art royal stipulaient que le nouvel architecte devait respecter les plans de son prédécesseur. Tout l'art gothique illustre ce propos, ainsi, à Prague, la cathédrale de Saint-Guy, commencée en 1344, ne fut achevée qu'en 1929, par un architecte franc-maçon. Certes, elle est dotée d'un clocher baroque, et, ici, ou là, d'éléments Renaissance, mais l'ensemble est

demeuré gothique, selon l'idée de Mathieu d'Arras qui repose dans la crypte, côte à côte avec son premier successeur, Petr Parlěř (Pierre Parler). Les Tchèques d'aujourd'hui réduisent à peu de chose le rôle de Mathieu d'Arras, ils insistent sur celui de Petr Parlěř, qui, selon les idéologues nationalistes, aurait tout changé dans les plans du vieux maître français, flamand, belge, ou Bourguignon. Peut-être. Mais, cela ne cadre pas avec la pensée des temps anciens, qui voulait que le travail du maître décédé soit respecté afin que « le maître qui a laissé un tel ouvrage ne soit pas diffamé après sa mort » (Statuts de la Saint-Michel régissant la guilde des tailleurs de pierre de la grande loge de Strasbourg, 1563). Cela ne cadre pas avec le fait que Petr Parlěř a choisi de reposer dans la crypte de la cathédrale, côte à côte avec le vieux maître, s'associant à lui dans ce temps hors du temps que nous appelons éternité, et qui pour chrétiens et musulmans est attente du Jugement Dernier. Cela ne cadre pas non plus avec le fait que le buste de Mathieu d'Arras porte un écu sur lequel est gravé le symbole de sa maîtrise : un compas. Exécuté par le même atelier que les bustes de Charles IV, de son fils, et de ses successives épouses, le buste de Petr Parlěř porte un écu qu'il a transmis à sa famille : une équerre, ou plus précisément une double équerre \llcorner , qui, chez les constructeurs des cathédrales, symbolise le rôle du contrôleur des travaux. De plus, dans les loges anciennes, celui qui transmettait aux ouvriers les ordres de l'architecte portait le titre de « Parleur ». Parler ? On l'appelait le « Parleur », car les premiers architectes et bâtisseurs de l'art sacré, puis de « l'art royal », en Europe, étaient des

moines cisterciens soumis à la règle du silence. Au premier grade de la franc-maçonnerie, l'apprenti ne peut pas prendre la parole en loge.

Alors, ces deux tours pourquoi Adam et Ève ? Parce que toutes les cathédrales gothiques portent deux tours qui, comme deux colonnes, s'élèvent vers les cieux, et entre lesquelles le fidèle doit passer pour entrer dans le temple où se trouve la lumière. Alors, Charapatka, le maître de la parole oubliée vous dit : en entrant dans le temple de la lumière, l'homme passe le monde de la dualité, qui tout engendre, pour aller vers l'unité, qui tout accomplit. Car, pour l'éternité des hommes et des génies, les bâtisseurs gothiques disent aux fidèles : « Ô vous qui passez entre les deux colonnes ! Vous quittez le monde de la dualité qui vous a engendrés, vous entrez dans l'unité du Grand Architecte De L'Univers ! » Ainsi parlait Charapatka.

Jean Santini n'est pas seulement corse, et flic, il est aussi franc-maçon. À leur modeste façon, les francs-maçons font partie des mystiques de l'Occident. Peut-être parce qu'ils sont des « chercheurs de lumières » qui, dans leur quête, s'appuient sur des signes laissés dans la pierre, que les bâtisseurs des cathédrales du passé leur ont légués. C'est pourquoi, bien que flic, Santini s'intéresse à ces choses-là. Dans sa loge, il s'en est fait une spécialité, et régulièrement il planche pour expliquer à ses frères les secrets des bâtisseurs du Moyen Âge. On dit « plancher », car lorsqu'un franc-maçon présente son travail de réflexion en loge, on dit qu'il présente sa planche ; car en ce temps-là, les architectes

traçaient leurs plans sur des planches, ou encore sur un revêtement de plâtre doux : parchemin et papier coûtaient trop cher. La loge est le lieu de travail et de réflexion des anciens maçons et ce mot a traversé l'Europe, et le monde (sauf en Allemand où l'on dit « hütte »). Enfin, on dit « frère », car entre eux les francs-maçons s'appellent frères.

Týn est orientée, cela arrive souvent, afin que les fidèles prient en direction de Jérusalem, et de l'Orient. Dans nos régions, les synagogues ont même orientation, ainsi que les mosquées orientées sur La Mecque, mais au début de l'islam la prière était orientée vers Jérusalem. Les temples maçonniques sont aussi orientés sur Jérusalem, du moins dans leur symbolique. Car il s'agit toujours d'une invitation au voyage, vers la lumière, vers le soleil levant. Pour les Occidentaux le christianisme est venu de l'Orient ; pour les Éthiopiens, plus tôt convertis que les Européens, la lumière est venue du Nord. Toutefois, pour les églises d'occident, l'orientation sur Jérusalem n'est pas absolument systématique, Rome ou Saint Jean de Compostelle semblent parfois considérés comme de nouvelles Jérusalem. C'est ainsi que l'on trouve des cathédrales d'orientation nord-sud, et autre. Encore qu'en général, si une cathédrale ouvre ses portes sur le nord, alors, on peut être presque certain que les fresques gravées au tympan représenteront la crucifixion : dans la symbolique de nombreux peuples, le nord est la direction de la mort. Cela se vérifie à Týn où la porte nord est ornée d'une scène poignante de la mort du Christ. Les anciens Égyptiens, eux aussi, considéraient le nord comme la direction de la mort. Mais, comme le dirait

Charapatka, il ne faut pas confondre monde des symboles, et auberge espagnole.

Dans la nuit commençante, alors que les amants regardaient Týn qui venait de s'illuminer, la Staroměstské náměstí était, comme tous les soirs, pleine de monde. On reconnaissait les passants qui venaient pour la première fois de recevoir la splendeur du lieu : un sourire doux errait sur leur visage. On voit le même sourire sur le visage des touristes qui dans les nuits d'été éclairées par la ville traversent en foule le pont Charles.

À la gauche de Týn, il y avait, toute de douce blancheur ocre, l'étrange maison « A la cloche de pierre », dont une cloche de pierre sculptée à l'angle de la façade sud-ouest est le signe distinctif. Cette maison illustre le caractère énigmatique de Staroměstské náměstí : diversité, unité, mystères du temps, beauté (sauf, peut-être, le monument à Jan Hus dû à Ladislav Šaloun, érigé entre 1903 et 1915, trop grand, trop grandiloquent dans son nationalisme à fleur de peau, et qui rappelle un peu trop « Les bourgeois de Calais » de Rodin). Le rez-de-chaussée et les deux étages de la maison « À la cloche de pierre » sont de style gothique ; la toiture, faite d'ardoises grises, qui viennent des ardoisières du nord de la Bohême, est d'un beau néogothique du début du XXe siècle : les mêmes gisements d'ardoise ont donné tous les toits doux et gris qui sont une des signatures de Prague. À l'œil français, ces toitures « d'ardoise fine », en forme de coin de bûcheron, donnent à la ville une touche tourangelle, que l'ocre soutenu des tuiles romaines complète d'un air de Provence : les Tchèques sont un peu cela, une

douceur du Sud qui se serait établie, et, tant bien que mal maintenue au septentrion. De cette douceur tchèque, on en voit la preuve un peu partout. Jusque dans ces pavés « têtes de chats », qui ornent les trottoirs de la ville depuis des siècles. Ce sont des cubes parfaits ou presque, de pierre noble, faciles à déterrer, et de taille idéale pour être lancés. En France, cela fait longtemps que l'on a recouvert les pavés des villes de bitume, ils devenaient trop facilement des éléments de barricades.

Sur la place, près de Týn, sur la façade de la maison « A la cloche de pierre », sur trois niveaux, à l'entour des cintres des fenêtres, de droite, de gauche, en haut, en bas, on voit que la pierre a été griffée par une violence qui n'est pas celle, lente, du temps qui efface les contours tout en respectant l'harmonie des formes ; mais celle, rapide, des hommes, qui, avec une vélocité féroce détruisent ce que les siècles ont édifié. Là, il y eut autrefois trois rangées de statues. On en a retrouvé des restes épars, certains sont aujourd'hui au musée lapidaire de Stromovka. Les enquêteurs ont assemblé ce qu'ils ont pu, pour, des morceaux du temps, faire l'histoire de la maison. Selon les historiens, au début du XVe, la maison servit de résidence royale à Wenceslas IV (fils de Charles IV) dont le palais situé sur la colline de Hradčany venait de brûler. On ne dira jamais assez le rôle joué par le feu dans l'histoire de l'architecture : après chaque incendie, dû à la foudre, à la négligence, à la guerre, dû à l'usage du bois de chauffage stocké un peu partout et qui alimente les brasiers, on rebâtit dans le style nouveau du moment : il y a là une des plus puissantes et évidentes

expressions de la continuité historique de l'Europe qui, systématiquement, se rebâtit après chaque destruction. Le roi vint donc loger dans la maison dite « à la cloche de pierre ». Le puzzle des statues le dit clairement : sur trois bandes horizontales est proclamée la hiérarchie de l'ordre politique du Moyen-Âge : dans la bande du bas, des guerriers, des chevaliers, des gardiens de la couronne ; au-dessus, le roi, la reine, et, peut-être, quelques ancêtres royaux ; au sommet : le principe divin, ici représenté, soit par le Saint-Esprit, soit par la Sainte Famille. Les incertitudes de l'enquête sont dues au fait qu'il manque de nombreuses pièces au puzzle, et notamment les têtes de plusieurs personnages. Mais il y a un problème : les experts, ils étaient français, ont daté les sculptures de la fin du treizième siècle ou du début du quatorzième ; soit environ un siècle avant que la demeure ne devienne demeure royale en raison de l'incendie de Hradčany. On ne sait donc pas pourquoi, un siècle avant que la maison ne devienne par accident une demeure royale, sa façade s'ornait de statues à la gloire de l'ordre aristocratique du monde. Il est bon de souffler à Jean Santini des histoires de ce genre, où, comme dans une enquête policière, faits et imagination créent des équivoques, et ne s'accordent pas. Comme flic, après les avoir entendues, Santini se sent moins seul dans son métier d'enquêteur sur les malheurs de ses contemporains.

Ce soir, sur la place de la vieille ville, Jean Santini se sent porté par deux splendeurs, celle du lieu, celle de son désir, et la première met une sourdine à la fierté honteuse générée par la seconde. Son bras et son corps se serrent

davantage contre le bras, le flan et la hanche de Božena. Sans y penser ils prennent le chemin de l'avenue Pařížká (« de Paris », un génitif en tchèque), une belle avenue dans le style Baron Haussmann, qui date du début du XXe siècle, elle est un festival Art nouveau. Juste avant d'arriver à la Pařížká, au numéro cinq de la place de la vieille ville, à trois pas du monument de Jan Hus, ils s'arrêtent devant la vitrine de la Galerie Vlasta où Madame Wasserbauerová expose d'étranges bijoux de dentelle au fuseau, qui sont faits d'un léger filé d'or, d'argent ou de vert-de-gris, les boucles d'oreilles ressemblent à des plumes de métal. Božena explique à Jean Santini que ces bijoux lui évoquent l'antiquité celte de son pays.

C'était une des dernières modes du nationalisme tchèque : faire référence à un passé celte qui, sans être totalement mythique, était bien loin, le Ve et, peut-être, le VIe siècle avant Jésus-Christ. Mais, dans la conscience nationale des Tchèques d'aujourd'hui, tout, ou presque, est fait pour oublier la dimension allemande de la complexe identité de ce petit peuple du centre de l'Europe, qui, comme tous les autres, fut avant tout victime de la géographie. Histoire, géographie, franc-maçonnerie sont des domaines où Charapatka impose son droit autoproclamé à la parole. Afin de lui faire place nette ; à regret, nous lui cédon la nôtre :

De la géographie, je connais ce qui a trait au régime des eaux : sources, ruisseaux, lacs (de surface ou souterrains), torrents, rivières, fleuves ;

mers et océans. De la terre, je ne connais que ce qu'il convient à un maître des eaux de savoir : que les Tchèques sont au centre, au milieu, à égale distance des extrémités dangereuses. Pour les Tchèques, les extrémités dangereuses ont été leurs voisins, les Suédois et les Polonais au Nord, les Hongrois et les Turcs au Sud, les Russes à l'Est, et les Allemands à l'Ouest. Par la langue tchèque, et par les mythes des origines (ces mensonges que fécondent quelques vérités), ce peuple se considère comme un peuple slave. La langue tchèque domine aujourd'hui, mais longtemps elle fut dominée par l'allemand, langue dans laquelle Franz Kafka, le Pragois, écrivait à la fin de l'Empire austro-hongrois. Passé le Moyen Âge, il y eut peu de problèmes avec les Polonais et les Hongrois, autant, sinon plus occupés que les Tchèques par les Russes, les Allemands, ou par les Turcs. On doit, ici, prendre le mot *occupation* arme au pied de la lettre. Tout le drame des peuples du centre de l'Europe est là. Car être au centre, c'est devoir se garder à droite, à gauche, devant, derrière ; et des quatre points cardinaux peut venir l'ennemi. Le Nord fut traditionnellement paisible, sauf pendant la Guerre de Trente Ans (1618-1648), lorsque, quelque temps avant les Prussiens, les Suédois de Gustave Adolf occupèrent et pillèrent Prague. Mais cela ne dura pas, à peine le temps de piller les collections de peinture du château de Hradčany. Pillards, mais connaisseurs, les Suédois s'emparèrent des meilleurs tableaux des maîtres italiens, qui formaient l'essentiel des collections des rois de Bohême, ainsi que de la presque totalité des livres et manuscrits de la bibliothèque des Prémontrés du

quartier de Strahov. En peinture, ils n'ont laissé que les croûtes, croûtes sorties des ateliers des maîtres : Il Parmigiano, le Tintoret... Mais croûtes quand même. Pendant longtemps, près de quatre siècles, l'ennemi vint du Sud, le Turc, qui, à plusieurs reprises, menaça la Moravie, et laissa, partout où il était passé et demeuré en Europe centrale et dans les Balkans le souvenir d'un traumatisme. Dans l'Europe du centre, les peuples qui firent partie de L'empire austro-hongrois évoquent ce passé non sans fierté, même s'il s'y mêle une part d'ambiguïté. Il n'y a pas d'ambiguïté dans la honte qu'éprouvent ceux qui furent de force inclus dans l'Empire turc, sauf s'il s'agit de populations musulmanes transplantées ou converties à l'islam par les Turcs. L'autre Europe, celle de l'Ouest, qui, avant la seconde moitié du XXe siècle, ne fut jamais sérieusement occupée par les musulmans, a du mal à comprendre le traumatisme que fut l'occupation turque : la capture des femmes pour alimenter les harems (d'où leur rôle dans la défense héroïque de nombreuses citées) ; l'assujettissement des chrétiens par un impôt marquant leur infériorité, leur exclusion des charges politiques et militaires, sauf leurs enfants mâles capturés qui devenaient des janissaires dont l'identité trouble garantissait la cruauté ; les révoltes étouffées par la torture, et noyées dans le sang ; les déportations de populations remplacées par d'autres, soit musulmanes et sûres, soit victimes d'une autre répression à un autre bout de l'empire. Le seul peuple de l'autre Europe qui puisse comprendre, ou pour le moins imaginer, ce que fut le traumatisme de l'Europe du centre lors de

l'expansion musulmane, ce sont les Espagnoles, partiellement envahis et dominés pendant plus d'un siècle, et contre lesquels, de façon sourde, mais violente depuis le 11 mars 2004, monte une revendication arabo musulmane sur l'Andalousie.

Aujourd'hui, les peuples du centre de l'Europe disent que le danger musulman, pour la première fois, leur vient de l'Ouest : Angleterre ; France ; Belgique ; Pays-Bas ; Allemagne... Jean Santini ne peut pas leur donner totalement tort. Il a vécu plusieurs « Intifada » dans des villes de France. C'est dur : un caillou ou une boule de pétanque lâchés du sixième étage d'une HLM, ça fait mal... moins qu'une balle de kalachnikov.

Pour les Tchèques, les voisins dangereux, depuis des siècles, ce sont les Allemands et les Russes ; les Allemands plus que les Russes, puisque les problèmes commencent avec les chevaliers teutoniques, se continuent avec la guerre de Trente Ans et la Contre-Réforme ; les Habsbourgs, de langue allemande, mais Autrichiens ; puis Adolf Hitler qui fit la synthèse de toutes les formes d'inhumanité que contient l'âme allemande : les SS étaient ses chevaliers teutoniques et Tannenberg un des grands lieux de sa mythologie nazie ; avant de détruire la Tchécoslovaquie, sa propagande fit ressurgir les thèmes de la « Croisade contre les hussites ». Si les Habsbourgs avaient fait un empire à coups de mariages, Hitler fit le sien dans des noces de sang. En dépit, ou, peut-être, à cause des eurocrates, il y a de quoi être encore inquiet, car les Tchèques d'aujourd'hui disent

parfois que l'Europe et l'euro sont une façon pour l'Allemagne de réussir là où Hitler, de peu, échoua : leur destruction. Mais, de tout cela, pour l'heure, l'autre Europe, dont la froideur semble oublieuse des souffrances passées, s'en fout comme de colin-tampon.

À ce moment-là, c'était aussi le cas de Charapatka ! Car dans la Pařížká, il ne voyait plus l'Art nouveau, l'histoire, les lumières, les vitrines ; ni même la façade illuminée de l'hôtel Intercontinental, le pont Čechův, ou les quais de la Vltava. Il voyait Jean Santini et Božena. L'air étrange de Božena, et le désir de l'un et de l'autre, l'un pour l'autre, qui avait allumé une nuée couleur carmin issue de leurs deux corps qui marchaient côte à côte, comme deux nuages dans le ciel de Bohême se fondent et s'illuminent dans le soleil couchant. Jean Santini avait encore la sensation du baiser de Božena sur sa joue. Il le brûlait, et il ne savait qu'en faire. Alors qu'ils passaient l'hôtel Intercontinental, ils ne savaient plus où ils allaient, et Jean Santini se sentait perdu dans son désir. À sa honte, il avait l'impression de n'être plus qu'un phallus monté sur pattes. Il comprit pourtant qu'ils allaient longer les quais. Dilemme. À gauche, le quai Dvořák les mènerait en musique à la Place Jan Palach, à la Faculté de Philosophie, et à la station de métro de la vieille ville (Staroměstská), qui la conduirait chez elle. À droite, « la voie française » (na Františku) la mènerait tout droit chez lui, rue Orlovská. Comme un somnambule, mais un somnambule qui porterait à droite, il prit à droite. Ils passèrent bientôt le couvent gothique de Sainte-Agnès, dont les fenêtres hautes portent des étoiles splendides.

Ces étoiles sont un rappel de l'emblème des Croisés à l'Étoile rouge (une étoile rouge surmontée d'une croix latine), le seul ordre de chevalerie tchèque, un ordre hospitalier créé en 1233 par Agnès de Bohême. En face de Sainte-Agnès, de l'autre côté de la rue Klášterní, commençait le grand bâtiment du Ministère de l'Industrie, massif, fait dans ce style grandiloquent, mais ici étrangement subtil, qu'aimaient les futuristes italiens. Au sommet de ce grand parallélépipède dédié à Mercure, une énorme coupole ciselée de bronze semble taillée dans du cristal, elle donne à ce bâtiment lourd, dont la volonté de modernité est aujourd'hui démodée, une grâce surprenante, qu'une surcharge de symboles mercuriaux qui ornent les façades ne dénature pas. Tout cela semble sorti d'un film de Fritz Lang, mais un film dont le scénario serait aimable et heureux, comme une comédie de Lubitsch. Dans la nuit, le dôme de verre était illuminé de l'intérieur. Charapatka visite souvent ce lieu d'où elle a une vue superbe sur la rivière. Le dôme de bronze et de verre brillait comme un lustre d'apparat en cristal de Bohême ; on pouvait même penser à la cabine de pilotage du Nautilus du capitaine Nemo, navigant vingt mille lieues sur la terre dans le mystère de la nuit de Prague, et s'apprêtant à plonger dans les eaux de la Vltava ; du coup, la modernité désuète du bâtiment devenait avant-gardiste. Božena dit à Santini qu'elle aimait ce bâtiment, bâti par l'architecte Joseph Fanta entre 1928 et 1934, il était le premier qui fut construit à Prague dans l'intention d'en faire un ministère, celui de l'industrie et du commerce, et qui abrite aussi le Bureau des Brevets. À deux

années près, Joseph Fanta, né en 1856, aurait pu mourir franc-maçon et centenaire. C'est lui qui, entre 1910 et 1912, érigea sur la colline de Prace en Moravie, près de Slavkov, « le monument de la paix », qui sert d'ossuaire et de chapelle aux soldats inconnus de ce qui, par les Tchèques, est appelé « la bataille de Slavkov » et par les Français « Austerlitz ». On le sait, l'Europe est porteuse d'une histoire glorieuse et cruelle, il fallut attendre la fin de la guerre de 14-18 pour procéder à l'inauguration du monument. À Slavkov, le 24 août de chaque année, on célèbre la naissance de Napoléon I. De plus, chaque année, dans la première semaine de décembre, des passionnés tchèques et étrangers refont avec costumes, barda, chevaux et quelques canons la bataille d'Austerlitz. En Belgique, c'est Waterloo. Autant pour les esprits bêtards qui comparent Napoléon et Hitler, personne ne refait les batailles du führer, personne ne célèbre sa naissance, sauf quelques fous dangereux. Napoléon et les Français de son temps font encore rêver l'Europe, Hitler et ses Allemands font encore peur. Sauf au Pakistan où Hitler est un héros.

Sur la colline de Slavkov, le monument de Joseph Fanta est imposant. Il dessine et inscrit pour l'éternité un mouvement de prière issu de la terre qui s'élève au ciel. Au sommet du monument figure un Christ crucifié dont la croix est inscrite dans un rectangle ouvert sur le ciel de Moravie : une pierre tombale ouverte sur l'espace. Sacrifice toujours recommencé.

Moins sombre, mais tout aussi monumental, l'immeuble de la *na Františku* est porteur de l'esprit d'indépendance et d'enthousiasme de la première République tchèque née en 1918. Il porte cette flamme d'optimisme pour les temps nouveaux, les symboles anciens, l'industrie et l'alchimie, catholicité et libre pensée, communisme et liberté, ces synthèses impossibles dont les échecs font les tragédies de l'histoire des Tchèques ; et les rares réussites, le génie de ce petit peuple. Ministère de l'Industrie, il l'était depuis toujours, et sous tous les régimes il l'est resté. Cette mutuelle admiration pour ce bâtiment, en général délaissé par les touristes, rapprocha les deux amants. Elle pensa qu'il n'était pas comme les autres ; de façon plus fruste, il se dit que c'était un signe de plus qui annonçait cette harmonie des corps, dont il subissait l'influence depuis le début de son érection.

Ils arrivèrent bientôt dans la rue Orlovska. Au vitrail de l'église Saint-Clément, romane à l'origine, il y a un calice, symbole hussite de communion sous les deux espèces du pain et du vin. Calice et ostensor (les ostensoirs ressemblent à des soleils rayonnants) sont les deux grands symboles de l'Église hussite. On les retrouve un peu partout dans la ville, aux pinacles des églises, à ceux qui rythment les arches de certains ponts ; certaines tavernes s'appellent « au calice » ; à Tyn, sur la façade scrutée à la jumelle, entre les deux tours, un homme portant un calice apparaît comme une ombre chinoise ; dans une des salles de l'Obcní Dům décorée par Alphonse Mucha, un des créateurs de l'Art Nouveau a peint un Jan Hus inébranlable malgré le rougeoiement d'un brasier à ses pieds. On lui présente un

calice. Sur un cartouche, Mucha, grand dignitaire de la franc-maçonnerie tchécoslovaque, a écrit « Droit à la coupe » (en Français). Ce n'est pas la devise d'un pochard clamant son intention de faire cul sec sans retard, c'est la profession de foi du premier grand mouvement réformateur de l'histoire du christianisme européen. C'est par le rite de la communion sous les deux espèces du pain et du vin que les disciples de Jan Hus voulaient marquer leur retour à l'Église des premiers temps ; sans prêtres ou presque ; sans papes dictant aux fidèles leur conduite ; sans hiérarchie sacerdotale faisant payer ses services, sans péché originel pour les plus fous d'entre eux, les Picards, dont les principes d'anarchie et la promiscuité sexuelle finirent par les faire pendre.

Au numéro 54 de la rue Orlovska, ils entrèrent dans un immeuble sans grâce, de style fonctionnaliste, du début du XXe siècle. Ils prirent un ascenseur vétuste et robuste qui comportait à chaque étage un bouton d'appel et un bouton de renvoi de l'ascenseur, ce qui permet à l'occupant qui a atteint son étage de renvoyer l'ascenseur au rez-de-chaussée, comme une sorte d'amabilité faite au prochain passager (d'où l'expression « renvoyer l'ascenseur »). Arrivés dans l'appartement de Jean Santini, ils n'échangèrent aucune parole, mais des baisers. Pour l'heure, dans les souffles mêlés, dans le silence souligné de gémissements heureux et doux, il jouissait du délire de sa langue en confiance à sa bouche confiée. Alors l'amour est venu, celui que l'on fait, que l'on vit, que l'on subit et crée à la fois. Ils unirent leurs désirs dans le fleuve du temps, puis

en un seul océan, dont les vagues roulèrent leurs corps conjoints sur la plage d'un grand lit de draps blancs. Au désordre du lit bientôt répondit le désordre sublime du plaisir qui bouleverse la chair, l'esprit, et l'âme. Les deux employés de deux ministères de l'intérieur extériorisaient leurs orgasmes avec un bel entrain qui donnait envies ou nostalgies aux voisins. Il n'y eut qu'un grincheux pour appeler la police, où on lui rit au nez. Un rien vulgaire, le flic de la main-courante lui conseilla de s'amuser tout seul au lieu de tripoter son téléphone pour emmerder le monde. Certes, le flic n'avait pas tort, mais il aurait pu dire la même chose avec élégance. Affaire de style, et de formation des petits cadres. En tout cas, cela montre que, même s'ils manquent d'éducation, les flics pragois ont du savoir-vivre.

La vie de Jean Santini avait changé. La nuit, surtout, que la belle blancheur du corps de Božena éclairait au soleil du désir. Il s'était pris de passion pour ses pieds, qu'elle avait aussi beaux et doux que ses mains. Il butinait ses dix orteils comme une abeille des fleurs. Elle adorait cela, et lui tendait son pied avec plaisir, et lui, de ses orteils à elle, il faisait son miel, et prenait son pied.

C'est une grande injustice que les pieds aient si mauvaise réputation. Elle est, plus ou moins universelle, sauf chez les Grecs homériques qui pour décrire une belle femme ajoutent à son prénom « aux belles chevilles » par exemple : « Hélène aux belles chevilles ». Par contre, en Thaïlande, montrer la plante de ses pieds est une grossièreté, et toucher les cheveux de quelqu'un avec ses pieds la pire des insultes. Tout ça, parce que le créateur des hommes, un certain

Vishnou, a utilisé différentes parties de son corps divin pour faire des catégories sociales : sa tête pour faire de saints hommes... ses pieds pour faire des criminels ; en Chine, la tradition bandait les pieds des filles pour qu'ils demeurent petits, c'est-à-dire atrophiés et difformes, ce qui, dit-on, faisait bander les hommes. En Afrique, contrairement aux sexes, et avant tout, au sexe féminin, ils ne subissent pas de sévices particuliers, toutefois, à la longue, la marche pieds nus les déforme, sans compter les divers parasites et mycoses qui les rendent difformes. Les pieds sont donc exposés aux dangers du monde, et aux sarcasmes et mutilations des humains, ingrats et méprisants. Sauf, peut-être, mais de façon indirecte, dans la Bible, lors du déluge, l'acte fondateur d'une promesse que Dieu fait au genre humain, où il est dit que l'arche de Noé mesure trois cents coudées de long et cinquante de large, certaines traductions comptent en pieds (pied romain, pied du roi). Ce rapport largeur longueur est de six, un nombre parfait. Or, six est le rapport qui, dit-on, s'établit entre la longueur du pied de l'homme, et sa taille. Quant à la hauteur de l'arche, trente coudées, son rapport avec la longueur est de dix, c'est le nombre, exactement, des orteils aux pieds divins de Božena. Ces rapports symboliques entre les choses, les mots et les nombres, peuvent paraître hasardeux. Ils avaient une grande importance au Moyen Âge, et bien avant : l'Égypte ancienne ; Pythagore ; et un peu plus tard, la Kabbale. On les retrouve dans les proportions des églises et des cathédrales, nouvelles arches de Noé, qui transportent les élus hors des atteintes des nouveaux déluges de notre histoire. Et puis il y a le Christ, il bouleverse notre vision des pieds, mais ce merveilleux-là n'a

guère été perçu. Alors qu'il va mourir, le Christ lègue à ses apôtres deux symboles de sa foi : la communion et le lavement des pieds. On parle beaucoup de la communion... peu du lavement des pieds. Dommage ! car le lavement des pieds dit au chrétien qu'il est toujours et simultanément roi et serviteur, et que le respect dû à son corps va de la tête aux pieds : tout un programme !

Malgré ces antiques et saintes références, en français, « bête comme ses pieds » est une insulte qui dit à la fois l'opprobre de l'innocent objet, l'inconséquence du locuteur et la sottise imputée à un personnage présent ou absent. Ils sont pourtant divins ces membres complexes, dotés de vingt-six os différents (aucune autre partie du corps n'en compte autant), articulés de façon subtile, qui font marche en avant, course à pied, et danse. Ils sont, côté terre, le pendant de la tête, côté ciel. Et le monde est incomplet tant que, comme le Christ par le lavement des pieds et l'eucharistie, nous n'avons pas uni le bas et le haut ; et comment le faire si l'on méprise ce qui est en bas, au pied.

Certes, il y a l'odeur. Injustice de plus ! Les pieds, les pauvres, n'y sont pour rien ! Les coupables sont des bactéries chimio-organotropes qui vivent des produits de l'oxydation de composés organiques par métabolisme aérobie ou anaérobie et créent, ainsi, dans l'enfermement des chaussures, des sous-produits gazeux, souvent nauséabonds. Des bactéries et la macération dans l'obscurité des chaussures, voilà les coupables ! Mais pas les pieds ! innocents qu'ils sont de toute mauvaise odeur. Supprimez bactéries ou chaussures et les odeurs s'en vont,

c'est ce que font les crèmes bactéricides vendues dans les commerces. La belle en usait-elle ? En tout cas, ses pieds étaient à croquer, bichonner, lécher, caresser ; et l'odeur que notre fin limier français leur trouvait était celle de la vanille Bourbon qui parfumait tout son corps. Il lui demanda si elle utilisait un parfum à la vanille. Non, pas de vanille, pas de parfum. C'est ça l'amour.

Des amours, la ville en a connues tant et tant ; et pourtant, à chaque fois, elle dit aux amants que l'amour est cette pierre unique qui bâtit le temple sans murs, portes ou fenêtres, de la lumière du monde.

Mais aujourd'hui comme hier, la ville vend aussi de l'amour et de la chair fraîche au tout-venant qui peut payer. Cela fait beaucoup de gens qui copulent, cela ne fait pas beaucoup d'amants. Rien de neuf en cela. Sous le règne de Charles IV, vers 1372, Prague comptait plusieurs bordels, de plusieurs catégories, afin qu'il y en eût pour toutes les bourses. Le plus célèbre, le plus chic, s'appelait le « Benátky », le Venise : tout un programme en matière de voluptés, et de prostitution. À l'époque, outre les putains ordinaires il y avait les courtisanes, elles étaient belles, cultivées et expertes, et très coûteuses au coup par coup, car tout s'apprend, et tout savoir monnayable se vend. Que vendaient-elles qui, si ardemment, trouvait toujours preneur ? Du plaisir pardi ! Comme celles d'aujourd'hui.

À Prague, les courtisanes sont tchèques, ironie de l'histoire ou logique du monde présent mourant, elles ont souvent une licence, terminée ou non, en sciences humaines : sociologie, psychologie, ou l'équivalent de ce que l'on appelle en France : « Sciences de la communication ». Comme, en effet, il faut communiquer, elles parlent une ou plusieurs langues étrangères, l'anglais, et, assez souvent, l'allemand. Les putains ordinaires sont rarement tchèques, ou alors ce sont des Tchèques tziganes. Les prostituées courantes sont, en grande majorité, ukrainiennes. Il y a aussi quelques filles de Biélorussie, de Bulgarie, et *tutti quanti* ès ex-républiques de l'ex-URSS. Si elles connaissent les langues étrangères, c'est qu'elles acceptent, chose assez rare et chère, les baisers dits « vénitiens » (langues en bouches), Venise ! encore Venise ! Pour le reste, leurs connaissances linguistiques le plus souvent se limitent à savoir annoncer un prix, et à dire ce qui en français se dit ainsi : « Je n'accepte pas de faire l'amour sans capote ! » Formule qui, aujourd'hui, peut sauver bien des vies. Toutefois, par signes, certaines savent faire comprendre qu'il est possible de le faire sans capote (c'est la version moderne de la « roulette russe »), mais ça coûte plus cher. La vie a son prix. Il n'y a pas de petits bénéfices quand on est dans la misère, ou que, comme tant d'autres, on brûle sa vie au soleil noir des symboles monétaires ; ou encore, que l'on est forcée par la violence et la terreur à vendre son corps. Ou tout cela à la fois. Certains soirs, Jean Santini, le flic franc-maçon, en pleure comme un gosse dans son lit. Il n'est pas un flic ordinaire. Il n'est pas non plus un puritain, ou un prude aspirant avec ostentation à on ne sait quelle perfection. Tartuffe pathétique pataugeant dans sa libido ;

ou le barbu islamique de service, ignoble dans sa cruauté sanctifiée par l'horreur islamiste. Le franc-maçon Jean Santini porte la splendeur de la dignité de l'être, il vit en un monde où les gens ne cherchent plus le mystère de l'être, ils se font choses, se nourrissent et s'abreuvent de choses, et d'êtres transformés en choses, jusqu'à l'ivresse, pour oublier l'être, qu'en eux, ils assassinent.

Mais que l'on ne parle surtout pas de désespoir ! Jean Santini ignore le mot et la chose. S'il vit dans la tristesse et le chagrin, pour connaître le désespoir il faudrait qu'il fût seul. Il n'est jamais seul. Il est l'homme le moins seul au monde. Il est comme Job sur son tas de cendres, mais, de temps en temps, en bonne compagnie érotico sentimentale. Il possède, c'est un mystère, la foi en cela que l'on nomme Dieu. Et quand bien même il irait au fond de toute tristesse, au point d'en mourir ; jusqu'au bout – ou presque – il aura possédé la joie qui est Son signe, et qu'Il lui a donnée.

Chapitre II

En plus de vingt ans de métier, Jean Santini a vu la criminalité évoluer, et passer de la spécialisation à l'opportunisme le plus pur. Il est fini le temps où il y avait des bandes spécialisées dans un type d'activité criminelle. Aujourd'hui, ils font de tout, mais pas n'importe quoi. Il faut que ça rapporte sans que les dangers encourus soient exorbitants. Pour les criminels, il n'y a plus de danger suprême venant des autorités légitimes : le meurtre tourne en vase clos. Depuis que les droits de l'homme s'appliquent à ceux qui n'y croient pas, la peine de mort ne s'applique pas à ceux qui la pratiquent. Les criminels ont donc le monopole du meurtre depuis que l'État a renoncé au sien, ouvrant ainsi symboliquement la porte à toute violence illégitime. Alors tel groupe, qui faisait dans la drogue, peut, du jour au lendemain, ou presque, se reconvertir dans le trafic des êtres humains, et pratiquer la terreur qui l'accompagne. Question d'opportunité, de demande, de moindre répression des actes délictueux : entre vingt ans pour trafic de drogue, et trois ans, au plus, pour trafic d'êtres humains, si l'on considère que les profits sont presque équivalents, en toute rationalité, ils choisissent le trafic d'êtres humains. D'autant qu'au trafic d'êtres humains s'ajoutent d'autres affaires opportunistes : la prostitution, l'exploitation du travail illégal, le trafic d'organe (si une fille n'est pas sage, on la débite en morceau et on vend les plus demandés : foie, reins, etc., certains font aussi le coup sur des enfants). Là-dessus se greffe le terrorisme islamiste qui se finance en

vendant du pétrole, et œuvre à la destruction de l'Occident « infidèle, athée et décadent » en lui fournissant de la drogue qui détruit les jeunes, et facilite la transformation des filles en putes ; bref, dans la conception politique de ces fous, c'est tout bénéfique : pétrole et héroïne sont les drogues dures de l'Occident.

Prague est une bonne ville pour tous les trafiquants. La police y est faible. Dix ans après la chute du communisme, les forces de police demeurent marquées des stigmates du passé. On ne leur fait pas confiance. Ils ont du mal à recruter des gens sérieux. Les « bons » flics, ceux qui ont un bon niveau professionnel, sont des gens « d'ancien régime ». Ils se serrent les coudes, ce qui renforce la suspicion de tout le monde. Pour être promu au grade de commissaire, il faut avoir la « *lustrace* », c'est-à-dire qu'une enquête montre que vous n'avez jamais travaillé au service des répressions politiques de l'ancien régime. *Lustrace* est un mot étonnant, comme toute création d'un langage « politiquement correct » il donne une touche religieuse à toute l'affaire : il vient du latin « *lustratio* ». La *lustratio* était une cérémonie religieuse de purification du peuple et de l'armée, elle faisait suite à une calamité qui avait frappé Rome et son peuple. Par trois fois, une procession accompagnant un taureau, un porc et une brebis faisait des circonvolutions autour du peuple assemblé. Puis les animaux étaient sacrifiés. Voilà pour la « lustrace » ! Aucun fonctionnaire de police qui a commencé une carrière professionnelle sous l'ancien régime ne peut se sentir totalement pur, c'est peut-être à cause de cela que tant de

jeunes filles de l'Est sont, comme Iphigénie le fut au vent, sacrifiées au démon de l'argent par le sexe, mondialisation d'une jeunesse sacrifiée à la passion du pouvoir de l'argent. Alors toute la police a du vague à l'âme... Et puis, il y a la corruption qui rend l'impossible possible et supprime toute incertitude pour ceux qui payent. Il n'y a plus de hasard pour permettre aux dieux d'intervenir dans les affaires humaines. Les dieux de l'Olympe ne sont plus ce qu'ils étaient, ils n'agissent plus par passion, ils se vendent. L'Olympe est un supermarché de la corruption. C'est ce qui a le mieux réussi dans la mondialisation. Pensez ! En Europe, il n'y a qu'un seul marché et vingt-sept polices différentes qui opèrent selon des lois différentes. Corrompre et détruire les sociétés civiles est devenu un jeu d'enfants. Les gangsters ont fait des états de l'Europe de grands cloaques communicants, où ils prospèrent ; et lentement à travers leurs agents dans le show-business, en vases communicants avec la politique, ils savent ce qui fait la moralité de l'Occident.

Les casinos sont de bons indicateurs de la corruption. À Prague, on ne les compte plus, une bonne cinquantaine pour une ville d'un million cent soixante mille habitants, sans compter les centres de machines à sous. Dans la campagne aussi, tant en Bohême qu'en Moravie, on trouve des casinos dans des villages complètement perdus, souvent dans les zones frontalières, car le casino fait tandem avec un night-club, c'est-à-dire un bordel où les Allemands viennent faire un change favorable et tirer un coup à bon compte. La République tchèque compte plus de huit cents night-clubs,

qui sont presque autant de lupanars, une des plus fortes densités du monde, après Macao. C'est intéressant d'aller dans les casinos, on y voit toujours une place, ou plusieurs, réservées : un joueur enragé qui ne cesse de jouer, et de perdre, pour laver l'argent sale de ses commanditaires. Tout le pays est devenu une grande lessiveuse pour argent sale.

Vous allez dire qu'il exagère, qu'il a une vision « policière » du monde. Oui, on peut l'admettre. Mais sa vision elle existe aussi, et elle l'écoeure. Elle existe, parce que son travail existe, qu'il voit ce qu'il voit, qu'il fait ce qu'il fait. Si c'est une vision, elle n'est pas mensongère, elle est vraie, elle n'appartient pas au monde des fantaisies humides de Charapatka. Elle n'appartient pas aux mondes des rêves qui livrent le rêveur à la subversion aimable ou terrifiante des eaux troubles. Même si le monde ne se réduit pas à ce que Jean Santini en voit, pourquoi voudriez-vous qu'il ne voie pas ce qu'il voit sous le prétexte que ces réalités sont ignobles ? C'est la raison pour laquelle il aime Božena. Elle le sort de son écoeurement.

Depuis quelque temps, il enquêtait sur une de ces affaires qu'il redoute entre toutes. Pédophilie. Un couple de lesbiennes : la directrice d'un orphelinat pour jeunes filles près de Prague et sa comptable. Elles initiaient leurs pensionnaires, « consentantes » disait le rapport d'un psychologue (« consentante », ça veut dire quoi pour une gamine abandonnée, sevrée d'amour et de caresses depuis sa naissance). Heureusement, ce type, s'il croyait connaître

la psychologie, il avait du retard sur le droit : la pédophilie est un crime défini comme « relation sexuelle entre un adulte et un enfant ». La notion de consentement n'existe pas en la matière. Après « initiation », et lassitude des deux gouines, les petites filles étaient vendues à un réseau albanais, qui combine prostitution et drogue. Il opère dans toute l'Europe, mais c'est en France, en Allemagne et aux Pays-Bas que l'on a retrouvé quelques petites filles, des jeunes tchèques, et des Tsiganes mineures, de langue tchèque. En France, deux petites ont accepté de témoigner. C'est comme ça que l'on a pu arrêter les deux lesbiennes. Selon sa beauté, elles vendaient la gamine entre deux et quatre mille euros, comme elles tenaient un orphelinat pour fillettes, elles ne pouvaient pas vendre des jeunes garçons. Il y a une forte demande de jeunes de la part des maquereaux, c'est dû, pour une part, à la peur du sida. Les consommateurs pensent courir moins de risques avec des jeunes qui, par définition, ont moins servi, qu'avec des gens qui ont plus de dix ans de métier. C'est rationnel, sauf que pour vite amortir l'investissement de départ, les jeunes sont très utilisés, et dans tous les orifices : le plus dangereux, c'est l'anus, car la pénétration y est toujours traumatisante, elle provoque des lésions qui favorisent l'inoculation du sida, ou autre. En Afrique du Sud, c'est l'irrationnel qui pousse au crime : un homme atteint du sida pense être guéri s'il copule avec une fillette vierge... Enfin, pour les proxénètes, les jeunes servent d'arguments de marketing, c'est en quelque sorte rationnel... comme était rationnellement organisé le gazage des Juifs par les nazis.

Pour les Albanais, on en a arrêté un ; ce qui n'a pas servi à grand-chose, il n'a rien dit. Jean Santini n'était pas sûr que le traducteur de la police tchèque (on allait de l'albanais au tchèque, et du tchèque au français), ne faisait pas partie de la bande. C'est toujours la même chose avec les langues dites « rares », c'est-à-dire peu parlées en dehors des pays d'origine, surtout quand on doit travailler dans un petit pays qui ne possède assez de ressources ni en population ni en capital pour former des interprètes dans toutes les langues de la planète. On doit alors utiliser les traducteurs que l'on trouve, et l'on s'expose à tous les dangers. Car les Albanais, ceux d'Albanie, de Macédoine et du Kosovo, sont très dangereux. Dans ces milieux, on craint leur cruauté. Une de leurs spécialités est le débitage des filles « désobéissantes » en morceaux, comme punition, et pour, en quelque sorte, rentabiliser les pièces détachées. Nous vivons dans un monde où le cannibalisme est devenu, en quelque sorte, médicalisé, par le biais des greffes d'organes. C'est aussi un monde où le crime est en avance, alors que morale et police sont en retard. Pour la police, le retard, ce n'est pas grave, il est congénital ; pour la morale, c'est plus sérieux, nous risquons de tous en mourir.

L'affaire albanaise, elle semblait avoir une dimension politique. Les Tchèques avaient trouvé un lien avec l'UCK du Kosovo, un mouvement indépendantiste aux financements troubles. Pour Jean Santini, en tant que flic, la nouvelle n'était pas bonne. Il avait dû faire un rapport détaillé à son ambassadeur, et toute l'affaire était passée aux mains des services spéciaux. Comme les autres attachés de

police avaient fait de même avec leurs ambassadeurs respectifs, tous les services occidentaux, russes et turcs compris, s'étaient retrouvés sur le coup. Tout était devenu compliqué. Les Américains et les Anglais coopéraient de façon étroite, mais ils ne disaient rien aux autres. Les Tchèques faisaient des breffages à tout le monde, enfin, aux Occidentaux, mais c'était après avoir décidé avec les Américains de ce qu'ils allaient dire, et ne pas dire aux autres. L'ambiance était détestable. L'ambassadeur, pour montrer la désapprobation de la France face aux entreprises du monopole anglo-saxon, n'assistait plus aux breffages du ministre de l'Intérieur, Jean Santini y allait seul, tout le monde remarquait l'absence de l'ambassadeur, et ça n'arrangeait rien.

Puis il y eut le 11 septembre 2001, et tout a basculé à nouveau, mais à l'échelle planétaire d'une Troisième Guerre Mondiale, c'est-à-dire bien loin des intimités vendues des jeunes filles de type slave ou tsigane. Du coup, les deux lesbiennes ont été oubliées. En prison, d'abord elles étaient en cellules séparées, puis un gardien corrompu les a mises ensemble. Il a fait des cassettes pornos pour arrondir ses fins de mois. Un peu partout, tant chez les mâles en manque que chez les femelles particulières, Lesbos se vend bien. Là encore, rien de très nouveau, saint Paul en parle au premier siècle de notre histoire, lors de son séjour à Rome ; plus près de nous, c'est Baudelaire qui lança la mode, bientôt reprise dans les arts plastiques. Au tout début du XXe siècle, Auguste Rodin donna à Alphonse Mucha un petit bronze, « femmes infâmes », où il a représenté deux lesbiennes en

action. Des frotteuses de pubis, des Velcros en train de faire les puces, des bouffeuses de tarte aux poils comme on disait à Paris. Le bronze est aujourd'hui à Prague dans la collection privée de la famille Mucha. Il y a toujours dans ces affaires des égarements en série qui se cumulent : ceux de l'amour, ceux de la nature, et ceux du vice qui est aussi question de mode : les homos, les hermaphrodites, les enfants, les animaux... On le sait depuis 1872, dans un monde sans Dieu, tout est possible ; et la mort est la limite au-delà de laquelle les corps cessent d'avoir conscience d'être avilis ou de s'avilir. Ils pourrissent paisibles. C'est pourtant un des grands mystères de l'amour que, selon l'intention de ses auteurs, le même geste puisse être porteur des splendeurs de la tendresse et de la joie du plaisir, ou de l'ignominie du vice. Même s'il est des gestes qui, par nature, ne peuvent pas porter la tendresse il faut, en la matière, faire confiance à ceux qui s'aiment pour découvrir et créer leurs limites.

Jean Santini avait recoupé les informations des Occidentaux, services russes et turcs inclus, il avait constaté que la piste de l'UCK menait à un réseau de chiites libanais dont le centre opérationnel était situé à Balbek, dans la plaine de la Bekaa. C'étaient des gens dont la perfidie était intelligente, ils avaient enterré leur centre sous les ruines du temple romain de Baalbek, classé dans le patrimoine artistique de l'humanité par l'UNESCO. Placer le crime à l'abri d'une œuvre d'art, cela dénote une connaissance des usages du monde, et une perfidie sans fin. Puis, les services occidentaux s'étaient aperçus que ce réseau était lié à celui

du fameux Ossama ben Laden, Al Qaïda, dont il recevait des services, de l'argent et du personnel formé aux techniques du terrorisme : usage des explosifs, des armes, des techniques informatiques, de la guérilla urbaine. Le mouvement chiite était lié à des mouvements sunnites, mais de façon ambiguë, car ils semblaient parfois se faire des coups tordus. Parmi les sunnites, le mouvement le plus actif semblait être celui des wahhabites séoudiens, al-Qaïda est le plus connu, dont les cadres avaient reçu une formation sur le terrain en Afghanistan, en Bosnie, en Tchétchénie, et, pour les cadres les plus âgés, dans un camp d'entraînement situé à Zuwarah au bord de la Méditerranée, en Libye. Ce centre, ainsi que ceux de Tobrouk et de Sinawin, avaient reçu tous les terroristes d'Europe et de Navarre : corses, basques, IRA... La logique du système était d'une simplicité redoutable : « Ceux qui nuisent à mon ennemi sont mes amis ». C'est ainsi que l'on voyait les réseaux arabo-musulmans entretenir des liens avec des trafiquants en tout genre : drogue, armes, femmes, éphèbes, organes pour greffer reins, foies, cœurs et veines tout neufs aux émirs fatigués, ou à leur progéniture mal portante. Le plus étonnant était le fait que nombre de gangsters qui menaient leurs affaires petites et grandes ignoraient la nature islamique de leurs partenaires et commanditaires. En regardant l'organigramme du système, on avait l'impression d'observer un « objet fractal », une de ces structures expansives dont l'élément constitutif de base est un objet élémentaire : un point, un trait ; dont l'assemblage répétitif obéit à des lois elles aussi élémentaires, mais qui transforment l'agrégation et la multiplication de l'élément de base en une structure complexe et organisée, comme la

simplicité complexe de la feuille de la fougère. Al Qaïda, ou le réseau chiite qui sur l'organigramme semblait un de ses proches alliés, ne contrôlait pas les agents de base du système : telle ou telle bande de gangsters, d'humanitaires naïfs ou politiques, de terroristes indépendantistes, ou quelque parti politique ayant pignon sur rue. Ils ne contrôlaient rien, ou presque ; peu ou pas de directives, peu d'influences déclarées et repérables ; le génie du système tenait à ce que ses organisateurs se contentaient de faire confiance à la capacité de nuisance et de destruction de chaque agent de base. Il suffisait pour cela de lui passer des commandes, de lui fournir des experts selon les besoins ; des imans capables de faire prêches et recrutements ; de la drogue, de l'argent pour corrompre les élites ; des tueurs entraînés dans les cas extrêmes où il fallait éliminer un journaliste ou un écrivain mal pensant. Il suffisait aussi de verser quelques fonds aux agents en situation de faiblesse financière temporaire ou non, et de laisser chacun accomplir son mandat : du plus spectaculaire, au plus anodin. Ce système de destruction du monde occidentale était fondé sur la certitude de l'inéluctable décadence de l'Occident, et de la tout aussi inéluctable victoire de la vraie foi, l'islam qui, comme toute religion devenue idéologie politique, jouait les ventriloques d'un Dieu muet. Ces éléments, Jean Santini les tenait du chef des services spéciaux de l'ambassade, un vieux militaire qui avait fait l'Algérie, arabisant de surcroît. C'était un homme étonnant dont la culture en imposait à Santini, il lui demandait conseil afin d'acquérir une meilleure culture générale, et après Prague, passer le concours de commissaire.

En ce qui concerne l'affaire albanaise, devenue affaire UCK, devenue affaire des chiites libanais, devenue affaire Al Qaïda, et cetera, elle avait pris des dimensions d'une complexité extrême. Les groupes élémentaires qui nouaient des alliances opportunistes étaient imprévisibles dans leurs échanges de services, dans les protections mutuelles qu'ils s'accordaient, dans leurs conflits, voire dans l'innocence du service rendu qui ne devenait criminel qu'en conséquence de la malignité des terroristes musulmans, et de la tradition d'efficacité du travail en Occident. Pensez ! on ne pouvait considérer comme complice d'un réseau criminel la brave employée d'une agence de voyages bon marché qui avait fait des pieds et des mains pour que son client arrive à temps pour la correspondance de l'avion transformé en bombe volante qu'il avait fait sauter.

Pour corser le tout, il y avait les protections que des états musulmans accordaient à certains membres des réseaux qui étaient des diplomates ou des hommes d'affaires respectables. En outre, les réseaux jouissaient tous d'une grande indépendance financière. Ils s'autofinançaient par les redevances qu'ils faisaient payer aux réseaux de drogue et de prostitution ; certains, militairement formés en Afghanistan, en Tchétchénie ou en Bosnie, faisaient des braquages de banques spectaculaires, histoire d'entretenir la forme. Mais, la technique préférée était le vol des cartes de crédit, ou la fabrication de fausses cartes. La fabrication et le vol de passeports, revendus à des migrants musulmans, qui, à terme, renforceraient l'implantation

musulmane en Europe, étaient aussi très utilisés. Les fonds centralisés, payés par de riches et pieux donateurs séoudiens, koweïtiens et qataris s'acquittant du *zakat*, jouaient un rôle d'appoint ponctuel. Les sommes qui transitaient dans le monde entier grâce au système *Hawâlla*, étaient d'importance variable : milliers, millions, mais, le plus souvent, il ne s'agissait que de sommes modestes destinées à payer le salaire d'un « Ansar » (ainsi s'appelaient les tueurs musulmans entre eux), ou donner un soutien ponctuel et discret à sa famille qui venait d'accéder au statut de « famille de martyr », après que le coup fut fait. Le colonel avait expliqué que le système *Hawâlla* était un vieux système que les marchands arabes utilisaient depuis des siècles : une somme remise à une personne est instantanément payée à une autre personne dans un autre pays. Aujourd'hui, ces lettres de change orales circulent par internet et téléphones portables.

L'homme des services spéciaux avait utilisé un mot « Ansar », Jean Santini ne le connaissait pas. Il n'avait pas osé en demander le sens. C'est que le militaire des services en imposait avec sa culture et ses citations. Il semblait connaître par cœur les « Mémoires de guerre » de Charles de Gaulle. À propos d'al-Qaïda (selon lui, le mot veut dire : « la base »), il avait déclaré : « Il va leur arriver ce qui arriva à l'Allemagne et à Hitler, car, comme le dit de Gaulle... c'est dans « Le salut » : « Pourtant, Hitler allait rencontrer l'obstacle humain, celui que l'on ne franchit pas. Il fondait son plan gigantesque sur le crédit qu'il faisait à la bassesse des hommes. Mais ceux-ci sont des âmes autant

que du limon. Agir comme si les autres n'auraient jamais de courage, c'était trop s'aventurer ». Là, Jean Santini avait éclaté de rire en entendant ce « ceux-ci sont », qui sonnait comme « saucisson ». Pour un grand styliste de la langue française, ça la foutait mal. De Gaulle avait peut-être raison sur le fond, pour la forme, il aurait dû revenir sur terre, pour juger de ses effets. Il avait demandé au colonel d'excuser son fou rire qui n'avait pas été bien pris. Il avait failli dire au militaire cultivé, mais naïf, que la bassesse des hommes, selon son expérience de flic, lui semblait, parfois, ouvrir un crédit illimité. Comme toujours, c'était sa foi qui l'avait retenu au bord du précipice du désespoir.

Ce mot, *Ansar*, Jean Santini l'a cherché dans les dictionnaires. Tous ne le mentionnaient pas, enfin, il a trouvé : « Ansar An-Nabi ou défenseurs du Prophète ». *Défenseur*, le mot avait fait bondir Charapatka. Voilà, en effet, un mot intéressant. Les grands crimes sont accomplis pour se défendre. Les assassins n'attaquent jamais, ils se défendent. Les terroristes musulmans ont une rhétorique de victimes : victimes d'un monde dont la modernité n'est pas compatible avec leurs cruels anachronismes. Avant de procéder au massacre, il faut proclamer à la face du monde que le droit que s'arrogue l'assassin est légitime : il est une victime qui se défend. Qui ne se souvient, en effet, de l'héroïque défense des Allemands nazis, et de tous les autres qui suivaient la meute, contre des femmes, des enfants et des vieillards juifs impitoyables. Les discours d'Adolf Hitler avaient deux versants : **le larmoyant** étalait les malheurs, imaginaires ou réels, d'une Allemagne d'inflation

monétaire, de bière, de Wagner, de saucisses fumées et de culottes de peau ; **l'impitoyable** libérait la meute enragée des loups de Wotan. Avec ou sans inflation, selon les pays, mais sans bière, sans saucisses, sans Wagner, sans culottes de peau ; et sans Wotan, mais avec un *Allah* qui le vaut bien, les islamistes suivent un schéma rhétorique similaire qui conduit au même échec sanglant.

Comme l'affaire albanaise et ses ramifications intéressaient les services spéciaux, Jean Santini était redevenu un attaché de police ordinaire. On l'avait dessaisi de l'affaire. Il ne faisait plus rien, ou presque : une dépêche par ci ; un déjeuner par là ; une entrevue... Et puis c'est tout. Il se sentait comme un ambassadeur, comme un homme qui ne fait rien, mais avec style, tout en se levant tard. C'est un sort très semblable à celui des militaires en temps de paix, sauf que, eux, ils se lèvent tôt. Cette vie de loisirs était un don du ciel, car ne faire rien dans le domaine de la malédiction biblique, « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! » libérait son temps pour ce qu'il avait à cœur : l'amour avec Božena et l'exploration de la beauté de Prague. Ces deux émerveillements se chevauchaient un peu. Les rondeurs des coupes baroques ; les courbes longues des ogives gothiques ; les nus de la Renaissance : Diane au front orné d'un croissant de lune, Vénus près de Mars endormi. La ville semblait conspirer pour composer, décomposer et recomposer un paysage amoureux. De plus en plus souvent, il passait la nuit dans le lit de Božena ; dans un appartement qu'elle louait pour une somme dérisoire à la municipalité, et qu'elle essayait d'acheter à bas prix en vertu d'une loi

compliquée de privatisation des immeubles. Depuis le 21 août 1990, le quartier s'appelait « Les jardins du Paradis », avant, du temps des communistes, c'était « Les hauteurs de Karl Marx ». « Les jardins du Paradis », ce nom de quartier, pour y loger une femme comme celle-ci, cela ne s'invente pas. Il avait fallu une grande révolution dans l'histoire de toute une région de l'Europe pour qu'enfin le lieu où logeait cette femme merveilleuse porte un nom en harmonie avec sa splendeur amoureuse. Pour une fois, une révolution avait fait les choses bien. Dans le quartier des « jardins du Paradis », il se réveillait la nuit pour jouir de la beauté de la femme qu'il aimait. Elle était un monde de courbes longues et de rondeurs pleines, une femme gotico-baroque en somme ; un style que l'on ne voit qu'en Bohême, ou presque. Était-ce sa contemplation qui éveillait la femme endormie ? Sentait-elle son admiration ? Comme si l'admiration avait été une lumière qui, en douceur, eût chassé le sommeil ? Était-ce un rayon de lune, plus entêtant que les autres, entré dans la conscience noctivague de la femme en catimini ?... Comme une chatte, lente et sûre, elle s'éveillait en effet. Puis, elle faisait semblant de toujours dormir. Elle bougeait un peu, histoire de mieux dévoiler sa splendide nudité. Alors, avec ou sans lune, surgissait au détour du pli d'un drap blanc la forêt de Bohême de Božena. C'est le nom que prend, à l'Est, la Forêt-Noire. Jean Santini devenait fièvre et soif. Il donnait sa langue au chat, elle jouait au Petit Poucet qui cherche son chemin dans la forêt de Bohême, et trouve, Ô délice, les sources du Danube, du Nil, de la Volga, de l'Amazone, du Gange, et du Mississippi. Impossible de se perdre en ce lieu où la vie est donnée : au bord de la source pousse un arbre, un arbre merveilleux,

celui du Paradis : il est petit, il est caché dans la forêt, il n'est rien, il est tout, il dit à la femme, il dit à l'homme, que le Paradis n'est pas perdu, qu'un mystère le voile, que celles et ceux qui l'agitent le perdent, mais que le souffle de l'amour le découvre. Alors l'agitation devient plaisir, et l'arbre Parijata, né, selon les Védas, du barattage de l'Océan de lait, s'épanouit.

Hélas, pendant ce temps-là, sur les routes frontalières, sur la E 55, dans les rues des villes, dans plus de huit cents night-clubs disséminés sur le territoire de la République tchèque, les filles vendent leurs culs ! Coups de revolver dans un concert ! Un concert qui se tiendrait dans les rues d'une ville imaginaire, où il n'y aurait que des concerts imaginaires, où seuls les coups de revolver sont réels. On avait retrouvé une de ces filles sur les rames du métro de Prague, en morceaux, comme une poupée cassée, une jambe par ci, la tête par là. C'était un suicide, pour sûr, personne ne l'avait poussée ; il y avait des témoins, il y avait la vidéo du métro : la fille était seule, elle s'était placée à la sortie du tunnel de la station Flora, là où le métro va vite encore, sur la ligne A, la ligne verte, couleur de l'espérance. D'après les morceaux, elle était une jolie fille. En général, les trafiquants les sélectionnent sur des critères esthétiques favorables au commerce. Elle, elle était allée au bout de son désespoir, un désespoir qui donnait aux images de l'Enfer des allures de contes de fées. Cela, Jean Santini l'a compris pendant que la police tchèque menait l'enquête qu'il suivait en dilettante, pour passer le temps et mieux comprendre leurs techniques, et mieux comprendre les méthodes des trafiquants. La fille

avait le sida, et la tuberculose, plus des traces de brûlures de cigarettes à l'intérieur des cuisses, là où la peau des femmes est très sensible (elle avait eu droit à plusieurs séances : certaines séries étaient cicatrisées, d'autres en cours de cicatrisation, une trace était fraîche). À cause de ses maladies, elle ne pouvait plus travailler à l'angle de la rue Nàrodni et de la rue Perlovà, dans le centre-ville. La bande allait la transférer sur un chemin de campagne qui aboutit à la route 55, près de la frontière allemande, à l'abatage, avec les camionneurs et les toqués teutons. Mais avant, ils la vendraient à une bande albanaise ou tzigane qui faisait dans la pute en gros. Elle avait vingt-cinq ans, au plus. C'était une fille sensible, fine et intelligente. Cela, Jean Santini l'a senti lorsque les Tchèques lui ont dit qu'elle s'appelait Flora, qu'elle venait d'une petite ville de la campagne ukrainienne, « Zelena Linia » : moins de cent mille habitants, une école, deux églises orthodoxes, une chapelle pour les « Vieux Croyants », un temple protestant, plus de synagogue depuis 1943 ; et une grand-mère qui ne reverrait plus jamais la petite que, seule, elle avait élevée. Zelena Linia, en ukrainien, cela veut dire « Ligne verte ».

Comme certains et certaines déportés des camps nazis, Flora n'avait eu que le choix de sa mort. La mort, comme dernière expression de la liberté qu'elle avait cru trouver en partant à l'aventure, à l'Ouest, parmi les loups, les fous, et les cons. Son histoire ressemblait à celle de milliers d'autres filles. Une petite ville de l'Est, Zelena Linia, une jolie fille, les parents sont séparés, ils tentent l'aventure ailleurs, le père cherche sa vocation dans la vodka, la mère est serveuse dans

une ville plus grande, elle a laissé sa fille à sa mère qui fait ce qu'elle peut. Un rabatteur repère la fille dans la boîte du coin où la petite joue les reines du disco. Un copain de classe propose une affaire: voir enfin l'Ouest, un boulot en or, serveuse dans un bar select à Paris, Rome, Berlin... ou autre chose. L'Ouest, la vieille image de la liberté, de la richesse, où les gens riches sont bons selon l'imaginaire de l'anticommunisme populaire toujours vivace, et qui a pris le contre-pied de la propagande d'autrefois. Pas sottise, la petite se pose des questions, mais la veille, elle a vu en cassette vidéo « Pretty woman » avec Richard Gere et Julia Roberts. Elle se dit que plutôt que de finir dans le lit d'un buveur de vodka, elle pourra faire comme Julia Roberts et rencontrer Richard Gere. Ensemble, ils iront à l'opéra écouter les drames et les splendeurs de l'amour : Turandot ou Tosca, enfin, de toute façon, à cause de la passion, ce sera du Giacomo Puccini. Et puis, comment se douter qu'un ami de classe, ou un lointain cousin, l'a vendue à une bande de trafiquants qui vont la revendre à une autre bande, à Prague. Arrivée à Prague, ils lui retirent son passeport, si elle en a un. Puis, elle est violée aussi brutalement que possible, par un groupe d'hommes, afin de créer en elle une terreur telle qu'elle ne pourra plus penser à s'échapper, et que le travail avec la clientèle semblera une épreuve moins horrible que le viol collectif qu'ils lui ont fait subir (avoir sur les personnes un contrôle absolu en utilisant un minimum de moyens physiques, c'est à cela que servait la terreur orchestrée par les SS lors de l'arrivée des déportés à Auschwitz) ; puis, les clients ; puis après les clients, nettoyage du night-club ; puis, la cuisine et le service des hommes et des femmes de la bande. Que la fille n'ait jamais

le temps de penser, ou de faire autre chose que ce que les maîtres lui imposent, qu'elle ne soit jamais seule, ni dans sa tête ni dans sa vie, qu'elle soit toujours occupée, brisée, épuisée. À tel point que le bourreau maquereau qui la contrôle, l'exploite, et la remonte à la cocaïne, deviendra l'élément d'humanité de cette ignominie. Et si, malgré tout, elle fait preuve de courage, la torture la brisera. Une vie de camp de concentration, comme si, en fin de compte, dans les microcosmes de l'ignoble, Hitler et sa bande, Staline et la sienne avaient gagné. Mais les clients, eux, ne viennent pas tous des microcosmes de l'ignoble, ils croient aux droits de l'homme, ils croient en la démocratie, parfois ils le disent, mais hélas, ils ne voient pas plus loin que le bout de leurs pénis qu'ils transforment en auxiliaires du malheur universel. La police a diffusé une photo de la fille dans la presse, et averti ses clients qu'elle avait le sida. Certains sont allés se faire tester, ceux qui s'étaient amusés à enculer la gamine sans capote avaient gagné, ils étaient séropositifs ; les malins qui utilisaient une capote s'en tiraient, pour cette fois.

Flora l'Ukrainienne est restée en travers du cœur de Jean Santini. Pendant des jours, des semaines et des mois, il a revu ses morceaux ramassés sous la rame du métro. Sa tête blonde tâchée de sang, et tout le reste.

C'est à cette époque qu'il a cessé d'appeler Božena par son prénom. Il s'est mis à l'appeler « Pampélichka ». Il a trouvé que ça sonnait bien, que c'était un nom qui lui allait comme un gant, elle qui lui allait si bien quand il était en elle, un sexe sur mesure, bien sur tout rapport amoureux, plein d'entregent : lorsqu'après l'avoir lentement chevauché,

lui montrant la splendeur de son buste, une main tendue en léger appui sur son torse à lui, l'autre guidant son sexe vers des caresses désirées, elle recherchait l'orgasme, elle s'allongeait sur lui, l'absorbait tout entier, puis, elle donnait à son bassin des mouvements lents et puissants, de peu d'amplitude, un rythme calme, qui compressait avec force et relâchait avec douceur son clitoris qu'elle semblait gommer au creux formé par la verge tendue et le pubis de Jean Santini. Cela lui prenait un moment, et pendant tout ce temps-là, la beauté de la femme lui rendait la vie. Pampélička lui rendait ce que l'ignominie des hommes avait détruit. C'était toujours trop rapide, il aurait voulu qu'elle restât autour de lui plus longtemps, histoire d'admirer la belle vivacité de son corps splendide et de l'aimer davantage, sans fin si cela était possible, afin de commencer à comprendre tout ce qui semble incompréhensible. Mais en elle son plaisir montait, son souffle le disait, les contractions des muscles de son vagin le disaient, la sueur, les battements de son cœur qu'il croyait entendre ; et puis, une onde liquide s'écoulait de son sexe comme une fontaine d'amour, elle poussait des cris presque doux qu'elle étouffait en enfonçant sa bouche ouverte dans le menton ou dans la rondeur de l'épaule de Jean Santini, que, l'apaisement venant par vagues, elle se mettait à sucer comme un quartier d'orange. C'est alors qu'à court de mots, il la serinait en lui disant sur tous les tons : « Pampélička », « Pampélička », « Pampélička », comme si à chaque fois, par le jeu des variations de tons, le message eût été différent. Elle, elle sentait les nuances et entendait « Pampeliška », qui signifie dent-de-lion, pisse-au-lit ou pissenlit, le mot est disgracieux en français. La

langue tchèque rend justice à la discrète splendeur de la fleur : « Pampélichka ».

Les collègues tchèques de Santini ont vu que l'affaire Flora l'avait affecté. Dans leur vie sociale, les Tchèques sont envieux et cyniques, mais, de façon étrange, ce sont aussi des gens qui ont bon cœur. Comprenne qui pourra. En tout cas, ils l'ont fait inviter au Château. Le Château, c'est comme dans Kafka, c'est le Château, le lieu du pouvoir. Mais Kafka en fait un lieu oppressant, un labyrinthe de cauchemars. Un labyrinthe ? Certainement, mais pas un cauchemar. Une splendeur. Aujourd'hui, pour l'essentiel, le château doit son apparence aux travaux faits entre 1763 et 1771, sous la direction d'un architecte de l'Impératrice Marie Thérèse d'Autriche, Niccolo Pacassi, un Viennois d'origine italienne. Ces travaux ont unifié les corps de bâtiments des époques antérieures : y compris la porte Mathias, maniériste, achevée en 1614, et considérée par certains comme un des tout premiers édifices baroques de Prague. Le résultat est étrange, les bâtiments des époques antérieures : romans, gothiques, renaissances, baroques, sont toujours là, mais enchâssés dans un liant d'architecture classique, raccordés les uns aux autres par des rajouts d'escaliers, de paliers et de couloirs... d'où le labyrinthe décrit par Kafka. Cette continuité des styles, emmêlés et présentés sur un même site, dont l'intérieur venait en partie d'être renouvelé par le couple présidentiel Havel, fait du château de Prague un monument unique au monde.

Tous les deux ans, Vaclav Havel, le Président de la République tchèque, y organisait un forum de discussions de deux ou trois jours. Cela s'appelait « Forum 2000 ». Le Président était un intellectuel, un écrivain, un dramaturge, qui, autrefois, fut un dissident qui créa un mouvement d'opposition aux communistes : une opposition fondée sur une éthique de la politique dont les pères fondateurs sont une longue lignée de penseurs tchèques de la dissidence : Jan Hus (1370?-1415) auteur de la devise du Président Havel : « La vérité vaincra » ; Comenius, on dit ici Jan Ámos Komenský (1592-1670) dont certains textes sont depuis 1717 inclus dans les règlements de la franc-maçonnerie universelle ; Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937), un professeur de philosophie, devenu fondateur et Président d'une République, et qui, lui aussi, avait pour devise « La vérité vaincra », à laquelle il avait ajouté : « Jésus au-dessus de César » ; Jan Patočka (1907-1977). Jan Patočka était un autre philosophe, un « philosophe résistant », selon la formule de son ami Paul Ricœur, qui, après la mort de Jan Patočka, le 13 mars 1977, écrivit : « L'acharnement mis contre lui prouve que le plaidoyer philosophique pour la subjectivité devient, dans le cas de l'extrême abaissement d'un peuple, le seul recours du citoyen contre le tyran ». Dans l'islam sunnite, le tyran, c'est un peuple mythique, *l'omma*, la communauté des croyants, qui immole tous les individus qui affirment leur liberté. Comme si, depuis des siècles, dans tous les systèmes totalitaires où le collectif écrase l'individuel on rejouait la mort de Socrate : « Je suis, quoique seul, d'un avis différent ». Il y a là comme une philosophie du désespoir

optimiste qui ressemble, comme deux gouttes d'eau, à l'humour tchèque.

Nous sommes en novembre 1969 : des milliers de gens sont « interviewés » par la police politique qui identifie les mal pensants ; on demande à un brave homme ce qu'il pense des trous de la façade du Musée national, place Wenceslas, mitraillée par les tanks russes : « Des trous ? Vous avez vu des trous, vous ! Sur la façade ? Y a pas de trous ! Moi, j'ai jamais vu des trous ! » Les interrogateurs ne savent plus s'il est politiquement correct d'avoir vu des trous, là où il ne devrait pas y en avoir. Ils laissent repartir le bonhomme... qui, après un instant, passe la tête dans l'entrebâillement de la porte, et dit, hilare : « Et puis, vos trous, s'il y en a, ce sont des pigeons voyageurs qui les ont faits ! Des pigeons voyageurs qui venaient de l'Est, tout gris ! » Les uniformes des troupes soviétiques étaient gris.

De ses années de dissidence, le Président Havel, seul Président européen à savoir d'expérience ce que la résistance à un gouvernement totalitaire veut dire, avait conservé le goût des débats d'idées ; entre amis, à la bonne franquette en quelque sorte. Et puis, il était un écrivain ; et l'héritier de tous ces intellectuels tchèques résistant à quelque chose ; et puis c'était alors un président, donc il avait les moyens de faire des choses.

Forum 2000, c'est un peu tout ça : une discussion de café du commerce ; en plus huppé, ça ne sent pas la bière

tiède et le tabac froid. On n'y fume pas : depuis que le président a été opéré d'un cancer du poumon, sa vie est en sursis, bien qu'il dise aimer l'odeur de la fumée du tabac, de fait, on ne fume plus devant lui ; on y boit du champagne local, appelé « Sekt », comme en Allemand ; ça se passe au Château, dans sa plus belle salle, la salle espagnole. Les hôtes sont choisis par le Président ; alors il y a des présidents, des ex-présidents, de futurs présidents, des prix Nobel, des écrivains, des philosophes ; et des gens dont le mérite est d'avoir fait quelque chose de marquant dans un domaine ou dans un autre et qui intéressent le président. C'est ainsi que des gens de tous les âges peuvent dialoguer : de la jeune représentante d'une organisation non gouvernementale, au vieux prix Nobel, sans oublier le Dalai-Lama, et les dignitaires des religions du Livre : zoroastriens (ceux-là, on n'en a pas vu), juifs, chrétiens, musulmans.

Tout se passait autour d'une grande table où étaient assis une trentaine d'intervenants qui essayaient d'avoir une discussion centrée sur un thème choisi. Cette année-là c'était « De la pratique des droits humains aux principes de l'écologie ». Jean Santini a trouvé que l'affaire ne manquait pas d'intérêt, et, le deuxième jour, il a emmené Božena-Pampélichka au château. Elle lui avait dit qu'elle n'était jamais entrée dans la salle espagnole.

Les dimensions de la salle espagnole ne sont pas ordinaires : douze mètres de hauteur ; vingt et un mètres de largeur et quarante-trois mètres en longueur, un vrai terrain

de chasse. C'est à cela qu'en 1680, l'empereur Léopold I utilisa la salle : il y fit lâcher un matou sauvage, qu'il fit poursuivre par ses chiens, comme dans une chasse à courre, mais à pied ; et, armés de pics, lui et ses enfants transpercèrent le matou cerné par la meute. En ce temps-là, pas de SPA. Les livres d'histoire rapportent que les Habsbourg étaient chasseurs jusqu'à l'obsession ; mais, Charapatka sait que cette cruauté exercée sur la gent animale n'avait pas, sauf chez Ferdinand II, son équivalent dans l'administration des hommes, où, comparativement au mal que les Habsbourg auraient pu faire aux peuples de leur empire, on peut dire qu'ils eurent tendance à faire preuve de modération. Avec toutefois quelques exceptions, que la mémoire sélective des nationalistes de tous poils considère comme la règle d'un empire qui dura plus de cinq siècles, et fit moins de morts que bien d'autres. D'ailleurs, des gens qui ont pour devise politique : *Bella gerant alii; tu felix Austria nube* (les autres font la guerre ; toi, heureuse Autriche tu fais des mariages), ne peuvent pas être foncièrement méchants. D'ailleurs, la même année, le même Léopold I organisa dans la salle espagnole un bal masqué, le jour et la nuit du Mardi-Gras. On ne sait pas si ce bal masqué était destiné ou non à promouvoir l'acquisition de nouveaux territoires par de nouveaux mariages. En tout cas, il eut lieu après que les valets eurent lavé le sang de la corrida du pauvre chat qui avait taché les murs blancs de la salle espagnole. La salle espagnole n'a rien d'espagnol, elle fut construite au début du XVIIe siècle, sous le règne de Rodolphe II, le plus extraordinaire, mais le moins politique des empereurs issus des Habsbourg.

Charapatka soutient que la salle espagnole fut en vérité construite sur les ordres du frère et successeur de Rodolphe, Mathias, qui s'empara du trône par une révolution de palais, et voulut, pour effacer le souvenir de sa légitimité étriquée, bâtir une salle grandiose. Charapatka se souvient des temps où la salle espagnole servait à l'exposition des sculptures acquises par l'empereur, puis elle devint à la fois un cabinet des merveilles (*Wunderkammer* - car les langues les plus parlées à la cour étaient l'allemand, l'italien et le français) et un cabinet d'objets d'art (*Kunstkammer* - les aristocraties de ces temps étaient résolument européennes, elles ne le savaient pas, il n'y avait pas d'eurocrates pour le leur dire). Dans la salle espagnole et dans d'autres salles du château qui servaient de cabinets des merveilles, on trouvait les plus grandes collections du temps : animaux exotiques empaillés (quelques-uns vivants) venant d'Afrique, d'Asie et des Amériques. Il y avait aussi des coquillages, des fossiles, des roches et des minéraux ; des sculptures antiques et modernes ; des tableaux de maîtres : Dürer, Arcimboldo, Rubens, le Titien, Hans van Haachen, le Parmesan... C'était comme dans le palais des papes à Rome. De tout cela, il ne reste absolument rien dans la salle, et presque rien dans les collections du château : les Suédois ont volé les plus belles pièces en 1648, le reste est allé à Vienne, lorsque Prague eut cessé d'être la capitale des Habsbourg. Certaines pièces ont été vendues par un empereur lassé d'une œuvre

qui avait cessé de plaire... certains Arcimboldo que des grosses légumes d'une époque ou d'une autre trouvaient d'une ruralité vulgaire. Et puis, il y a le reste des restes, ils sont exposés sous la salle espagnole, au rez-de-chaussée, on y accède par la deuxième cour du château : c'est pour les spécialistes, et pour les touristes. La version présente de la salle espagnole date de 1865-1868, c'est un peu kitsch, blanc et or sont les couleurs dominantes, c'est conforme à la mode aristo austro-germanique du temps, une fois encore : rien d'espagnol à cela. Au dix-septième siècle, en Europe, on appelait ce genre de salle, une salle française. Rude coup pour les Habsbourg, qui, à juste titre, considéraient les rois français comme leurs ennemis héréditaires. Alors, comme les Habsbourg avaient une branche autrichienne et une branche espagnole, ils n'ont fait ni une ni deux, ils ont baptisé espagnole la salle française.

C'est ainsi que le Président Havel avait l'habitude d'organiser Forum 2000 dans la salle espagnole.

Derrière les intervenants assis autour de leur table en U, des gradins provisoires sont installés pour le public invité. Deux cents personnes environ, d'un peu tous les milieux : des ambassadeurs polis aux étudiants brillants, et puis l'attaché de police de l'ambassade de France, Jean Santini, Corse et ni fière ni honteux de l'être. Près de lui, une fille tchèque, brune, qui a une tête de poisson, et un corps bien fait, sans arête, sauf une, courte, sur un petit nez qui se termine par une petite boule sympathique. Le plafond de la

salle espagnole est étrange, il est soutenu par une série d'atlantes musculeux, mais pas toujours virils, certains sont même franchement hermaphrodites, ils hésitent entre atlantes et caryatides, ce sont peut-être des caryatantes. Cette ambiguïté sexuelle est une des marques de la Renaissance et du baroque, la salle espagnole fut bâtie entre 1602 et 1606. À l'aplomb d'un couple de ces atlantes *gay*, un mollah chiite enturbanné parlait des droits de l'homme dans l'islam.

- La tolérance et la liberté sont fondamentales dans l'islam. Toutefois, il peut y avoir des notions difficiles à comprendre pour des non-musulmans. C'est le cas lorsque l'on est confronté à la notion d'apostasie. La charia est sans équivoque sur ce point. Toutefois, les principes de justice et de liberté sont respectés, car il faut trois témoignages concordants pour que l'apostat soit condamné à mort, selon la Charia. Remarquez cela arrive rarement, il y a peu de musulmans qui changent de religion ! Cela peut vous sembler incompatible avec votre notion de liberté religieuse. La meilleure façon, pour vous, de comprendre cette notion islamique, c'est de vous référer à votre propre droit qui, en général, prévoit la peine de mort pour le crime de haute trahison, notamment dans vos codes militaires.

Comme il n'était ni un spécialiste ni un intellectuel, Jean Santini a d'abord cru que le mollah prenait ses

auditeurs pour des idiots, ou qu'il tentait de se tirer d'affaire en faisant de l'humour coranique. Mais, comme personne n'avait ri, il s'est dit que, pour les musulmans, faire la guerre aux autres était une chose normale, d'où l'exécution sommaire de celles et de ceux qui désertent sur le champ de bataille. Ce qu'il ne parvenait pas à comprendre, toutefois, c'était le recours à la tolérance qui ne semblait pas s'imposer. À moins que le mollah n'ait voulu dire que si l'islam n'avait pas été une religion tolérante, tous les non-musulmans seraient déjà morts depuis longtemps. C'était tout de même paradoxal. Pourtant, trois mille morts dans un seul attentat, celui des tours jumelles de New York, ce n'était pas du terrorisme ordinaire, c'était dans le genre « entraînement à la solution finale ». Les terroristes d'autrefois, du style « main noire » à Sarajevo, qui s'étaient limités à un archiduc maniaque de la chasse et à quelques dommages collatéraux, devenus des dommages colossaux, mais non voulus par les terroristes ; les décembreistes russes ; les anarchistes ; et même la bande à Bader et autre « Action directe » avaient l'air de doux rêveurs à petite échelle de meurtre par rapport à ces Arabes musulmans adeptes d'une religion tolérante dont le premier paradoxe est de tuer beaucoup. Pour se défendre, évidemment, pour se défendre. C'est comme Staline giflant sa fille, ou torturant puis assassinant un vieux camarade : « Regarde, ce que tu m'as obligé à faire ! ». Lorsque l'ignominie est au service d'elle-même, elle transfère la responsabilité du crime sur la victime.

Pourtant, il y eut une réaction autour de la table. Elle vint d'un philosophe polonais :

- Je respecte l'islam comme n'importe quelle autre religion. Mais je ne comprends pas l'islam, et parfois, c'est le contraire, j'ai l'impression de comprendre trop bien l'islam. Je viens d'un pays qui pendant des décennies a connu un double langage : celui du communisme de propagande et celui du communisme réel. Quand on me dit, comme je viens de l'entendre, que l'islam est tolérant et respectueux des libertés publiques, mais qu'il punit de mort, selon le Coran, les musulmans qui se convertissent à une autre religion, j'ai l'impression d'entendre nos vieux apparatchiks du parti communiste décrivant les délices de nos ex-démocraties populaires. J'entends aussi Staline proclamant sans vergogne que la constitution de l'URSS est la plus démocratique du monde. Au fond, Monsieur le mollah, vous nous dites comme Nikita Khrouchtchev à John Kennedy, à Vienne en 1961 : « Ce qui est à nous est à nous, ce qui est à vous est négociable ! » Si l'islam veut être pris au sérieux, il doit cesser ce double langage, sinon, il finira comme le stalinisme et comme le communisme. Dont, à la fin, on nous disait que la doctrine était bonne, mais que ceux qui l'appliquaient ne l'avaient pas comprise. La doctrine n'était pas bonne, il n'y avait pas de bonne façon de

l'appliquer, car, dès le départ, le ver était dans le fruit. Nous, à l'Est, nous avons payé très cher pour le savoir : on ne transforme pas un système totalitaire en un instrument de la liberté ! Un système totalitaire ne sait que détruire !

La salle applaudit à tout rompre. Sans grande suite dans les idées, car à la fin du prêche du mollah, elle avait aussi applaudi, plus mollement peut-être. Le mollah n'appela pas publiquement ses fidèles à la guerre sainte contre les infidèles, les fidèles, il est vrai, étaient ici très minoritaires. Prudence tactique. Le débat s'orienta dans une autre direction. C'était une jeune fille qui avait la parole, elle était jolie, menue, un visage pulpeux et doux. Elle était Australienne, d'origine sri lankaise. Elle parlait du viol. Elle prononçait un rapport juridique aride sur le droit des femmes : la conférence de Beijing (1995), dont elle lut des extraits de la « plate-forme d'action » ; la « Convention sur l'élimination de la discrimination contre les femmes » (1979) dont elle cita le lourd article premier ; la lutte contre les violences domestiques, ce qui ramena l'auditoire à la conférence de Beijing (1995). Santini voyait émerger certaines formules antimâles que les interrogatoires des deux lesbiennes vendeuses de gamines lui avaient appris à connaître : la famille est une légalisation du viol, les comportements traditionnels sont une violence faite à la femme, la femme est une survivante des méfaits du mâle, etc. Il semblait que l'univers idéologique de certains mouvements de lesbiennes nord-américaines commençait à sortir sa langue fourchue. Et soudain tout bascula :

- J'ai vécu dans de nombreux pays, au Sri Lanka, en Afrique, en Australie. C'est une honte que les violences domestiques soient présentes partout, dans toutes les cultures. (Soudain, un cri) Je suis une survivante ! Survivante de la violence domestique. C'est une honte ! C'est une affaire si complexe, si difficile. J'ai tellement honte. Même en Australie, où, aujourd'hui je vis... (Premier courrier, première larme, « Sang perçu s'emporte », secousses des lents sanglots) ils ont créé un département spécial de la police qui recueille les plaintes des femmes. C'est insuffisant, cela sert d'alibi, les femmes sont piégées par leurs dépendances, par la peur, par la honte, il faut agir par une multitude de stratégies, faire des lois plus contraignantes... (Retour des larmes ; dans le micro, la voix transmet les secousses du corps en douleur, les mots gardent leur rigidité et leurs platitudes idéologiques, mais le langage du corps en deuil de lui-même, de sa douceur, de son désir d'amour, de son exil du paradis : aimer, être aimée, a subverti les platitudes). Nous devons mobiliser les organisations non gouvernementales pour qu'elles fassent un travail de suivi psychologique et social, il faut mobiliser les organisations internationales, voter des lois internationales applicables partout, y compris dans le domaine privé, celui de la famille... (Une femme, son amante peut-être, la prend dans ses bras, et lui propose d'arrêter. Alors, elle, brisée, en

larmes dans le micro, le cœur dans la bouche et le courage dans l'âme : Non ! Pardonnez-moi, mais je veux aller jusqu'au bout !). Même dans leur propre famille, les femmes, partout menacées, ne sont pas en sécurité !

Alors, elle continua, longtemps, lisant des mots sans talent, des mots préfabriqués par les idéologues à la mode, des mots dangereux pour l'esprit de liberté, mais que la vérité de son supplice, ici, revécu, rendait si vrais que la salle, mot après mot, commençait à basculer dans sa douleur. Pampélichka pleurait, et Jean Santini faisait des efforts pour étouffer son sanglot sous la buée de ses lunettes. Enfin, ce fut fini. Il y eut un tonnerre d'applaudissements. Les gens s'étaient levés, soulevés par l'hommage qu'ils rendaient au courage qui s'était blotti dans la médiocrité des mots. La jeune fille semblait étonnée. Comme si tout cela était arrivé à une autre, qui pourtant serait elle-même. Une autre qui, mieux qu'elle, aurait compris le sens de tout cela. Ne restait que son courage, c'est lui qui provoquait son étonnement.

Un prince, originaire de Jordanie, avait pris la parole. Lui, le ci-devant, il ne faisait pas dans la nuance :

- J'ai entendu des accusations absurdes contre l'islam. Lorsque Milosevic lançait ses attaques contre les musulmans du Kosovo, disait-on que les chrétiens étaient des terroristes ? Non ! Alors

pourquoi le dire à propos des musulmans ? Je suis musulman ! Et fière de l'être ! Car comme le dit le Coran : « Pas de contrainte en matière de religion ! ». Il n'y a pas de religion plus tolérante que l'islam. Hier encore, je le disais à mon amie suédoise, et elle était d'accord avec moi. Le 11 septembre, ce n'est pas l'œuvre de musulmans, ces gens ne sont pas plus des musulmans que les fonctionnaires de l'Inquisition n'étaient des chrétiens. Ceux du 11 septembre appartiennent à une secte. Ce ne sont pas des musulmans.

C'est le philosophe polonais qui répondit :

- Les expédients rhétoriques sont une chose, la recherche de la vérité en est une autre. Dois-je citer saint Augustin qui raille ceux que poussent « à la discussion non le désir de découvrir le vrai, mais la jactance d'une intelligence puérile ». Il n'est venu à personne l'idée d'expliquer l'éclatement de la Yougoslavie par une guerre de religion. Ces guerres n'ont plus cours en Europe. Je trouve inquiétant que ce soit un musulman qui suggère, même de façon vague, cette interprétation. Dis-moi ce dont tu accuses les autres, je te dirai ce que tu veux imposer au monde ! Milosevic n'était qu'un ex-communiste devenu un nationaliste fascisant, en faire un chrétien est une mauvaise plaisanterie. Que je sache, la coalition qui l'a vaincu était formée de

nations, dont la Pologne, de tradition chrétienne : quelle conclusion faut-il en tirer ? Que la tradition chrétienne est compatible, après des siècles de luttes contre les obscurantismes religieux, avec la démocratie et avec les droits de l'homme et de la femme. Y a-t-il une seule démocratie active dans le monde arabo-musulman ? Pas à ma connaissance. Vous nous dites que l'islam est tolérant, respectueux des libertés publiques. Au-delà de l'affirmation rhétorique, pouvez-vous nous apporter des preuves tangibles de ce que vous avancez ? Les mots doivent nous aider à découvrir la vérité, pas à l'obscurcir. Le philosophe du vingtième siècle qui m'a le plus marqué, c'est Karl Popper. Il explique magnifiquement ce qui différencie la science de l'idéologie. Cela tient en quelques mots dont la portée est immense : on peut toujours démontrer la fausseté d'une affirmation scientifique. Le développement de toutes les sciences est fondé sur cette critique permanente. À l'opposé, une affirmation idéologique est toujours vraie ! Et plus elle est fragile, plus elle tue pour continuer à avoir raison.

Tonnerre d'applaudissements. Le prince, qui était sunnite, marmonna au mollah que ce Karl Popper était sans doute un Juif. Le chiite et le sunnite se réconcilièrent, temporairement, dans l'antisémitisme. Il y eut une suspension de séance.

Chapitre III

Pendant « Forum 2000 », Santini rencontra l'attaché de police de l'ambassade d'Italie, *il Consigliere* di Stefano. Il ne le connaissait que pour l'avoir croisé à certains *briefings* du ministère de l'Intérieur, et à quelques réceptions officielles, où, comme gorilles et babouins, les humains se regroupent en fonction d'une série de hiérarchies fondées sur un critère simple : dominants dominés. Les ambassadeurs avec les ambassadeurs, les premiers conseillers avec les premiers conseillers... jusqu'au bas de la pyramide, qui fraye avec le menu fretin de la diplomatie. Les attachés de police frayaient donc avec leurs homologues, tout comme les attachés militaires. Ce mimétisme simiesque, où chaque catégorie dominée réglait son mouvement sur le cul de la catégorie du dessus, n'empêchait pas *il Consigliere* di Stefano d'être un brave homme. Vaniteux, comme le sont souvent les Italiens pour ce qui touche à leurs manières de mâles séducteurs, mais, par ailleurs, sans prétention excessive dans son comportement social.

- Savez-vous que vous portez le même nom que l'architecte qui a bâti notre ambassade, le palais Thun-Hohenštejn : Jan Blažej Santini ? Vous savez, celui qui fut baptisé à Saint-Guy, le 4 février 1677 sous le nom de Jan Blažej Aichel.

Jean Santini admit son ignorance avec simplicité. Cela plut à di Stefano, qui avait craint une réponse arrogante, selon la croyance du monde international, qui considère les diplomates français comme des gens prétentieux (Fait déjà consigné, en 1760, par le cardinal de Bernis dans ses mémoires. Il est vrai qu'en ce temps-là, vu leur excellence dans plusieurs domaines, l'arrogance des Français pouvait se comprendre). L'Italien voulut faire étalage de son savoir, pour intéresser Santini à la vie de son homonyme, certes ; mais surtout, pour épater Pampélichka qui lui avait tapé dans l'oeil.

- Homme remarquable en tout, bien qu'estropié ; on ne connaît pas son handicap. Sa vie s'organise en deux périodes de vingt-trois ans. Il naît en 1677, meurt en 1723, à quarante-six ans. Il laisse près de cent bâtiments dans la tradition du Bernini, mais par son audace, folle et mystique, il est pour moi une sorte de « Borromini apaisé ».

Apaisé l'architecte italo-tchèque ? Peut-être ! Mais pas di Stefano ! Qui parlait avec élégance, et lorgnait les seins de Pampélichka, comme s'ils avaient été des coupes érigées par le Père Guarino Guarini : pleines, lumineuses, sublimes. Il avait raison.

- Vous avez visité son chef-d'œuvre, Žďár nad Sázavou à Zelená Hora ? Une chapelle dédiée à Saint-Jean Népomucène...

Jean Santini ne savait rien de son homonyme, et rien de cet autre saint Jean, qui ajoutait son nom à toute une série de Jean canonisés par l'Église catholique. Pampélichka était moins ignorante. Enfant, elle avait visité Zelená Hora, « La colline verte », une visite de fin d'année, avec l'école. Pas un pèlerinage catholique ! Pensez, c'était au temps du communisme ! Officiellement, les enfants étaient venus rendre hommage aux sept glorieux soldats soviétiques enterrés autour de la chapelle dédiée à Jean Népomucène. De ce saint-là, Pampélichka savait ce que tout Tchèque en sait, plus deux ou trois informations de première main, en quelque sorte. Elles lui venaient d'une sœur de sa mère, tante Jana, qui avait approché l'Église de près. Dans les années quarante, avant la prise de pouvoir par les communistes, pendant la période nazie, elle était devenue la maîtresse du curé du village. Une liaison de longue durée, que les communistes parvenus au pouvoir avaient laissé s'épanouir, mais pas l'Église. Les deux institutions avaient des intérêts idéologiques opposés. Cette affaire avait laissé tante Jana au seuil de la vieillesse, seule, amère et brisée.

Jean Népomucène est de ces saints que l'Église et l'histoire ont poussés du côté de l'oubli. Avant que d'être oublié, son culte avait connu plusieurs vagues de ferveur. La première, la moins mensongère, car issue de la foi populaire, avait débuté peu de temps après sa mort

historique, et dramatique, en mai 1393. La seconde, plus suspecte, et plus spectaculaire, avait débuté peu de temps après la défaite des protestants tchèques à la bataille de Bilá Hora, le 8 novembre 1620. Elle avait atteint son apogée avec la canonisation du saint par le pape Benoît XIII, en 1729. Après cette date, et même avant la canonisation, la Bohême, la Moravie, la Bavière, l'Autriche, et même la Pologne, ont été couvertes de statues de Jan Nepomucký ; sur les ponts, sur les places, aux carrefours, sans compter fresques et tableaux dans les églises et chapelles qui lui sont dédiées. Son iconographie est facile à reconnaître : la barrette, ce petit chapeau de curé rétro ; aube ample bordée de dentelle ; uniforme de curé du XVIIe : anachronisme, il vécut au Moyen Âge. Sur le bras droit, il porte un crucifix ; dans la main gauche, il tient, mais pas toujours, comme une épée symbolique, la palme du martyr ; autour de sa tête, cinq étoiles complètent son auréole. La pose de son corps dessine souvent une S, comme les madones du gothique bourguignon, cela donne au curé un air un peu *gay*. Uniforme anachronique, pose à la saint Sébastien, palme du martyr, cinq étoiles : tout est en place pour le mensonge.

Errant à travers les siècles dans Prague, génie des eaux de la Vltava, Charapatka connaît la vérité et le mensonge, mais il ne sait pas faire la différence entre les deux. Le mensonge, c'est la légende, à la fois populaire et façonnée par les Jésuites. Pour le peuple, le mensonge, c'est donner du merveilleux au quotidien, c'est nourrir haines et espérances, c'est se rêver meilleur et pire. Pour les Jésuites, le mensonge, c'est mettre l'intelligence et la volonté au service

d'une cause qui nous dépasse ; mentir par obéissance, pour que le but soit atteint, pour servir Dieu, « ad cadaverem », comme un cadavre, dit leur devise, plus tard reprise par les SS. La vérité, nous ne la connaissons pas plus que Charapatka. Mais nous savons faire la différence. Qui saura où la vérité fut perdue ? Cette vérité que nous ne pouvons pas atteindre, qui n'est pas faite pour nous, et que, pourtant, nous ne devons jamais cesser de chercher, et d'approcher.

Selon la légende, Jean Népomucène est né en 1330, à Pomuk, petite citée du sud de la Bohême. Sa vie fut à l'image de celle de Jean-Baptiste, l'annonciateur du Messie conçu de parents trop âgés pour procréer (Gradation dans le prodige : le Christ, lui, comme Samson, est conçu par voies inconcevables, c'est-à-dire sans copulation physique). Jean Népomucène reproduit dans sa vie les étapes symboliques de la vie du Baptiste, jusqu'à son sacrifice final. Selon la légende, son martyre s'achève dans la nuit du 16 mai 1383, sur le pont Charles où son cadavre torturé est jeté dans la Vltava. Pourquoi ?

Selon le mensonge, l'empereur Wenceslas I, fils de Charles IV, était un débauché qui voulait savoir ce que sa femme, la reine Jeanne, confessait à son confesseur, Jean Népomucène. Sainteté et secret de la confession obligent, Jean Népomucène ne dit mot, il s'arme de silence et subit la géhenne de l'empereur qui, *in fine*, lui coupe la langue (tu ne veux pas parler, *Tacui*, alors voilà, couic !) : la devise attribuée au saint est « il s'est tu » (*Tacui*). Récit

d'imagination nourri aux sources d'un sadisme élémentaire, pétri de dévotions et d'une obsession de la pureté sexuelle qui, *in fine*, se fracasse dans la débauche sanguinaire. Une part de l'histoire des hommes et des femmes de l'Occident est là. Aujourd'hui, c'est dans l'Islam que cela se poursuit.

Ah cette langue coupée ! Notons que parmi les torturés de la Staroměstské náměstí, en 1621, l'un d'eux avait eu la langue coupée. Devant le billot du bourreau, il s'était présenté la bouche en sang devant le prêtre qui lui avait donné l'absolution sans entendre sa confession. Cela avait beaucoup frappé les esprits du temps. Il y a dans le baroque un penchant au morbide, un morbide qui, comme aujourd'hui, fait, hélas, partie des événements courants de la vie. Des langues de Jean Népomucène, miraculeusement préservées de la putréfaction, on va bientôt et bien tard, en retrouver un peu partout. Pendant deux siècles, un morceau de langue de Jean Népomucène, serti dans une châsse et complété par une langue factice en bois peint ou en tissu, fera une relique appréciée, source de dévotions, de pèlerinages et de miracles. Voilà pour la légende. C'est le temps qui, toujours, révèle le mensonge.

Les registres paroissiaux de la petite ville de Pomouk ne relèvent pas de naissance d'un Jan en 1330. Par contre, il y en a un en 1340 et un autre en 1346. L'un d'eux devient curé de la paroisse de Saint-Gall à Prague. Il étudie le droit canon à l'université Charles, devient bachelier en droit canon en 1381, il ne semble pas s'intéresser aux enseignements

fleurant l'hérésie de Jean Hus. Il va poursuivre sa formation à Padoue, en Italie (en Vénétie), où il réside de 1383 à 1387. Padoue est alors un grand centre de pensée où se diffusent sciences et mathématiques grecques et orientales grâce aux contacts réguliers qu'entretiennent la République de Venise et Byzance.

En 1387, à la fin de son séjour à Padoue, selon la légende Jean Népomucène est déjà mort. Selon l'histoire, aussi réelle qu'elle puisse aujourd'hui l'être, il revient à Prague en 1387, peu de mois après la mort de celle dont, selon le mensonge, il est, depuis plusieurs années, le confesseur attitré, la dévote reine Jeanne, qui, elle, ne manquait pas un prêche de Jan Hus dans la chapelle de Bethléem. De plus, en 1387, Wenceslas IV n'est pas encore remarié avec celle qui deviendra la reine Sophie, la fille du duc de Bavière, qu'il épouse en 1389. Même pour un saint, il semble difficile d'être le confesseur d'une reine qui ne l'est pas encore, ou d'avoir confessé à distance une reine décédée. En 1390, Jean Népomucène devient archidiacre, et le 20 mars 1393, avec deux autres ecclésiastiques, il accompagne l'archevêque de Prague, Jean de Jenštejn, lors d'une visite au roi Wenceslas IV. Le temps a piégé le mensonge. Reste à comprendre le pourquoi du mensonge. Le temps qui a dit, fait et défait le mensonge, va faire la vérité la plus probable.

1386, alors qu'elle meurt, la reine Jeanne a depuis de nombreuses années Jan Hus pour confesseur. Dans la chapelle de Bethléem, à Prague, à deux pas de l'université, elle suit régulièrement les prêches en langue tchèque de

Hus, qui est la figure de proue de la faculté de théologie de l'université Charles. Ce précurseur de Luther, on l'a dit, la curie romaine le fera brûler à Constance, en 1415, pour réchauffer un concile un peu froid. Cet assassinat sera le début des guerres hussites en Bohême où plusieurs croisades lancées par les papes se casseront les dents. Les hussites n'étaient pas seulement armés de leur foi et de leur fanatisme. Ils avaient une efficace organisation militaire, une grande discipline lors des manœuvres sur les champs de bataille, et quelques armes nouvelles, notamment des chars à bœufs cuirassés qu'ils utilisaient comme des chars d'assaut pour briser les charges des chevaliers croisés braillards. Avant de se massacrer entre eux, ils étripèrent plusieurs armées de croisés. Jusqu'en 1620, toute cette affaire fut une épine au pied de l'Église de Rome. Car les hussites, bouillis et rebouillis dans les chaudrons des papes, ne feront plus jamais de bons catholiques ; pires, sitôt Luther lancé, ils suivront massivement la pente qui les conduisait à devenir des protestants. Mais, le 8 novembre 1620, l'aventure de l'indépendance politique relative comme celle des pensées pieuses indépendantes de Rome trouvent une fin tragique. En accord avec le Pape, l'Empereur Ferdinand II forme une dernière croisade. Les armées catholiques, commandées par des nobles désargentés en quête de terres et de titres, venus de toute l'Europe catholique, remportent une victoire totale à Bilá Hora. Les armées catholiques sont sous le commandement de Charles-Bonaventure de Longueval, comte de Bucquoy, dont la famille achètera le palais Bucquoy en 1748. Le palais, construit en 1667, par Jean-Baptiste Mathey est aujourd'hui le bâtiment de l'ambassade de France à Prague. Bilá Hora

est un faubourg de Prague, à deux pas du château étoilé qui tant impressionna le pape du surréalisme, André Breton.

Selon Charapatka, qui, comme toujours, prétend avoir été là, les armées protestantes furent nulles. Oublié le temps où les troupes et les ruses du Commandant hussite Jan Žižka flanquaient la pâtée aux croisés. Les protestants combattirent mal, sans stratégie, sans discipline. On raconte que les troupes mercenaires n'avaient pas été payées. Charapatka murmure qu'ils furent victimes de leur fanatisme. Selon une croyance ancienne des Tchèques christianisés, ils attendaient une intervention divine : que les antiques chevaliers tchèques, cachés depuis des siècles dans les falaises de Blaník, sortent en masse de leurs caches de pierre, et volent à leur secours. Il ne pouvait pas en être autrement, évidence, puisque la cause des protestants était sainte.

On tient pour certain que les chevaliers des falaises de Blaník n'en sont pas sortis en 1620. En 1938, ils ne sont pas sortis non plus, pourtant, là, l'armée tchèque était prête, la France ne l'était pas, elle trahit les Tchèques et commença sa longue chute dans l'abîme. Cette trahison fut d'autant plus grave qu'en décembre 1937, alors que les alliés d'Europe centrale de la France ont accueilli avec froideur Yvon Delbos, notre ministre des affaires étrangères, Prague le reçoit dans l'enthousiasme. Un grand peuple ne trahit pas ses amis. Des amis qui avaient, eux aussi, construit une « Ligne Maginot », que l'*Anschluss* contourna, comme

l'invasion de la Belgique devait contourner la nôtre, un peu plus tard. L'infamie de la trahison devait sauver la paix, gagner du temps pour réarmer... Nous avons eu l'infamie, la guerre, et la défaite. Aujourd'hui encore, les Tchèques se souviennent de la trahison de la France, et de celle de l'Angleterre. L'Angleterre a l'excuse de l'avoir emporté... à la fin. La France... souffrance.

Vaincus à Bilá Hora, les protestants tchèques durent faire retour au catholicisme romain, ou fuir la Bohême pour trouver refuge dans des territoires tenus par des princes protestants. C'est ainsi que Comenius, après une longue errance, alla mourir à Amsterdam. Alors, commença sous l'égide des Jésuites une re-catholicisation de la Bohême et de certaines zones de la Moravie.

Tous les mouvements totalitaires créent un héros emblématique : Horst Wessel pour les nazis, Stakhanov pour les communistes, Jean Népomucène pour les catholiques, Osama ben Laden pour les musulmans. On peut l'admettre, Jean Népomucène est le plus sympathique, et le plus intelligemment conçu. Il fallait, dans l'ordre de ce que les Jésuites essayaient d'accomplir dans un pays rempli d'hérétiques, créer un héros qui fût le prêtre parfait, un stakhanoviste de la confession. Jean Népomucène était pour ce rôle un candidat presque parfait. Dès après sa mort, en 1393 le peuple lui avait attribué des miracles. Il avait été enterré dans la cathédrale de Saint-Guy, au château de Prague, on l'avait donc, si l'on peut dire, « sous la main ».

Comme les protestants ne considéraient pas la confession comme un sacrement, il était tentant d'utiliser Népomucène dans une affaire de confession exemplaire. D'où les confessions de la reine, le désir du roi de savoir, le refus de Népomucène de parler, sa mise à la torture, son silence, sa langue coupée, son corps jeté par-dessus le pont Charles dans la Vltava. Cette affaire de confession était le chef-d'œuvre de tout le mensonge ; d'autant que, comme on l'a dit, dès 1389, Wenceslas IV s'était remarié avec la fille de Jean II, duc de Bavière-Munich. La mariée était une femme pieuse qui s'appelait Sophie, et, peut-être eut-elle très brièvement Jan Nepomuk pour confesseur. Cette histoire de confession permettait de faire d'une pierre trois ou quatre coups : réaffirmer, contre les protestants, la confession comme sacrement ; faire de Jean Népomucène un prêtre allant au martyre pour défendre la doctrine de Rome – le secret de la confession - et l'indépendance du Prêtre par rapport au pouvoir profane ; sortir Jean Hus de l'histoire du pays. Eh oui ! Le confesseur de la reine Jeanne, c'était Jean Hus, pas Jean Népomucène, tout juste ordonné prêtre et occupé à parfaire sa connaissance du droit canon, à Padoue. Mais Jan Hus était celui par lequel le schisme était entré dans l'Église. Il fallait l'effacer, le sortir de l'histoire, le pousser dans l'oubli. Au prix du mensonge le remplacer par un autre Jean, un « propre en ordre », torturé par un roi mécréant, ivrogne, libidineux, et qui, probablement, avait quelque sympathie politique pour les hussites. Tout était en place pour le mensonge, tout, sauf le temps. Jean Népomucène n'avait jamais été le confesseur de la reine, morte avant son retour de Padoue, en 1387. Le temps, ce traître qui, *in fine*, ne sait dire que la vérité, sait que Jean

Népomucène est mort en mai 1393 : aucune chronique ne mentionne le moindre incident de torture et de jet du cadavre d'un Jean ou Jan dans toute l'année 1383. Mais, pour que la légende mente bien, il est préférable de faire mourir Jean Népomucène avant la reine Jeanne, pas après. Je note que le remariage du roi avec Sophie de Bavière crée une ambiguïté de plus dans cette histoire, ce qui favorise le mensonge. C'est après 1620, à l'abri de l'oubli donné par plus de deux siècles, que l'Église a pu produire un mensonge si vrai qu'il fut longtemps plus vrai que la terne vérité : Jean Népomucène fut pris dans une querelle qui opposa l'archevêque de Prague, Jean de Jenštejn, au roi Wenceslas IV, à propos d'une nomination à une fonction religieuse prestigieuse où le roi avait son candidat, qui n'était pas celui de l'archevêque. Dans sa visite, l'archevêque était accompagné de trois prélats, dont un Jan Nepomuk, archidiacre de Žatec, qui avait juridiction sur l'abbaye de Kladruby. Dans sa colère, Wenceslas IV fit arrêter, puis torturer les trois prélats, pas l'archevêque, protégé par son titre, par Rome, et par la rapidité de sa fuite. Deux clercs survécurent à la torture, le troisième en mourut, son corps fut jeté dans la rivière qui coule sous le pont Charles. Sur le pont Charles, l'histoire est rappelée par une scène gravée sur une plaque de bronze que la foi populaire, aujourd'hui encore, touche pour s'attirer quelque faveur : poli par ces mains superstitieuses, le bronze est luisant comme or natif.

L'histoire est presque banale, elle émut le petit peuple de Prague, qui n'aimait pas Wenceslas IV, l'archevêque ne l'aimait pas non plus. Certains éléments de la légende

apparaissent très tôt. Telles les cinq étoiles scintillantes vues autour de la tête de Jean Népomucène lorsque l'on retrouve le corps dans la rivière. Cinq étoiles ! Traditionnellement, il y en a douze à la couronne de la Vierge. Jean Népomucène fut utilisé pour renforcer le culte marial, honni par les protestants. De son côté, l'archevêque n'enterra pas l'affaire, au contraire, il prit soin de faire enterrer le corps dans la cathédrale de Saint-Guy, sous le nez de l'empereur, qui avait perdu son titre impérial, Wenceslas Ier, en 1400, pour ne garder que celui de roi de Bohême, sous le nom de Wenceslas IV.

Laissez mijoter quelques siècles, ajoutez à intervalles réguliers une pincée de ferveur populaire, une botte de miracles non traités, des louches de Contre-Réforme, et votre cuisinier jésuite vous fait une canonisation bio en 1729. Date à laquelle le tombeau est rouvert, ce qui est nécessaire à la procédure, car sans cadavre identifié, il ne peut y avoir de canonisation. Charapatka raconte que dans l'hystérie et la ferveur du moment, un morceau de tissu des défroques du cadavre passa pour la langue miraculeusement préservée du brave homme ; et pendant quelques siècles, comme Mick Jagger le fait depuis quelques années, Jean Népomucène va tirer la langue à toute l'Europe centrale, et au-delà.

Selon des médecins légistes, qui ont étudié le cadavre, Jean Népomucène a été torturé en effet, mais il n'a pas eu la langue coupée. Il est scientifiquement établi que, dans certaines conditions, les protéines du cerveau peuvent se conserver plusieurs siècles, mais qu'au contact de l'air et de la lumière elles se détruisent. On ne peut exclure le fait que,

lors de l'ouverture de la tombe dans un sarcophage d'argent, dans Saint-Guy, une masse de protéines du cerveau ait été prise pour une langue miraculeusement préservée. La science et Charapatka créent, parfois, des équivoques qui se ressemblent.

Voilà pourquoi, par un beau jour de printemps, Pampélichka et Jean Santini prirent l'autoroute de Brno pour aller à Žďár nad Sázavou visiter la chapelle dédiée à Jan Nepomuk, comme l'avait suggéré *il Consigliere* di Stefano. Dans les vertes collines de Moravie, les fleurs de pissenlits chantaient un hymne au soleil. À la hauteur du village de Měřín, leur voiture quitta l'autoroute pour aller au Nord, parmi collines et vallons, et forêts et vergers. En cherchant la route du Nord, ils se sont perdus dans le village. Jean Santini a remarqué la porte romane de l'église. L'église Saint-Jean-Baptiste de Měřín est aussi modeste d'aspect que le village dont elle est le centre. Au Moyen Âge, elle était attachée à la résidence du supérieur des Bénédictins de Měřín.

L'église Saint-Jean-Baptiste de Měřín a traversé les siècles et les styles : roman, gothique, baroque. Aujourd'hui, elle est baroque à première vue. Mais l'œil perçoit bientôt que la structure est gothique, un style qui, jusqu'au XVIIIe siècle, fut synonyme d'art religieux en Bohême et en Moravie. Pourtant, derrière un clocher-porche baroque au toit en oignon, se cache une porte de plein cintre romane qui brille dans la modestie de sa beauté cachée. L'arc de cercle est parfait, il se multiplie comme un arc-en-ciel, selon une image que l'on trouvera un peu plus tard chez le mystique rhénan Nicolas de Cues qui écrit : « Sept couleurs

dans l'arc-en-ciel, mais une seule lumière ». Parfait mouvement circulaire, comme les cercles qu'une goutte d'existence trace dans l'eau du temps, mais en demi-cercle d'incomplétude. C'est un arc à ressauts formé de six rouleaux, le premier est le rouleau d'archivolte, l'arc est en renforcement, il ne vient pas à vous, comme le ferait un ressaut en avancée, il est une caverne qui vous appelle, dont le tympan vous ausculte, vous écoute. Il fait mentir Platon, et proclame que la lumière n'est pas au dehors de la caverne, mais à l'intérieur, où se joue le mystère. Chaque piédroit porte trois colonnettes et trois nervures qui soutiennent les six rouleaux. Dès l'abord, l'édifice parle en six, le chiffre du Christ, le chiffre de la création de l'homme, le sixième jour. Six est un nombre parfait, ils sont rares. Entre 0 et 1000, ils ne sont que trois, et six est le premier : 6, 28, 496. Les nombres parfaits sont ceux qui sont égaux à la somme de leurs diviseurs. Ainsi, pour 6, $1+2+3=6$; pour 28, $1+2+4+7+14=28$. Un des Pères de l'Église, saint Augustin, a commenté la perfection du nombre six. Selon lui, ce n'est pas parce que le monde fut créé en six jours que le nombre six est parfait, c'est parce que le nombre six est parfait, **en lui-même**, que le monde fut créé en six jours. Par ce raisonnement, saint Augustin a donné à la mathématique, et, de là, à la science, une capacité de dire objectivement le monde, ainsi qu'une légitimité religieuse au *logos* : la raison en mouvement dans la pensée. L'islam n'a pas eu de saint Augustin, et s'il en fut un, ils l'ont tué. La porte d'entrée de l'église Saint-Jean-Baptiste raconte l'histoire du monde, selon la Bible, et selon la chrétienté du Moyen Âge.

Les trois colonnettes du piédroit de gauche sont surmontées de chapiteaux pyramidaux historiés, qui disent l'histoire du monde, avant la Bible, avant la révélation. Les deux premiers chapiteaux montrent des univers minéraux et végétaux. Le dernier, celui qui est le plus proche du chambranle de la porte, figure Jacques le vert, dit aussi « Tête de feuille », qui regarde passer le visiteur. Étrange personnage dont aujourd'hui ne nous reste que le vague souvenir qui transparait dans le personnage de « Papagalo » dans la « Flute enchantée » de Mozart. Dans les rues du Moyen Âge, de la Saint-Sylvestre au Mardi-Gras, Jacques le vert, au costume tapissé de feuilles, faisait le bouffon, disait mensonges et vérités, confondait devant et derrière, droite et gauche, haut et bas. Sa folie culminait avec celle de tous et de toutes, le jour du carnaval. La Saint-Sylvestre est le dernier jour de l'année, le 31 décembre. Nous sommes bien devant un passage, une transition, un monde s'achève, un monde commence. Selon Jacques de Voragine, le dominicain auteur, vers 1260, de « *La Légende dorée* », le prénom « Sylvestre » provient de *silva* et de *theos*, la forêt et Dieu. Jacques de Voragine écrit son livre à l'époque même où l'église de Měřin se bâtit. Il croit que l'étymologie des noms symbolise la mission de celui ou de celle qui le porte. À propos de saint Sylvestre, pape vers 300-320, Jacques de Voragine explique qu'en convertissant au christianisme l'empereur Constantin, il apporta Dieu à des hommes sauvages, des hommes de la forêt primordiale. Nous avons retrouvé Jacques le vert, l'homme brut des profondeurs sylvestres dont la virtualité spirituelle va s'épanouir, grâce à saint Jean-Baptiste, son double sanctifié. De l'homme naturel, Jean-Baptiste conserve le vêtement,

une peau de bête, et le mode de vie : nourriture frugale et sans apprêt, logement dans des abris naturels, aux portes du désert, aux frontières du minéral, du végétal, de l'animal, et de l'humain. Toutefois, il baptise ses fidèles, et va baptiser le Christ qu'il annonce. À l'évidence, l'église Saint-Jean-Baptiste et sa communauté bénédictine fut un centre d'évangélisation de toute la région de Měřín.

Les chapiteaux des trois colonnettes du piédroit de droite disent le monde de la révélation. On y voit Abraham, et un pélican déchirant ses entrailles pour nourrir ses petits : dans les bestiaires du Moyen Âge, on écrivait que le pélican offre ses entrailles à sa progéniture pour la nourrir. Le pélican déchirant ses entrailles de son bec pour nourrir ses petits est un des symboles du Christ, et, parfois, de l'Église, qui offre sa vie pour donner vie éternelle à l'humanité, effacer le péché originel, vaincre la mort et créer le nouvel Adam et l'Ève nouvelle. Adam, il est en effigie au chapiteau de droite, il fait face à Jacques le vert, l'homme sauvage au masque feuillu, l'homme de Néandertal, dont le souvenir hantait nos ancêtres. Entre ces deux effigies passe le fidèle qui pénètre dans le sanctuaire, l'être du présent y voit son passé, et son futur s'il suit la porte étroite. À l'aplomb du fidèle, ainsi encadré alors qu'il passe la porte, est gravée dans la pierre du tympan une vision du paradis : le septième cercle, il est dans l'arc de cercle parfait que soulignent les ressauts. Là, une madone, qu'une main peu visible semble couronner, présente au monde Jésus enfant. La madone est massive, puissante, romane, elle n'est pas sans évoquer les Vénus gravides de la préhistoire découvertes à Dolni-Věstonice, non loin de là. Elle n'est pas

gracieuse comme le seront, plus tard, les madones gothiques. Au pied de la Vierge, à droite et à gauche, deux saints non identifiables sont en adoration au paradis céleste, dans ce qui semble un verger. Au-dessus des têtes des saints, de courts arcs de cercles concentriques sont hors cadre, quatre sont au-dessus de la tête du personnage de droite, trois sont au-dessus de celui de gauche. Sept au total. Sept comme les sept cieux, les sept hiérarchies angéliques, les sept planètes connues au Moyen Âge, les sept jours de la semaine : achèvement et recommencement. Pourquoi avoir décomposé le sept en trois à gauche et quatre à droite ? La trinité et les quatre évangélistes ? L'union dans le sept du trois du ciel (la trinité) et du quatre de la terre (les quatre pôles de la rose des vents; les quatre éléments: terre ∇ , air \triangle , eau ∇ et feu \triangle ? Ou, peut-être, accent mis sur

l'importance des sept sciences du Moyen Âge, les sciences de la parole, le *trivium* : grammaire, rhétorique et dialectique ; les sciences des choses, le *quadrivium* : arithmétique, musique, géométrie, astronomie. Otage du multiple, le polymorphisme du sens brouille le langage victime de son ubiquité, et le symbole devient une illusion, ou un mystère, la parole est oubliée.

Jean Santini n'avait pas conscience de franchir tant de cercles du temps, il se contentait de jouir du paysage, du bleu si tendre du ciel, des collines boisées qui donnaient au monde une douceur qui appelait à l'amour. Il a caressé les cuisses de Pampélichka, qui n'a pas boudé l'offrande. Et

même, en a devancé l'approche en écartant les jambes. Il a conduit le véhicule dans la forêt, par un petit chemin sur la colline, ils sont entrés dans la fraîcheur végétale, là, comme dans le « Cantique des cantiques », elle lui a dit : « Tu es un pommier parmi les bois ». Elle a croqué ses pommes, il a croqué les siennes.

En 1252, il n'y avait pas de vergers à Žďár nad Sázavou. Les terres proches de la rivière étaient marécageuses, couvertes de roseaux, comme à Cîteaux. Les deux gendres d'un noble local, le seigneur Přibyslav de Křižanov, ont légué une portion isolée de leurs terres à des moines cisterciens qui sont venus de la petite ville de Pomuk. Le futur Jan Nepomuk y naîtra moins d'un siècle plus tard. Tous les monastères du Moyen-Âge naissent ainsi, d'un don seigneurial accompagné d'un renoncement de tout contrôle économique et politique sur la communauté. À Žďár nad Sázavou, le site choisi est beau, comme le sont tous les lieux du monachisme, où l'on trouve toujours une harmonie du paysage entre la terre, l'air et l'eau ; pour ce qui concerne le feu, c'est la foi des moines qui le fournit, ils appellent la version cistercienne du chant grégorien, chanté à tous les offices, à toute heure du jour et de la nuit, *oratio ignata*, parole de feu. En fait, l'expression « parole de feu » appartient au vocabulaire des origines de la mystique chrétienne. Dans sa quinzième conférence aux moines égyptiens, saint Cassien, une des premières sources de la mystique chrétienne d'Occident, parle du moine « ravi, le cœur brûlant, en cette prière de feu que l'homme ne peut comprendre ni exprimer ». Saint Cassien est un Gaulois,

d'autres sources disent un Romain, né vers 350, qui voyage en Orient, fonde Saint-Victor et meurt à Marseille vers 440.

Les Conférences de saint Cassien sont des conseils pratiques destinés à guider le moine dans son aventure spirituelle. Aux dernières étapes, celles où s'opère la rupture entre le visible et l'invisible, et la découverte de leur unité, Cassien place deux types de contemplations : celle de la beauté de Dieu dans une perception extraordinaire de la nature, et celle de Dieu dans sa lumière. C'est pourquoi les moines ont toujours établi leurs abbayes dans des paysages d'une parfaite beauté, des lieux où une harmonie naturelle suggère celle que l'œil ne voit pas encore, et que le moine doit découvrir. On pressent, là, l'optimisme de saint Cassien qui s'oppose au pessimisme de saint Augustin travaillé par maman Monique : pour saint Augustin, sans la grâce préalable de Dieu, l'homme ne peut accéder au divin, qu'il ait sous les yeux un beau paysage ou non. Dans cette harmonie du paysage, chez les moines, l'eau joue un rôle primordial, elle est, de plus, associée, non seulement au baptême, mais au culte rendu à la femme parfaite, Marie, reine du monde, que les poèmes de certains moines comparent à une source d'eaux vives, poésie d'élégies amoureuses qui fut une des sources de l'amour courtois en Occident. Étrange source poétique, où, parfois, à une authentique pureté monacale se mêle un érotisme sublimé jailli de l'inconscient : tel ce moine qui se compare à une rose et prie la Vierge de caresser sa tige. Cette importance de l'eau, lieu de l'inconscient, de l'amour, de la fécondité, demeure de Charapatka, source de Pampélichka, on la retrouve dans les noms de certains des plus célèbres sites

cisterciens : Bellefontaine, Sept-Fons... Sur ce point, comme sur tous les autres, Žďár nad Sázavou suit la règle commune puisque, dans leurs écrits, les moines appellent le monastère de Žďár : *Fons Beatae Mariae Virginis*, Fontaine de la Bienheureuse Vierge Marie. Aujourd'hui, on peut voir la fontaine, un imposant monument sculpté dans la pierre, à sec, l'eau ne coule plus à la fontaine. Charapatka s'en désole et attend en chantant le miracle du retour des eaux. Parfois, il cesse son chant et fait le savant en contant les liens qui unissent les hommes en prière, l'eau et les roseaux. Que le lecteur lui pardonne de s'imposer ainsi :

Je cours où l'eau s'écoule, et lorsqu'elle ne coule plus, j'attends avec la certitude de celle qui sait que l'eau revient toujours. À l'origine du nom de l'Ordre des Cisterciens, il y a Cîteaux, en Bourgogne, en 1098. Un site marécageux, près de Dijon, où poussaient des roseaux, « cistels » en vieux Français. Une autre source avance que le nom viendrait d'une expression latine qui indiquait avec précision le lieu où l'abbaye avait été érigée : *cis tertium lapidem militare* (« à la troisième borne militaire »), ces bornes romaines marquaient les routes de l'Empire romain, qui sillonnaient l'Europe et que vous suivez, aujourd'hui encore.

Je ne sais pas si le nom de l'ordre vient de ceci ou de cela. Ma préférence va au lieu où poussaient les « cist eaux » : dans leurs abbayes, les Cisterciens décorent toujours les chapiteaux de leurs colonnes de feuilles et de bourgeons de

roseaux. Je sais qu'en 1098 un groupe de bénédictins de Cluny, ils étaient huit, décidèrent de s'appliquer une règle plus rigoureuse que la version clunisienne de la règle de saint Benoît, ils quittèrent Cluny. Le but de leur entreprise est de trouver l'union mystique avec Dieu. Les moyens pour y parvenir sont la pauvreté, la chasteté, la connaissance de soi et l'apprentissage de « l'art d'aimer ». L'art d'aimer, c'est dans le flamboiement du « Cantique des cantiques » qu'ils le trouvent, mais aussi chez les philosophes néo-platoniciens, chez les auteurs latins, dont Ovide dont ils font une lecture partielle et non érotique; mais aussi dans les récits des Pères du désert, qui transmettent en Europe recherches et expériences des mystiques de l'Orient ; et dans les écrits des Pères de l'Église, qui portent les échos de toutes les grandes pensées des civilisations de l'Orient, de la Grèce, et de Rome. Pourtant, en Occident, tout, ou presque, a failli être perdu, et la continuité historique de l'Europe fut à deux doigts d'être rompue.

En 407, lorsque commencent les grandes invasions barbares qui vont, en un peu plus d'un siècle abattre l'Empire romain d'Occident, des élites spirituelles et intellectuelles d'Occident se réfugient en divers lieux reculés. En Irlande va se produire une synthèse étrange entre l'univers poétique et la pensée des Celtes, et les savoirs issus des mondes méditerranéens. L'Europe est née de cette rencontre du Nord et du Sud. Cette élite celte sera presque exterminée par l'épidémie de « peste jaune », aujourd'hui diagnostiquée comme la variole, qui, vers 664, va, en peu de temps, faire périr la moitié de la

population irlandaise, puis, pendant vingt ans ravagera le nord et le centre de l'Angleterre. Ces penseurs de l'étrange, aux traditions mêlées et entrecroisées, survivront pourtant, et, dès le dixième siècle, ils enseigneront Platon et Aristote à Paris, à la Sorbonne, et Pythagore ; et l'art gothique, peut-être. Dans cette aventure s'inscrit celle des Cisterciens, ils vont la prolonger, la répandre dans toute l'Europe, puis dans le monde entier.

Les Cisterciens suivent la règle de saint Benoît de Nursie qui a repris le mot d'ordre de saint Augustin « *Ora et labora* ». Alors ils sont venus à Žďár nad Sázavou, ont prié, ont travaillé. Il n'y a pas de mystique du travail chez les Cisterciens. La règle de saint Benoît, rédigée avant sa mort, en 547, énonce que « L'oisiveté est ennemie de l'âme. Les frères doivent à certains moments s'occuper au travail des mains, et à d'autres heures fixes s'appliquer à la lecture des choses de Dieu ». Il ne s'agit donc pas de produire par le travail, mais de protéger l'âme. En cela, la règle de Saint Benoît suit les préceptes d'un des Pères du désert d'Égypte, saint Pacôme, mort en 346, un des fondateurs du cénobitisme chrétien, dont les moines vivaient sous une discipline quasi militaire près des rives de la mer Rouge, en un lieu que les textes bibliques appellent « la mer des Roseaux » que l'on ne sait pas situer avec grande précision, mais que je vois comme un lieu qui marie les joncs, les roseaux et l'eau. Un texte des manuscrits de la mer Morte fait dire à Abraham décrivant son voyage en la terre promise « ... Je suivis le rivage de la mer Rouge

jusqu'à la langue de la mer des Joncs qui sort de la mer Rouge » (ref. 1QapGen. Colonne 21, Perrin ed. 2003, p.97). En ce lieu, où qu'il soit, les moines avaient pour but la conquête de la vie éternelle, ici et maintenant. Ils ne travaillaient que pour subvenir aux modestes besoins de leurs corps, et faire l'aumône aux pauvres, et protéger leurs âmes. Leur activité principale consistait à tresser des joncs pour en faire des cordes. Toutefois, tresser des joncs n'était qu'une discipline spirituelle parmi d'autres, aucune idolâtrie de la production dans ce travail. Le cent-vingt-quatrième précepte de saint Pacôme établit que « Nul ne prendra lui-même des joncs rous pour les travailler, si le servant de semaine ne lui en a pas donné ». Moi, Charapatka, j'ai connu Pacôme et l'eau de la mer des Roseaux, j'ai vu le servant de semaine sous les ordres de l'abbé, aidé par les chefs de maison, évaluer la progression spirituelle des moines. Si, pour progresser dans sa quête spirituelle, un moine doit tresser des joncs, des joncs il aura. Si le tressage des joncs est un obstacle à sa progression spirituelle, des joncs il n'aura pas. Sous saint Pacôme, près de la mer Rouge, vers l'an trois cent, des joncs ou des roseaux ; huit siècles plus tard, en Bourgogne, vers 1100, des roseaux ; vers 1640, Blaise Pascal, le génie français de la pensée baroque, donne une définition tragique de la grandeur humaine en comparant l'homme dans l'univers à « un roseau pensant ». Au VIe ou au Ve siècle av. J.-C., au Népal, le Bouddha dit que « la vérité est dans la fleur de lotus ». De l'Orient à l'Occident, la vie spirituelle est une longue histoire de végétaux et d'eau.

Les moines de saint Pacôme portaient un vêtement simple, décrit dans les Préceptes : une tunique de lin sur laquelle était passée une peau de chèvre tannée, non teinte, donc blanche, nouée sur l'épaule. Ce vêtement était, peut-être, un habit traditionnel de l'Égypte, il se rencontre parfois sur les fresques des tombeaux. Certains y voient l'origine du tablier maçonnique.

Les Cisterciens ont été les ambassadeurs de l'architecture gothique, après avoir été les créateurs de l'architecture romane. Les premiers architectes, ouvriers et sculpteurs de l'art roman sont donc des moines ; les premiers qui bâtirent en style gothique, alors appelé *opus francigenum*, sont aussi des moines, selon toute vraisemblance. C'est peut-être pour cela que les titres et rituels maçonniques sont, aujourd'hui encore, imprégnés d'une atmosphère, quand ce n'est pas d'un vocabulaire, issus du monachisme.

À Žďár nad Sázavou, les débuts du monastère furent modestes et menacés, à l'image de ce qu'avait été la création de Cîteaux, ou celle de la Grande-Chartreuse, ces lieux beaux et isolés qui étaient les déserts de l'Occident. Comme si tout commencement essentiel tenait du miracle. Puis, l'Ordre développa ses savoirs : dans le domaine de l'agriculture, de l'architecture, de l'hydraulique (ils font des réservoirs, et des moulins à eau), de la métallurgie (les moulins sont utilisés pour marteler le métal), de la

médecine (un laboratoire d'herboristerie est attaché à l'infirmerie du couvent), ils étudient les lettres, les langues, les textes profanes et sacrés, car il n'y a pas de monastère sans bibliothèque. Nous sommes en un temps où l'Église a le monopole du savoir en Europe, et ne s'en sert pas trop mal. Nous sommes en un temps où Alphonse III, roi du Portugal, achève de libérer la péninsule ibérique des occupants arabo-musulmans. Nous sommes peu de temps après qu'Averroès, frappé par la foule à la sortie de la mosquée de Marrakech, est obligé d'abjurer par l'obscurantisme religieux qu'est l'islam, en 1195. Averroès se rétracte, ses livres seront brûlés, ce qu'il en restera sera des traductions en hébreu et en latin.

Dans la première moitié du XVe siècle, à Žďár nad Sázavou l'église et les bâtiments de 1252 furent détruits par les hussites de la faction taborite. Lorsque les guerres hussites se calmèrent, sous le règne du roi Georges de Poděbrady, en 1466, ce roi, qui était apparenté au fondateur du monastère, le seigneur Přibyslav de Křižanov, fit reconstruire les bâtiments. Beaucoup de monastères, considérés comme les avant-postes du pape, ce qu'ils étaient, furent détruits entre 1420 et 1437. Dans un premier temps, les partisans de Jan Hus, traîtreusement brûlé à Constance pendant le concile, en 1415, retournaient le feu contre ceux qui l'avaient allumé. Un peu plus tard, vers 1434, lorsque les hussites se fractionnent entre modérés qui trouvent un compromis avec Rome, et radicaux qui rejettent les compromis, on ne sait plus très bien qui détruit qui et quoi. Sans les destructions des uns, les constructions des

autres n'auraient pas eu de raison d'être. De la folie des uns sort le génie bâtisseur des autres. Cela n'excuse pas les premiers, cela dit tout le mérite des autres. Il y a aussi les accidents, un incendie détruit en partie le monastère en 1689. Puis, en 1705, les cisterciens élisent pour abbé le Père Václav Wejmluva. C'est lui qui fera reconstruire les bâtiments, fera agrandir le monastère, y adjoindra une école de renom pour les jeunes nobles, fera de Žďár nad Sázavou un lieu de culture, de pouvoir, et de spiritualité. C'est lui qui confiera la création du site à Jan Blažej Santini, qui, ici, fera son chef-d'œuvre, l'église du pèlerinage de Saint-Jean-Népomucène. Un chef-d'œuvre bâti sur un mensonge. Puis, un peu plus tard, une fois de plus, le feu détruira tout, sauf l'église de Saint-Jean Népomucène, et le cimetière.

Au début du XVIIIe siècle, Jean Blaise Santini a vingt-trois ans. Souffle alors sur le Saint-Empire romain germanique et sur la chrétienté un vent de triomphe et de splendeur. Le Saint-Empire semble solide, il a maintenu son extension territoriale, qui en fait le plus vaste territoire d'Europe, hors Russie ; il a limité l'expansion du protestantisme, par la guerre et par le compromis ; il assure la paix religieuse ; il a mis un terme à l'expansion coloniale des musulmans, vaincus devant Vienne en 1683 (où l'on invente les croissants, façon comme une autre de « bouffer du Turc »). Lors de la paix de Karlowitz, en 1699, l'Empire turc est obligé de rétrocéder à l'Autriche une partie des territoires conquis en Hongrie. Pour le pape, ça ne va pas mal non plus, la Contre-Réforme a triomphé, les ordres religieux de choc, dont celui des Jésuites créé en 1537 dans

une chapelle souterraine de l'église de Montmartre, ont lutté contre les hérétiques en servant le pape sans états d'âme (la règle d'Ignace de Loyola dit : « Chaque membre de l'ordre doit obéir comme s'il était un cadavre ou un bâton dans la main d'un vieillard »), ils ont aussi ouvert le monde entier à l'évangélisation, et rapportent en Europe une extraordinaire moisson de connaissances exotiques. Les sciences humaines vont en naître. Après deux siècles de malheurs, où les rivalités des puissants ont multiplié les massacres, empereur contre rois, contre commandeurs des croyants, contre princes et papes, et tutti quanti ; après deux siècles d'épidémies diverses, toutes connues sous le nom de « peste », plus quelques famines ici ou là ; après toutes ces épreuves, voilà que le paradis semble à portée de mains. Il n'est peut-être pas pour tout le monde, et, à y regarder de plus près, il est bien relatif ; mais, le malheur, lui, a frappé tous et toutes, et les imaginations en sont encore à vif : on a multiplié les représentations graphiques de « Danses macabres » et les « *memento mori* » (« souviens-toi que tu es mortel »). Alors, si le paradis n'est pas encore là, on y va, Église en tête, et les peuples de tout l'univers la suivent. Aux ciels des chapelles, des églises, abbayes et cathédrales, les peintres baroques multiplient triomphes et apothéoses. Toute l'œuvre de Jean Blaise Santini baigne dans cette dualité propre à son époque : le souvenir des horreurs et le triomphe du bien ; un bien qui se confond avec la victoire de l'Église catholique. Il faut, sur ce point, se garder d'une ironie facile, car, si l'Église n'a pas le triomphe modeste, elle sait se montrer magnanime, et respecter les œuvres culturelles du passé, conformément à son idéologie qui veut que la révélation divine se fasse dans la continuité de

l'histoire. C'est l'inverse qui se produit avec l'islam, qui n'accorde aucune importance à l'histoire, celle d'avant Mohammed est le « temps des ténèbres », sans intérêt ; celle d'après le Coran est l'affaire entendue de la nécessaire victoire de la « vraie foi », sans intérêt non plus. On raconte qu'en 646, lors de la seconde prise d'Alexandrie, alors que l'on demandait au chef des armées musulmanes, Amr ibn al As, ce qu'il fallait faire des livres de la bibliothèque d'Alexandrie, une des splendeurs de l'Antiquité, il aurait répondu: « Ce qu'ils contiennent de vérités se trouve déjà dans le Coran ; ce qu'ils contiennent, qui ne se trouve pas dans le Coran, est impie. Brûlez tout ! » Alors, selon la légende, pendant six mois, l'eau des nombreux bains publics d'Alexandrie aurait été chauffée aux vieux manuscrits et papyrus. Ce récit édifiant, et islamiquement correct jusqu'à aujourd'hui, se trouve rapporté pour la première fois dans un texte arabe de 1231, par un certain Abd al Latif al Baghdadi. Ce n'est qu'un mensonge de plus, mais il dit la pensée totalitaire qu'est l'islam. Une fois de plus, c'est le temps qui piège le mensonge. La grande bibliothèque d'Alexandrie, celle des Ptolémée, a été brûlée une première fois en 48 avant Jésus-Christ par Jules César. Une autre bibliothèque, que les Alexandrins appelaient la sœur de la première, a été détruite en 389 de notre ère par ordre de l'empereur byzantin Théodose, qui voulait effacer toutes les hérésies. Lorsque Amr ibn al As procède à sa seconde prise d'Alexandrie, en 646, la ville ne possède plus de grande bibliothèque publique. Pourtant, l'intérêt de cette légende est de dire à tous les peuples non arabo-musulmans de la planète ce qu'il adviendrait de leurs bibliothèques si l'islam devait réussir à s'emparer de l'empire du monde.

En 1705, la Catholicité a triomphé, et l'abbé Václav Wejmulva veut participer à cette victoire universelle. Jean Népomucène a le vent en poupe, et les jésuites soufflent dans les voiles tendues par vent arrière. En fait, on assiste à une régates entre les ordres et les dévotions. C'est à qui en fera le plus pour ce saint si bien placé pour incarner la Contre-Réforme. Et puis, la peste s'en mêle. Une épidémie éclate en 1701, à Prague. On redouble de dévotions pour s'en protéger : processions, portraits de saints, colonnes mariales érigées dans toute la Bohême. À Prague, une grande maison de la Renaissance, au « puits d'or », vit à cette date-là sa façade refaite pour qu'elle puisse porter six saints, groupés par deux, de part et d'autre des trois fenêtres qui marquent les trois étages sur la façade. De bas en haut, côté droit, on voit saint Roc, un médecin parti de Montpellier pour aller soigner la peste à Rome ; au-dessus de saint Roc, saint Wenceslas, le saint emblématique de la Bohême, ce roi par lequel le christianisme se répandit en Bohême et en Moravie, qui fut assassiné sur ordre de son frère ; au sommet saint Ignace de Loyola, le créateur de l'ordre des Jésuites. Côté gauche : saint Sébastien, martyr de la foi, tout comme les deux suivants ; Jean Népomucène, l'inévitable secouriste des causes désespérées ; saint François Xavier, jésuite, saint patron de l'Orient, mort de maladie (la peste ?) sur l'île chinoise de Shanqian, en 1552. Au sommet, pour couronner le tout on voit sainte Rosalie, allongée, seule, comme accoudée à un crâne : elle est censée avoir vécu en ermite. Toutefois, depuis 1624, elle est la sainte patronne de Palerme, où ses reliques auraient

protégé la ville d'une épidémie de peste, d'où sa présence à Prague, en 1701. La maison « au puits d'or » est située dans la rue Karlova, derrière le grand collège des Jésuites, le *Klementinum* qui fut, pour l'Europe centrale, l'équivalent du *Collegio romano* de Rome, créé en 1551 par Ignace de Loyola pour former les jésuites à toutes les disciplines intellectuelles et spirituelles... bref, l'E.N.A. des papes.

À Žďár nad Sázavou, la peste durera longtemps, l'histoire ne dit pas si l'épidémie s'attarda en ce coin de Moravie pour y faire un maximum de saints en un minimum de temps : les malades qui ont le temps de recevoir les sacrements avant de mourir, et ceux qui soignent dévotement ces malades pour, à leur tour, succomber au mal, comme saint Roc atteint par le mal qu'il avait soigné, mais sauvé par un ange, et nourri par un chien qui lui apportait son pain quotidien. Un jésuite français, le Père Binet, expliquait cette merveille de la Providence faisant des saints à la pelle dans un petit livre « Remèdes Souverains contre la Peste et la Mort Soudaine » paru à Paris, en 1629. En tout cas, le spectre de la maladie, sinon sa réalité mortelle, hantait Jan Blažej Santini lorsqu'il fit les plans du cimetière du couvent : trois petites chapelles entourées de murs, délimitant l'espace donné aux morts, dessinent une tête de mort, qui ne laisse aucun doute sur la nature du lieu. Un crâne symbolique contenant des crânes réels. L'époque baroque aime ces métaphores macabres qui survivent dans certaines cérémonies d'initiation maçonniques. De ces métaphores, le baroque use, et parfois abuse, pour créer des hiéroglyphes où « tout est dans tout,

et réciproquement ». Mais parfois, chez Jan Blažej Santini les hiéroglyphes touchent au génie.

Zelená Hora fut consacrée en 1722, peu avant la mort de Santini, en 1723. C'est une petite chapelle, érigée au sommet d'une verte colline, à cinq minutes de marche du monastère de Žďár nad Sázavou. La promenade est agréable, le long d'allées ombragées on passe un ruisseau qui surgit d'un vaste étang à carpes, où les enfants se baignent, les pêcheurs vont à la pêche ; et les amoureux font l'amour, cachés dans les hautes herbes qui bordent les rives et les roseaux... La Bohême et la Moravie sont remplies de ces étangs à carpes, créés par les moines pour donner du poisson, afin que les moines et les fidèles respectent les périodes « maigres » où l'Église proscrit la consommation de viande, sans pour autant risquer la dénutrition des corps qui ont besoin de protéines. Il y a aussi une volonté d'apporter aux paysages l'harmonie de l'eau, unie à la terre, sous un ciel qui semble dessiné pour y faire voler des putti, qui, les joues en feu, observent les ébats des amoureux.

Puis il faut grimper sur la colline, c'est bref, mais raide. Une fois arrivé, à première vue, ce n'est qu'une chapelle de plus. Elle est petite, des murs forment une enceinte. Ce ne sont pas des murs ordinaires, ils forment un dessin invisible au piéton rivé au sol, mais visible aux oiseaux. Vus du ciel, les murs et la chapelle forment un tout. Ils dessinent une rose étoilée, dont les racines sont au ciel, et qui fleurit sur la terre : murs et chapelle en sont les pétales. Jan Blažej Santini s'est peut-être inspiré d'une gravure conçue par Christian Vetter et gravée par Willy Kilian, qui, en 1677

firent une carte de la Bohême stylisée en rose épanouie, dont les pétales dessinent les rivières et le relief, où les villes, les duchés et les principautés sont portés avec une précision approximative. Oeuvre originale, encore que l'expression *Rosa boemica* soit à l'époque couramment employée pour désigner le royaume de Bohême. L'œuvre fut gravée l'année même de la naissance de Jan Blažej Santini. Elle est dans l'esprit du baroque qui aime les mélanges, les harmonies inattendues, les symboles à la fois compliqués et naïfs, les hiéroglyphes. C'est peut-être une œuvre rosicrucienne. L'organisation secrète de la Rose Croix reste aujourd'hui encore mystérieuse, sa mystique a marqué l'époque baroque, son esprit de liberté et de rationalité était suffisamment puissant pour que les plus grands penseurs du temps : René Descartes, Baruch Spinoza, Comenius, s'en rapprochent pour un temps, ou davantage. La franc-maçonnerie est fille du Baroque, on admet qu'elle fut influencée par le mouvement de la Rose Croix, au moins dans certains de ses titres et grades.

Peut-être y avait-il dans la gravure de Christian Vetter et Willy Kilian une simple intention courtisane. Dire à l'empereur, qui ne résidait plus à Prague, que la Bohême était la rose de son empire. La fleur de la gravure prend racine à la fois dans le Danube et dans Vienne, la nouvelle capitale de l'empire. Peut-être voulut-on faire rire l'empereur du Saint-Empire romain germanique (peu probable), ou composer une œuvre ésotérique, comme le faisait Archiboldo en peignant des portraits de Rudolf II dont les formes du corps et le visage sont composés de légumes et de fruits hyperréalistes, dans un langage

symbolique dont le sens est perdu. On l'a compris, ces façons de composer des harmonies inattendues étaient dans l'air du temps. Le Baroque, c'est l'amalgame, la consonance des choses entre elles (ce que Mozart appelle : « mettre ensemble les notes qui s'aiment »), les correspondances, avec, parfois, une indétermination entre le symbolisme et le canular : pour créer des équivoques. Équivoque, le plus baroque de tous les mots. Le premier opéra d'Alexandro Scarlatti, écrit à Rome en 1679, l'auteur est âgé de 19 ans, a pour titre « *Gli equivoci nel sembiante* », il reprend le thème plus tard, en 1690, avec « *Gli equivoci in amore* ». Dans les domaines de la sexualité, l'équivoque aboutira à un drame pour la sexualité en Occident. Pour ne pas tenter les papes, les femmes n'avaient pas le droit de chanter au Vatican, les rôles féminins étaient chantés par des castra, des jeunes garçons mutilés pour les plaisirs des prélats ; et puis il y avait la pédophilie des prêtres dont nous souffrons encore, le baroque la met en scène avec tous ces putti fessus et équivoques.

Avec Santini, le registre change, il n'y a pas d'équivoque, on est toujours dans le sérieux, le profond, le mystique, la métaphysique, ce qui, chez lui, n'exclut ni la grâce ni l'humour. Santini a retourné la rose de Vetter et Kilian, qui, désormais, prend racine au ciel et s'épanouit sur la terre de Bohême, comme une étoile venue illuminer la terre. Cette rose étoilée que, vue des cieux, l'architecture dessine : l'œil ne la voit pas. Il faut que l'imagination du cœur prenne son vol pour que la perception vraie devienne possible alors que

Charapatka murmure « Rose eau » et le poète surréaliste Robert Desnos « Rros Sélavy » (Éros c'est la vie).

De l'œuvre baroque, peut-être banale, réalisée l'année de sa naissance par Vetter et Kilian, Jean Blaise Santini a fait un chef-d'œuvre universel en inversant son mouvement. L'œuvre de Santini est bâtie sur cette quête d'attention demandée à l'intuition de qui la contemple. On entre dans ce que Spinoza, le penseur rationnel et mystique du Baroque, appelle la connaissance totale de l'objet dans l'union avec lui. Mais la rose étoilée a pour le moins une seconde origine. Une origine que Charapatka est le seul à connaître. Ainsi parlait Charapatka :

Il est à Prague, près de Bilá Hora, un château dont le nom est « étoile », *Hvězda* et qui captiva le chef des surréalistes, André Breton. Les plans en furent conçus par un fils de l'empereur du Saint-Empire romain germanique, l'archiduc Ferdinand, oncle du futur empereur Rudolf II, régent du royaume de Bohême de 1547 à 1563. Un homme que la pensée ésotérique de son temps passionna, et qui légua cette passion à son neveu, Rudolf II. L'archiduc posa la première pierre de l'édifice le 25 juin 1555. La symbolique du chiffre 5 n'est pas seulement présente dans le choix de la date de la pose de la première pierre, elle est dans le fait que le bâtiment a la forme d'un pentagramme : une étoile à cinq branches dont la construction commence en 1555. La symbolique du chiffre cinq a

été reprise par la Franc-maçonnerie, qui, également, lui associe le pentagramme étoilé. Le pentagramme étoilé, c'est, traditionnellement, Vénus, l'étoile du soir et du matin, qui sans cesse poursuit sa course vers la lumière, de l'Occident à l'Orient, et de l'Orient à l'Occident : Vénus est à la poursuite du soleil, un travail qui symbolise celui du compagnon maçon. Il est certain que le bâtiment fut un lieu d'initiation philosophique, le sous-sol est aménagé de telle sorte qu'un centre circulaire est entouré d'un couloir qui permet des circonvolutions cérémonielles. Elles se font à la sortie d'une salle obscure qui évoque le principe hermétiste et alchimiste : *Visita Interiora Terrae, Rectificandoque, Invenies Occultum Lapidem* (Visite l'intérieur de la terre, et en rectifiant, tu trouveras la pierre cachée). Les premières lettres de chaque mot latin donnent l'acronyme V.I.T.R.I.O.L, l'acide sulfurique de la chimie, par lequel l'initié est appelé à dissoudre ses propres scories pour devenir un homme nouveau, un initié. Grands mots que cela, ils peuvent devenir vains. Ils renvoient au néo-platonisme de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance qui, outre « connais-toi toi-même », proclame que « L'homme est la mesure de toute chose », en un instant de triomphe de la raison. L'Hvězda est un bâtiment-langage, un manifeste qui peut se lire à quatre niveaux différents : les quatre niveaux du bâtiment, où chaque étage délivre son propre message : la terre, l'air, l'eau et le feu.

Il semble que le premier temple en étoile qui fut bâti à Prague ait été une chapelle érigée en 1393 par une fraternité

qui avait pour nom *Corpus Christi*. La chapelle était construite au centre de la Karlovo náměstí d'aujourd'hui. Emplacement où Charles IV avait fait ériger une tour en bois dans laquelle il exposait sa collection de reliques. Aspect surprenant du Christianisme : du Moyen Âge jusqu'au XVIIIe siècle, les reliques ont fait alors l'objet d'une recherche effrénée et délirante, qui puisait ses forces dans la source de pensée magique qui est consubstantielle à l'esprit humain : ainsi s'explique la survie de Charapatka. Une relique c'est, au choix, un morceau du squelette, un bout de tissu du vêtement d'un apôtre, d'un saint ; un éclat de bois de la croix du Christ, la pointe de la lance qui perça son cœur, un clou... ou le calice où le Christ aurait célébré la cène et dont la recherche donnera le mythe sublime du Graal. Même mécanique inconsciente, mais davantage de style que les collectionneurs des petites culottes de Madonna ou de Lady Gaga.

Cette chapelle de la Karlovo náměstí avait la forme d'une étoile à huit branches. Elle était un haut lieu de l'histoire religieuse de la Bohême. C'est là qu'avaient été annoncées, en 1437, les concessions accordées par la papauté aux hussites, document appelé « les *compactata* de Bâle », du nom de la ville de Suisse où l'accord s'était fait. De plus, le contenu même de l'accord était gravé sur les murs de la chapelle, qui fut totalement détruite à la fin du XVIIIe siècle : la réaction catholique triomphante n'aimait pas les compromis. Pourtant, quelque chose est demeuré : à la fin du XVIIIe, les premiers francs-maçons de Prague ont publié les statuts de la fraternité *Corpus Christi* dont ils se considéraient comme les héritiers spirituels.

On trouve encore en Bohême deux chapelles étoilées conçues à l'époque baroque, une est à Čelina, près de Příbram, c'est une étoile à huit branches, on ne connaît pas le nom de son architecte ; l'autre est à Křínice, au sommet d'un mont qui à la fois domine la ville et le monastère de Broumov, elle a nom chapelle Notre-Dame : forme de pentagramme, étoile du soir et du matin, Notre Dame prend la place de Vénus. Elle fut bâtie par Kilian Ignaz Dientzenhofer, entre 1723 et 1738. Toutes ces œuvres, et bien d'autres, poursuivent une longue tradition ésotérique qui, aujourd'hui encore, entoure Prague d'un halo d'une mystérieuse profondeur. Il faut s'en méfier, car si nos ancêtres avaient été aussi sages, nos temps nouveaux ne seraient pas aussi fous. Pourtant, si nos ancêtres n'avaient été que fous, ils ne nous auraient pas légué ce rêve étrange et toujours recommencé de sagesse, et de lumière.

Après la mort de Santini, en 1723, un acte notarié fit la liste de ses biens, on sait donc qu'il possédait une importante bibliothèque. Malheureusement, on ne connaît pas la liste des livres qu'elle contenait. Selon Charapatka, il y avait Spinoza ; et Pascal ; et Descartes ; et Vitruve... et aussi le livre posthume du Père Guarino Guarini, *Architettura civile*, publié vers 1683 par les Théatins ; quelques ouvrages du Père jésuite Athanasius Kircher du *Collegio romano*, grand linguiste, mais faux déchiffreur baroque des hiéroglyphes égyptiens, inspirateur génial de Nicolas Poussin, et de toute une génération d'artistes ; plus un livre de Martinelli, le porte-parole de Borromini, qui, selon

l'enseignement du maître écrit : « Un bâtiment sans ornement est comme un corps sans âme ». Rude coup pour nos immeubles des années cinquante à quatre-vingts.

Au sommet de la colline, en pénétrant dans l'enceinte du monument, le marcheur est surpris de sentir l'ombre de Spinoza, derrière lequel se trouvent Platon, Aristote, Plotin, Averroès, Ferdinand d'Autriche, Kepler et les kabbalistes juifs. C'est pourquoi, connaissant, ou ne connaissant pas, la présence de tous ces grands morts, le marcheur immobilise son attention dans son propre regard, qui sur l'œuvre s'arrête. Alors, le sublime paraît. L'œuvre est hors du temps. Elle n'appartient pas à une époque, même si le baroque lui a donné le ton, elle pourrait avoir surgi du passé ou du futur. Elle est hors culture, au sens où, si l'on peut détecter son origine occidentale, elle se hisse, comme le font les grandes œuvres d'art, au sommet d'une sorte de rêve universel, comme Bach ou Mozart. C'est bien de rythme et de musique dont il faut parler, surtout à l'intérieur de l'édifice qui ressemble à un quartz cristallisé au sommet de la colline. L'intérieur est blanc, comme un quartz laiteux, comme la robe des Cisterciens. On n'associe pas le baroque à la simplicité, ni à l'austérité. Or, ce sont deux attitudes qui fondent l'identité cistercienne. Santini les introduit en force et en douceur dans son architecture baroque, inclassable, c'est pourquoi on dit que son œuvre est « gotico-baroque ».

Déjà, à la fin du XIIe siècle, alors que l'abbé Suger venait de faire achever Saint-Denis dans le style nouveau,

gothique, avec des vitraux qui éclairaient l'édifice comme une parure de pierres précieuses illumine le cou d'une femme, et une porte dorée qui préfigurait l'illumination où conduit la foi, Bernard de Clairvaux, le grand maître des Cisterciens, fulminait dans une lettre adressée à Guillaume, abbé bénédictin de Saint-Thierry, près de Reims: ... « L'Église resplendit dans ses murs, mais elle manque de tout dans ses pauvres ; elle orne d'or ses monuments de pierre (ça, c'est pour la porte dorée de l'abbé Suger !), et laisse ses fils aller nus... de quelle utilité cela peut-il être pour les pauvres, pour des moines, pour des hommes spirituels ? »

Ce que dit le futur saint Bernard, c'est que la simplicité est la plus belle des parures, qu'elle impressionne l'âme de l'homme spirituel, et la prépare à l'aventure des trois âges de l'amour : commençant, progressant, parfait. Il dit que la beauté des images est non seulement coûteuse en deniers, mais qu'elle risque de distraire le moine de l'aventure de la connaissance de soi, premier pas vers la connaissance de Dieu : l'aventure sans fin. Il dit que la beauté de l'image risque de piéger le moine dans l'image du Christ : il ne s'agit pas d'adorer le Christ dans la passivité du ravissement esthétique, mais de le prendre pour modèle actif. Saint Bernard s'adresse à ce qu'il appelle « l'homme spirituel », c'est-à-dire l'homme qui est prêt à partir dans l'aventure de la foi, ce qui n'est pas le cas de tous les hommes. D'où l'importance contestable du « connais-toi toi-même », qui, par delà Socrate, est la devise du moine novice. L'aspirant franc-maçon, lors de son bref séjour dans le « cabinet de réflexion », est appelé à suivre le même chemin.

L'autre démarche, celle de l'abbé Suger, celui par lequel le gothique vint au jour, est plus intuitive, moins élitiste peut-être, elle dit que la beauté des objets peut, par analogie, conduire les âmes endormies à l'illumination soudaine de la foi, car, comme le dit un des Pères du désert, Maxime de Tyr : « Nous prêtons la nature de Dieu aux beautés qui nous sont accessibles ». La pensée socratique est ici dépassée et peut-être inversée : « Connais la beauté de l'univers et tu te connaîtras toi-même. » D'ailleurs, au-dessus de la porte dorée de Saint-Denis, Suger avait fait écrire, en latin : « Ce qui rayonne au-dedans, la porte dorée l'annonce : par la beauté visible, l'âme engourdie s'élève par analogie à la beauté véritable, et de la terre où elle gisait alourdie, elle s'élançe vers le ciel en voyant la lumière de ces splendeurs ».

Sur la colline, son nom est « Zelená hora », l'intérieur de la chapelle mêle une grande sobriété de lignes à une multiplicité de formes rythmée par les nombres trois, cinq, neuf, dix et douze. Le plus souvent, ces formes sont des étoiles à cinq branches, une branche d'une de ces étoiles émerge dans l'espace clos du lieu de prière, incongruité asymétrique qui fait partie de l'esthétique santinienne. Cinq étoiles à huit branches symbolisent les huit moines qui, partis de Cluny, ont créé l'abbaye de Cîteaux. Sur le maître-autel, les trois anges qui portent le globe terrestre, dans leur envolée, dessinent un V, première lettre du mot *Victoria*, mais également reprise du thème du cinq, en chiffre romain. Le globe terrestre est orné de cinq étoiles : les cinq continents où se répand la lumière catholique. Le cinq est le

chiffre de saint Jean Népomucène, comme les cinq lettres de sa devise en latin *Tacui* (Je n'ai rien dit) et dont la tête est toujours ceinte d'une auréole où brillent cinq étoiles, alors que douze ornent la tête de Marie. Le cinq est répété, dans sa version latine, le V, qui entre dans la composition de figures géométriques qui dynamisent les volumes, ces V composites sont souvent en groupes de cinq, comme pour rappeler, les cinq V que l'on trouve dans le nom complet du commanditaire de l'œuvre, l'abbé Václav Wejmluva. La façon dont Santini use des symboles tient à la fois de la sobriété de saint Bernard, et de la fougue esthétique de l'abbé Suger.

À condition de se placer à l'intérieur de la dogmatique chrétienne, et si l'on admet que les schismes hussites et protestants sont autant des aventures spirituelles que des affaires politiques, ce débat, entre les deux faces d'une même aventure spirituelle, a parfois été vif au sein de l'Église catholique. Pourtant, il n'a guère été tranché par la force et la brutalité. Avec d'innombrables variations, il a marqué l'approche chrétienne de la foi, il a, peut-être, donné aux peuples de la Chrétienté cette curiosité multiforme qui a permis la naissance de la modernité, et de toutes ses libertés. C'est pourquoi les chrétiens d'aujourd'hui ont laissé l'Église derrière eux, elle n'a pas su vivre avec les libertés qu'elle nous avait permis d'inventer. Dans le vide spirituel qui en est résulté, que Baudelaire, Salon de 1846, décrit comme « Le chaos d'une liberté épuisante et stérile », nous voici, ivres de libertés comme on peut l'être de vins, cherchant en solitude les modes d'emploi de nos libertés, proies vivantes des loups et des chacals de tous les

totalitarismes. Il nous faut aller plus loin sur les chemins de la liberté, et non en arrière.

Le génie de Santini est d'avoir fait de la chapelle de Zelená Hora une œuvre qui fait la synthèse de ces deux mouvements de la spiritualité de l'Occident : la rigueur d'une spiritualité centrée sur soi-même afin de s'ouvrir à l'ineffable ; l'ouverture à une spiritualité de l'oubli de soi dans l'admiration du monde, qui permet un recentrage sur soi, qui conduit à l'ineffable.

Entre la chapelle de Zelená Hora et les murs d'enceinte du sanctuaire, l'espace a été transformé en cimetière par les habitants de la petite ville de Žďár nad Sázavou. En évidence, en marbre noir, une tombe collective sert de monument à sept soldats russes, tombés dans la région lors des combats contre les Allemands. Pas de tombe individuelle, le collectivisme battait son plein, on les a tous mis ensemble. Ils étaient morts, pourtant, à des dates différentes, le premier le 23 mai 1945, le septième le 9 juin 1945. Ces malheureux jeunes gens sont donc morts plusieurs jours ou semaines après que la reddition sans condition de l'armée allemande fut signée à Reims le 7 mai, et devint effective le 8, à 23.00 heures. L'Histoire n'a pas retenu si, gravement blessés, avant, ils moururent, après. Où s'ils furent victimes des SS qui menèrent des combats dans les forêts de la région, longtemps après la fin des hostilités. On sait, par contre, que le monument aux soldats soviétiques fut érigé au début des années cinquante, sous le

stalinisme triomphant, à l'initiative des habitants de Žďár nad Sázavou. Ils n'étaient pas communistes, ils étaient tchèques et malins. On était au temps où « *du passé* » il fallait « *faire table rase* », et les communistes, les vrais, ceux qui chantaient « l'Internationale », voulaient raser la chapelle de Zelená Hora. Alors les habitants ont trouvé quelques héroïques et prolétariens ossements qu'ils ont assemblés sous un monument sis dans l'enceinte de Zelená Hora ; si près des murs de la chapelle, que détruire l'une aurait profané l'autre. Sur le granite poli et noir du monument, ils ont gravé les noms et les dates, ils sont toujours visibles. Une étoile rouge, une faucille, un marteau, authentifient la correction idéologique de la construction. Le temps, aujourd'hui, efface ces symboles, alors que la chapelle est en pleine réhabilitation. Pendant quelques années, les étoiles de Santini ont été protégées de la destruction par l'étoile rouge des soviets. C'est, en ce temps-là, la seconde fois que les morts sont engagés par les vivants pour sauver la chapelle bâtie par Santini.

En 1784, dans le zèle laïc, certains disent maçonnique, de l'empereur Joseph II qui venait de supprimer de nombreux monastères contemplatifs dans l'empire des Habsbourg, des agents zélés voulurent, semble-t-il, faire flamber la chapelle qui s'en tira de justesse. Les habitants, qui croyaient aux vertus protectrices de l'édifice, décidèrent de protéger la chapelle en mettant contre ses murs les tombes des bons sujets de l'empereur, les notables, les décorés, les morts pour l'empire. C'est à cette époque que les morts furent, par les vivants, mis au service de la préservation de l'édifice. Cela marcha jusqu'aux

communistes, qui, repris d'un zèle anticlérical beaucoup plus radical et dangereux que celui de Joseph II voulurent raser la chapelle. Alors, comme on l'a vu, les soldats soviétiques furent mis à contribution, et la chapelle demeura. Charapatka, elle ou lui, dit que le caveau du monument est vide, ou, si l'on y trouve quelques os, ce sont ceux de Sudètes collabos exécutés par les partisans tchèques à la Libération. Mais on ne sait jamais si Charapatka ment, ou si elle dit la vérité.

Chapitre IV

Il y avait beaucoup d'erreurs et d'approximations dans l'histoire de Jan Blažej Santini telle que l'avait racontée *il Consigliere* di Stefano. Plus que ne l'auraient fait des mensonges, ces sottises révoltaient Charapatka. Les mensonges des hommes lui importent peu, il les voit sans les connaître, elle sait que le mensonge est la substance dont les hommes font ce qu'ils appellent l'Histoire, le déroulement de la vie, les œuvres d'art. Il en va de la vie des hommes et de leurs créations comme il en va des fleurs, tout croît sur le fumier du mensonge. Ce n'est pas le fumier qui importe, mais ce que dessus on fait croître. C'est pourquoi Charapatka ne sait pas faire la différence entre vérité et mensonge. Mais elle déteste la sottise. Le *Consigliere* di Stefano avait raconté des sottises. Sa seule excuse était d'être un homme sympathique, il en abusait.

D'abord, il y avait le handicap de Jean Blaise Santini. Il était bossu, un accident de naissance, qui avait provoqué une déformation permanente de la colonne vertébrale, ainsi qu'un léger enfoncement de la cage thoracique. Il était de petite taille, il avait une grosse tête rendue plus imposante par de grandes oreilles, longues et protubérantes, en feuilles de chou, cela lui donnait un air méphistophélétique, dont il jouait parfois, signant une de ses lettres à son ami, le commanditaire des travaux de l'abbaye de Žďár nad

Sázavou, et de la chapelle de Zelená Hora, l'abbé Václav Wejmluva, (un très bel homme, lui): « Votre dévoué et satanique Jan Blažej Santini ». Sa masse musculaire était faible, ce qui ne lui permit pas de compenser son handicap. Sans cet accident de naissance, que son hérédité biologique ne lui permit pas de corriger, Jean Blaise Santini ne serait jamais devenu le génie de l'art royal qu'il fut. Il appartenait à une famille de tailleurs de pierre ; en ce temps-là, le fils aîné héritait du métier de son père. Trop malingre pour tailler la pierre, on lui fit prendre des leçons de dessin. Son génie fut reconnu par les prêtres Théatins de Strahov qui étaient ses maîtres.

Alors qu'ils quittaient Žďár nad Sázavou, Pampélichka et Santini étaient heureux d'avoir, ensemble, savouré et découvert le mystérieux émerveillement du lieu. Pour Jean Santini, la découverte était allée loin. Il n'était pas un homme cultivé, il en souffrait parfois. La franc-maçonnerie lui avait apporté un vernis de culture historique, et internationale, car sa loge était reconnue pour régulière par la Grande Loge unie d'Angleterre, elle était donc régulièrement visitée par des maçons de tous les pays. Il y avait aussi les planches présentées en loge, sur l'histoire de la franc-maçonnerie, sur certains symboles, sur l'architecture gothique dont, en particulier, il s'était fait une spécialité. Il y avait aussi cette spiritualité un peu vague qui est un trait distinctif des rituels maçonniques. Mais tout cela n'avait pas fait de lui un homme de culture, capable de comprendre les subtilités des pensées et des styles. La foi religieuse, lorsqu'elle est issue d'une expérience singulière

de l'être, et non le fruit sec d'un conformisme, ouvre des portes à la conscience, elles sont autant d'ouvertures sur les mystères du monde. Les mystères n'en deviennent pas compréhensibles pour autant, mais ils sont perçus, alors qu'avant ces ouvertures, ils semblaient ne pas exister dans un monde qui donnait l'illusion d'aller de soi. Sa foi venait de lui accorder la grâce d'accéder à la poésie des pierres qui, dans le silence, expriment l'indicible. Dans la soirée, alors qu'il entraît aux Jardins du Paradis avec Pampélichka, il décida d'étudier, de visiter, de chercher à connaître tout ce qui avait trait à la vie et à l'œuvre de Santini.

Chapitre V

Božena est une intellectuelle tchèque. Elle a étudié l'anthropologie à l'Université Charles, à Prague. Elle était une spécialiste des populations pashtounes. En ces temps de grandes migrations des peuples musulmans vers l'Occident qu'ils veulent à la fois imiter et détruire, sa connaissance des langues l'avait amenée à travailler au Ministère de l'Intérieur. Elle parlait l'anglais, le français, le pashtoun et l'ourdou. Elle avait l'habitude de faire des recherches. Elle établit un programme de lecture pour son amant. Elle utilisa les systèmes du prêt interuniversitaire de l'université Charles pour obtenir des livres en français. Il travailla, il y trouva du plaisir. Il aimait de plus en plus sa vie à Prague, l'étude lui permettait de savourer les beautés de la ville. Un nouveau monde venait à lui, celui de la pensée, celui de la culture. Tout bascula dans l'horreur.

Un vendredi après-midi, Santini était dans son bureau, il venait de regarder sa montre. Pampélichka avait promis de passer le prendre, en fin de journée. Il avait envie de la voir, ils ne s'étaient pas vus depuis plus d'une semaine, elle était allée en mission, en Slovaquie, à Bratislava. Une traduction, un cas sensible, un Pakistanais arrêté dans une

boîte de nuit de Bratislava, un gars dérangé qui disait qu'un attentat terroriste allait avoir lieu à Prague. Santini avait signalé l'affaire à son ambassadeur, qui lui avait demandé sa source. Santini avait été un peu gêné en disant que l'information venait de son amie du Ministère de l'Intérieur. L'ambassadeur était un de ces énarques méprisants, il avait haussé les épaules. Il était 16 heures, Santini aurait aimé qu'elle passe le prendre un peu plus tôt que prévu, ils devaient aller à Mariánské Lázně (Marienbad), pour le week-end. En 1960, le cinéaste français Alain Resnais **n'y a pas tourné** « l'année dernière à Marienbad », un film sur la complexité du réel, un film où fin et commencement se confondent. Avec le personnage clef à la recherche du souvenir amoureux, la mort joue au jeu devenu « le jeu de Marienbad » et dit : « Je peux perdre mais je gagne toujours »... cette grandiloquence morbide était dans l'air du temps. Le film est à la fois prétentieux et talentueux... en vieillissant Alain Resnais fera mieux.

Près de Marienbad, il y a l'église abbatiale de Kladruby, bâtie par Santini entre 1712 et 1723. Il y travailla jusqu'à sa mort. Une partie des travaux fut achevée par son rival en génie, et ami dans la vie, Kilian Ignaz Dientzenhofer. Ils voulaient, une fois de plus, visiter Kladruby, voir les fenêtres qui ont la forme d'une verrière bombée, comme celles de gratte-ciel de fantaisie ; seul en son temps, Santini eut le génie de concevoir une telle innovation, que l'abbé de Kladruby accepta. Avec Božena, il voulait revoir le plan en croix bénédictine ; la coupole centrale qui représente la couronne de Notre Dame, Reine des Cieux, mais dont on

peut penser que la couronne royale de la Tora des cérémonies juives servit de modèle. L'architecte Santini appartenait à ce courant de pensée que l'on a appelé « la Kabbale chrétienne ». L'église est celle du couvent bénédictin, son nom complet est « église de l'Assomption de la Vierge Marie, de Saint Wolfgang et de saint Bénédicte ». C'est un bâtiment de gloire et de splendeur, *al modo gotico*, et pourtant, on ne peut plus baroque ; en raison de la coupole ; des éléments de trompe-l'œil ; de l'autel conçu par les frères Asam ; de certaines asymétries, qui sont une des signatures de Santini ; et du codage ésotérique. Certaines fenêtres ont la forme d'un triangle isocèle pointe en bas : matrice de la vierge ; à l'intérieur de ce triangle, un triangle isocèle pointe en haut : le fils de Dieu dans la matrice ; trois triangles résultent de cette figure : la trinité... peut-être. Jan Blažej Santini voulut ainsi donner une orthodoxie catholique à quelques symboles alchimiques, car ces symboles figurent parmi ceux que l'on voit sur le dallage du second étage du château étoilé qui impressionna André Breton lors de son voyage à Prague, en 1935. Mais, dans l'Hvězda, les dalles colorées dessinent la danse des éléments constitutifs de la matière, selon la pensée antique, selon les savants du Moyen Âge, de la Renaissance, et du Baroque : terre ∇ , air \triangle , eau ∇ et feu \triangle . À partir de là, on ne

pouvait pas aller très loin dans la connaissance exacte de la matière, mais on pouvait créer une vision philosophique et poétique de l'univers. En effet, que l'eau de la matrice vaginale renferme la flamme lumineuse de Dieu, pourquoi pas, et qui dit mieux ?

En quittant Prague avant 16.30, ils avaient une chance d'éviter les embouteillages du vendredi après-midi. Il avait appelé son bureau, elle n'y était pas. Il essaya son portable, il avait envie d'entendre sa voix disant « *Prosim ?* » à l'instant où elle prend la communication. L'appareil était éteint, la voix de Božena, en tchèque, répétait la formule habituelle préenregistrée. Il pensa qu'elle était peut-être dans le métro, en route vers son appartement des « Jardins du Paradis », il y avait laissé sa voiture, pour qu'elle y mette ses bagages et vienne le chercher à l'ambassade. À 16.30, il pensa qu'ils n'éviteraient pas les embouteillages créés par les Pragois quittant la ville pour aller à la campagne, dans leurs résidences secondaires. C'était une quasi-institution du communisme, une de ces tolérances à la propriété privée qui permettaient au système de perdurer. C'était l'équivalent de la *datcha* de l'URSS. Toutes les familles pragoises avaient la leur. C'était souvent un cabanon niché dans un lot de cabanons semblables, dans la forêt, près d'un étang, le long d'une rivière, d'un ruisseau, en Bohême, en Moravie, selon l'origine de l'époux ou de l'épouse. On y vivait tranquille, entre soi, dans une liberté domestique qui n'avait pas son équivalent en dehors du cercle familial, auquel s'agrégeait celui des amis intimes. Aujourd'hui, le communisme a disparu, mais les habitudes du week-end ont perduré, et l'habitude de ne vivre à visage découvert que dans un cercle restreint demeure enracinée : cela fait de la société tchèque un univers fermé sur lui-même par le biais de ces milliers de cercles d'intimité reliés les uns aux autres, mais fermés au monde extérieur. Les

gangsters ont bien compris cet étrange système : ils ne s'attaquent jamais aux individus intégrés à ces cercles, mais aux isolés, aux femmes seules, aux enfants de divorcés, aux Tziganes en rupture de clan... à celles et ceux dont le malheur n'intéressera personne.

À l'époque des communistes, les gens passaient leur temps à retaper la maison de campagne. Pour faire ces petits travaux, ils volaient du matériel de construction sur les chantiers publics, trois fois rien, pas assez pour qu'il y eût une enquête policière, mais assez pour réhabiliter la cuisine ou la chambre à coucher, et se sentir vivre dangereusement, en trompant les communistes, qui, par ce biais, achetaient à bas prix une tranquillité politique. Il y avait aussi les disciples de Karl May, l'auteur préféré d'Hitler adolescent et d'Einstein, un auteur de romans de cow-boys et d'indiens : les aventures du chef Winetou et de son frère de sang, Old Shatterhand. Karl May est mort en 1912, avant le sida, et deux ans avant le début d'un gros échange de sang. Dans les livres, la cérémonie d'échange de sang ne posait pas de problème, elle en imposait à tous les lecteurs. Il a vendu cent millions de livres en Allemagne, plus des traductions dans toute l'Europe. Karl May n'avait jamais mis les pieds en Amérique, il était de Dresde comme Victor Klemperer, celui qui dans son journal a raconté la survie et la mort au jour le jour des couples mixtes (juif et allemand) du temps des nazis.

En Tchécoslovaquie, les disciples de Karl May étaient des cas ! En semaine, on avait à faire à Monsieur et à Madame Černý et à leurs enfants. Le week-end, c'était Loup malin, Biche rapide, et les louveteaux intrépides qui, ensemble, vivaient, en costumes de plumes et peintures idoines, une aventure exaltante, sous le tipi, dans la forêt, avec quelques familles regroupées en clans aussi loufoques qu'eux. Les communistes laissaient faire ces indiens de pacotille qui avaient enterré la hache de guerre et toléraient un système qui leur offrait le Far West, à domicile, ou presque, le temps du week-end. Après, les Peaux-Rouges rentraient dans le rang, sinon au Parti. Pourtant, on était heureux, et on vivait au grand air, en pleine imagination, dans une Amérique qui était celle de Dvořák dans la « symphonie du Nouveau Monde ». Aujourd'hui, ça continue. Près de Zvole nad Pernštejnem, il y a un *Park Western*, il est capitaliste, il faut payer pour entrer et jouer aux cow-boys et aux indiens. C'est le progrès. Ça n'a plus la même saveur de délicieux interdit, à demi permis, et gratuit.

C'était la première fois qu'elle partait ainsi pour plusieurs jours de mission à Bratislava. Elle lui avait manqué, lui aussi. Ils s'étaient téléphoné chaque soir avant de s'endormir. Il avait retenu une chambre à l'Hotel du golf, un peu en dehors de Mariánské Lázně, en bordure de la forêt, près d'un golf qui, autrefois, servait de lieu d'apprentissage aux diplomates et aux espions qui allaient partir dans des pays anglo-saxons. Il y avait aussi une piscine. Il pensa au corps de Pampélička glissant sur l'eau. Elle nageait très bien. Il y eut une énorme explosion. Les

murs du Palais Buquois vibrèrent, quelques vitres de l'ambassade se brisèrent. Santini eut l'impression qu'en feu son corps éclatait. Il se précipita sur la terrasse du Palais, un champignon de fumée noire montait entre Hradčany et la colline de Letna, il semblait indiquer le Palais Wallenstein, à huit cents mètres de là. Quelques gendarmes de l'ambassade étaient déjà sur la terrasse, l'un d'eux disait : « J'ai entendu **deux** explosions ». L'attaché militaire arriva en courant : « C'est un attentat ! Comme à Alger ! J'en suis sûr ». Jean Santini quitta l'ambassade avec trois gendarmes.

Il ne fallut que quelques instants pour atteindre la Place Malostranské située derrière Saint-Nicolas, l'église des Jésuites bâtie en deux phases : 1702-1711, 1737-1755, par Christophe et Kilian Ignace Dientzenhofer, père et fils. En cours de route, ils étaient passés devant l'ambassade de Serbie, tout le personnel était dehors, dans la rue. Sur la Malostranské náměstí, il y avait deux trams arrêtés, numéro neuf et onze. Des groupes s'étaient formés sur la place, les visages étaient angoissés, les voitures étaient arrêtées. Aux terrasses des cafés, les gens étaient frappés de stupeur. Même les pigeons semblaient troublés, ils avaient l'air moins bête. Les feux du carrefour des rues Létenska et Tomašska ne marchaient plus. Devant la Malostranská, quelques députés étaient sortis du palais Thun, aujourd'hui la Chambre des Députés, certains portaient leurs écharpes aux couleurs de la République. Santini et les gendarmes entrèrent en courant dans la rue Tomašska, elle était encombrée par les véhicules et par les gens qui, tous, regardaient en direction de la Place Valdštejnské. Alors

qu'ils passaient en courant au niveau du numéro quatre de la Tomašska, un jeune gendarme, qui devançait Santini, buta contre la tête du cerf de la maison dite « Au cerf d'or » ; une œuvre de Ferdinand Brokoff, exécutée en 1726, elle montre la vision de saint Hubert, d'autres disent Eustache, un chasseur romain qui eut la vision d'un cerf illuminé portant entre ses bois le Christ en croix. Les bois étaient brisés, la croix du Christ aussi. Santini leva la tête pour voir la façade de la maison, elle avait une grande lézarde, toutes vitres brisées. Saint Hubert-Eustache avait gardé sa tête. À terre, sans ses bois, la tête du cerf avait un air de biche. La place Waldštejn était pleine de voitures, de gens, de fumée, de poussière, et de débris. Tout était silencieux et sombre, on n'entendait que des toux intermittentes et des gémissements qui se fondaient dans le silence. Les toits des voitures qui stationnaient sur le parking du Sénat étaient jonchés de gravats et de poussière. C'est sur ces toits que Santini voit les premiers débris humains, des morceaux de chair à peine reconnaissables, sauf les yeux et les doigts.

Le jeune gendarme qui courrait vite s'était avancé dans la rue Valdštejnská, là, les voitures étaient en feu. À la hauteur du palais Kolowrat et du palais Fürstenberg (l'ambassade de Pologne), il y avait deux cratères profonds de plusieurs mètres. Dans un des cratères, on devinait la carcasse désarticulée d'un véhicule. Il y avait des corps un peu partout, du sang. L'odeur terrible des chairs brûlées se mêlait à celles du caoutchouc et des matières plastiques. À l'entrée du palais Palfy, Santini vit une femme éventrée qui serrait en tremblant l'étui de son violon. Il se pencha sur elle, elle n'était plus consciente, elle mourrait en tremblant,

le regard exorbité. Un gendarme vint vers Santini, il buta dans un saxophone luisant et cabossé qui rendit un son creux. Son propriétaire, un jeune homme aux cheveux longs, il avait une queue-de-cheval, portait l'étui disloqué en bandoulière. Son corps était désarticulé et noir : des étudiants de l'académie de musique du palais Palfy devenus les soldats morts au combat d'une guerre dont ils ne savaient pas qu'ils étaient les soldats. Une partie du palais Fürstenberg s'était effondrée dans les jardins des ambassades de Pologne et de la République indienne. Le parking de l'ambassade de Belgique était en feu. De l'autre côté de la rue, des murs des façades du palais Waldštejn s'étaient effondrés sur les jardins et à l'intérieur du bâtiment. On voyait un chaos de lambris et de meubles.

Un gendarme vint vers Santini, qui, le visage défait, se relevait après avoir essayé d'assister la violoniste qui venait de mourir. Le gendarme s'appelait Roger Morand, il se mordait la lèvre inférieure, il dit d'un trait en pointillés métalliques : « Inspecteur-votre-décapotable-est-là-bas-votre-amie-est-dedans », un temps, puis il ajouta : « Je crois ». Comme Santini le regardait, Roger Morand dit d'une voix étrange « Inspecteur, il ne faut **pas** aller là-bas ». Santini s'avança dans la rue Valdštejnská. En dépit de la fumée et du feu, il reconnut sa voiture, il ne reconnut pas Pampélichka. Sur le siège en matières synthétiques, son corps brûlait. Malgré la fumée noire, il vit qu'elle avait été décapitée par l'explosion. Le regard fixe, il continua sa route. Raide et droit il marcha vers la fin de la Valdštejnska. Au carrefour de l'avenue Klárov, il y avait un embouteillage de trams, de bus et de voitures. Partout des gens en attente,

le corps en extension pour voir plus loin. Ils n'osaient pas entrer dans la rue Valdštejnska. Dans le passage du petit jardin du palais Waldštejn, sous lequel se trouve la station de métro Malostranska, il remarqua qu'il y avait beaucoup de mouvement. Des brancardiers apportaient des blessés, des équipes médicales arrivaient par la ligne du métro qui avait été réquisitionnée. Des blessés étaient allongés, ou assis, sur les dalles du jardin. Ils étaient adossés aux murs du palais, le long des statues des vices et des vertus du sculpteur baroque Anton Braun. La statue de Marie Thérèse d'Autriche, déguisée en bergère gardant ses moutons, était défigurée par l'usure du temps, ses yeux vides regardaient une image ancienne et nouvelle de l'enfer. Les brebis pétrifiées regardaient hommes, femmes et enfants sacrifiés. Santini traversa le jardin et prit à droite par la rue Letenska, elle était presque calme, elle est parallèle à l'axe des rues Valdštejnska et Tomašska, fumées et poussières tombaient sur son passage. L'odeur de la mort lui sembla plus forte depuis qu'il ne voyait plus les cadavres dans la rue.

Il pleurait. Il ne le savait pas. Ses larmes creusaient des sillons dans le suif et la poussière qui zébraient son visage de blanc et de noir. Il avait l'air d'un fou. Il se demandait où était la tête de Pampélichka. Comme si en retrouvant sa tête, il eût pu lui rendre vie, ou prendre son deuil. Comme si en se posant cette question folle, il eût pu oublier la vision du reste de son corps dans les flammes. Le gendarme Roger Morand le suivait comme un chien triste suit son maître déprimé, en imitant son pas. Ils entendirent des sirènes. Pompiers, ambulances, police, tout ce qui intervient en

temps de catastrophe s'était mis en branle. Comme les terroristes, mais après eux. L'attentat-suicide fit quarante-trois morts et près de deux cents blessés. Il avait été perpétré par deux Arabes qui conduisaient deux corbillards volés.

Jean Santini pleura pendant des semaines. Il pleura à l'enterrement de Božena, mais aussi avant, et après, comme s'il eût eu une maladie des yeux. On le pensa un moment. Il consulta un ophtalmologiste à l'hôpital Homolka, sur la colline de Spiritka. L'hôpital était autrefois spécialisé dans la santé des apparatchiks, il continuait avec les mêmes mis à la retraite, plus les diplomates, et d'autres clients fortunés. Homolka soignait une vingtaine de grands blessés de l'attentat. Quand l'ophtalmo demanda à Santini de lui dire depuis quand ses yeux étaient en larmes, il lui raconta ce qu'il avait vu rue Valdštejnská.

Du haut de la colline de Spiritka, on voyait Prague. Dans la Malá Strana, on voyait le dôme de l'église Saint-Nicolas où l'enterrement de Božena avait été célébré. On devinait la rue Valdštejnská où elle était morte, décapitée par l'explosion des deux corbillards entre lesquels elle circulait dans la voiture de son amant. On voyait les jardins du palais Fürstenberg, où la tête de la femme qu'il aimait avait été retrouvée, intacte, mot atroce, gisant sur une pelouse, parmi des fleurs épanouies de pissenlits. Les pétales doux, dorés comme des soleils d'espérance, caressaient ses lèvres exsangues. Debout devant la baie vitrée du cabinet de

l'ophtalmo, il s'évanouit, trouvant enfin l'oubli dans l'inconscience.

Quand il s'éveilla, il était dans un lit d'hôpital, à Homolka. L'ophtalmo n'avait pas voulu courir de risque, il l'avait fait hospitaliser. Il avait un pansement sur le front, en tombant, sa tête avait heurté le sol, ou un objet quelconque. Il n'était pas seul dans la chambre. Il y avait trois autres lits, tous occupés. Assis à son chevet, le gendarme Morand était là, envoyé par l'ambassade. Santini ne se sentait pas malade. Pourtant, installé dans ce lit d'hôpital, vêtu d'un pyjama rayé, il se sentait glisser dans le rôle offert par le déguisement et les décors. Il y avait les autres acteurs : Morand, il était parfait, l'uniforme, le képi posé sur la table de chevet, l'œil triste, la tête basse, les cheveux courts, il avait encore les marques du képi qui lui cerclaient les tempes ; les trois autres dans leurs lits, la tête bandée, silhouettes blanches, raides dans les bandages ; eux, ils l'avaient facile, sans doute des figurants interchangeables payés à tant la journée, envoyés par les studios de cinéma de Barrandov.

Avec Pampélichka à ses côtés, il avait visité les studios de Barrandov, créés en 1924. Santini et Pampélichka accompagnaient une délégation française, des gens du cinéma, qui préparaient un film policier, une série pour la télévision : Maigret. Pampélichka avait servi d'interprète. Pas-si-on-nant! Un type d'Hollywood tournait un film d'horreur, Moyen Âge, vampires, tortures et tout ça : « van

Helsing », d'après le roman de Bram Stoker. Ils auraient dû appeler le film : « van Swieten », du nom du médecin personnel de l'impératrice Marie Thérèse qu'elle envoya à Chesky Krumlov pour y étudier le cas d'Éléonore von Scharzenberg et celui d'autres vampires locaux (la légende des vampires vient de Cesky Krumlov, pas des Carpates roumaines). Ils avaient visité un studio dans un grand hangar, immense décor : crypte, caverne, culs de basses-fosses, bûcher, panoplies sadomaso sur des parois de donjon obscur. C'était un jour où ils tournaient ailleurs, dans un château, en décors naturels. Tout Hollywood venait faire ses films d'époque à Prague, c'était moins cher, et les techniciens étaient parfaits. Quand le type des studios qui conduisait la visite était immergé dans la délégation française, Pampélichka faisait la folle, elle jouait le vampire, le mort, le fantôme dans les décors. Elle était très drôle, c'était son côté enfant, celui qui, autrefois, l'avait poussée à lui faire une bise éclatante sur la joue, dans la rue Celetna, où Charapatka depuis des siècles se fait son cinéma. Ils avaient visité les entrepôts où étaient stockés les éléments de décors : tableaux, photos, objets en tout genre, meubles, c'était ahurissant : des kilomètres d'objets réels destinés à créer l'apparence d'un temps et d'un lieu imaginaire, absent ou disparu. Ils avaient visité la garde-robe, des nippes de tous les temps, de tous les genres, de toutes les classes sociales, et de tous les folklores. Les chaussures avaient impressionné Santini, surtout celles qui, en tas, attendaient l'inspection de l'équipe des cordonniers des studios. Ces tas de chaussures, de façon presque inconsciente, avaient rappelé à Santini des tas semblables, vus à Auschwitz, en Silésie polonaise. Parfois, le cinéma avait sauvé de la

destruction par le communisme des objets politiquement incorrects. Il y avait, par exemple, un magnifique portrait, grandeur nature, du Président Masaryk, le fondateur de la Nation tchécoslovaque, en 1918. À l'origine, le portrait était au château de Prague, la résidence du Président. Lors de l'arrivée des Allemands, et avant que von Neurath ne prît possession du château, où il installa les services du Protectorat nazi, les Tchèques avaient caché le tableau. Après mai 1945, le tableau était revenu au château. Après le coup d'État communiste d'avril 1948, en janvier 1950, un film de propagande communiste avait utilisé le portrait. Une partie de l'action se passait au château. Le film montrait la clairvoyance des communistes et l'aveuglement de la bourgeoisie devant la montée du nazisme, dans les années trente. En vérité, c'est le contraire qui advint, la bourgeoisie nationaliste eut pleinement conscience du danger nazi, alors que les communistes suivirent les ordres de Staline, qui avait décidé que les nazis détruiraient le capitalisme, et que, après, les communistes détruiraient les nazis. On connaît la suite : les nazis ont détruit toute l'Europe, ou presque. Le titre du film était « Les années de fer », un pur produit stalinien qui annonçait les années d'acier (« stalin » en Russe). En studio, il avait fallu faire un raccord à la scène qui se passait sous le portrait de Masaryk, on avait ramené du château le portrait pour le tournage. Après, comme ce tableau n'était pas politiquement correct (les communistes accusaient Masaryk d'avoir financé une tentative d'assassinat de Lénine en 1918), personne n'avait osé réclamer le portrait, et surtout pas le château, où désormais officiait un président de République socialiste,

démocratique et populaire. La toile avait été stockée comme élément de décor.

Il y avait des meubles extraordinaires, on passe sur l'ameublement d'époque baroque, presque banal dans cette région, pour s'attacher à des pièces uniques d'ameublement dans le style du cubisme tchèque, « art dégénéré » selon les nazis et les communistes. Ces meubles, introuvables aujourd'hui, sont venus à Barrandov par des voies semblables à celle qui, à l'époque communiste, conduisit Masaryk à faire du cinéma.

Dès 1939, les Allemands avaient utilisé les studios de Barrandov pour le tournage ou le montage de leurs films de propagande : *Der Ewige Jude*, de Fritz Hippler, en 1940 ; et *Die goldene stradt*, en 1942 : un film du nazi Veit Harlan, qui, en 1940, à Babelsberg près de Berlin, avait tourné « Le juif Süß ». Les studios de Barrandov appartenaient à un oncle du Président Havel, un collabo. C'est pourquoi ils ont été nationalisés après la guerre. Aujourd'hui, le Président et sa famille n'en veulent pas, à ce qu'on dit. La femme actuelle du Président, qui avait fait une carrière d'actrice dans des comédies, et tourné un film d'horreur à la fin de l'époque communiste, n'en veut pas non plus... mais quelle idée avait eu Pampélichka de jouer ce rôle de morte, dans un film d'horreur imaginé par la propagande musulmane ?

Avec l'automne, il rentra dans le deuil. Il ne pleurait plus. Il était entré en souffrance comme on entre en amour, totalement. Comme lui, la ville était en deuil, il y avait tous

ces morts, quatre-vingt-quatorze grands blessés, dont certains étaient affreusement mutilés. Parfois, de façon absurde, on avait l'impression que la blessure la plus grave était celle qui avait été infligée à la ville elle-même. Les gens parlaient sans cesse de la dévastation de la Malá Strana : la rue Valdštejnská, les palais Fürstenberg et Kolowrat, le palais Wallenstein, et leurs jardins. Ils parlaient des blessures plus anciennes, celles faites par les SS à la fin de la guerre. Certains faisaient resurgir les horreurs de la guerre de Trente Ans. Par cette nouvelle plaie, se déversait hors des mémoires le trop-plein d'histoire de l'Europe. Dans les jardins, il y avait eu peu de morts. Les jardins du palais Wallenstein étaient ouverts au public, mais les murs du Sénat avaient protégé les gens, même si une portion du mur longeant la rue Valdštejnská, ainsi qu'un mur du palais s'étaient effondrés dans les jardins, tuant un promeneur qui contemplait le jet d'eau, celui qui achève la perspective de l'allée des statues Renaissance de Adrian de Vries, les fausses, les vrais sont depuis 1648 à Drottningholm, la résidence de la famille royale de Suède. Elles ont été volées par les Suédois pendant la Guerre de Trente Ans. Les jardins Fürstenberg n'étaient pas, dans leur majeure part, ouverts au public. La plus grande portion en était attachée à l'ambassade de Pologne, une part plus petite entourait l'ambassade de la République indienne. Personne n'avait été touché dans ces jardins.

Un cinquième du palais Wallenstein était détruit. Une chance extraordinaire pour le personnel de l'ambassade de Pologne, tout le monde, sauf deux employés, était déjà parti en week-end au moment de l'attentat. C'étaient un garde et

le concierge qui avaient péri. Éloignés des lieux des explosions, les Indiens n'avaient eu qu'un seul tué, affreusement mutilé par l'implosion de la grande verrière de l'ambassade. Étrangement, l'ambassade de Belgique avait peu souffert, mais toutes les voitures du parking avaient brûlé. Dans leur majorité, les morts et les blessés étaient de simples passants et des automobilistes qui, lors des explosions, s'étaient trouvés dans la rue Valdštejnská.

Cent fois et plus encore, Santini avait revécu l'heure qui avait précédé l'attentat. Et s'il avait réussi à joindre Božena au téléphone ? Serait-elle venue plus tôt le prendre ? S'il ne lui avait pas laissé sa voiture, il aurait pris la route pour aller la chercher. Elle serait vivante, et lui aussi, car il n'aurait pas pu emprunter la rue Valdštejnska, elle est en sens unique. S'il avait laissé la voiture dans les jardins du Paradis, il aurait dû prendre le métro pour aller la rejoindre, mais qu'aurait-il fait ? S'il était allé à la station Malostranská, il serait passé par la rue Valdštejnska, il serait mort. Ce serait préférable, il ne souffrirait pas de son absence. Souffrirait-il ? Les morts encore sont-ils amoureux ? Ont-ils toujours besoin de faire l'amour avec l'aimé(e) ? L'absente lui donnait conscience de son corps (le sien à elle, à lui, le leur) : l'amour sans corps n'a pas de sens. L'absurdité malade de son questionnement le forçait à multiplier les hypothèses, qui, toutes, s'achevaient sur des impasses : peut-être aurait-il décidé de prendre le métro à Můstek, de là, la ligne est directe ; en prime, il aurait eu le plaisir de traverser à pied le pont Charles, lentement, comme s'il eût été près d'elle à observer les îles sur la

rivière, et les clochers, et le château de Hradčany, dont les murailles vert pâle ressemblent au Potala, à Lassa. Oui ! Il aurait dû prendre le métro à Můstek, et la rejoindre aux Jardins du Paradis, où il avait laissé sa voiture. De là, ensemble, ils auraient pris l'autoroute de Plzeň. C'est à l'hôtel du golf, à Mariánské Lázně qu'ils auraient appris l'explosion, par la télévision, toujours branchée dans un salon du rez-de-chaussée, face à la réception. Il aurait téléphoné à l'ambassade, on lui aurait dit que personne n'avait été touché. Elle aurait fait de même dans sa famille, ses amis, elle aurait appris la mort de deux collègues, elle aurait été triste, lui aussi, ils auraient fait l'amour pour se consoler l'un l'autre, l'un par l'autre. Il essayait d'effacer le souvenir du corps de son amour décapité dans les flammes.

L'oubli n'est jamais venu. Aujourd'hui encore, à cause de l'odeur, il ne va pas à un barbecue sans avoir peur de, soudain, s'évanouir, ou de se mettre à pleurer. Pampélička est en lui, comme une vie qui accompagnerait la sienne, dans la douleur du regret, dans la joie du souvenir. L'oubli n'est pas venu, la vie a poussé Jean Santini en avant, comme un lambeau de banquise qui se détache de son continent de glace. Les gens du ministère de l'Intérieur l'ont associé à l'enquête, pour l'aider à faire son deuil. Il fut parmi les premiers étrangers à recevoir copie de la lettre que les assassins avaient laissée dans le parking des corbillards de la société des pompes funèbres Heydrich, où ils avaient, sans difficulté, volé les deux véhicules. La lettre était dans un sac qui contenait une vidéo dans laquelle un imam prêchait la guerre sainte. Il y avait aussi : un sac plastique,

un mouchoir en papier, un cure-dent en plume de pigeon, une petite fiole remplie d'un parfum de jasmin, un bon produit, dont le laboratoire avait tracé l'origine en Égypte. Traduite de l'arabe, la lettre disait :

« Vos gouvernements ne cessent de lutter contre les musulmans. Vous envoyez des croisés combattre sur notre terre d'islam. Sachez que vous ne serez plus en sécurité et sachez que votre allié américain ne vous apportera que destruction. Nous vous tuerons n'importe où et à n'importe quel moment. Il n'y a pas de différence entre civils et militaires : nos innocents meurent par milliers en Afghanistan, en Palestine et en Irak. Est-ce que votre sang vaut plus que le nôtre ? Nous nous acharnerons sur les vôtres, nous vous tuerons, nous porterons la guerre jusque dans vos maisons et vous ne pourrez plus trouver le sommeil ». À la fin, il y avait l'habituel « Allah u akbar! » Traditionnel cri de guerre des armées musulmanes. Ne manquaient que les youyous des femmes, comme au retour des pèlerins de La Mecque, ou au retour des combattants.

L'attaché militaire avait fourni la traduction. Santini était impressionné par la charge de haine que contenait le message. Lui, il était surpris de ne pas éprouver de haine pour les tueurs. Cela tenait à son métier et à sa culture. L'un et l'autre se combinaient pour tenir l'individu coupable de ses actes et non des collectivités tenues pour des abstractions complexes. La culture musulmane n'a pas ce problème, elle tient l'individu pour négligeable puisque toujours masqué par un nous collectif : musulmans, infidèles. L'offense faite à l'individu musulman est faite à

tous ; et la vengeance musulmane qui s'exerce par la force d'un individu est celle de tous contre tous. Les victimes de l'attentat de la rue Valdštejnska étaient mortes parce qu'elles étaient individuellement innocentes et collectivement tenues pour coupables du malheur des musulmans.

Chapitre VI

Depuis la mort de Pampélichka, les gens de l'ambassade traitaient Santini avec une sympathie qui mêlait chagrin et pitié. Il en avait acquis un statut particulier qui le plaçait hors cadre, et hors hiérarchies. Il avait accès à tout le monde, il participait à toutes les réunions qui l'intéressaient, les Tchèques l'invitaient aussi à certaines réceptions. Dans l'ambassade, on lui parlait avec une sorte de déférence, qui tranchait avec l'arrogance de certains qui méprisait le flic par idéologie de gauche. Même l'ambassadeur, autrefois si méprisant, bien qu'il ne fût pas de gauche, s'était mis à lui accorder des signes de respect. Dans les réunions de service, lorsque c'était au tour de Santini de prendre la parole, l'ambassadeur se fendait d'un « mon cher ami ? » interrogatif qui tranchait sur le passé, où c'était : « Et vous ? ». C'est dans ce climat qu'il s'était rapproché de l'attaché militaire gaulliste, découvrant au passage que lui aussi était franc-maçon, d'une autre obédience. Le vieux colonel arabisant, qui avait fait la guerre d'Algérie, était un homme étrange, désabusé, amer vis-à-vis du passé ; et pourtant, chez lequel était perceptible une verve optimiste pour l'avenir, un avenir indéterminé, comme mythique. Pour le présent, il était moins gai.

C'était en fin de journée. Santini était passé voir le colonel, il avait apporté une bouteille de Svatovavřinecké,

un rouge tchèque, aussi facile à boire qu'il y a de difficultés à prononcer son nom. Un Svatovavřinecké produit par l'ingénieur Mikulovski, à Mikulov, en Moravie. Il n'y a pas d'appellations contrôlées combinant cépages, terroir, et règles de production en République tchèque ; les vins portent le nom de leur cépage, par exemple le Rulandské Modré, c'est le pinot noir, introduit dans la région dès le Moyen Âge. Tous les Rulandské Modré produits en Tchéquie portent ce nom générique. Il n'y a donc pas de garantie de qualité ; sous le même nom, on peut avoir un vin de qualité, ou un vinaigre légèrement sucré. Ce qui fait la différence, c'est la région de production, et, surtout, le nom du vinificateur. Il faut donc lire les étiquettes avec plus de soin qu'ailleurs. Il aurait pu apporter une bouteille du château Lobkowitz, un Svatovavřinecké produit par une branche de la famille Lobkowitz, en Bohême : le rouge de qualité le plus septentrional d'Europe. Mais il est moins régulier, certaines bouteilles sont magnifiques, alors que d'autres... problème de bouchon. Santini soignait parfois sa tristesse au vin rouge, à faible dose, la meilleure. Le colonel était un homme sobre qui buvait par plaisir. Un homme intéressant. Ensemble, ils exploraient le vignoble tchèque. Lorsqu'il entra dans le bureau, le Colonel Lombard était près de la fenêtre de son bureau qui donnait sur l'église des Chevaliers de Malte, elle donne aussi sur le mur dédié à John Lennon, le Beatles. Il vit Santini, la bouteille, ne dit mot. Il ouvrit son petit frigo, en sortit du Primator, un fromage tchèque : un vague air de Cantal, ou de jeune Cheddar, et qui convient autant à un blanc qu'à un rouge. Le bruit du bouchon quittant la bouteille tinta comme un

baiser fraternel. Le colonel cita le poète persan Omar Khayam :

*Bois ! Tu dormiras sous la terre longtemps
Sans compagne, sans confrère, ami ou confident
Il est un secret qu'il ne faut pas dire aux profanes :
La tulipe qui se fane ne refleurira pas.*

« Excuse-moi, Santini... Tu penses à ta femme, et moi je fais des citations littéraires douloureuses... » Silence abrupt, puis « Je connais ta douleur ». Le silence devint poignant, le colonel changea de registre, il s'exclama avec un enthousiasme qui, après les deux temps de silence, était trop enjoué pour ne pas sembler factice : « Alors, tu viens me voir ? »

Santini avait aimé la citation. Il était en sympathie avec le poète persan, qui écrivait en arabe. Santini regardait son verre, un beau cristal de Bohême, il humait son vin, sentait sa fragrance de prune mûre et de pêche et pensait aux lèvres et au sexe de Pampélichka. Il ne buvait pas pour oublier. Elle lui avait fait connaître les vins tchèques, elle lui avait permis de s'abreuver à la source. Il buvait pour se souvenir. « Tu sais, Santini, il y a chez les musulmans une tradition de libres penseurs, écoute, c'est encore Omar Khayam :

*Je bois. Les bien-pensants vont clamant
que j'ai tort. Le vin est l'ennemi de l'islam.*

L'ennemi... parfait ! Boire le sang de l'ennemi est œuvre pie ! Par Dieu, je m'en vais gorger !

- « Malheureusement, même là, ça sent encore la guerre sainte ! De toute façon, cette tradition de libre pensée est morte aujourd'hui, sauf en Turquie, mais eux aussi, le totalitarisme les menace. C'est pour cela que je suis partisan de l'adhésion de la Turquie à l'Union Européenne. Nous les aiderons à combattre ce qui les menace, ils nous aideront à combattre ce qui nous menace. Mais nos politiciens n'y comprennent rien, ils disent que la Turquie est un pays musulman. Faux ! C'est le seul pays musulman qui ait eu le courage de se délivrer de l'islam après qu'Atta Turk eut compris que la décadence de l'Empire turc était due à l'islam et à ses ulémas. La Turquie est un pays laïc, où les classes éclairées de la population luttent pour le rester. C'est une société où le pluralisme existe, grâce à l'Armée qui force les fanatiques à rester dans leurs niches. Une armée s'opposant à un totalitarisme, ça ne cadre pas avec les schémas bien pensants d'aujourd'hui. Alors nos politiciens n'y voient goutte. Sauf De Gaulle, qui, lui, avait compris que la Turquie faisait partie de l'Europe. »

Santini avait bu une goutte de vin. Un très bon Svatovavřinecké vraiment : nez de prune et de pêche, saveur de griottes... pas l'acidité, la pointe d'amertume suave qui donne au fruit son caractère ; prunes rouges ; un peu de rusticité ; terre des collines de Mikulov ; chaleur des rocs de calcaire. Baisers de Pampélichka. Il aimait ses souvenirs, ils calmaient sa douleur. « Lombard, avec tes histoires d'armée

turque protectrice des libertés publiques, tu ne prêches pas un peu pour ta paroisse ? » « Quel mal y a-t-il ? Toi ! le flic, tu ne défends pas les libertés publiques ? ». « Normal, c'est la fonction élémentaire de la police ». « Attends que les islamistes se mettent à travailler sur notre million de jeunes chômeurs musulmans, tu verras si la police y suffira ! Ça pétera partout en France, Prague puissance dix ! C'est alors que nous sauverons la République ! » Santini était agacé, affaire d'esprit de corps, rivalités d'uniformes, ou autre chose. « Comme en Algérie, où vous avez sauvé la République ? » Il regretta sa répartie, elle avait été instinctive. « Puisque tu y viens, parlons-en ! La guerre, c'est nous qui l'avons gagnée ; mais nous avons perdu la paix, car le Général de Gaulle s'est trompé. Tu le sais, je suis gaulliste, fier de l'être, mais, là, il s'est trompé, complètement. Lors de l'indépendance, il prophétisait « la transformation de l'Algérie algérienne en un pays prospère et fraternel », c'est aujourd'hui un pays ruiné, déchiré par la violence, et qui nous hait. Grand drame !... Toi non plus, tu n'y comprends rien. La guerre d'Algérie, ce sont quatre guerres à la fois. **Un**, une guerre de libération nationale, avec des gens qui voulaient devenir indépendants ; c'était dans l'air du temps, à cause de la Deuxième Guerre mondiale, des Américains qui croyaient que le monde entier devait évoluer comme eux l'avaient fait : guerre d'indépendance, puis, page tournée, richesse, amitié avec l'ex-colonisateur anglais... quelque chose comme ça. Au fond, de Gaulle aussi y a cru, tu sais, il disait « l'Algérie restera française comme la Gaule est restée romaine ». Difficile de se tromper davantage. **Deux**, une guerre civile entre Algériens, car nous avons dans ce pays des millions

de partisans musulmans. **Trois**, une guerre civile entre Français, la gauche française ayant tendance à soutenir les Algériens qui voulaient nous expulser, la droite ayant tendance à soutenir les Français d'Algérie et les Algériens qui nous soutenaient. Ce n'était pas simple ! Loin de là. Il y avait des gens de gauche avec nous et des gens de droite contre nous ! **Quatre**, une lutte contre l'islam, comme idéologie totalitaire, identitaire et obscurantiste. »

« Pourquoi dis-tu que l'islam est totalitaire, obscurantiste ? N'est-il pas une religion comme les autres ? » « Pas comme les autres ! Pour les musulmans, le Coran est la dernière révélation divine, la plus parfaite, celle qui a vocation à dominer toutes les autres, et à s'imposer à tous les peuples de l'univers, qui n'ont que le choix entre la conversion ou la mort. Pour les gens du Livre, juifs, chrétiens et zoroastriens, il y a une alternative : garder leur religion, même s'ils sont des infidèles qui ont refusé l'accomplissement de leur propre religion dans la perfection islamique. Mais, pour prix de leur endurcissement dans l'erreur, ils doivent vivre dans des quartiers séparés de ceux des musulmans, et surtout pas à La Mecque ou en Arabie Séoudite. Ils doivent payer un impôt spécifique, signe de leur infamie... le prix du pétrole c'est le prix de notre infidélité ! Enfin les juifs et les chrétiens ne peuvent avoir aucun pouvoir, militaire, politique ou autre sur les musulmans. Tu vois, ils nous feraient porter une étoile, ou une croix jaune. En fait, dans l'empire des Turcs d'autrefois, on reconnaissait les chrétiens indigènes à leur obligation de porter un turban jaune. »

« Tu n'y vas pas un peu fort, mon frère, toi le franc-maçon du Grand Orient, athée et tout ça, et que moi, de la Grande Loge Nationale de France, je n'ai pas le droit de visiter dans

ta loge ? » Le colonel Lombard éclata de rire « Ça prouve, hélas, que les francs-maçons peuvent être aussi cons que les musulmans ! L'amour incestueux des petites différences comme fondement d'identités factices est un travers humain, et, de ce fait, universel. Ça ! C'est Freud qui l'a dit. » « Tout ça ne me dit pas pourquoi, selon toi, l'islam n'est pas une religion comme les autres. » « Et bien je continue ! il y a dans le Coran une codification totale des actes de la vie : la nourriture, la boisson, la façon d'attacher les liens des prisonniers de guerre, la façon de prier en période de guerre sainte pour ne pas être surpris par l'ennemi, les formules à réciter pendant le coït pour qu'il soit fécond et que la femme enfante un garçon, le vêtement, une multiplicité d'obligations et d'interdits qui aboutissent à créer un monde étouffant, sans libertés, où tout est codifié comme dans un cauchemar orwellien. C'est la raison pour laquelle une société arabo-musulmane qui suit le Coran et la charia à la lettre ne crée plus rien : elle est obsédée par le respect des rites, et l'angoisse qui suit l'oubli d'un geste, d'une formule, d'une prescription. Elle est obsédée par sa guerre sainte « sur le chemin d'Allah », Santini : la guerre n'est jamais favorable aux libertés, or les musulmans sont en guerre depuis le VIIe siècle. Regarde ! Ils détruisent tout ce qui n'est pas à eux semblable, comme ils l'ont fait dans tous les pays par eux conquis, comme l'ont fait les talibans quand ils avaient le pouvoir en Afghanistan » « Mais, les talibans n'étaient qu'une interprétation du Coran, on ne peut juger l'islam sur une vision étroite de ce qu'est cette religion » « Tu comprends, ou pas ? C'est ce que j'essaye de t'expliquer, il n'y a pas de vision large du Coran, le livre est trop pauvre pour porter des lectures plus ouvertes. Je te

donne un exemple, quand le Coran dit que tu peux battre tes femmes, Sourate IV, versets 38/34, tu peux argumenter, où et comment tu dois frapper, si argumenter te fait plaisir, et, entre nous, les imams, les ulémas et les mollahs passent leur temps à faire l'exégèse des coups permis et des coups interdits (ne pas frapper au ventre, c'est le siège de l'appareil reproducteur) ; mais tu n'as rien à dire sur le principe, il est dans la religion, voilà tout. Même chose pour la guerre sainte, tu peux faire toutes les distinctions que tu veux, entre la grande guerre sainte que tu dois faire contre le mal en toi, et la petite guerre sainte pour défendre la foi. Le problème demeure pour les non-musulmans, surtout s'ils ont des musulmans pour voisins : un jour ou l'autre, ils te feront la guerre, parce que tu n'auras pas respecté un musulman, parce qu'un crétin aura dit que tu es un mécréant sans foi ni loi, ou n'importe quoi qui sera considéré comme une offense à la religion finale de l'humanité, celle révélée en ligne directe à Mohamed. Tu avoueras que ce n'est pas un voisinage rassurant » « Pourquoi toujours ces histoires de femmes avec les musulmans ? » « Parce que tout en dépend. Si les femmes se libèrent de l'islam, alors l'islam est perdu. C'est parce que le monde moderne est une tentation suprême pour les femmes musulmanes que les musulmans veulent le détruire » « Ben mon colon... J'ai perdu le fil ! » Ils éclatèrent de rire. Petit à petit, le vin aidait Santini et le colonel.

« Normal, pour suivre il te faut comprendre ce que j'appelle les modèles archaïques. Sais-tu pourquoi les femmes occidentales ont toujours été plus libres que celles

de l'Orient ? » « Pas la moindre idée, en plus, c'est une question que je ne me suis jamais posée » « Réponse : en Occident, le mariage de référence, le modèle archaïque, est aussi ouvert que possible. En gros, on se marie avec qui on veut. » « Encore heureux, mon frère ! » Lombard ignora l'interruption. « Résultat, il y a peu de raisons de contrôler la conduite sexuelle de la femme, car même si elle devient fille-mère, son frère et ses cousins trouveront quand même une fille à marier » « Oui, et après ? » « Le péché originel de l'islam, il est là mon vieux » « Tu te fous de moi mon frère, ou quoi !? » « Du calme. Dans l'islam, le contrôle de la femme est maximal : par sa dépendance juridique absolue vis-à-vis de son époux ; qui peut la frapper, la répudier unilatéralement sur une simple formule « Je te divorce » répétée trois fois, même en l'absence de la femme ; par la règle d'héritage où les parts des filles sont inférieures à celles des garçons ; par la force du témoignage en justice où il faut deux témoignages de femmes pour annuler le témoignage d'un homme. Imagine le drame de la pauvre fille violée par trois types, et qui veut porter plainte. Par la polygamie, qui met les épouses sous le contrôle absolu du mari. Cette infantilisation de la femme comme être humain et comme citoyenne dans la cité n'est dans le Coran que la partie visible de l'iceberg. En fait, sous la surface du Coran, il y a les mœurs arabes, pas bédouines, arabes, celles de l'Arabie urbaine du septième siècle du calendrier grégorien, qui ont été transformées en dogmes religieux par le Coran. Pas toutes ! Et les dévots musulmans ne ratent jamais une occasion pour entonner le couplet des progrès accomplis par le Coran sur les mœurs barbares des Arabes de la Péninsule « au temps des ténèbres », avant l'islam. Mais ça,

c'est de la tartuferie, car ce qui reste des mœurs barbares n'est pas piqué des hannetons ! Comme tu le vois, l'islam est une religion ethnique, elle impose les mœurs et même les vêtements d'une ethnie spécifique. Les dévots s'habillent comme leur prophète, portent la barbe comme lui... » « Oh, Lombard, tu t'égares, je n'ai toujours pas compris pourquoi tu places la femme au centre de tout le drame islamique » « À cause du modèle archaïque, le mariage préférentiel des Arabes, qui est aussi celui d'un grand nombre de peuples des rives sud de la Méditerranée, c'est aussi celui des Pashtouns d'Afghanistan et du Pakistan, bref... c'est le mariage du fils avec la fille du frère ou de la sœur du père. Si, de ce côté-là, ça ne va pas, alors le fils épousera la fille du frère, ou de la sœur, de sa mère. Tout cela est dans le Coran... Tu me suis ? » « Oui, le fils épouse ses cousines, nos aristos faisaient autrefois la même chose, non ? » « Nos aristos, ils essayaient l'inceste afin de ne pas disperser les héritages, mais pendant trois siècles, l'Église catholique a refusé de marier les consanguins, dissous les mariages de ceux qui étaient passés outre... Tu sais pourquoi le prêtre, et le maire aussi, demandent au début de la cérémonie s'il y a quelqu'un qui s'oppose au mariage. » « Non » « C'est ce qui reste de la lutte de l'église contre les mariages consanguins, car, autrefois, la consanguinité était souvent sue, et dénoncée, par les familiers et les gens du village ou du quartier » « Intéressant ! » « Oui. Mais chez les Arabes, c'est le contraire, le fils se marie aussi près que possible de son propre sang. Et ça change tout ! » « Et comment ? Et pourquoi ? » « Mon frère, comment c'est pourquoi. La famille devient une unité totalitaire où les jeunes mâles surveillent les jeunes femelles, car leur futur mariage

dépend de leur capacité de conserver leurs sœurs et cousines pour les échanger contre celles de leurs autres cousins. Si une femme décide de fuir le système et de ne pas épouser son cousin, son frère est coincé, car il ne peut plus donner sa sœur à son cousin pour que celui-ci lui donne sa propre soeur en mariage. Compris ? » « Je n'avais jamais pensé à ça. Mais, en quoi ce système est-il totalitaire ? » « Parce que, révérence parlée, il entraîne un flicage perpétuel organisé par les hommes sur la communauté des femmes. Parce qu'il entraîne la violence pour contrôler les femmes. Si une femme fuit le système en allant avec un homme extérieur au groupe des consanguins, la seule façon pour le frère de réintégrer le groupe des hommes honorables, entends : ceux qui peuvent se marier, c'est de tuer sa sœur, ou sa cousine, qui a osé faire ce que le système interdit. Remarque, ce sont souvent le père ou l'oncle qui se chargent du meurtre qui rend l'honneur à la famille. L'islam a permis de faire de ce système de contrôle des femmes un dogme religieux. Et le piège s'est refermé sur un monde prisonnier de lui-même, et qui, pour ne pas implorer, doit rejeter sa violence interne sur le monde extérieur » « Minute, pas si vite ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de violence interne rejetée sur l'extérieur ? » « Si les gens ne sont pas contents, ils se révoltent et changent les choses, où ils fuient pour essayer de vivre mieux ailleurs » « Oui, et alors ? » « Chez les Arabes musulmans, ça ne marche pas comme ça. Ils fuient pour établir le même système ailleurs » « Alors, ils ne fuient pas ! » « Si ! Mais ils ne sont capables que de voyager en eux-mêmes » « Pourquoi ? » « À cause du système archaïque de référence. Contrôler les femmes, cela permet à n'importe quel mâle humilié dans sa vie

sociale - et la vie moderne est dure ! - de redevenir un dieu et un tyran, sitôt rentré chez lui dans le gynécée. C'est un piège redoutable, pourquoi voudrais-tu que les hommes, qui sont les rois du système décident d'en changer ? » « Pour devenir plus humains ! » « Pour un flic, tu es idéaliste. Aucun roi n'abandonne si élégamment sa couronne. Pense à la vie d'un jeune garçon parmi les femmes de la maison, il est roi, ses sœurs de vingt ans ses aînées doivent à lui se soumettre. Il est roi dans le gynécée jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. Puis, soudain, catastrophe ! Le roi est détrôné ! Il entre dans le monde des hommes, il entre sous la dépendance et sous la tyrannie du père et de l'oncle qui contrôlent tout, y compris l'accès aux femmes. Qui n'a pas vécu ce drame ne peut pas concevoir la violence que le fils vit en permanence. Cela te fait une société où la haine devient à la fois un principe d'identité individuelle et un ciment social ». Lombard fit une pose... « As-tu lu le discours du Président Havel lors d'une conférence des prix Nobel ? c'était à Oslo, en 1990... Attends un instant ». Il fouilla dans des dossiers sur son bureau « Tu sais, Havel est un penseur profond... Voilà ... (il avait une dizaine de feuillets qu'il parcourait tout en parlant) la conférence avait pour titre *L'anatomie de la haine*, Havel ne parle ni des Arabes ni de l'islam, mais son analyse est saisissante de vérité... Écoute ça ! « Les individus qui éprouvent de la haine ont un sentiment permanent et indéradicable d'injustice qui n'a rien à voir avec l'état réel des choses. C'est comme si ces personnes, désireuses d'être appréciées, respectées et aimées sans limites, étaient continuellement affligées par l'ingratitude et l'injustice des autres qui non seulement ne les apprécient ni ne les respectent pas sans

limites, mais de plus, semblent les ignorer. Au plus profond d'eux-mêmes, ceux qui haïssent sont persuadés d'être les seuls à détenir la vérité absolue ». C'est bien vu n'est-ce pas ? Les jeunes Arabes musulmans en veulent au monde entier, et sont prêts à tout faire sauter. Si, en plus, la religion te promet soixante-douze vierges au paradis après que tu es mort en martyr de la foi, tu te retrouves dans la situation dans laquelle nous sommes depuis le onze septembre. Une sorte de cruauté de système sanctifiée par la foi religieuse, un rêve auquel Hitler n'avait pas songé, lui qui n'avait su que bricoler un délire idéologique fondé sur la chimère de la race. Une misère à côté de « Je tue les mécréants pour hâter le règne de Dieu ». Imparable ! et ça dure depuis quatorze siècles ; ce totalitarisme-là, mon vieux, il est au point, il n'est plus comme les nôtres, en rodage » « Donc, pour toi, l'islam est un système de déshumanisation qui se maintient grâce au contrôle qu'il exerce sur les femmes » « Oui » « Et pourquoi les femmes ne se révoltent-elles pas ? » « Deux raisons : nous n'avons plus assez confiance en nous-mêmes pour les aider, c'est la première raison ; la seconde : aux Caraïbes, le premier esclave qui a parlé de liberté aux autres, ils l'ont tué. La liberté fait toujours peur » « Intéressant, profond, mais est-ce vrai ? » Santini avait souvent vu chez les femmes battues cette peur de la liberté, ce que disait Lombard stimulait sa pensée, il aurait voulu s'y arrêter, mais d'autres questions lui venaient à l'esprit, et il voulait entendre des réponses. « Il y a quelque chose qui ne va pas dans ton histoire. La consanguinité est un danger pour la reproduction de l'espèce humaine. Elle entraîne une dégénérescence, vois la gueule de certains de nos aristos. Or, les arabo-musulmans ne semblent pas particulièrement

atteints de dégénérescence. » « Va voir ce qui se passe derrière les portes closes des maisons-forteresses des familles, et tu seras édifié, et horrifié. De plus, les enfants clairement anormaux à la naissance ne survivent pas, ils sont tués. Mais, surtout : le premier mariage consanguin est la raison pour laquelle la polygamie est nécessaire. » « Comment ? » « Le premier mariage est avec la cousine, les trois autres sont plus libres, si l'on peut dire, ils permettent une meilleure ouverture biologique sur le monde. De plus, selon le Coran qui est parole de Dieu, le musulman peut avoir des esclaves dont il peut faire des concubines. Tu vois, le système prend des femmes, il n'en donne pas. Toutes les relations du monde arabo-musulman avec les mondes non-musulmans sont imprégnées de cet esprit de prédation » « Pourquoi prédation ? » « Si tu prends et ne donnes rien, tu es un prédateur. C'est d'ailleurs ce que dit le Coran : « Dieu donne les biens de ce monde au croyant pour qu'il en jouisse ». Tu remarqueras que la femme fait partie des biens de ce monde. Pas l'homme musulman, qui est le serviteur de Dieu » « Tu n'as pas répondu à ma question, pourquoi considères-tu les musulmans comme des prédateurs ? » « Pas tous les musulmans, les arabo-musulmans, ceux qui pratiquent le Coran dans sa fonction de pétrification des mœurs de l'Arabie urbaine préislamique, ceux qui pratiquent l'islam comme un système raciste ! » « Explique-toi mieux » « La polygamie, le contrôle des femmes, tout cela est le signe d'une société en situation de précarité et de guerre perpétuelle » « Pourquoi ? » « Tout le système ne vise qu'à une seule chose : assurer un taux de reproduction maximal à la société. Transformer le ventre des femmes en usine à produire des guerriers, des guerriers qui meurent à

la guerre, ce qui rend la polygamie rationnelle. Sais-tu qu'en Bohême, après la guerre de Trente Ans, et la peste, certaines régions étaient tellement dépeuplées que pendant plus de dix ans les évêques ont permis aux hommes survivants d'avoir plusieurs femmes ? » « Je ne l'aurais jamais imaginé » « Martin Bormann l'avait imaginé, lui ! Il prévoyait d'instaurer la polygamie en Allemagne après la victoire des nazis sur les races inférieures. Car en termes de reproduction humaine, le système est d'une efficacité redoutable. Grâce aux progrès de la médecine, auxquels les Arabes ont peu contribué, tous les vingt à vingt-cinq ans, le nombre des Arabo-musulmans est multiplié par deux. Par exemple, l'Algérie d'aujourd'hui a seize millions d'habitants, elle n'en avait que deux en 1830 lorsque nous l'avons prise aux Turcs, et dix lorsque nous en sommes partis (autant pour ceux qui nous accusent d'avoir commis là-bas un génocide), elle aura trente millions d'habitants en l'an 2025. Où iront tous ces gens, qu'aujourd'hui, déjà, le pays ne peut pas nourrir et occuper décemment ? Simple, ils iront en France et en Europe. Selon les démographes, dans un grand nombre de pays d'Europe, la population de souche va décroître. Dans un pays comme la Hollande, on passera de seize millions d'habitants aujourd'hui, à dix-sept et demi en 2050, mais, trente pour cent de cette population sera d'origine étrangère, c'est-à-dire musulmane. Bref, toutes les femmes seront voilées, et l'Europe n'existera plus » « Si je comprends bien, tu me dis que nous avons la bombe atomique dont nous ne nous servons pas, et qu'ils ont la bombe démographique dont ils ne cessent de se servir » « C'est une façon de voir les choses » « Alors, on est foutu ! » « Si nous vivions dans un monde rationnel, oui,

nous serions foutus. En mettant ensemble haine, frustrations arabes, et démographie, il n'y a pas d'issues. Notre seule espérance est dans l'avenir d'Israël » « Quoi ! Mais... d'abord pourquoi parles-tu de haine et de frustration ? » « Je t'ai parlé de l'enfance des jeunes Arabes, c'est un traumatisme, il les rend prompts à se dévouer à l'idéologie totalitaire qu'est l'islam. À cela, il faut ajouter un autre aspect du message islamique. Imagine que, chaque semaine, voire chaque jour, tu passes de longues heures à l'école coranique, où l'on te dit que l'islam est la dernière révélation divine, et que Dieu a choisi les Arabes pour adresser son dernier message au monde. Tu as toutes les raisons de te sentir fier, et même arrogant vis-à-vis du reste du monde. Les humiliations que tu subis par ailleurs, avec l'imam qui te fait apprendre les sourates par cœur à coup de trique, heureux s'il ne te viole pas au passage ; humiliations causées par les hommes âgés de la famille que tu dois respecter et servir ; cette pression permanente des conflits de jalousie des coépouses et de leurs enfants, d'autres humiliations que tu subis si tu vis en terre étrangère. Eh bien ! tout cela tu le supportes puisque tu es un petit musulman choisi par Dieu pour recevoir, via Mohammed dont tu portes le nom, Sa dernière parole avant la fin du monde. Seulement, il y a un problème. Si Dieu a choisi les musulmans, les musulmans devraient être riches, heureux, et dominer le monde en tout. Scandale ! tu regardes la vie en Occident, et tu vois que ce sont les infidèles qui dominent le monde, qui sont riches, heureux, qui ont tout, alors que les musulmans n'ont rien, ou presque. Injustice fondamentale, injustice que la violence des justes se doit de réparer. *Allah u akbar*, et c'est parti pour tous les 11

septembre possibles et imaginables dans des cerveaux ivres de haine contre l'injustice fondamentale du monde présent. Car les infidèles font tout ce que Dieu a interdit : ils fument, ils boivent, ils ne croient pas en Dieu, ou, s'ils y croient, c'est dans une version impie dont le Coran dit : « [Ces gens] sont ceux qu'Allah a maudits » (Sourate IV, versets 55/52) ; de plus, abomination des abominations, leurs femmes sont des putains : elles montrent leur corps et leur visage, elles ne baissent pas les yeux, elles mangent en public, elles n'obéissent pas à leur père, à leur oncle ou à leur mari. Il faut donc faire cesser l'injustice et le scandale sur la Terre. Et pour faire cesser l'injustice et le scandale, c'est très simple, il suffit de revenir au temps du Prophète, il suffit d'appliquer l'islam comme il l'était alors. Redoutable simplicité idéologique qui dans l'espèce humaine aboutit toujours à de grandes catastrophes. Depuis des siècles, les musulmans essayent de réussir ce grand bond en arrière, et c'est là que le piège où ils sont enfermés devient démoniaque : évidemment, ce retour au passé est toujours un échec, mais l'idéologie permet de tout expliquer. L'échec, Santini, n'est pas dû au Coran, mais au fait que les hommes, y compris les musulmans, sont trop impurs pour appliquer le Coran dans toute sa pureté. Donc, plus le projet coranique échoue, et plus le croyant voit dans cet échec une justification à son fanatisme. Les attentats-suicides sont la conséquence logique de ce système d'exaspération de la haine sanctifiée par une aspiration criminelle à une justice absolue. Cette justice absolue, pour le croyant, Santini, elle est possible, ici et maintenant, dans une société où la perfection n'est pas un long projet, mais l'application d'une recette déjà connue : le Coran. Dans ce rêve terrifiant, les

non-musulmans sont un obstacle, car ils sont coupables d'exister, et de mieux vivre en mécréants que les musulmans pieux ne vivent dans la vertu. Et puis, il y a les *hidthan* du Maroc.

- Lombard, c'est quoi les *hidthan* du Maroc ?

- C'est un peu l'équivalent des Centuries de Nostradamus chez nous, mais en plus explicite. Des livres de prédictions. Ibn Khaldun en parle dans son « Discours sur l'histoire universelle », lorsqu'il raconte l'histoire des marines de guerre arabo-musulmanes en Méditerranée.

Il prit un livre en arabe dans sa bibliothèque, le feuilleta, et traduisit :

« ...Il est possible qu'une nouvelle occasion se présente sur les côtes et que les musulmans demandent encore une fois au vent de mer de souffler contre les infidèles. D'après leurs livres de prédictions (Santini ! Les *hidthan*, c'est ça), les Marocains croient que les musulmans battront un jour les chrétiens et s'empareront des terres lointaines des Francs : et cela, en montant sur leurs navires ».

- Et comme notre auteur est un cadî très pieux, pour finir, pour appuyer sa démonstration, il cite le Coran : « Dieu est l'ami des croyants ». Pour l'islam, tout est guerre sainte ; et l'émigration, clandestine ou non, en fait partie !

- Tu ne parles pas de l'Andalousie, on dit qu'au Moyen Âge les Arabes avaient fait de l'Andalousie une terre de culture et de tolérance, ça, tu l'oublies !

- Santini, l'Andalousie c'est un mythe ! D'abord, au IX^e siècle, les chrétiens discriminés qui s'étaient convertis à l'islam se révoltent. Toutefois, il est vrai qu'Abdel Rahman III fait cesser cette guerre civile, qu'il se proclame calife du monde musulman, et qu'il développe l'Andalousie dans une harmonie entre musulmans, chrétiens et juifs, d'ailleurs il choisit ses ambassadeurs parmi les pratiquants des trois religions. Ce sont ces ambassadeurs qui négocient avec l'empereur de Byzance l'envoi de manuscrits grecs et latins accompagnés par des moines byzantins, qui se mettent au travail avec des équipes de lettrés arabes, juifs et chrétiens d'Espagne pour traduire les textes antiques en arabe, en hébreu et en latin. Ils vont ainsi créer la plus grande bibliothèque du début du Moyen Âge. Mais tous ces textes viennent de Byzance, pas des Arabes. Je crois que c'est la papauté qui a créé le mythe de la transmission de la culture grecque par les Arabes afin d'éviter de rendre aux chrétiens d'Orient, aux Byzantins leur dû. Tu comprends, pour les papes, mieux valait avoir une dette vis-à-vis des hérétiques plutôt que de reconnaître la puissance culturelle d'une Église concurrente qui transmet ses savoirs au reste de l'Europe. La transmission se fait depuis Venise, puissance maritime qui possède des lignes régulières avec Byzance et abrite le plus grand monastère arménien établi en dehors des territoires de l'Empire byzantin. En tout cas, dès la fin du Xe siècle, peu après la mort du premier successeur

d'Abdel Rahman III, c'est fini, après un siècle de calme, les guerres reprennent, Cordoue et sa bibliothèque sont brûlées par les armées arabes ; juifs et chrétiens sont massacrés ; et lorsqu'ils tombent aux mains des chrétiens, les musulmans sont aussi massacrés, c'est le temps du *fitna* décrit par les poètes arabes : le chaos, jusqu'en 1085, lorsque Alphonse VI reprend Tolède et ce qui reste de sa bibliothèque. Il va suivre la tradition d'Abdel Rahman III : il reconstitue les équipes plurireligieuses de traducteurs, et se proclame empereur des deux religions. Mais au XI^e siècle arrive la catastrophe des intégristes almoravides, pour lesquels le recul musulman en Espagne est dû aux mélanges des musulmans avec les juifs et avec les chrétiens, alors ils massacrent et expulsent pour purifier leurs territoires, peu après ils sont remplacés par des fanatiques d'un autre lignage, les Almohades qui ont déclaré la guerre sainte contre les Almoravides. Tous ces fanatismes iront à leur perte en Espagne ; en 1236, c'est fini, après la chute de Cordoue, l'Espagne n'est plus musulmane, sauf un petit confetti à Grenade, jusqu'en 1492, mais cela ne compte plus.

Santini était impressionné par les connaissances du colonel, elles lui signalaient son ignorance, il se contenta de dire :

- Pas gaie, ton histoire ! Tout à l'heure, tu as parlé d'Israël, je n'ai pas compris ce qu'Israël vient faire dans cette histoire.

- Israël, c'est notre image, c'est le monde moderne, c'est un paradoxe, c'est ce qui reste de l'Europe en Orient. C'est donc ce que les arabo-musulmans veulent détruire, et qui combat pour survivre. Si nous laissons les Arabes détruire Israël, notre civilisation n'y survivrait pas très longtemps. Avant, ils ont essayé d'éliminer les chrétiens du Liban, mais ils s'y sont cassé les dents. Ils ont mieux réussi en Algérie où de Gaulle a permis au FLN de procéder au nettoyage éthique du pays. Pour les Français, c'était la valise ou le cercueil, pour nos partisans musulmans c'était encore pire. Israël, c'est le sort qui nous attend lorsque les arabo-musulmans formeront le quart de la population française, et européenne » « Tu veux dire que nous devons nous préparer à de grandes actions terroristes » « Oui, d'ailleurs, la campagne de terreur a déjà commencé. Tu en sais quelque chose, mon frère et mon ami ».

Il restait un peu de vin dans la bouteille. Santini en fit un partage égal, politesse des buveurs de vin. Sa pensée s'efforçait d'assimiler les informations que le colonel venait de lui donner. Ces explications avaient le mérite de rendre compréhensibles la haine et l'étrange folie qui avaient poussé les deux terroristes aux suicides dans une action apocalyptique où leur destruction était symboliquement celle de l'Occident. Il y avait même certains détails qui cadraient. Les Tchèques avaient remarqué que les deux terroristes portaient deux pantalons enfilés l'un sur l'autre. Des experts israéliens avaient expliqué que ceux de chez eux faisaient souvent la même chose. Ils disaient que le double pantalon permettait, selon les terroristes, d'éviter que les

parties génitales des suicidés ne se détachent du corps lors de l'explosion. Santini avait trouvé ce détail incongru, que des types qui allaient se faire sauter pour tuer un maximum de gens pensent à préserver leurs testicules n'avait pas de sens. Évidemment, s'ils étaient convaincus qu'au paradis, ils auraient soixante-douze vierges à honorer, ils avaient intérêt à préserver leurs bijoux de famille. Dans la Grèce antique, et sur le pourtour méditerranéen que les Grecs ont influencé, on mettait dans la main ou dans la bouche du mort, une pièce de monnaie afin que le mort puisse payer Charon, le batelier qui menait les âmes sur l'autre rive du Styx et de l'Achéron. On a les coutumes que l'on peut.

Chapitre VII

L'enquête mettait à jour des faits où la banalité du mal le disputait à la cruauté du crime. Les terroristes étaient jeunes, vingt et un et vingt-trois ans. Le plus jeune était Égyptien, Hassan al Nubi ; l'autre, Séoudien, Mohamed ibn Saïd. Pour les enquêteurs, le plus surprenant était qu'ils avaient laissé des traces partout, comme des Petit Poucet meurtriers et pervers, une perversité naïve, qui, si le crime n'avait pas été aussi énorme, aurait presque pu paraître divertissante. On avait retrouvé leurs passeports dans un appartement du quartier industriel de Prague 5, dans Kartouzská. Ils y avaient laissé deux cadavres égorgés, un Tunisien, Hamed Tahiri, qui avait travaillé à Pardubice, dans l'usine chimique où se fabrique le semtex, et son épouse, une jeune Tchèque, serveuse de bar, Vera Bouskova. Le Tunisien était informaticien. Il avait été mis à la porte, après que les services de sécurité de l'usine eurent remarqué qu'il fréquentait des Tchétchènes suspectés d'appartenir à un réseau maffieux. L'information était venue des Russes, qui surveillaient les Tchétchènes, surtout si ces Tchétchènes fréquentaient un petit employé de l'usine qui fabriquait un des explosifs les plus puissants du moment. Le semtex a été mis au point dans les années soixante par les chimistes tchèques de l'usine de Pardubice. L'explosif utilisé pour l'attentat était du semtex. Tout était d'une simplicité

redoutable. Corruption. Les terroristes avaient fourni l'argent qui avait payé le fournisseur, un employé de l'usine qui avait accès aux entrepôts. Un homme solitaire, qui avait été mis à ce poste de responsabilité vingt ans plus tôt en raison des services rendus au parti. Un homme dont les seules amitiés se nouaient à la taverne du « Lion d'or », à Pardubice. Il avait été retrouvé sans difficulté, il avait changé son train de vie, il s'était mis à payer des tournées à tous les buveurs de Pardubice. Il avait avoué que Hamed lui avait payé quatre-vingt mille couronnes pour les trente kilos d'explosif, soit, environ, trois mille euros.

Billets d'avion des terroristes inclus, l'attentat avait coûté entre six et huit mille euros. La première phase de reconstruction de la partie de la Malá Strana détruite coûterait plus de cinq cent cinquante-cinq millions de couronnes, environ vingt-deux millions d'euros. Les vies des innocents sacrifiés n'avaient coûté que le prix de leurs enterrements, réparti sur trente-huit familles. Les enquêteurs n'avaient pas compris pourquoi le Tunisien et sa femme avaient été égorgés. On soupçonnait que lorsqu'ils avaient appris l'utilisation que les terroristes voulaient faire de l'explosif, l'un ou l'autre, ou les deux n'avaient plus été d'accord. C'était l'hypothèse la plus probable, car, à l'évidence, les terroristes n'avaient pas assassiné le couple pour couper une piste, ils avaient laissé des traces partout. Cette maladresse signait l'attentat qui, pour être efficace, devait être authentifié, afin que tous les systèmes d'information de la planète devinssent des relais de la propagande islamique. Toutefois, les tueurs n'avaient pas

laissé d'explication à l'égorgement du couple. On avait retrouvé l'ADN et les mains des tueurs, ils avaient laissé des empreintes dans tout l'appartement, et sur les couteaux utilisés pour les meurtres. Des empreintes, des cheveux, des poils pubiens, et deux types de sperme dans le sexe de la femme, mais pas d'explication. Santini avait parlé de cette histoire avec son ami Lombard qui avait ses sources chez ses homologues tchèques. Le colonel avait des informations précises sur l'origine des tueurs, leur itinéraire, leur origine sociale – des garçons de familles aisées -, l'un avait fait des études de chimie, en Allemagne ; l'autre avait fréquenté une école d'ingénieurs en France, des musulmans normaux, hélas ! Pour le meurtre, il n'y avait que des hypothèses, la femme était jolie, elle avait la réputation d'être un peu légère, elle avait, peut-être, joué avec le feu, et ça avait mal tourné quand le mari avait surpris une partouze. C'était peu probable, il y aurait eu une dispute violente avant les meurtres, or les voisins n'avaient rien entendu. Autre hypothèse, selon les voisins, le couple s'entendait bien, même si le mari vivait le plus souvent aux crochets de sa femme, qu'il avait peut-être épousée par amour, mais aussi pour obtenir le droit de séjour en République tchèque. Depuis qu'il ne travaillait plus à Pardubice, il était en affaires avec les Tchétchènes, il revendait de la drogue, héroïne. Ces Tchétchènes n'avaient rien à voir avec l'attentat, ceux-là n'étaient que des gangsters, pas des wahhabites. L'enquête avait clarifié les choses, les Tchétchènes avaient aidé les enquêteurs. Quand Hamed Tahiri avait commencé à fréquenter les deux Arabes, il avait cessé de faire des affaires avec les Tchétchènes. Restait l'hypothèse du crime religieux dans un contexte de guerre

sainte. Tahiri n'était pas religieux, à cet égard, il ressemblait, comme sa femme, au Tchèque moyen, agnostique et jouisseur. C'est peut-être cela qui avait entraîné le meurtre du couple, après le viol de la femme, prise de guerre et créature de Satan, comme chacun sait. Mais, si tel était le cas, pourquoi les tueurs n'avaient-ils pas annoncé l'exécution rituelle des deux mécréants ?

C'est le colonel Lombard qui avait conclu : « Tu n'y comprends rien Santini, tu manques de références historiques, tu n'es qu'un débutant dans ces affaires de terroristes. Les terroristes, Santini, ce sont ceux qui imposent leur pouvoir par la terreur ! Il y a des terroristes d'État, les SS d'Hitler, les tchékistes de Staline ... Tiens ! un Commissaire à la Justice de Staline a dit (il s'appelait Krylenko): « Il ne faut pas seulement exécuter des coupables, l'exécution des innocents impressionne davantage ». Nos terroristes musulmans, ils se croient l'avant-garde d'un futur état universel, califat et charia, ils ont égorgé Tahiri et la serveuse parce qu'ils étaient des innocents, comme les autres victimes de l'attentat. C'est l'histoire d'Oradour-sur-Glane, t'as quand même entendu parler de ça ? Le village était un village d'innocents, pas de résistants, ces gens n'étaient ni pétainistes, ni gaullistes, ni communistes... des innocents. C'est leur innocence qui les a désignés à la souffrance et au massacre. Leur innocence donnait à la cruauté un effet de terreur multiplié, et la terreur, Santini, elle devait permettre aux nazis de maintenir les Français sous le joug ! Compris ! »

Après quelques mois, l'intérêt de Santini pour l'enquête et pour les différentes écoles du fanatisme musulman fit place à un dégoût. Au début, il avait cru que l'horreur de l'acte pouvait s'expliquer par quelque chose de grand, quelque chose qui fût à la mesure du crime. Il avait acheté un Coran, essayé de le lire jusqu'au bout. Après une dizaine de sourates, le livre lui était tombé des mains, il n'avait plus lu qu'en diagonale. Il n'y avait qu'à la fin que ça pouvait aller ; en dépit d'une obsession monotone du jugement dernier et des flammes infernales, il y avait, parfois, le souffle d'une belle adoration monothéiste, qui s'exprimait dans des versets brefs. Mais avant, on eût dit les propos d'un comptable irascible répétant invectives et menaces ; ou une sorte de code Napoléon, sans le génie des premiers rédacteurs des lois de la République. Santini, le franc-maçon qui croyait en Dieu, pensa qu'avoir tant de haine, tuer des gens pour défendre les préceptes d'un livre aussi creux, était une de ces aberrations qui font désespérer de l'espèce humaine. Pour ne pas désespérer, il cessa de lire le Coran. Il retourna aux études sur son homonyme, Jan Blažej Santini, l'architecte génial, et catho, créateur du gotico-baroque. Cela lui donna l'illusion de retrouver Pampélichka à travers les livres qu'elle lui avait conseillés et, parfois offerts. Elle avait disparu dans l'inconnu du monde, laissant en dernière vision l'horreur d'un corps décapité, qui ne pouvait pas être le sien. Si ce n'était pas elle, c'était pourtant son corps. Dans son malheur, il avait l'étrange bonheur de la rencontrer, parfois, en rêve. Des rêves si vrais qu'ils faisaient l'amour. L'orgasme le réveillait. Il fondait en larmes. Il y avait son odeur, le parfum vanillé de son corps était resté rue Orlovská, dans l'appartement où elle avait

laissé des vêtements, et des chaussures. Son parfum était resté dans les draps. Sur les oreillers, il y avait l'odeur poivrée de son cuir chevelu, le parfum de la sueur de sa nuque. Il se refusait à changer et laver les draps.

Il déménagea, jeta les draps, des linceuls, jeta le lit et toute la literie. Il trouva un appartement plus petit, deux pièces, cuisine, salle de bain. 24 rue Polska, dans le quartier de Vinohrady, derrière le Musée national, où il y avait au Moyen Âge un vignoble qui appartenait au roi, d'où le nom du quartier qui signifie « Le vignoble ». C'est un quartier où, au XIXe siècle, les francs-maçons tchèques avaient créé un grand jardin botanique qui servait à la promenade et aux rencontres, il n'existe plus. L'appartement lui sembla austère, vieillot, mais l'immeuble, comme tout le quartier, était art nouveau. Il avait un charme rétro, la nostalgie d'une époque d'expansion folle, enthousiaste, le génie du peuple tchèque et slovaque libéré : une époque foudroyée par la catastrophe de la Deuxième Guerre mondiale. Il tomba sous le charme de l'architecture art nouveau. Dans ce lieu, il cessa de rêver. Cela le rendit plus triste. Il cessa de s'éveiller en larmes.

À l'ambassade, il avait repris ses premières tâches policières, la criminalité internationale, les trafics d'êtres humains. Le thème devenait à la mode. Depuis que les Nations Unies avaient fait adopter le Protocole de Palerme, les États faisaient des efforts... Enfin, ils donnaient l'impression d'en faire. On faisait des séminaires. On faisait

aussi des efforts, des vrais... On était réaliste, on faisait plus de séminaires que d'efforts. Son ministère lui demanda d'organiser un séminaire en coopération avec ses homologues tchèques du ministère de l'Intérieur. Sujet du séminaire : « Trafic d'êtres humains et prostitution ». C'est comme cela qu'il rencontra la directrice de « En Marche », une organisation non gouvernementale qui assistait les prostituées en Bohême et en Moravie.

La jeune femme, à sa façon, avait le génie du déguisement, un peu comme l'avaient les gens de la cour de Rudolf II, ou de Louis XIV. Elle était venue au Palais Buquoy pour leur première rencontre, et s'était déguisée en « Madame la directrice » : pantalon noir, chemisier blanc, chaussures sombres, petite veste sombre, un peu râpée, pas de bijoux, pas de maquillage, un chignon triste, qui tirait des cheveux luisants sur une petite tête pas sympathique. On était loin des déguisements somptueux de l'époque baroque. Elle n'était pas laide, pas jolie non plus. Si cela était possible, elle n'était rien du tout. Elle poussait la discrétion jusqu'à s'effacer devant son personnage. Une sorte d'apparatchik du parti humanitaire, bonne sœur en civil, qui en ferait deux fois plus pour que son apparence devienne un uniforme.

Des filles comme celle-ci, il y en avait des dizaines à Prague. En général, elles avaient été évangélisées par des organisations américaines, soit des sectes chrétiennes traditionnelles, soit des mouvements lesbiens purs et durs, qui avaient leurs codes, modes, et qui formaient des microcosmes intégristes. Les vagues gay et lesbiennes

déferlaient sur l'Est européen. Prague était connue dans les milieux spécialisés comme une capitale du lesbianisme. Les gays ne se défendaient pas mal non plus. Contrairement à la légende tribale colportée par la *gay pride*, les deux groupes ne s'entendaient pas. Santini l'avait compris lors d'une soirée d'ambassade, quelques mois avant l'attentat, un repas où Santini faisait de la figuration diplomatique à l'invitation d'un ambassadeur étranger dont l'homosexualité était notoire. On avait parlé des opéras baroques à Prague ; puis, la conversation avait dérivé sur les enfants : une des convives, une journaliste tchèque, était enceinte de sept mois. Le voisin de Santini, un Français du service culturel de l'ambassade, avait, devant tout le monde, fait ce que les Anglo-saxons, plus avancés que d'autres dans le sexe à tout va, appellent son « *coming out* ». « Mon ami est moi, il est tchèque, nous sommes ensemble depuis cinq ans, nous voulons un enfant. Nous avons tout essayé, rien à faire ! Personne ne veut nous aider. Nous avons pris contact avec les organisations lesbiennes, passez-moi, l'expression, elles nous ont envoyés chier ! Parfaitement, même pas polies. Pourtant, j'étais prêt à payer une mère porteuse. Nous vivons dans un monde où les groupes sont d'un égoïsme honteux. Comme des tribus barbares. Vous savez, elles nous détestent ». Un convive, le mari de la journaliste enceinte, demanda au jeune homme si son compagnon et lui avaient décidé lequel d'entre eux serait le père biologique de l'enfant. Un souffle surréaliste passa sur la table. Les autres conversations étaient suspendues. La femme dont le ventre portait la vie ne parlait pas, elle s'était comme refermée sur son mystère organique, elle souriait au-dessus de son ventre où reposait sa main blanche. Son mari, car, en plus, ils

étaient mariés, attendait la réponse à sa question sur le choix du père. La réponse fut d'une grande platitude : « Cela n'a pas d'importance, nous nous aimons, cela nous suffit. De toute façon, l'enfant sera le nôtre. »

L'enfant futur aura-t-il son mot à dire dans le choix de l'ovule ? On nageait en pleine folie, et en plein conformisme du non-conformisme, les mal-pensants d'autrefois étaient devenus les bien-pensants du moment. On avait envie, comme les Tchèques d'autrefois, et ceux des campagnes d'aujourd'hui, de s'exclamer : « Yesus, Maria ! » Ou de brandir un crucifix et une guirlande d'ail, comme au XVIIIe siècle à Chesky Krumlov, pour se protéger de la princesse Éléonore von Scharzenberg, le premier soi-disant vampire dont l'histoire a conservé quelque trace. Lorsque tout le monde quitta la table, Santini regarda la femme enceinte belle et riche de la beauté de son ventre. Dieu ! Comme sont dérisoires les jeux de tous ces messieurs qui prennent plaisir à séjourner dans l'anus de leur prochain, et voudraient en tirer gloire et enfantement.

Ipolia Benechova avait projeté dans l'esprit de Santini des images de jeux homosexuels. Cela avait fait surgir des souvenirs de ces êtres aux identités obscures qu'il avait croisés dans sa vie. Un peu plus tard, alors qu'il repensait à elle, il s'était reproché d'avoir donné cette identité à une femme qu'il ne connaissait pas. Il s'était senti coupable de se mêler de ce qui ne le regardait pas. Il avait voulu se racheter. Lors d'une seconde rencontre de préparation du séminaire, il avait été charmant, lui parlant avec compétence de ce qu'elle faisait. Il avait ouvert le débat sur

la question des pays abolitionnistes et des pays qui encadrent la prostitution. Pendant longtemps, en France, le ministère de l'Intérieur avait encadré la prostitution. En lisant les mémoires de Fouchet (après Prague, Santini avait l'ambition de présenter un concours administratif), il avait compris que le premier véritable ministère de l'Intérieur de la République, juste après la Terreur, avait été organisé et financé par Fouchet qui, pour payer ses agents, faisait prélever un impôt sur toutes les activités de prostitution, à Paris comme en Province. Fouchet appelle ça, « mettre le vice au service de la vertu ». C'est la Résistance qui, en France, avait tout changé. Le rôle des femmes dans la Résistance : aussi nombreuses et décimées que les hommes, d'où la fermeture des maisons closes, et le droit de vote donné aux femmes par Charles de Gaulle. La Résistance a tout changé en France, sauf l'hypocrisie qui gangrène ces affaires où personne ne veut vraiment trouver de solutions... peut-être parce qu'il n'y en a pas où on les cherche.

Ipolia n'était pas abolitionniste, elle disait que l'abolitionnisme rendait les femmes plus dépendantes des souteneurs. Santini lui demanda s'il était préférable de faire alors de l'État un proxénète. Elle pensait que oui, car l'État avait des lois, moins inhumaines, en principe, que celles des gangsters. Elle défendait le modèle allemand, à l'opposé des modèles suédois et français, qui poussent l'abolitionnisme jusqu'à poursuivre pénalement le client, en théorie pour protéger les filles. Pas en pratique, hélas.

- Oui ! Rien ne marche. Ce n'est pas une raison pour ne rien faire !

- Surtout ne pas faire n'importe quoi !

- Toi, tu veux organiser le malheur. C'est comme si on disait aux Allemands, vos camps de concentration, il fallait les rendre plus attrayants, tuer plus propre ! C'est un peu particulier pour une humanitaire, non ?

- Je ne suis pas une humanitaire. Les humanitaires sont dangereux quand ils croient incarner le bien absolu. Je n'aime pas la vertu systématique en politique ! Au début du XXe siècle, les ligues vertueuses américaines ont réussi à prohiber la vente des alcools aux États-Unis. Résultat : le triomphe permanent de la mafia ! Je travaille avec des femmes qui se prostituent, souvent parce qu'elles ne savent pas faire autre chose pour nourrir leur famille. Une Ukrainienne diplômée gagne moins de cent euros par mois. Après qu'elle a payé à la mafia quatre-vingts pour cent de ses recettes, la prostitution lui en fait gagner dix à vingt fois plus : quel choix a-t-elle ? Je respecte son choix dans le monde qui est ce qu'il est. Je fais ce qui peut être fait pour que cette femme évite, autant que possible, les dangers les plus graves liés à son activité, et qu'elle ne soit pas exploitée par la mafia. Mais, après tout, on en revient toujours à la même question, quels sont les choix de cette femme ?

- Ah bon ! Payer 80% de ce que l'on gagne à la mafia, ce n'est pas de l'exploitation ?

- Ne me fais pas le coup de « l'exploitation de l'homme par l'homme », ici on nous l'a fait pendant plus de quarante ans. Je te parle de choix, un choix réaliste pour une femme : exploitée et presque riche, exploitée et pauvre. Alors quel choix ?

- Celui d'être moins riche, mais digne, de respecter son corps et sa vie. À vous suivre, l'argent est la seule motivation qui agite les êtres humains. Si c'était mon cas, je ne serais pas flic ; et si c'était le vôtre, vous ne seriez pas directrice d'une organisation non gouvernementale.

- Je suppose que, l'un comme l'autre, nous avons eu le choix. Et puis, la dignité ça s'apprend, ce n'est pas ce que les communistes nous ont fait connaître. Vous croyez que vos capitalistes ont fait mieux ? De toute façon, nous pouvons parler de ces affaires, mais rien ne peut changer le fait que ce qui existe existe, et ne peut pas être supprimé par simple amour du bien !

- Vous posez le problème en terme de choix, cela ne me convainc pas, quelle femme ayant le choix pourrait choisir la prostitution ? Une sur dix mille, cent mille, un million ? Pour moi, le problème est celui d'apprendre aux êtres le sens de leur dignité, et l'usage de leurs libertés. Croyez-vous en Dieu ?

- Non, plus depuis quelques années. En fait, depuis la chute du communisme. J'ai un ami prêtre, il me dit que je suis entrée dans ce que les mystiques appellent la nuit noire, où Dieu se cache. Rassurez-vous, je me sens très bien sans lui.

- Moi, sans ce que l'on appelle Dieu, sans lui je ne pourrais pas vivre un instant de plus.

- Pourquoi, lorsqu'on parle de Dieu, dit-on toujours, il, lui. Dieu est donc un mâle ?

- Là, je suis d'accord avec vous. On pourrait dire elle, mais alors, un autre que vous dirait que Dieu est femelle. Le mieux serait, comme en hongrois, d'avoir un neutre de majesté, qui dit le respect sans donner à Dieu mauvais genre.

- Vous voyez, Monsieur l'attaché de police, nous sommes faits pour nous entendre !

Elle avait souri. Un éclair dans la nuit. C'était comme si une autre femme venait d'apparaître. Il la vit, amour instantané. Nous sommes tous porteurs de personnalités hypothétiques : d'autres nous-mêmes, meilleurs ou pires, que nous pourrions être, et qui nous sont révélés lorsque des circonstances merveilleuses ou atroces les dévoilent. C'est pourquoi nous sommes indissolublement liés les uns aux autres. C'est pourquoi nous ne pouvons pas juger les autres, ils sont ce que nous aurions pu être, nous sommes une de leurs personnalités hypothétiques. L'amour fait éclore les personnalités hypothétiques, il le fait de façon durable, ou éphémère. Et parmi toutes ces personnalités

hypothétiques, il y a des personnalités pièges, des façons d'être qui détruisent l'être.

Jean Santini regarda les yeux d'Ipolia, un instant auparavant, il avait vu des yeux durs, gris sombre, froids comme un métal, plomb oxydé. Ils étaient d'un bleu limpide, sans ombre, brillants et doux comme un lagon protégé des tempêtes. Il remarqua la douceur de ses traits. La grandeur de sa bouche, que révélait son sourire qui relevait le coin de ses lèvres, dessinait un hamac où un ange baroque se balançait en souriant aux cieux. Deux fossettes soulignaient la tendresse du mouvement de ses lèvres. Il tomba dans son visage comme un homme à la mer. Baisers sel et flamme. La surprise de l'amour était une douleur, comme la reconnaissance d'un paysage longtemps espéré, le but d'un long voyage, une vision inscrite dans l'être qui la cherche depuis toujours, douloureux de ne l'avoir jamais trouvée, oublieux de la quête, qui a cessé d'être espérance ou regret. Et soudain, le paysage longtemps cherché est là, espérance oubliée retrouvée. Il avait enfin trouvé le visage paysage qu'il portait en lui, sa patrie secrète, le havre de tous ses navires, et des naufrages aussi. Il eut peur soudain. Une peur injustifiée, non pensée, comme issue de son corps, de ses entrailles. Il bafouilla, reprit son souffle après une apnée trop longue. Il se mit à tenir des propos d'une sociabilité niaise, comme un diplomate débutant qui vient de lire un traité de savoir-vivre qu'il imite de façon mécanique. Le plus étonnant, c'est encore qu'elle ne semblait pas le prendre pour un imbécile. Elle suivait ce qu'il disait, il s'entendait dire des mots : *séminaires*,

préliminaires, ouverture, personnalités, discours, introduction... Puis, il l'invita à l'opéra !

- Vous savez, je n'y suis allée qu'une seule fois !

- Moi non plus !

Là, il y eut enfin du silence. Le silence ne le gêna pas. Le silence scrute des trésors d'avenirs, la parole est prisonnière du présent. Il n'a jamais compris pourquoi il l'avait invitée à l'opéra. Il savait qu'à Prague, il y avait trois opéras, il n'en savait pas plus. Il n'y connaissait rien, il n'y était jamais allé de sa vie. L'entretien terminé (il avait promis à Ipolia de l'appeler quelques jours plus tard), il fut pris de panique.

Il se souvint que l'homo du service culturel était friand d'opéras ; le lendemain, par téléphone, il lui demanda conseil. Au bout du fil, l'autre ne comprit pas le sens de cet appel, d'un instant à l'autre, il développa un maniérisme « grande folle », dont, habituellement, il n'usait pas dans leurs univers professionnels communs. Même lors de ce repas d'ambassade, où il avait parlé de sa passion pour l'opéra, et de son désir de paternité par voie rectale. Le type était lancé, mais il y avait erreur sur la personne, et Santini se demandait comment sortir l'autre de son délire équivoque. Comme chacun, une des personnalités hypothétiques de Santini était un homosexuel, mais rien dans sa vie passée n'était venu donner vie à cette ombre. De plus, il était à un âge où son goût des femmes était prononcé, et justifié par les bonheurs reçus. Les goûts

érotiques de sa personnalité n'étaient plus hypothétiques, il avait choisi son camp. Le type du service culturel aussi, un autre camp. Pourtant, la conscience qu'avait Santini d'être porteur de personnalités hypothétiques lui permettait, sinon d'éprouver de la sympathie pour tout et n'importe quoi – surtout sur le riche terreau des perversions –, du moins de s'abstenir de juger de l'essence des êtres en interprétant leurs actes, surtout dans le domaine des pratiques sexuelles qui, en général, sont des affaires secondaires. C'est ce qu'il aimait dans son métier de policier. Les lois laïques sanctionnent les actes, pas le mystère de ce que les êtres sont. Pas philosophe pour un sou, l'homo des services culturels continuait son numéro de séduction pénible. Il étalait en couches épaisses des connaissances spécialisées, qui étaient presque autant de signes d'appartenance à la sous-culture homosexuelle, telle qu'elle se pratiquait dans son snobisme du moment : opéras baroques, les seuls vrais ; Gluck, à la rigueur ; Vivaldi, dépassé ; Mozart, oui, oui, *Così fan tutte* ; Galuppi, *L'amante di tutti*, le top, pas vrai ? C'en était trop, Santini comprit qu'il perdait son temps, il interrompit l'équivoque de ce numéro de séduction en annonçant tout de go qu'il voulait séduire une femme en l'emmenant à l'opéra, et qu'il avait voulu demander l'avis d'un connaisseur. Dépité, vexé de s'être laissé aller sur une fausse piste, l'autre passa du débit volubile au silence lourd. Puis lança : « Pff... il y a les journaux pour **ça** ! ». Il raccrocha. Difficile de dire ce que « ça » désignait. La presse tchèque était pleine d'annonces de péripatéticiennes agissant en associations ou en individuelles, qui promettaient aux chalands des variations sans grâce sur le thème du septième ciel, offrant un numéro de téléphone où

le chiffre 69 était répété autant de fois que possible, c'était fin comme un jarret de porc en choucroute servi dans une brasserie des mauvaises rues du quartier de Žižkov. D'après l'intonation méprisante de la voix de l'homo qui prétendait faire dans la subtilité, son « ça » désignait cette sexualité tarifée, dont les femmes du pays semblaient se faire une spécialité, du moins dans l'imaginaire d'un homo confirmé qui jugeait les femmes dégoûtantes ; sauf maman, peut-être. À chacun son obscurantisme.

Il suivit le conseil, regarda la presse de langue anglaise, le *Prague Post*, dirigé par un Français. Au Théâtre national, on donnait « La fiancée vendue » de Smetana, opéra tchèque en langue tchèque. Ce titre ne lui sembla pas très heureux, en la circonstance. Au Théâtre Nostic, ou Tyl, ou encore Théâtre des États, achevé en 1783 sur le modèle de celui de Berlin, on donnait Don Giovanni, où la première avait été donnée par Mozart en personne, en 1787 ; d'ailleurs, c'est à Prague, à la villa Bertramka que Mozart, notre frère en franc-maçonnerie, termina Don Juan, dont il avait commencé la composition dans la Vieille Ville, dans la maison « Aux trois lions d'or ». Santini écarta Don Juan, qui lui semblait mal venu pour commencer un grand amour. Restait l'Opéra national, près du musée de la Place Wenceslas. On y donnait Turandot, d'un certain Giacomo Puccini. Va pour Turandot, titre neutre qui n'engageait à rien. Il téléphona à Ipolia, lui proposa Turandot à l'opéra national, le lendemain soir. Pas de problème. Il partit acheter les billets. Il prit les billets les plus chers, bonne vision sur la scène, pas trop loin. Il pensa que la meilleure façon d'apprécier le spectacle, qui serait en Italien, était

d'écouter le disque, avant, pour comprendre l'histoire. Après avoir traversé la place Wenceslas, il entra dans le passage de Můstek, plein de boutiques, il demanda au disquaire le CD de Turandot, le vendeur lui demanda la version qu'il voulait : Del Monaco; Carreras ; Pavarotti ; Placido Domingo. Il choisit Domingo, dont le nom lui disait vaguement quelque chose, peut-être un collègue policier rencontré à Madrid, lors d'une mission ancienne. Il décida de rentrer à l'ambassade à pied, et de faire un détour, pour voir l'église Saint-Jacques, derrière Notre-Dame de Týn.

Saint-Jacques est l'église où Santino Aichel, le père de Jan Blažej Santini fut baptisé, le 23 octobre 1652. On est presque certain que le grand-père de Jan Blažej Santini, Antonio, le migrant italien qui avait épousé, le 6 novembre 1635, une jeune fille de Plzeň (Pilsen) participa, comme tailleur de pierre, à la construction des parties les plus nobles de l'édifice. C'était un pèlerinage sentimental que Santini voulait faire, il imaginait le baptême, les odeurs d'encens, le petit garçon, maigrichon, faiblard, déjà porteur de cette faiblesse congénitale qui fit mourir tous les Santini avant cinquante ans. L'orgue était-il déjà installé ? ... Pour sûr, il y avait moins de maisons dans la rue, l'église recevait plus de lumière. Elle était située dans le quartier tchèque de la ville, mais tout près du rempart au-delà duquel commençait la ville allemande. L'autre part importante de la cité était la ville juive, tout en dédales autour de la synagogue et du cimetière. Au XVe siècle, le roi Wenceslas IV avait fait abattre les remparts entre les villes tchèque et allemande, les deux populations avaient commencé des

querelles d'Allemand, alors le roi avait rétabli les remparts, pour avoir la paix. Entre les Allemands et leurs voisins, l'Union Européenne essaye de faire mieux, avec succès depuis plus de soixante ans. Encore qu'il semble que les Allemands aient utilisé l'Union Européenne pour renforcer leurs industries et désindustrialiser les autres. Dans l'édifice, Santini éprouvait une joie douce à l'idée d'être dans le lieu où le père de son homonyme du passé avait été un nourrisson recevant le baptême. Au cours de ses études et visites des œuvres de Jan Blažej Santini, Santini avait découvert dans l'œuvre de l'architecte une vertu que l'on n'attend pas dans une pièce d'architecture : de la tendresse dans la grandeur. Pampélička était morte, il ne savait que faire de cette tendresse, qu'il venait de découvrir, et dont le monde n'était pas fait. Il se sentait comme un inventeur de trésors qui n'arrive pas à convaincre les autres de sa découverte. Il redevenait un enfant, Santini l'architecte était son ami invisible et secret, avec lequel il s'émerveillait de voir enfin ce que l'apparente banalité des choses, qui semblent simplement être là, lui avait caché pendant si longtemps. Il avait retrouvé la splendeur des impressions premières, pas dans l'innocence sans défense d'un enfant, mais dans celle qui naît de la douleur du cœur, quand elle ne vous détruit pas. Pour lui, cela s'appelle l'acceptation de la mort dans la foi en Dieu.

En rentrant à l'ambassade, il remarqua à quel point la ville était en deuil. Certes, les banalités de la vie suivaient leur cours, les brasseries vendaient leurs bières : Plzeň, Kozel, Krušovice, Budvar, et des saucisses, du porc fumé, et

gras, avec du chou aigre, et du raifort... pourtant, il y avait de la tristesse partout. Le pire, c'est que cette tristesse seyait à la ville. Elle rappelait les morts, et les peuples ou communautés religieuses qui de la ville avaient été chassés : les catholiques par les hussites, au quinzième siècle ; les hussites et les protestants par les catholiques, après 1621 ; les Juifs, que les Allemands avaient exterminés en même temps que les Tziganes ; et les Allemands, après leur défaite de 1945. Un peu partout, on voyait les marques indélébiles de la présence de ces trois peuples et de ces quatre communautés religieuses qui avaient fait l'identité de la cité, et que l'on retrouvait dans l'œuvre de l'architecte gothico-baroque, Jan Blažej Santini Aichel. Son grand-père avait ajouté Aichel à son patronyme. *Aichel*, c'est le gland du chêne, en allemand. Les gens savants disaient que *Aichel*, *Akel*, *Aychel*... car les registres paroissiaux ont des orthographes différentes, venaient du nom germanique de la petite ville de Roveredo, Aichel, près de Lugano, d'où le grand-père Antonino Santini était originaire. Quoique seul, Charapatka est d'un avis différent.

Selon Charapatka, le grand-père Santini avait quitté Roveredo, au Tessin pour venir s'établir à Prague, à la fin de la guerre de Trente Ans, en un temps où la noblesse catholique victorieuse construisait de nouveaux palais et reconstruisait églises et bâtiments détruits par les guerres de religion. Les chantiers de Bohême attiraient architectes, maçons et tailleurs de pierre de toute l'Europe, mais surtout d'Italie, où le Baroque venait

de naître dans le triomphe de la catholicité romaine, et jésuite. Les Habsbourg avaient deux raisons de prendre Rome pour modèle : champions du parti catholique, ils voyaient dans Rome le siège du pape ; empereurs du Saint-Empire romain germanique, ils se voulaient les héritiers des empereurs romains, d'où leur intérêt pour l'Antiquité romaine, sa mythologie, son histoire, son architecture... que les fouilles archéologiques et autres recherches commanditées par les papes avaient permis de redécouvrir. Les cours européennes suivaient un modèle comparable, surtout si elles étaient dirigées par un prince catholique.

Comparé aux styles roman et gothique, le Baroque, influencé par l'Antiquité, fait dans l'exubérance d'une foi aimable, humaine, qui ne refuse ni les ors et les ornements, ni les excès de richesses étalées. Voire les exhibitions de sentiments, de chairs innocentes, peut-être, mais pas toujours chastes. On est loin des mortifications des Pères du désert, des tolérances malsaines de saint Augustin et de Luther, des dévotions illuminées de saint François... on entre dans le compromis avec la chair, on veut rendre la religion aimable, pleine de lumières venues du ciel, certes, mais qui éclairent la terre ; et puis on croit au libre arbitre, version jésuite de ce qui deviendra les libertés des Lumières. C'est qu'il s'agit, avant tout, de se démarquer des austérités et du déterminisme des fous de Dieu, qui, via l'exaltation gothique, ont conduit au schisme hussite, puis à Luther, et à

la Réforme. C'est un fait, la réaction catholique exécrera le gothique, associé aux hussites, aux protestants.

Les Jésuites veulent séduire les peuples, ils disent aux réformés de tous poils : vous voulez une religion engluée dans le péché originel, nous voulons une religion qui montre la voie de la rédemption heureuse ; vous voulez des lieux de culte sombres, nous allons mettre de la lumière partout ; vous voulez une Église pauvre et austère, nous allons mettre des ors partout ; vous voulez bannir les figures humaines dans les lieux de culte, nous allons multiplier statues, peintures, fresques ; et glorifier les sentiments extrêmes de la condition humaine, et les corps nus, innocents ou presque ; vous ne voulez ni saints ni pape, nous en ferons des statues colossales. C'est quand il n'est que le porteur de cette idéologie aimablement réactionnaire que le baroque est médiocre.

Le génie des hommes singuliers transforme le mensonge en œuvres d'art, qui, comme le fait la science, échappent à la médiocrité de l'idéologie. Pourtant, nous sommes redevables à cette idéologie chrétienne d'avoir ouvert en Europe une ère de liberté dans tous les domaines de la création. C'est ainsi que les génies du temps ont pu prendre leur vol, et créer le Siècle des Lumières.

Il y a dans le Baroque un compromis hypocrite entre le monothéisme catholique et le polythéisme de l'Antiquité. Hypocrite, car les Jésuites n'ont renoncé à aucune des austérités des Pères du désert, ils ont fait un repli tactique,

accordant quelques libertés aux hommes, pour sauver l'Église du naufrage de la Réforme, et de l'écueil du renoncement à la malédiction de la chair. Pour les Jésuites, il n'y a **que** continuité dans l'aventure de la chrétienté, mais la Foi doit savoir user des ruses de la raison, du mensonge séduisant, et de la force lorsqu'elle est le dernier recours. Les Jésuites veulent être plus malins que le malin pour ne pas lui abandonner les âmes, voilà la tactique. Le but, lui, demeure le même : que la lumière poursuive son ascension ! Car, par le sacrifice du Christ la lumière est revenue sur la terre, la mort est vaincue et la « Chapelle des miroirs » du *Clementinum* fait chanter la lumière dans un jeu de miroirs qui font rebondir les rayons du soleil jusqu'à illuminer l'autel du sacrifice. La continuité du gothique au baroque est celle du mouvement vers le haut, que les autels chantent dans la splendeur des matériaux, qui ne sont jamais assez beaux pour célébrer la splendeur et la joie de la foi. C'est la victoire momentanée de l'abbé Suger sur saint Bernard.

C'est là que Charapatka retrouve le grand-père Antonio Santini, celui qui ajouta Aichel à son nom. Comme les tailleurs de pierre du Moyen Âge, créateurs de l'art gothique, les tailleurs de pierre de l'époque baroque étaient payés à la pièce. Pour que l'on fasse le décompte des pierres qu'ils avaient taillées et sculptées, les ouvriers marquaient leurs ouvrages d'une signature gravée. Antonio Aichel, ou Akel, signait ses blocs d'un gland de chêne gravé dans la roche.

Rentré dans son nouveau logement de la rue Polska, Santini lut le livret de l'opéra d'un trait, puis il le relut en écoutant la musique.

Si, pour lui, tout était neuf, c'était, en fait, toujours la même histoire : un ténor tombe amoureux d'une soprano, un baryton fait des complications. Pourtant, dans Turandot, Puccini a brouillé les pistes. La soprano est une féministe, discrètement lesbienne, elle hait les hommes. Vieille malédiction : son ancêtre, une princesse chinoise a été violée, et tuée lors d'une attaque du palais par les barbares. La soprano, Turandot, est un peu dérangée, elle a fait un transfert, elle se prend pour une réincarnation de son ancêtre. C'est son problème, et un peu celui de son papa, un baryton chevrotant, l'empereur de Chine qui joue dans cette histoire un rôle insignifiant. Turandot est belle, et en plus, elle a quelque chose que les autres n'ont pas. Tous les princes veulent l'épouser. Et son papa veut la marier, selon son rang, et pour que sa fille rentre dans le rang. Sadique, elle a mis au point un numéro qui doit lui éviter le contact dégoûtant d'un homme, et, du même coup, venger le viol de son ancêtre. Les princes candidats au mariage doivent répondre à trois énigmes que leur pose Turandot. S'ils résolvent les énigmes, ils épousent, s'ils échouent, elle les fait décapiter par le bourreau : jouissance d'une lesbienne faisant castrer les mâles. C'est le marché. L'opéra débute par l'exécution d'un prince qui vient de rater son coup. Ça se passe à Beijing, sur une place près de la cité interdite. Dans la foule, il y a le ténor, le prince Calaf, un prince qui a dû fuir son pays dévasté, il a tout perdu. Dans la foule, par hasard,

il retrouve son vieux papa, qui, lui aussi, a fui, aveugle et guidé dans son exil par une servante, Liu. Elle est secrètement amoureuse du prince Calaf.

Santini trouvait l'histoire assez bien montée. Là, dès le début, l'histoire devrait s'arrêter : le fils a retrouvé son père, la servante au grand cœur a fait preuve de son dévouement, elle est amoureuse de Calaf, il est ruiné, rien ne s'oppose à ce qu'il s'occupe de son vieux papa et se fasse la servante qui ne rêve que de ça... Et qu'il abandonne Turandot à sa frigidité névrotique ! Calaf voit Turandot, de loin. Il tombe amoureux. Il se met à faire le contraire de ce qu'il devrait faire. Il veut épouser Turandot. Tout le monde lui dit qu'il est un imbécile, que le bonheur est à portée de main, et que choisir Turandot, c'est choisir la mort. Il est amoureux, il frappe sur le gong pour subir les épreuves. Turandot lui chante que les épreuves sont au nombre de trois, mais que la mort est une. C'est une façon de lui dire qu'il peut encore renoncer à l'épreuve parce que, un seul échec, et il est cuit. Lui, toujours aussi amoureux, répond que c'est la vie qui est une. Façon de dire à Turandot que dans son cinéma mortel elle n'a rien compris, que c'est la vie qui importe, pas la mort. En catimini, l'opéra se met à prendre un tour de conte philosophique, ou initiatique. Il est vrai que les trois épreuves sont en consonance avec l'initiation au premier grade de la franc-maçonnerie. On peut aussi penser à « la Flutte enchantée », opéra maçonnique par excellence, car la femme maléfique qu'est Turandot ressemble à la Reine de la nuit de l'opéra de Mozart.

Alors Turandot chante la première épreuve, le ténor chante la bonne réponse : l'espérance !

Le prince Calaf est un homme libre, il voyage léger, il a tout perdu, il est un réfugié, il n'a rien à perdre, tout à espérer. Il est naturellement un maître en déchiffrement d'énigmes. Turandot dit au héros : « Oui ! L'espérance, qui, toujours, trompe ». Une grande soprano dans le rôle-titre, comme Éva Marton, fait alors comprendre par la voix et par le jeu, que Turandot, elle aussi, espère, et désespère à la fois. Vient la seconde énigme.

« Comme la flamme, il scintille, mais il n'est pas flamme.
 « Il est parfois délire, et fièvre, fougue et ardeur.
 « Si rien ne l'excite, il devient langueur.
 « Si tu te perds ou trépasses, froid il est.
 « Si des rêves s'en emparent, il brûle, il flambe !
 « Il a une voix qu'en tremblant tu entends
 « Et le vif éclat du soleil couchant !

La réponse est chantée par le héros qui a élucidé l'énigme :

« Oui, Princesse, il flambe
 « Et, en même temps, si ton regard sur moi se pose
 « Il languit dans mes veines : le sang !

La foule applaudit à l'exploit. Furieuse, et heureuse peut-être, Turandot ordonne aux gardes de fouetter le peuple. Il faut être attentif à la réponse que donne Calaf. Cette réponse possède un lien, une correspondance baroque

avec la dernière énigme que Turandot va présenter. Comme si, dans la conscience ou l'inconscient de la femme en furie contre l'homme, la personnalité hypothétique de la femme amoureuse était déjà entrée. Vient l'énigme la plus belle, la troisième, où, à la fois, l'amour est dit et refusé.

« Cette glace qui te fait flamme
 « Et, de ta flamme, plus encore se glace
 « Transparente, et obscure
 « Si tu veux t'en libérer, plus esclave encore elle te fait
 « Si elle te prend pour esclave, Roi elle te fait

Là, le livret a prévu un suspense, le ténor reste coi, le peuple l'encourage. Liu l'encourage. Turandot, dans un premier mouvement de sa personnalité sadique, de sa personnalité piège, porteuse de la vengeance de l'ancêtre violée, essaye de déstabiliser le déchiffreur d'énigmes, dont elle raille la pâleur. Puis, ambiguë et sublime, elle l'encourage. Timide réémergence de la personnalité hypothétique de la femme amoureuse, elle reprend le point essentiel de l'énoncé, celui qui vibre de la même harmonie que la réponse faite par Calaf à la seconde énigme.

La réponse vient, splendide :

« Désormais, ma victoire t'a donnée à moi.
 « Ma flamme fond ta glace : Turandot !

Triomphe du ténor, triomphe de l'amour. Car Turandot est la réponse à l'énigme : vertige tragique, la princesse s'est

mise, elle-même, en énigme et en réponse, elle est à la fois le mal et le remède, la mort et la vie (« l'année dernière à Marienbad » en moins tarabascoté). Une fois encore, toute l'histoire devrait s'interrompre. Calaf a gagné, alors qu'il devait perdre. Mais, une fois encore, l'histoire va s'inverser. Le gagnant ne veut pas gagner, il veut être aimé autant qu'il aime.

Turandot est terrorisée à l'idée de revivre le viol de son ancêtre. Comme les féministes lesbiennes américaines, elle assimile le mariage et l'acte sexuel avec un homme à un viol. Elle demande à son papa empereur, et baryton, de la dispenser de son obligation. Le papa, trop heureux de voir, enfin, le bout du tunnel où s'usent ses yeux fatigués et la hache de son bourreau, répond que parole donnée est donnée, et cochon qui s'en dédit ! Alors vient le moment sublime où le spectacle s'achève, l'initiation commence.

On était dans la guerre des sexes, des liaisons dangereuses qui s'achevaient mal pour les mâles. On était dans la violence mimétique de René Girard : Calaf voulait la femme que tout le monde veut... jusqu'à la mort. La femme avait le pouvoir, elle en abusait, comme tout le monde en use en ces cas-là : car hommes et femmes sont en effet égaux et dans la grandeur et dans la médiocrité. Le ténor venait de répondre à la guerre par la guerre, il avait la victoire ; la femme, vaincue, en appelait au premier homme, au père. Appel rejeté. On entre dans autre chose. L'initiation à l'amour, par l'amour ; la subversion des hiérarchies ; le

pouvoir sans pouvoir. La musique va le dire, elle commence par reprendre le thème du pouvoir, qui était celui de Turandot énonçant ses énigmes. Ce thème musical est repris alors que Calaf dit à Turandot qu'elle lui a imposé trois épreuves et que, lui, ne lui en impose qu'une seule.

Et, là, la musique quitte le thème du pouvoir, pour chanter celui de l'amour : « Tu ne sais pas mon nom. Dis-moi mon nom. Dis-moi mon nom avant l'aube, et à l'aube je mourrai ! » Dans certaines circonstances, la quête du nom nous fascine, car elle devient un archétype de celle de l'amour. La victoire a changé de camp. Joie de Turandot qui, de vaincue, devient victorieuse, ou, pour le moins, reprend la main, c'est-à-dire la capacité de contrôler le jeu de la violence des désirs : « Je me donne à celui qui résout mes énigmes et je tue les autres ! »

La princesse est dans le jeu du pouvoir, pas dans celui de l'amour, ce royaume lui échappe encore. Alors, dans la nuit, en cruauté, Turandot part en quête du nom secret. Tout Beijing vit une nuit de terreur, les trois ministres de l'empereur tentent de fléchir Calaf, afin qu'il abandonne cette affaire, qui crée des problèmes à tout le monde. Ils lui offrent tout, richesses, femmes, mais Calaf ne suit pas une quête ordinaire, il veut Turandot, rien d'autre, et personne d'autre, même si les autres, offertes à la douzaine, ont seins, fesses, hanches, jambes, sexe, yeux et bouches de femmes. Le désir dans sa simplicité organique n'est pas le mobile de cet homme. Dans Pékin, personne ne dort. Calaf chante la certitude de sa victoire amoureuse : « *Vin-ceeer-roooo* ».

Turandot découvre le vieux papa, et Liu. Elle fait torturer Liu, qui, sans révéler le nom du jeune prince, avoue à Turandot qu'elle aime Calaf, et que Turandot, bientôt, aussi l'aimera. Puis, Liu se suicide. Calaf traite Turandot de tous les noms. Pourtant, la folie amoureuse de Calaf n'en décroît pas pour autant. Le sacrifice de Liu a rompu le sceau qui tenait une personnalité hypothétique de Turandot prisonnière ; petit à petit, l'amour va entrer dans la lumière. Cela advient, alors que le jour se lève. Turandot n'a pas découvert le nom secret, elle est amoureuse. Qui a gagné ? Qui a perdu ? Il n'y a plus de relation de pouvoir, alors l'amour dit son nom, Calaf avoue son nom à Turandot. Une fois de plus, le pouvoir de la victoire change de camp. Bref retour de Turandot à sa personnalité hypothétique sadique, elle exulte de connaître le nom secret. La lumière du jour est venue, l'empereur demande à Turandot si elle connaît le nom de l'étranger. Suspense, quelle personnalité hypothétique de Turandot va l'emporter ? Turandot chante le nom secret de l'homme :

« Je connais le nom de l'Étranger !

« Son nom est amour !

Ainsi s'achève le parcours initiatique. L'amour est le contraire du pouvoir. Aimer, c'est redonner le pouvoir à l'autre sitôt qu'il l'a perdu.

Un mystère dans ce tableau : Liu, dont le sacrifice total, sa vie, son amour, était nécessaire pour que Turandot accédât à sa personnalité hypothétique d'amoureuse, amoureuse d'un homme amoureux d'elle. Liu rejoue sur

scène la passion du Christ, comme un ultime message au-delà de tout message, la dernière énigme de l'amour, celle du sacrifice suprême, afin de donner aux Hommes l'usage de tous leurs dons cachés.

Santini était en larmes, perdu dans le désert de l'absence, tête basse, regard au sol, comme s'il avait cherché sur une pelouse imaginaire des fleurs de pissenlit. Il voulut téléphoner à Ipolia, arrêter toute l'affaire, reprendre son deuil où il était lorsqu'il avait renoncé à ajouter du temps présent au temps passé. Et puis, sans raison, il renonça à renoncer.

Il l'attendait devant l'entrée du Théâtre national, elle n'était pas en retard, elle arrivait à l'heure. Elle semblait venir de Vinohrady, elle avait passé l'immeuble qui, autrefois, abritait le Parlement communiste, et que le nouveau régime avait alloué à « Radio Liberté », héritière de « Radio free Europe », qui, au temps du communisme, diffusait messages, nouvelles, et musiques du Monde Libre : « *I can get **no**... satisfaction* ».

Elle était élégante, mais toujours en pantalon noir, manteau noir assorti. Elle avait changé de coiffure, plus de chignon, des cheveux libres, il s'aperçut qu'elle avait des cheveux couleur auburn, presque roux, il en fut touché. Il pensa qu'il avait toujours rêvé d'être amoureux d'une fille rousse. Cela n'avait pas de sens, peut-être un souvenir d'enfance, un paysage créé par l'inconscient. Il fut un peu agacé par cette joie qui n'avait pas de sens, elle ressemblait à

une conspiration de ses désirs inconscients. Lui, il était là, elle, elle marchait dans sa direction, et ce n'était pas par hasard, c'est pour lui qu'elle venait. Il éprouvait une joie bouleversante à l'idée du bonheur prévisible, surprise inévitable, certitude heureuse. Elle souriait, le sourire qui lui avait révélé son visage, celui où un ange baroque tend un hamac au coin de ses lèvres.

L'opéra fut décevant, les chanteurs n'étaient pas à la hauteur. Ils souffraient de la comparaison injuste que Santini faisait, presque malgré lui, avec ceux qui interprétaient les rôles dans la version qu'il avait écoutée la veille, sur CD. Difficile de chanter la mort de Liu après Barbara Hendrix ; *nessun dorma* après Placido Domingo, et tout Turandot sans les subtilités d'Éva Marton, ou la puissance de Maria Callas. Et puis, Turandot n'est pas un opéra comme les autres. Le Maître, Giacomo Puccini, est mort alors qu'il venait d'achever de composer la mort de Liu. Ce n'est pas tout, Puccini avait vu en rêve son ami Paganini, sur la scène de la Scala, disant devant le public : « C'est ici que la vie du Maître s'est arrêtée ».

Lors de la première, à la Scala, après avoir interprété la mort de Liu, Paganini est monté sur scène, et a prononcé la phrase que le Maître avait entendue en rêve, plusieurs mois avant sa mort. Pendant des années, des puristes ont arrêté l'opéra à la mort de Liu. C'est un bon compositeur de l'époque, Franco Alfano, qui, un peu plus tard, acheva l'opéra en suivant les indications laissées par Puccini. Il a

réussi, même si son nom n'est resté dans l'histoire de la musique que pour cette œuvre d'achèvement du travail d'un mort génial. Et puis, la mort de Liu n'est pas une affaire ordinaire. Elle rappelle celle de la servante amoureuse du Maître, séduite, victime de la jalousie de la femme légitime de Puccini, qui renvoie la bonne, qui se suicide. Beaucoup de morts pour une œuvre qui, miraculeusement, ne cesse, au-delà de la mort, de célébrer la vie.

L'histoire commence la nuit, sous la lune blafarde qui est le luminaire d'Hécate. Après que Turandot a rencontré la lune des mystères de la vie animale et végétale, celle qui est en intelligence avec Diane, l'histoire s'achève alors que le jour se lève, dans la lumière du soleil lorsqu'il illumine la « chapelle des miroirs » du *Clementinum*. C'est une histoire ascendante, comme une pièce d'architecture.

Ipolia n'avait pas compris l'histoire. Même si un télésouffleur faisait, en haut de la scène, une traduction simultanée des paroles chantées, elle avait manqué la dimension initiatique de l'histoire. Elle n'avait vu qu'une banale histoire d'amour, exotique et plaisante, sans plus. Santini se demanda s'il était décent d'expliquer à Ipolia ce qui lui avait échappé.

La pensée maçonnique enseigne qu'une pensée symbolique ne s'enseigne pas ; elle se ressent, d'une façon qui n'est pas totalement rationnelle ; et, sans ce « ressentir », il n'y a pas compréhension, mais illusion. D'où

le danger des explications, elles donnent trop d'importance à la raison. D'où le danger de l'absence d'explication, elle donne trop d'importance à l'irrationnel, qui conduit au n'importe quoi. On n'entre pas sans risque dans la zone du passage à la lumière subtile. Mais l'amour était plus fort que la sagesse, il expliqua, elle lui en sembla reconnaissante, elle le remercia, elle dit qu'elle ne savait pas qu'il y avait une telle profondeur dans cette histoire. Santini fut touché par cette remarque, il fut sur le point d'en faire plus, et trop, de lui citer saint Paul: « La sagesse crie sur la place publique, mais personne ne l'entend ! ». Il s'arrêta au bord de cet aveu qui cherchait à partager un trésor spirituel avec la femme qu'il aimait.

À défaut de découverte spirituelle, il semblait possible de s'avancer plus avant dans le désir, sage approche du plaisir. Quoi de plus naturel que de l'inviter à dîner après le spectacle ? Il y avait un restaurant agréable derrière l'opéra. On y servait de bons vins tchèques et du bon poisson. Le repas fut plaisant. Ils se parlaient avec facilité, sans apparence de plan préconçu, pour le plaisir d'un échange d'idées. Elle jouait le jeu de la séduction d'une façon étrange. Dans les nuances de ses sourires, des gestes à demi ébauchés, des battements de paupières, une façon d'observer les mains, la bouche, et même les fesses de l'homme lorsqu'il quitta un instant la table. Elle parvenait à donner à ce jeu une sorte de nouveauté surprenante. Deux jeunes femmes traversèrent le restaurant, elles avaient cette beauté éclatante et veule que l'on voit sur certaines belles filles tchèques. Le visage d'Ipolia se métamorphosa devant

Santini médusé. Elle était redevenue l'image de Madame la Directrice d'organisation caritative, austère, froide, ne manquait que le chignon tiré sur des cheveux luisants et raides, seuls les yeux lançaient une lueur de feu. Pendant une fraction de seconde, elle fut laide, une laideur étrange, qui bouleversa Santini. Nuit instantanée, si brève, qu'elle aurait pu ne jamais exister, comme l'illusion de la nuit entre deux battements de cils. Un rien dans l'immensité du temps. Puis, voici qu'elle est à nouveau ce paysage intérieur qui le fascine. Son amour, pour toujours.

Il proposa de la raccompagner.

- J'habite tout près, dans Vinohrady !
- Moi aussi, rue Polska !
- Moi aussi, à quel numéro ?
- 26
- 24

Ils s'émerveillèrent de cette coïncidence qui donnait à l'amour commençant une aura de prédestination. Ils marchèrent côte à côte. Bientôt, il passa son bras sous le sien pour, inconsciemment, tisser l'harmonie de leurs pas. Mauvaise surprise, il n'y avait pas accord spontané de leurs rythmes. Le souvenir de Pampélichka lui poigna le cœur. Il aurait dû abandonner, mais l'amour était plus fort que l'intuition. Il fit des efforts pour accorder son pas aux siens, et, à l'inverse, elle s'efforça de prendre son rythme. Arrivé au numéro 26, il lui demanda s'il pouvait monter chez elle. Elle hésita ; une fois de plus, elle changea de visage, il le

devina plus qu'il ne le vit dans la pénombre de la rue Polská (« polonaise », en Tchèque). Finalement, elle répondit non. Il l'entraîna vers le numéro 24, elle eut comme une vague résistance, puis accepta de monter chez lui, au quatrième étage, sans ascenseur. Il y avait de la banalité dans l'air, il lui proposa un verre, elle demanda de l'eau, puis une tisane, tilleul-menthe, c'est tout ce qu'il avait. Il ne la désirait plus, il ne souhaitait que lui parler, il orienta la conversation sur l'attentat de la rue Valdštenjská. Il lui demanda si elle avait de la famille, ou des amis parmi les victimes.

- Ma famille vit en Moravie, à Mikulov, avant, nous étions à Brno, je suis seule à Prague. Nous avons aussi vécu en Bohême à Hradec Kralové, c'est là que j'ai commencé mes études d'assistante sociale, deux ans avant la chute du communisme. Je suis venu les terminer à l'université de Prague.

Il comprit qu'elle était très jeune, pas même trente ans. En raison de ses responsabilités, il avait toujours pensé qu'elle était plus âgée.

- En tout cas, cet attentat est une histoire de fous. Nous n'avons rien à faire dans ces histoires. Nous n'avons jamais colonisé personne. D'accord, notre Président aime les Américains, mais ce n'est pas une raison pour nous massacrer.

- Ce n'est que la continuation d'une guerre qui a commencé le 11 septembre 2001, et qui va se

poursuivre dans le monde entier, pendant cent ans peut-être.

- Alors, vous les Français, vous allez souffrir !

- Pourquoi ?

- J'ai lu un article qui disait que trente pour cent de votre population est arabe et qu'elle veut vous détruire à cause de la guerre d'Algérie et d'autres choses... la colonisation, je crois ?

- J'espère que les choses ne sont pas aussi simples, ni les Arabes aussi nombreux.

- Moi aussi, parce que dans ce pays nous n'avons presque pas d'Arabes, mais ils ont pourtant fait sauter un quartier de Prague, alors avec trente pour cent, vous voyez les dégâts.

- Reste à savoir si tous les gens que l'on appelle des Arabes sont vraiment des Arabes qui se comportent comme des terroristes.

C'était là que Santini se demandait si le colonel Lombard avait raison lorsqu'il disait que les arabomusulmans étaient régis par des mouvements de masse, un peu comme les Allemands. Que pendant des siècles, ils pouvaient rester tranquilles, mais que, si les peuples voisins faisaient preuve de faiblesse, ils se levaient pour tenter de

tout conquérir, ou détruire. Le Colonel disait que cela leur arrivait une fois tous les deux siècles, lorsqu'un Mahdi, un envoyé d'Allah, disait qu'il venait remplir le monde de justice comme il avait jusqu'à présent été rempli d'iniquité. La dernière fois qu'ils avaient fait le coup, c'était dans la première moitié du dix-neuvième siècle, des Mahdis avaient été vaincus un peu partout, en Russie, en Orient musulman, avec l'aide des Turcs parfois. Donc, ils revenaient à la charge au début du vingt et unième siècle, c'était normal.

Ipolia ne semblait guère concernée par ces affaires. L'attentat de Prague lui était un accident qui, en raison du nombre insignifiant d'arabo-musulmans établis sur le territoire tchèque, ne devait pas avoir de suite. En elle, il décelait aussi l'insouciance de la jeunesse, qui connaît son temps, ou croit le connaître, en pressent les limites, et ne veut laisser personne lui gâcher sa jeunesse. Après que la tisane fut finie, il raccompagna Ipolia au numéro 26. Il la laissa devant sa porte.

Chapitre VIII

J'ai honte pour lui de devoir écrire que vint un jour où il se demanda s'il aimait Ipolia davantage que Pampélichka. Je ne sais pas d'où nous vient cette sottise habitude de mesurer un peu tout... surtout ce qui ne se mesure pas. Ça commence très tôt, avec les enfants qui vous disent qu'ils vous aiment de la terre à la lune aller-retour, etc. Chez les enfants, on pardonne cette tentative de mesurer ce qui n'est pas mesurable. Chez Santini, ce délire comparatif lui venait peut-être de son métier, on l'on compare sans cesse les techniques criminelles pour les mieux combattre. À contrecœur, la question venait le hanter, comme un regret. Le regret de se poser la question et celui, bien différent, d'avoir été mis en situation de se la poser. Il cherchait à en éluder la réponse qui passait sa capacité de comprendre les émotions de deux chocs amoureux. Alors il s'enfonçait davantage dans la confusion en se disant que Pampélichka était douce, intelligente, cultivée, qu'elle avait un humour inimitable, exprimé parfois par une gestuelle qu'elle seule pouvait produire : une mimique, un sourire, un battement de cils, un mouvement des bras et de tout son corps... il ne s'était jamais ennuyé un instant avec elle. Puis, il constatait que l'usage de l'imparfait joint à la litanie des qualités d'une femme aimée est le premier pas vers le désamour. Dieu

merci, surgissait alors l'arme de dissuasion absolue de l'oubli amoureux : elle faisait l'amour comme une reine ! Expression traditionnelle en français. Comme d'autres expressions figées, quelle que soit son origine, par sa pérennité, une connaissance de l'inconscient y est exprimée. Que peut vouloir de plus une reine ? Pour l'imaginaire, elle est au sommet de l'ordre social de ce monde, elle ne peut ni monter ni descendre. Dans l'imaginaire de l'animal social que nous sommes, la reine est la femelle la plus libre qui se puisse concevoir. Il est normal qu'un être aussi libre laisse libre cours à toute sa fantaisie amoureuse. La Grande Catherine de Russie en fut un parfait exemple.

Toutes les femmes n'accèdent pas à cette forme exquise de souveraineté sur leur corps et sur leurs désirs. Leur visage alors s'éteint, le pouvoir du désir les quitte. Pourtant, celles qui y parviennent ne sont pas aussi rares qu'on le pourrait croire. Pampélichka était reine, alors elle le faisait roi, comme l'énigme élucidée par Calaf. Après de longues errances parmi les questions vaines, Santini était heureux de reconnaître que rien ne sera oublié lorsque l'amour est véritable. La clef de ses tourments était dans ces personnalités hypothétiques que seul le choc amoureux peut faire surgir. Comme avec Hélène, son premier amour qu'il avait aimé sans raison, parce que c'était elle, parce que c'était lui, alors même que l'un et l'autre ignoraient tout de l'amour. Il ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait, elle non plus, ce n'était pas nécessaire, ils s'entr'aimaient, tout simplement. Ils avaient onze ans. Santini avait oublié le visage d'Hélène. Il en conservait l'empreinte. Dans sa

mémoire, elle était blonde, les cheveux ondulés, presque bouclés, ses yeux étaient bleus. Beaucoup plus tard, il retrouvera une photo en noir et blanc, un peu surexposée. Les souvenirs sont gris, sauf si Corot les peint, « *Un souvenir de Mortefontaine* ». Sur le tableau, on voit sa sœur enfant, Hélène, et Jean Santini. Les cheveux d'Hélène sont clairs, presque bouclés, elle a, vraisemblablement, les yeux clairs. Ce qui frappera Santini, c'est le sourire d'Hélène, il ressemble à celui d'Ipolia : ce hamac où repose un ange, deux fossettes au coin des lèvres.

Le grand amour de l'âge adulte, celui qui vous révèle des personnalités hypothétiques dont vous ignoriez l'existence, ce grand amour, s'il survient, n'est-il qu'un souvenir d'enfance, une gratification dont le corps a gardé l'empreinte, et qu'un stimulus qui ressemble à celui du passé soudain réveille ?

Répondre oui, répondre non, c'est ne répondre à rien. Le sourire d'Hélène n'est pas le premier sourire qui pouvait devenir un paysage intérieur de Jean Santini. À ce compte, Santini aurait dû être amoureux des femmes qui ont le sourire de sa mère, premier sourire gratifiant de son existence, celui qui, peut-être, détermina le reste de sa vie, mais qui ne détermina pas de façon évidente un paysage intérieur qui, chez lui, provoque l'amour fou, le grand révélateur des personnalités hypothétiques. La question demeure, pourquoi le sourire d'Hélène, et pas celui d'une autre ? L'amour n'appartient pas seulement au domaine physique, il est aussi métaphysique. Saint Bernard et ses moines ont raison. L'amour cherche toujours à s'élever dans

ses trois âges : le commencement, la progression, la perfection. Si le chemin de la perfection ne s'ouvre pas, les amants entrent sur les voies de la perversion : recherche de nouvelles sensations érotiques, nouvelles positions, drogues, variations qui toutes se heurtent aux limites certaines de ce que la matière donne à l'imagination, même si l'une et l'autre sont fécondes. D'où la lassitude qui, invariablement, naît des répétitions imaginatives, mais bornées, de l'érotisme. D'où les drames.

La folie amoureuse fait surgir des personnalités hypothétiques qui, pour le meilleur et pour le pire, dépendent aussi de **qui** l'on aime. Un des plus grands philosophes des deux siècles du Baroque, Baruch Spinoza, n'écrit-il pas : « ... Toute notre félicité et notre misère dépendent de la seule qualité de l'objet auquel nous sommes attachés par amour » (*De la réforme de l'entendement*, 1661). Parmi ces personnalités hypothétiques, certaines sont compatibles avec celles que l'amour a fait éclore chez l'autre, d'autres ne le sont pas. Certaines sont éphémères, d'autres sont durables. Certaines sont des pièges. Et ce qui se produit dans l'un se produit aussi dans l'autre. La façon dont les amants rendent leurs chaos mutuels compatibles fait partie de l'aventure de l'amour, de ses épreuves, de sa progression. La progression est moins difficile si les chaos mutuels engendrés par le surgissement des personnalités hypothétiques sont moins grands. L'amour commençant est-il alors moins grand ? Peut-être...

À en juger par les désordres qu'il créait en lui, Jean Santini avait rencontré l'amour fou. Comme avec Hélène. Le

désir en plus. Avec Hélène, le désir n'était pas de leur âge. Les hormones étaient en sommeil. Quand ils voyaient des grands qui s'embrassaient sur la bouche, et même **dans** la bouche, ils en étaient dégoûtés. Ils s'étaient promis de ne jamais le faire. Ils aimaient sentir leurs corps l'un près de l'autre, ils aimaient se tenir la main, se parler, dormir ensemble : c'était arrivé plusieurs fois, pyjama et robe de nuit. Avec gravité, ils avaient comparé les différentes anatomies de leurs bas-ventres, et touché, mutuellement impressionnés par la différence de l'autre. Et puis Hélène était partie, pour toujours. Ils ne s'étaient jamais revus.

Ipolia, au début, longue période d'amour sans sexualité affirmée. Pendant plusieurs mois, ils se sont rapprochés l'un de l'autre. Ils étaient voisins, ils se rendaient visite avec facilité. Comme au temps d'Hélène. En fin de semaine, il leur arrivait de faire un voyage ensemble, jamais très loin, une demi-journée, une journée, afin d'éviter le problème de la chambre d'hôtel. Ipolia travaillait beaucoup, - trop! - elle travaillait souvent le samedi, elle ne prenait pas tous ses dimanches. Parfois, elle avait des réunions à Brno, la capitale de la Moravie ; à Vienne, en Autriche ; à Budapest ; à Londres. Elle partait alors pour quelques jours. Elle revenait épuisée de ces voyages, revêche, les lèvres pincées, laide parfois, sa laideur étrange... androgyne. Elle pleurait dans ses bras, il ne savait pas comment la consoler. Et puis, soudain, au détour d'une caresse, sur son visage de jeune fille le sourire de l'ange revenait, les lèvres se détendaient ; à nouveau, la bouche devenait grande et pleine. Comme le soleil, l'amour se levait. De façon surprenante, cet amour

qui allait croissant était sans fixation sexuelle, mais rempli de sensualité, avec une sorte de retenue, de délicatesse dans le désir. Jean Santini achevait son deuil. Ipolia explorait une des personnalités hypothétiques que cet amour inattendu avait en elle fait surgir : une femme amoureuse d'un homme. En ces domaines, elle manquait d'expérience, en amour comme à propos des hommes. En général, elle aimait les femmes, comme on aime la glace au chocolat. Dans le domaine des sentiments, elle était plus équivoque : la futilité de ses amantes l'agaçait assez vite, elle préférait les étreintes furtives, dans les boîtes spécialisées de Prague, ces lieux de rencontres pour femmes, où un slogan publicitaire annonçait qu'*il pouvait se passer n'importe quoi !* Si l'art publicitaire est d'annoncer pour certain un effet désiré, c'était réussi. Elle connaissait aussi les boîtes de Vienne, de Budapest et de Londres. Elle aimait les rencontres sans lendemain, elle méprisait les femmes qui s'attachaient à elle. Elle était une séductrice.

Notre frère en franc-maçonnerie, Casanova, a rédigé ses mémoires « Histoire de ma vie » pour tromper son ennui au château de Duchcov en Bohême, où il est mort en 1798 âgé de soixante-treize ans. Le château de Dux fut construit entre 1675 et 1685 par Jean-Baptiste Mathey pour l'archevêque Friedrich von Waldstein ; à la fin du XVIIIe siècle, il était une des résidences du comte Johann Josef von Waldstein, un franc-maçon actif en son temps qui, en 1785, accorda asile et protection à Casanova vieillissant. Casanova avait été initié à la franc-maçonnerie en la belle ville de Lyon, en 1750. Son parcours maçonnique semble parfois avoir été

orienté plus par l'arrivisme et l'appât du gain, licite ou non, que par l'aventure spirituelle qui, à la même époque, féconde l'œuvre de notre frère Mozart. Mozart avait été initié à Vienne, dans la loge « La Bienfaisance », dans le temple de la loge « La Vraie Concorde », le 14 décembre 1784. Casanova apparaît à la fois intelligent, cultivé, cynique et sentimental dans ses mémoires ; ce n'est pas lui qui sert de modèle à Ipolia dont le modèle fut Don Juan, le héros de Tirso de Molina, de Molière, de Mozart, le mythe de tout le monde, dont Casanova fut l'imparfaite copie. Don Juan n'est pas sentimental, il est un prédateur sexuel ; ce que Casanova n'est pas. Dans le domaine de l'esprit, son cynisme et sa soif de connaissance sont les équivalents de son insatiabilité charnelle. Par cet appétit de vie, Casanova n'est pas sans dignité, même quand il lui arrive d'en manquer.

Ce n'est pas de son propre chef qu'Ipolia avait pris Don Juan pour modèle. Au début de sa vie de femme, Lesbos n'était qu'une personnalité hypothétique parmi d'autres, une personnalité piège, peut-être ; mais peut-être pas. Sa rencontre avec Pavel avait été déterminante. Pavel était le plus beau garçon de Hádec Králové, une petite ville du nord-est de la Bohême, chef-lieu de la région qui aujourd'hui porte son nom. Une ville historique, dont le nom signifie : « la ville fortifiée des reines », c'est là, en effet, que les reines de Bohême venaient vivre leur veuvage, et mourir. Ipolia y avait terminé ses études secondaires. Toutes les filles étaient amoureuses de Pavel, qui avait toutes les filles qu'il voulait. Banale histoire d'un coq de

village et des poules qui l'accompagnent. Certes, Hádec Králové n'est pas un village, mais une petite ville, de plus de cent mille habitants, elle possède un musée ; quelques bâtisses qui datent du Moyen Âge ; quelques statues de Jan Nepomucký et les restes d'un château... du presque rien alors enrobé de communisme. À la fin des années quatre-vingt, personne ne savait que le communisme disparaîtrait bientôt. Il était un malheur supportable, auquel la majorité de la population s'efforçait de s'habituer. Une minorité était au Parti, une minorité était dans la dissidence. Cela pouvait durer mille ans, comme le Reich allemand...

Parmi les zones de liberté que les communistes laissaient à leurs sujets, il y avait la boisson et le sexe. Les sujets ne se privaient ni de l'un ni de l'autre. Pour le sexe, il y avait un peu d'hypocrisie. Impossible, par exemple, de dire que Lénine, le grand Lénine, était mort de la syphilis, dans l'accompagnement charitable de son infirmière qui lui dispensait ses dernières branlettes. Impossible. Mais, là, le sexe flirtait avec la politique. Pour le reste, à la condition, pour les hommes, de rester dans l'hétérosexualité, et dans une relative discrétion, tout était possible. Pour les femmes, c'était plus compliqué.

Chaque pays communiste avait son alcool fort : vodka, un peu partout ; l'alcool du pays dominant s'imposait naturellement aux pays dominés - à la même époque, le whisky poursuivait sa conquête des marchés de l'Ouest ; wodka, en Pologne : variation nationale sur le thème distillé

par le grand rival slave ; *slivovice*, en Yougoslavie et en Tchécoslovaquie, *chacha* en Géorgie... cognac en Arménie. À la fin des années quarante, Staline avait ordonné à une coopérative arménienne de fabriquer un cognac à 70 degrés d'alcool, pour réchauffer les cœurs des agents du NKVD qui gardaient les camps de concentration de la péninsule de la Kolyma. Il y avait aussi toutes les variétés locales de vins et de spiritueux, la Becherovka de Karlovy Vary, et partout, pivo, pivo, pivo ! La bière, très bonne en République tchèque, au point que la ville de Plzen (Pilsen, en allemand), a donné une technique de brassage particulière, utilisée aujourd'hui dans le monde entier. L'alcool coulait à flot, comme pour faire passer les lourds discours de la propagande. Sauf vers la fin, lorsque Gorbatchev, effrayé par les coûts de l'alcoolisme sur la santé publique, voulut réformer le communisme et tarir les sources de la Vodka. Ce fut la fin du communisme.

La pratique du sexe était une affaire moins sociale que la consommation d'alcool (pas question de faire des partouzes comme dans la bourgeoisie française), son incidence sur la santé publique était faible (c'était avant le sida). La luxure continua à tout va. À cette époque, une histoire drôle circulait dans le monde communiste (les histoires drôles étaient des espèces de « samizdats » de transmission orale et relativement inoffensifs, mais selon le Code pénal ils pouvaient quand même vous conduire en prison pour « menées antisoviétiques »). La voici : Raïssa, la femme de Gorbatchev, le Premier Secrétaire du Parti Communiste de l'URSS, est au lit avec Édouard

Chevardnadze, il était le ministre des Affaires étrangères de l'URSS, il deviendra le président de la Géorgie indépendante. Gorbatchev rentre prématurément chez lui, Raïssa dit à Chevardnadze qu'il doit se rhabiller au plus vite, et partir. Chevardnadze : « Mais pourquoi ? Raïssa, on n'a rien bu ! » Chez les Tchèques, il n'y eut jamais de limitations dans ces domaines : on buvait sec et on baisait, presque, aussi sec. C'était là le hic, l'amour manquait de charme, on cherchait à faire jouir la bête. Avec l'alcool, on cherchait à l'abrutir. Pour jouir, c'était, comme toujours, assez rapide chez les hommes, plus délicat et complexe chez les femmes. Alors, elles se sont mises à s'amuser entre elles. Sur ce plan, les communistes étaient aussi bornés que les victoriens : s'ils abhorraient l'homosexualité masculine, ils ignoraient et jugeaient impossible l'homosexualité féminine. Comme Virginia Woolf, et bien d'autres en Angleterre, les dames de l'Est en ont profité. On ne peut pas parler d'une tradition d'homosexualité dans le mouvement prolétarien, sûrement pas chez les bolcheviks, hypocrites, luxurieux, machos et prudes. Les mencheviks et les trotskistes étaient plus libres dans leurs débordements, d'où les injures du type « vipère lubrique » portées contre eux par les juges lors des procès de Moscou. Une de ces femmes libres, féministes et mencheviks, Alexandra Kolontaï, agaçait Lénine par son militantisme féministe, et par le nombre de ses amants, dont il n'était pas : elle aimait les hommes grands et forts. Beaucoup plus tard, lorsque Staline commença ses grandes purges, il élimina tous les compagnons et amants mencheviks de la Kolontaï, mais pas elle, qui, lassée des hommes, mais pas encore des femmes, eut l'honneur d'être la première femme qui eut le titre d'ambassadrice en

Europe. Nommée par Staline, en Norvège, au Mexique, en Norvège à nouveau, la Kolontaï devint ministre plénipotentiaire de l'URSS en Suède de 1930 à 1943, puis Ambassadrice dans ce même pays, jusqu'en 1945. Après Stockholm, elle vint honorablement mourir à Moscou, en 1952, un an avant Staline. Pourtant, avec la Kolontaï, Vichinski avait sous la main une « vipère lubrique » de premier choix, mais Staline ne lâcha jamais la meute du grand inquisiteur sur la Kolontaï, et même Charapatka ne sait pas pourquoi. Au jugement de l'histoire, quand elle tend à devenir une science, il est dit que Staline épargnait quelques-uns de ses ennemis parmi les plus faibles, non par magnanimité, mais par système, afin que cette touche d'irrationalité dans la terreur la rende plus efficace.

Dans la morne petite ville de Hádec Králové ; où tout était gris ou sombre - sauf le rouge obligatoire des jours de fête - ; où le communisme allait son train-train de 1^{er} mai en 1^{er} mai, avec fanfare, place du jet d'eau, discours triomphants et défilés des jeunesses communistes (dont Ipolia ne faisait pas partie), la passion amoureuse pouvait mettre le quotidien en couleurs. Pavel, l'inaccessible trop accessible Pavel, était un choix évident pour une fille de la trempe d'Ipolia. Elle l'avait aimé de toute la force d'un premier amour qui ne sait rien de l'amour, et croit qu'il suffit d'aimer à la folie pour être payé de retour. Comme l'on sait, ce n'est pas à Hádec Králové que Casanova commença à rédiger ses Mémoires, mais à une centaine de kilomètres de là, plus à l'ouest, au château de Duchcov (Dux en allemand). Casanova fut avant tout un homme amoureux de

tout ce qui fait le féminin, il écrit dans ses Mémoires cette réflexion profonde sur le premier amour d'une jeune fille : « Une fille innocente qui malgré ses quatorze ans n'a jamais aimé, et n'a pas vécu en société avec d'autres filles, ne connaît ni la violence des désirs ni tout à fait ce qui les fait naître, ni les dangers des tête-à-tête. Quand l'instinct la fait devenir amoureuse d'un homme, elle le croit digne de toute sa confiance, et elle pense de ne pouvoir se faire aimer qu'à force de lui faire connaître qu'elle n'a pour lui aucune réserve. » Si Casanova respecta, presque, l'innocence de la jeune C.C. qu'il évoque dans ces lignes, Pavel n'eut pas cette semi-délicatesse... Ipolia, il est vrai, n'avait plus quatorze ans ; mais à dix-sept ans, elle avait alors, en son temps, la maturité relative d'une fille de quatorze ans du XVIIIe siècle. Au début, Pavel, en Casanova provincial, avait été subjugué par la passion de la jeune fille, il était entré dans le jeu des miroirs que chaque amant tend au narcissisme de l'autre. Puis, il s'était lassé, avait repris ses vagabondages sexuels, sans rompre pourtant avec Ipolia, qui, à son insu, était passé du statut de poule préférée du coq, à celui, modeste, de volaille recevant des saillies ordinaires. Pourtant, aveuglée dans sa passion monocorde, Ipolia avait eu besoin d'un an pour comprendre qu'elle était trahie. Lorsqu'elle comprit l'outrage, il y eut une tentative de suicide, suivie d'une longue période de dépression. Elle était de ces êtres, hélas, qui ne se remettent pas de la trahison de leur premier amour.

Une personnalité hypothétique peut naître de presque n'importe quoi : un drame, une joie, un choc physiologique,

une maladie, une guérison, une vision fulgurante, un rêve extraordinaire, une intoxication, un endormissement lent de la conscience, son éveil... Les personnalités hypothétiques sont parties au mystère de la vie, elles entrent dans ce jeu subtil que la matière entretient avec l'invisible : Moïse n'était qu'un prince égyptien d'origine juive avant qu'il n'entendît en rêve Dieu lui ordonner de conduire son peuple hors d'Égypte ; Mohammed n'était que le jeune mari fauché et frustré d'une riche veuve avant qu'une crise existentielle ne le conduisît dans une caverne où une vision et un ange lui dictèrent les versets du Coran ; Ipolia n'était qu'une jeune fille amoureuse d'un beau jeune homme, avant que celui-ci ne la trahisse dans une histoire banale à pleurer. Nous avons le destin que nous pouvons et que nous voulons. C'est dans le subtil entre-deux qui sépare pouvoir et vouloir que se place la présence, ou l'absence, de ce que nous appelons Dieu. Dieu accompagne Moïse sur sa route, puis se retire avant que Moïse n'atteigne la terre promise ; Il illumine Mohammed, puis se retire sitôt que Mohammed a fait de son vouloir un pouvoir sur les hommes et sur les femmes ; Il n'a pas rendu visite à Ipolia. Perdue dans sa douleur, elle n'a pas su ouvrir d'autres portes que celles de la vengeance : Turandot. Nul ne sait pourquoi elle résolut de faire ce que faisait Pavel : séduire des femmes, sans les aimer. Elle y trouva un plaisir et un confort certain. Une insatisfaction, aussi, qui, pour un temps, fut masquée par la chute du communisme, qui coïncida avec la fin de ses études en sciences sociales, à l'Université Charles, à Prague.

Le plus extraordinaire dans la chute du communisme, ce fut sa facilité. Le système tomba comme un fruit mûr. Plus personne n'y croyait, on faisait semblant, même les apparatchiks ; sauf en France, où le Parti Communiste Français annonçait que le système avait dans son ensemble un bilan *globalement positif*. À l'Est, où l'on vivait le communisme réel, *globalement négatif*, seuls les dissidents étaient forcés de prendre le communisme au sérieux, car la répression, même si elle n'était pas aussi féroce que du temps de Lénine et de Staline, était un des aspects du communisme qui marchait encore. Mais, pas à pas, pendant le mois de novembre 1989, la ville tout entière entra en dissidence, de façon spontanée. Les dissidents durent courir derrière des événements qui se faisaient sans eux, même si le peuple avait besoin d'eux pour négocier la fin du communisme avec les pontes du communisme. Le plus réconfortant, c'est le rôle que joua le mensonge dans la chute du système. Au début, les Pragoïses ne croyaient pas à la fin du cauchemar. Ils se souvenaient du Printemps de 1969, suivi de l'été de l'invasion des troupes du Pacte de Varsovie. Les étudiants y croyaient un peu plus, c'est dans la tradition de toutes les révolutions : 1848, 1968, 2008 (en Grèce, pour commencer), 2018 ? Alors les étudiants ont manifesté, le bruit a couru que la manifestation des étudiants avait été réprimée avec brutalité, qu'il y avait cinq ou six morts dont la radio donna les noms. L'un d'eux étudiait avec Ipolia, il la baisait avec entrain et avec capote lorsque la radio annonça sa mort. Ils éclatèrent de rire, ce qui interrompit le coït. Ce mensonge décida les Pragoïses à descendre sur la place Wenceslas, et à agiter leurs clefs en demandant aux communistes de prendre la porte. À partir de ce moment,

les communistes ont su que c'était perdu, les tanks russes ne reviendraient plus, ils étaient en train de quitter le pays, il y avait trop à faire en Russie. Et Gorbatchev avait décidé de bâtir un communisme civilisé... les Russes et le reste de l'Europe ne le furent pas assez pour l'aider.

Un rien, un mensonge de rien du tout, portant sur quelques morts dont le nombre et les noms n'ont jamais été établis avec certitude. Sauf dans un cas. Plus un soi-disant mort, dont Ipolia pouvait témoigner qu'à l'annonce de son décès, il était bien vivant. Dire qu'un mensonge broutille comme celui-ci a cristallisé, soudain, un mouvement de masse, qui a abattu le système de cinquante ans de mensonges. L'Histoire ressemble, parfois, à un miracle.

À l'exception de sa très brève aventure hétérosexuelle qui, pendant la *Révolution de velours*, avait fait entrer Ipolia dans l'Histoire par la petite porte de sa chambre d'étudiante, elle avait vécu les événements de façon marginale. Une de ses liaisons du moment était une dissidente qui enseignait à l'université. En fait, c'est le mari qui était dissident, elle, elle jouait un double jeu, comme tous les enseignants de l'université qui avaient des postes d'assistants, et dépendaient d'un professeur en titre obligatoirement membre du Parti, et qu'il fallait ménager. Son amante était assistante du professeur Bobič, un correspondant des services spéciaux, il enseignait la sociologie à l'université Charles. Elle faisait un cours d'action sociale aux futures assistantes sociales (en

Tchécoslovaquie, les assistantes sociales avaient un diplôme universitaire). C'était une femme intéressante, cultivée, Ipolia trouvait la liaison flatteuse, mais, comme d'habitude, elle gardait ses distances, sauf lors des rapports physiques, mais avec quelques restrictions : elle avait horreur qu'on essaye de lui explorer l'anus. Pour le reste, ça allait. C'est à cette époque qu'Ipolia avait commencé à s'habiller de façon extravagante, bottes en skaï rouge avec minijupe assortie et chemisier largement ouvert sur ses seins surprenants. Ils surprenaient toujours les femmes qui les imaginaient petits en raison de sa silhouette. Sans être gros, ils étaient plus volumineux qu'ils ne le paraissaient sous ses vêtements. Ce fut donc une époque où elle exposa le volume et fit péter la couleur. A priori, elle semblait s'habiller comme une pute. Mais, toutes les filles de Prague, ou peu s'en faut, s'habillaient ainsi, elles mettaient au grand jour ce que le communisme avait hypocritement caché. Elle se fit faire un tatouage, une hirondelle discrète volait sur son épaule, un corbeau échappé du dernier champ de blé de van Gogh... Ou, peut-être, une des hirondelles du tableau de Mucha, « Ivancice », qui serait venue se poser là... par amour sans doute. Selon les codes de l'époque et de son milieu, ce tatouage tribal signifiait qu'elle appartenait à une ethnie bisexuelle. Pas lesbienne, pas hétérosexuelle, bisexuelle, elle y tenait, affaire d'identité tribale, et d'exquise liberté : un coup par ci, un coup par là comme un oiseau migrateur ; une vie tricotée au coin du vide : une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Elle n'avait jamais réussi à résoudre son problème d'identité. Peut-être à cause du communisme, et de tout ça. Les Tchèques ne résistaient pas ouvertement au système communiste. Depuis les horreurs de la guerre de

Trente Ans, qui faisaient suite aux horreurs des guerres hussites ; depuis la répression qui suivit la défaite de 1620 ; depuis la répression SS des années quarante, trop longtemps martyrisés les Tchèques ne résistent plus, ils font de la résistance passive, et c'est compliqué.

Ipolia avait dix ans. C'était un dimanche, elle était heureuse, ses parents étaient dans la maison, c'était un couple harmonieux. Sa mère travaillait au service financier de la mairie de Brno, ils habitaient Brno à cette époque. Son père était électricien, dans l'aciérie qui fabriquait les aciers spéciaux dont on faisait les armes tchèques, il s'en exportait dans le monde entier. Aucun de ses parents n'était membre du Parti, son père ne l'aurait pas pu, il n'avait pas une bonne origine sociale. La grand-mère d'Ipolia, la mère de son père, Bela Novaks, née Rosenberg, appartenait à une grande famille juive qui avait des immeubles à Prague et à Brno. Les nazis avaient tout pris, et massacré la famille qui fut d'abord déportée à Theresienstadt, comme 140.000 personnes : des juifs, des Tziganes, et des résistants tchèques ; puis gazée à Auschwitz-Birkenau (camp familial BIIb), comme deux à quatre millions de personnes : des juifs, des Tziganes, des civils ; des résistants et des soldats, de toute l'Europe, mais surtout des Russes. En 1945, la République avait été rétablie, Bela Rosenberg avait retrouvé les biens de sa famille. Pas pour longtemps, arrivés au pouvoir en 1948, dès 1951, les communistes avaient tout repris. En 1998, lorsque, une fois de plus, la vieille femme recouvrera tous ses biens, elle aura une attaque. Elle s'en

remettra. Chaque jour, elle demande à son fils si les Allemands ne vont pas revenir.

La mère d'Ipolia avait une bonne origine sociale, une famille ouvrière de Prague où l'on travaillait de père en fils aux usines de munitions *Sellier et Bellot*. À première vue, pour les communistes, c'était parfait ! Malheureusement, si l'origine de classe était parfaite, dans le détail, ça n'allait plus. La famille appartenait à ce courant du christianisme social, qui, à travers le Président Masaryk, avait été une tendance minoritaire, mais déterminée du mouvement ouvrier tchécoslovaque, avant et après la Première Guerre mondiale. Un des chantres de ce mouvement était le peintre, sculpteur, mystique et nationaliste, Josef Myslbek, une des grandes figures de l'Art Nouveau dans sa version chrétienne. Alfons Mucha, 33^e du Rite écossais, grande figure de la Franc-Maçonnerie tchécoslovaque, se rattache à ce courant. Mucha est l'auteur d'une illustration commentée du « Notre Père » chrétien que Nicolas de Cues, saint Bernard, saint Augustin, et quelques autres auraient peut-être aimé.

Entre l'usine de munitions qui fut le gagne-pain de la famille de sa mère ; le capitalisme triomphant, puis exproprié, de la famille de son père ; le judaïsme dilué, mais éveillé par les nazis, de sa grand-mère paternelle qui avait épousé un Hongrois protestant ; le catholicisme social, et mystique des autres... Ipolia avait des raisons de s'interroger sur son identité. Encore que... si l'on y prend

garde, son histoire était celle de la majorité des Tchèques, et des autres Européens. Mais, on l'a dit, ce matin-là, elle était heureuse. Comme sa chatte blanche *Tana*, ou *Smetana* (la crème du lait), tout ronronnait dans la maison tranquille. Ipolia jouait, elle faisait un puzzle, une vue de la place Wenceslas, elle cherchait une pièce de la tête du cheval de saint Wenceslas. Elle écoutait radio Prague qui décrivait la vie d'une famille en URSS. Tout y était parfait, comme chez elle ce matin-là. Une différence pourtant, dans la famille soviétique, ils avaient une machine à laver le linge. Pas chez elle.

Sa mère entra dans la pièce, la chatte leva la tête et agita lentement le bout de la queue, elle exprimait son regret de voir la quiétude de l'instant interrompue. Ipolia dit à sa mère, comme dans un rêve qu'elle aurait été en train de faire, tout en cherchant la pièce de la tête du cheval de saint Wenceslas : « Maman, quand tu auras une machine à laver, nous aussi, nous serons une famille soviétique parfaite, comme en URSS ». Jamais elle n'avait reçu une telle claque. La chatte sauta hors du sofa. Sa mère quitta la pièce en pleurant. Il n'y eut aucune explication. Sa mère craignait qu'Ipolia, par inadvertance, ou par vengeance d'enfant, ne racontât la scène à sa maîtresse d'école qui était au Parti. Au mieux, elle aurait été chassée de la mairie de Brno ; pour son mari, en raison de ses origines, c'eût été pire.

On ne vit pas impunément en tyrannie, ce triomphe du mensonge politique. Dieu fait errer les Hébreux dans le désert pendant quarante ans, soit deux générations. C'est le même peuple qui quitte l'Égypte et arrive en terre promise,

mais ce ne sont plus les mêmes personnes, le désert a gardé les os et les habitudes de servitude de la majorité de ceux qui avaient pris le départ. Il est vrai que, de nos jours, l'histoire s'accélère. Celles et ceux qui étaient des bébés au temps du communisme sont entrés dans la démocratie comme dans une barboteuse cousue sur mesure. À trois ou quatre années près, avec ses minijupes rouges en skaï moulant, Ipolia n'a pas eu cette facilité.

La première fois qu'ils ont fait l'amour, l'amour fut étrange. Cela se passa en deux temps. Cela commença un vendredi soir, ils étaient allés au Théâtre national, le Národní divadlo, à l'angle de la rue Národní et des quais de la Vltava. Ils étaient arrivés avec un peu d'avance sur l'heure de la représentation. Ils avaient emprunté le pont des Légions pour, à mi-chemin, descendre les escaliers qui permettent d'accéder à l'île Střelecký. C'était l'automne, il faisait encore jour, un clair-obscur, ils avaient marché un instant sur les berges de la Vltava, s'étaient assis sur un banc libre, les autres étaient occupés par des amoureux. Ils faisaient face au Národní divadlo dont la beauté massive venait de s'illuminer dans la nuit commençante.

Alors que l'édifice venait d'être achevé, le 12 août 1881 il fut détruit par un gigantesque incendie, qui enflamma la nuit de Prague, et donna pour toujours des reflets d'ocre rouge aux pierres cuites de la façade. Six semaines plus tard, les Tchèques avaient par souscription volontaire, pour la seconde fois, réuni la somme qui permit de rebâtir l'édifice.

Cela donne une idée de l'ardeur nationaliste de l'époque. Le bâtiment manque de grâce, mais il en impose par sa puissance exprimée dans un style néo-renaissance qui clame haut et fort, et en musique, la renaissance de la culture tchèque. Un médaillon triomphal au plafond de la salle des spectacles proclame au-dessus de la scène, en tchèque : « Národ sobě », que l'on peut traduire par : « Donné par le peuple au peuple ». En ce temps-là, la ville parlait encore allemand, le petit peuple et quelques aristocrates s'exprimaient en tchèque, mais c'était en train de changer, et vite ! La bourgeoisie tchèque entrait en scène et proclamait son amour de la nation au-delà de soi, de la famille, du clan, de la tribu et du clocher. À la même époque, dans la partie allemande de la ville, il y avait un théâtre en bois, peu impressionnant, c'est pourquoi les Tchèques firent le leur en pierre, et gigantesque. Quand il brûla, on accusa les Allemands qui, cette fois-ci, n'y étaient encore pour rien. Dès 1885, quatre ans après que les Tchèques eurent ouvert le leur, les Allemands abattirent leur vieux théâtre en bois, et édifièrent en style néo-classique massif le « Nouveau Théâtre allemand », aujourd'hui appelé « Stàtni Opera », celui qui se trouve près de « Radio Liberté ». Par cultures interposées, opéras, langues et musiques, on préparait déjà la guerre.

Aujourd'hui, l'Opéra d'État, l'ancien « Nouveau Théâtre Allemand », où les dignitaires nazis allaient écouter du Wagner, et, hélas, du Mozart, a été internationalisé, il tend à donner des opéras européens : italiens, français, allemands... alors que le Théâtre National est spécialisé

dans le répertoire national. Celui des trois opéras de Prague qui reste le plus germanique, c'est peut-être le Théâtre des États, le *Stavovské divadlo*, lui aussi néo-classique, et allemand de culture, mais autrichien en fait, car créé au temps de l'empire austro-hongrois, qui avait essayé de mettre en harmonie les peuples de l'Europe du centre. L'ombre de notre frère Mozart encore y passe, et sa musique est là, pour toujours.

Au Národní divadlo, ils allaient voir un opéra tchèque, *Rusalka*, de Dvořák. En entrant dans le hall monumental, sur la gauche, il y a une fresque gigantesque de Vojtěch Hynais, tchèque et célèbre en son temps, formé à Paris, à l'école des peintres de Barbizon, et influencé par Jean August Dominique Ingres. Le tableau reprend le thème de la victoire déjà célébrée par deux bronzes énormes qui, en plein air, triomphent au sommet des deux tours de l'édifice. Le temps a coloré en turquoise le bronze des chevaux, chars, couronnes, femmes nues et aillées. Barbizon et Ingres obligent, la fresque a gardé son réalisme exalté. Elle représente de façon allégorique, une des conséquences de la victoire : la gloire. Vojtech Hynais a appelé son œuvre « l'Ange de la gloire ». Toute l'œuvre est centrée sur une jeune femme, qui n'a rien d'un ange, et tout d'une femme. Elle est belle comme le jour, elle est rousse, et nue. Elle ressemble à Ipolia. Elle est accompagnée d'un cortège de nymphes, mais on ne voit qu'elle dans la splendeur de sa gloire. Elle, le modèle, c'était la maîtresse de Vojtech Hynais, vers 1882, alors qu'il vivait à Paris. Elle s'appelait Marie Clémentine Valadon, un peu plus tard, elle deviendra

Suzanne Valadon. Un peu plus tard, elle aura un fils, qui deviendra Maurice Utrillo, génial, mélancolique, et alcoolique. Un peu plus tard, et quelques amants après, elle sera peintre, après avoir été le modèle des plus grands noms de son temps : Lautrec, Renoir, Degas... Elle était la fille d'une blanchisseuse originaire de la Haute-Vienne, fille-mère montée à Paris. Comme premier métier, la petite Marie Clémentine avait été acrobate, c'est là que Vojtech Hynais l'avait vue. Une chute avait interrompu cette activité, Vojtech l'avait engagée comme modèle, puis elle avait circulé de peintre en peintre. Il en a fait son « ange de la gloire », en apesanteur, défiant les lois de ce monde, comme une acrobate qui sait que si chuter est humain, se relever est divin. En 1980, un diplomate français en poste à Prague avait déridé la ville dans sa grisaille communiste. Il était venu au Théâtre National avec ses enfants, deux garçons et une fille. On donnait *Dalibor* de Smetana, un classique de l'opéra tchèque. Ils attendaient l'heure de la représentation dans le grand hall d'entrée, comme Ipolia et Santini aujourd'hui. La foule était guindée et grise comme on l'était en ce temps-là. Le diplomate regardait avec insistance la fresque de Hynais. Vu la nature de la scène, il ne pouvait que s'intéresser à la splendide nudité de Marie Clémentine. Les Tchèques, officiellement prudes et coincés, commençaient à trouver cocasse l'érotomanie manifeste de l'étranger. Le diplomate s'écria : « Regardez bien les enfants, c'est grand-maman ! ». Oui ! C'était grand-maman, nue, rousse, belle, splendide, défiant la pesanteur. Ainsi va la vie en Europe, troublée et libre ; grave et sublime ; et légère.

Ce soir, Marie Clémentine regarde Jean Santini et Ipolia, sans les voir. Eux, ils la voient. Santini est surpris par la ressemblance qu'il trouve entre cette femme et celle qui est à son bras. Il en est ému ; pour la première fois, il a l'impression de voir Ipolia nue. Elle, elle trouve cette fille à son goût, elle pressent sa ressemblance avec le modèle peint par le peintre, et le désir vague qu'elle ressent est celui de Narcisse penché sur son reflet sur l'eau.

On entendit le son d'un triangle qui annonçait l'ouverture prochaine de l'opéra. Rusalka est un bel opéra. Ce soir, le rôle-titre était chanté par une gloire de l'opéra tchèque, Éva Urbanová. Elle a peut-être quelques kilos de trop pour jouer une naïade, mais, sitôt que s'élève son chant, elle redevient légère dans l'onde pure de sa voix. Rusalka est une histoire où les personnages tombent amoureux de leurs reflets sur l'eau, et hors de l'eau. Les studios Disney en ont fait « la petite sirène », Giraudoux en avait fait « Ondine ». L'histoire finit mal, comme d'habitude. Elle commence bien :

Avec pourtant une pointe de vague à l'âme, Rusalka la naïade vit sous les eaux la vie joyeuse des divinités des eaux. Le peintre symboliste suisse Arnold Böcklin en a imaginé une scène splendide dans un tableau de 1886, « le jeu des Naïdes ». Charapatka crie à l'imposture anthropomorphe, il est vrai qu'à y regarder de plus près, Charapatka n'a rien d'humain, elle est fluide et à demi matérielle, comme l'eau

et la part aquatique du corps des naïades peintes par Böcklin.

Rusalka tombe amoureuse d'un prince. Elle renonce à sa semi-divinité et à son immortalité pour prendre apparence humaine. Le prix à payer en est terrible : si, à l'amour du prince succède son désamour, Rusalka cessera d'être humaine ; pour autant, elle ne reviendra pas dans le monde des naïades et de l'immortalité, elle restera, à jamais, ni ceci ni cela, ni vivante ni morte. L'horreur absolue, l'arrêt du temps sans mesure de temps, une apesanteur dans un monde où il n'y aurait pas de pesanteur. Évidemment, le prince la trompe, puis, pour que l'action soit plus dramatique, il se repent, vient lui avouer son remords, son amour. Trop tard ! Elle meurt à la vie sans pouvoir entrer dans la mort ! Quant au prince, le ténor, ce benêt perd l'amour de sa vie. C'est triste, mais c'est triste ! Dans cet opéra dans lequel l'eau joue un si grand rôle, on pleure beaucoup.

Ipolia avait pleuré, Santini l'avait consolée. C'est à cela qu'elle avait compris qu'elle était amoureuse de Santini. Avec lui, elle pleurait. Ils étaient rentrés à Vinohrady en flânant. À l'angle de la rue řijna et de la na Můstku, ils sont passés devant un bel immeuble du XVIIIe, « à la ruche d'or », qui montre sur sa façade un motif maçonnique, comme on les brodait sur les tabliers des maçons de l'époque, un tel tablier est censé avoir été porté par Voltaire quelques semaines avant sa mort en 1778, lors de son hypothétique initiation à la loge parisienne des « Trois

sœurs »: Une ruche dorée, le soleil, la lune, sur fond de cuir blanc.

En face du bâtiment « à la ruche d'or », un immeuble fonctionnaliste des années vingt porte en façade une immense horloge qui ressemble à celle qu'a utilisée Fritz Lang dans *Métropolis* ; juste en dessous, il y a la station de métro de Můstek. Ces rues, ainsi que l'entrée du métro, donnent sur la place Wenceslas, qui monte en pente douce vers le musée national, derrière lequel commence la municipalité de Vinohrady.

Comme tous les soirs, et en toute saison, la place Wenceslas était illuminée, et pleine de monde. En remontant la place, ils prirent plaisir à suivre les méandres tracés par la foule qui les entraîna sous le passage Lucerna, ses boutiques, cinémas, boîtes de jazz, de nuit... Sur le velours de la nuit, cela faisait un soyeux désordre. Sortis du passage Lucerna, ils sont revenus sur la place Wenceslas en suivant la ligne du tram qui va le long de la Vodičkova. Arrivés sur la place, Santini a remarqué un grand panneau publicitaire montrant une jolie fille décontractée s'apprêtant à boire au goulot d'une bouteille de Coca-Cola. Elle était perchée tout en haut de l'immeuble des grands magasins « Krone » : ils s'appelaient « Družba » (amitié), au temps du communisme. La belle fille ressemblait à Marie Clémentine Valadon, elle ressemblait à Ipolia. Santini était le seul homme au monde à percevoir ces ressemblances à travers les modes, les êtres et le temps. Il regarda Ipolia, il l'aimait comme un fou. Elle sentit son regard ; brièvement, elle le regarda à son tour, esquissa le sourire qui chavirait

son coeur. Puis, elle eut un mouvement qui était comme un geste de tout son corps : debout, de dos, elle arrêta sa marche, et bascula en arrière de tout son poids et de toute sa hauteur sur le corps de Santini. Cela ressemblait à un geste de confiance, d'acceptation, un abandon qui allait au-delà du corps. Il fut bouleversé par cette confiance qui, il en prenait conscience, s'était lentement établie entre eux, et venait, soudain, de se cristalliser dans ce geste d'abandon, où s'exprimait une sorte de confiance animale. Pour un peu, Santini se serait mis à faire des claquettes, à danser et chanter sous la pluie, comme Gene Kelly le fait dans ce morceau d'anthologie de la joie au cinéma. Il ne pleuvait pas, et pour les claquettes, elles ne sont pas au programme des écoles de police. L'amour non plus, mais là, chacun se débrouille, et se croit mieux doué que les autres.

Cette fois-ci, elle monta chez lui sans réticence. Elle excita son désir d'une façon qu'aucune femme n'avait employée avant elle. Elle jouait avec lui, dans un mélange de candeur, de baisers légers et chastes, et de perversité de caresses appuyées et inachevées. Elle tournait et virevoltait autour de lui comme une araignée autour de sa proie. Au début, il trouva excitant ce jeu nouveau, mais après un moment, il avait littéralement le sexe tuméfié, brûlant et douloureux, comme un homme à jeun qui n'en peut plus d'attendre. C'était cruel, surtout pour ses testicules qui lui semblaient gonflés comme des melons, et lui faisaient si mal qu'il devait marcher en écartant les jambes, ce qui lui donnait une démarche de Cro-Magnon, ou de gorille (« moi Tarzan, toi Jeanne, Yââôôoooôooo ! »). Comme aucun

vêtement n'avait encore été ôté, il se déshabilla, exhibant la réalité de son désir. Il emporta la femme sur son lit, où il la mit aussi nue que Marie Clémentine Valadon.

Dans son étrangeté de douceur et de violence feutrée, l'amour fut magnifique. Pourtant, il pouvait le jurer, elle n'avait pas eu d'orgasme. Lui, par contre, il était allé au septième ciel, et même au-delà. La raison n'en était pas sa sortie de deuil, et sa reprise d'une activité sexuelle après un long temps d'abstinence, et de désintéret. Même si, en la matière, la biologie avait, comme toujours, joué un rôle déterminant, et secondaire pourtant, car sans Ipolia, la biologie n'aurait eu aucune raison de se remettre en branle. Jean Santini était subjugué par le sexe d'Ipolia. Pour un homme qui aime les femmes, chaque sexe féminin est une splendeur, mais c'est comme pour le désir, et la puissance du plaisir, les êtres ne se débitent pas en parcelles, ils sont des totalités, même si, selon les goûts, on aime davantage ceci ou cela, et si ceci ou cela change selon les individus, et, pour un même individu, selon le temps et les rencontres. Ce qui ne change jamais, c'est le changement lui-même. Il avait cru qu'après Pampélichka, jamais plus il ne rencontrerait une femme dont le sexe le rendrait fou : goût, couleur, texture, forme... enfin, tout était parfait, en accord, en harmonie avec son appétence. Les terroristes avaient profané la sainteté de cette matière vivante.

Après ce qu'il avait vu dans la rue Valdštejnská, il avait cru que plus jamais cette joie issue de la perfection de la

matière ne lui serait redonnée. Le triangle doux et roux d'Ipolia venait tout chambouler. S'il n'y avait eu que le sexe avec ses qualités élémentaires qui le faisaient comme ceci et pas autrement, il n'y aurait pas eu grand-chose : une abstraction, une monstruosité, une obsession un peu lourde. Comme cette lesbienne américaine qui avait fait une exposition de photos de sexes féminins dans tous leurs états : dégueulasse, étale d'un boucher qui ne respecterait pas son métier. Une exception, le tableau de Jean Désiré Gustave Courbet, « L'origine du monde », où le réalisme du sujet, un sexe de femme en gros plan, en douce langueur, est transfiguré en symbole universel par l'amour du peintre pour la femme qui posait pour lui. L'amour est la seule façon de rendre au monde sa réalité, sans lui, la matière est maudite, et nous maudit.

Elle avait un sexe aux lèvres courtes, ramassé sur lui-même, comme la tête d'une chatte rousse, propre, vivante, gracieuse, aussi amoureuse d'elle-même que des caresses que l'on lui donne. Elle s'offrait aux caresses avec douceur et liberté, en toute indépendance dans sa dépendance acceptée. C'était bouleversant, et après son second orgasme, il avait fondu en larmes dans les bras de sa femme. Quelque chose dans cette histoire le bouleversait, mais il ne savait pas quoi. Ses seins peut-être. Ils n'avaient rien à voir avec son sexe, tout neuf, tout beau, tout propre. Ils étaient usés. C'était surprenant. On eût dit qu'elle avait déjà allaité, les malléoles avaient la protubérance et la lourdeur que donnent les allaitements répétés. C'est alors qu'il sut, dans la fulgurance de l'instant, qu'elle donnait son corps aux

femmes plus qu'aux hommes. Comme quoi, dans leurs succions goulues des mamelons, les femmes semblent plus brutales que les hommes, et Baudelaire n'y connaissait rien. Dans « les Fleurs du mal » (1857), il fait dire par Delphine à sa jeune amante Hippolyte :

« Mes baisers sont légers comme ces éphémères
 « Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
 « Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
 « Comme des chariots ou des socs déchirants
 Et un peu plus loin :
 « Tu me rapporteras tes seins stigmatisés...

Seul un poète peut mentir avec autant d'aplomb. Les seins stigmatisés d'Ipolia, qu'il avait sous les yeux, la main et tendrement, la bouche, pouvaient en témoigner. Submergé dans sa passion amoureuse, il pensa qu'il s'en foutait, qu'il l'aimait, le reste était secondaire. La vérité de l'instant n'est pas celle du temps, synchronie et diachronie, presque jamais, ne sont en harmonie. Ce qui était secondaire est revenu, comme un terroriste, pour tout détruire.

Au commencement, il y eut la jalousie. Si elle l'avait trompé avec un homme, il aurait pu se défendre, casser la gueule du rival, et la plaquer après une scène banale, ou pardonner, et tout recommencer, comme l'on dit. Mais une

femme, ou plusieurs... il n'y avait rien à faire contre cette autre façon de jouir sans lui, et loin de lui. Elle l'aimait, disait-elle. C'était vrai, mais pas de la façon dont il souhaitait, lui, être aimé. Un matin, après une nuit d'amour où elle avait joui, peut-être, elle s'était blottie dans ses bras, elle avait murmuré « Je suis amoureuse ». Dans le ton de sa voix, il y avait un étonnement très doux, une surprise qui ne pouvait pas être feinte. Lui, il lui avait avoué qu'il l'avait aimé dès le jour où elle lui avait souri. Elle avait souri, en plissant ses yeux comme une chatte heureuse, un battement de cils, le secret d'une caresse. Pendant quelques jours, il oublia sa jalousie. Mais elle revenait, parfois au moment où il s'y attendait le moins.

Lors d'un festival de danse moderne, auquel l'ambassade participait en tant que mécène, avec une kyrielle d'autres donateurs. C'était le premier jour du festival, l'homosexuel des services culturels avait fait circuler des billets gratuits. Ce soir-là, Ipolia était à Brno, elle ne rentrerait que le lendemain. Le spectacle se donnait au théâtre *Archa* de la Na Poříčí, dans le quartier de l'église Saint-Pierre, près de l'ancien domicile de Santini. Il n'aimait pas retourner là-bas. C'est un quartier où les églises portent les noms des premiers vicaires de la catholicité : Saint-Pierre, une des premières églises romanes de Prague ; Saint-Clément, romane, remaniée en gothique, recrépie en style contemporain, avec des symboles hussites aux vitraux et sur des fresques visibles à l'intérieur de l'église. Tout autour, le quartier est art nouveau, avec au numéro 22 de la Na Poříčí, un bel immeuble qui n'est pas de style baroque, mais classique. Le joutant, dans un renforcement est inséré un

des quelques immeubles cubistes, ou rondocubistes, de Prague : la Komerční banka (CSOB). À l'origine, il s'agissait de la Legiobanka. Ces Légions tchèques qui pendant la Grande Guerre combattirent dans les Ardennes françaises contre l'Allemagne et contre l'Autriche, et furent l'embryon de la Nation tchécoslovaque. Faisant face, peu ou prou, à l'ex-Legiobanka, le grand immeuble *Bílá laput* (le Cygne blanc), qui fut un des premiers grands magasins créés en Europe Centrale en 1937. Mais le bâtiment qui avait sa préférence était à l'angle de la Zlatnická et de la Na Poříčí, un café art nouveau au rez-de-chaussée de l'hôtel Impérial, un peu délabré, décoré de fresques en faïence allemande, blanche comme du biscuit, et délirant sur tous les thèmes cosmiques et zodiacaux. Un café pour rendez-vous d'amours éphémères et tragiques. Longtemps, il avait considéré ces lieux comme les siens, son cadre de vie. Pampélichka avait laissé l'empreinte invisible de ses pas dans les rues et les passages de ce quartier qui entourait la gare ferroviaire Masaryk, où l'on prend le train pour Brno. Il y avait plusieurs passages dans le quartier. Prague est une ville de passages, chacun a son mystère, son jeu de cache-cache avec les rues, les places, les immeubles, les magasins, cafés, boutiques, jardins, et les cours intérieures. Le théâtre Archa est dans un passage qui, via la place de la République, relie la Na Poříčí à la gare Masaryk par la Na Florenci. Il n'était jamais allé avec Pampélichka dans ce théâtre, c'est ce qui le décida à prendre un des billets que les services culturels faisaient circuler.

Deux heures de spectacle. Sur scène, évidemment ; mais spectacle également dans le hall et les salons, lors des

entractes. Le ballet s'appelait « *clouds* » en anglais, ça veut dire « nuages » en français. Les nuages sont des objets baroques, au même titre que les miroirs. Que ce soit sur les tableaux ou sur les scènes sculptées, il est rare que le ou les saints et les putti ne soient pas installés sur des nuages peints, sculptés dans la pierre, le bois ; ou moulés dans le métal, avec rondeurs, volutes et légèreté forcée. Il y avait de ça dans ce ballet dont la créatrice était Américaine, et lesbienne. C'était une première, et une bonne partie de la Prague lesbienne était là.

D'abord, Santini a cru à un spectacle de patronage. Ce qui, dans la Prague baroque, n'aurait rien eu de surprenant. Les pièces et les opéras de patronage sont aux origines du théâtre et de l'opéra baroque : la majorité des opéras de Vivaldi ont été composés et montés par le « Prêtre roux », entre 1703 et 1715, alors qu'il était le professeur de violon et le maître de musique du pensionnat de jeunes filles de la Piété, à Venise. Les rôles masculins y étaient chantés par des filles à la voix contralto. De même, en 1660, alors qu'il enseigne les mathématiques aux élèves du séminaire théatin de Messine, et construit l'église Sainte-Marie de l'Annonciation, le Père Guarino Guarini fait jouer par ses élèves siciliens sa pièce « La piété triomphante », dont le thème correspond exactement à ce que le titre implique. Les rôles féminins y furent joués par de charmants séminaristes. Il y a toujours de la confusion des genres, un coup par excès de vertu, un coup par excès de vice. Tout se rejoint, on y vient.

Il y avait donc du spectacle de patronage dans l'air. L'assistance était composée d'une majorité de femmes mûres, accompagnées de jeunes filles. Les jeunes filles portaient des tenues lolitesques, qui, certes, n'évoquaient guère une ambiance de patronage, pas dans sa version classique. On était à Prague, où les filles majoritairement s'habillent pour mettre à jour la lourde crudité du sexe : nouvel uniforme. Santini a d'abord cru que des mères avaient accompagné leurs filles au spectacle. Pourtant, il y avait des gestes, des grimaces et des attouchements légers, et discrets, qui n'évoquaient pas tout à fait une ambiance mère et fille. Au second entracte, Santini en était encore à se demander s'il n'était pas un pervers, qui voit le mal là où il n'y a que de l'innocence. Et puis, soudain, l'innocence en a pris un sacré coup. Une maman a roulé un gros patin à sa fille. La fille était d'une beauté sidérante, que gâchait un rire bête, celui des adolescentes gênées ou excitées, ou les deux, ce que, dans son innocence, Mallarmé appelle « le rire des vierges chatouillées ». Alors, le rideau s'est levé sur cette assemblée de femmes et de jeunes filles qui attendait le troisième tableau de ce ballet médiocre. La créatrice, plutôt laide, de cette laideur que donne une longue pratique du vice, tripotait avec insistance une danseuse qui lui murmurait quelque chose à l'oreille. Il fut pris de dégoût pour toutes ces femmes qui jacassaient dans une langue qu'il ne comprenait pas, et dont la gestuelle exprimait une sexualité du même amoureux du même, un soi se mirant au miroir déformant d'un quasi soi, dans un jeu où les âges reflétaient les temps nouveaux, le temps passé, le temps qui reste. Il dut prendre appui sur une colonne du vestibule, frappé au cœur par la vision d'une dimension de la

personnalité de la femme qu'il aimait, et qui, elle aussi, faisait partie de cette tribu des femmes qui aiment les femmes ; à la façon, si l'on peut dire, dont les hommes ordinairement aiment les femmes. Cette veulerie du désir que nous baptisons amour. Dans cette assemblée de lesbiennes, il prenait conscience de la médiocrité de la sexualité humaine, et donc de la sienne, au mieux, un art de la prédation, une chasse à courre, où tous vont à leur perte, dans le plaisir, dans la douleur. Il lui semblait qu'Ipolia était là, et participait à cette fête des sens d'une médiocrité stupéfiante, comme le sont tous les vices qui s'exaltent dans le spectacle d'un communautarisme où le conformisme met en scène son triomphe. Il comprit qu'il n'aurait jamais dû être là, sa présence était une faute, une embuscade qui allait lui infliger une blessure dont on ne guérit pas. La trahison des sexes, lorsqu'ils ne s'aiment plus, lorsqu'ils entrent en guerre l'un contre l'autre, et cherchent à se blesser à mort. Il se sentit si mal qu'il dut partir. Il donna son jeton de vestiaire à une ouvreuse qui le saisit d'un air revêché.

Lorsqu'Ipolia revint de Brno, elle était sucre et miel. Elle lui fit un cadeau étrange. Un petit cactus, qu'une de ses amies lui avait offert pour qu'elle le donne à son homme, son homme à elle c'était lui. Il ne trouva pas ce phallus végétal hérissé d'épines très seyant comme présent offert à une relation amoureuse. Le cactus était à la mode à Prague. Comme éléments décoratifs, on en voyait dans tous les magasins, dans les revues féminines. C'était lié à l'inconscient collectif des femmes de ce pays. C'était lié à la

tequila, qui était la boisson branchée du moment, whisky et vodka étaient démodés.

Ipolia avait repris le rythme infernal de son travail au service des prostituées et des femmes battues. Elle rentrait épuisée, parfois à cran. Lui, il enquêtait sur une affaire de trafic de drogue où la mafia russe était impliquée, la routine. Un week-end, ils décidèrent d'aller ensemble à Karlovy Vary.

Il y a près d'une dizaine de villes d'eau en Bohême et en Moravie. Les plus célèbres sont Mariánské Lázně (Marienbad) et Karlovy Vary (Karlsbad). La source chaude de Karlovy Vary était déjà connue au Moyen Âge, et, selon la légende, elle avait été découverte par le roi Charles IV pendant une chasse dans la région. La ville d'eau est bâtie dans une vallée étroite, peu profonde, lumineuse, dont les flancs sont couverts par une belle forêt de hêtres et de chênes où les curistes se promènent, après avoir pris les eaux, chaudes, tièdes, froides, ferrugineuses, sulfureuses... selon les maux qu'il convient de soigner. Ils descendirent à l'hôtel Dvořák, un hôtel de curistes où la clientèle était en majorité russophone. Il y avait des vols directs Moscou-Karlovy Vary, de plus, la mafia russe avait acheté la majorité des hôtels de luxe, une bonne partie des commerces, ainsi que les boîtes de nuit pour curistes lassés de l'eau, et désireux de conduire à la jouissance leurs appareils reproducteurs alanguis. Putes et gigolos pullulaient ; mais avec discrétion, afin de ne pas créer une

image de stupre et de perdition dans une ville d'eau éprise d'une respectabilité de bon ton, et de parfaite hypocrisie. N'était-ce la mode vestimentaire, on se serait cru à la fin du dix-neuvième siècle. La statue de Karl Marx était un rappel au réalisme prolétarien et à l'histoire, il avait été ici, avec son ami Engels, un curiste anonyme.

La statue de Karl Marx est à l'orée d'un bois sombre, au départ d'une promenade du vingtième siècle, le prolétariat en marche, et qui se perd dans la forêt des loups Lénine, Staline et Trotsky. Statue figée, qui, avec la pièce d'architecture qui emprisonne la source principale (elle jaillit en geyser), et le gigantesque et laid hôtel International (« C'est la luu-te fiii-naleu, groupons-nous zet deu-main l'In-ter-na-tionaaa-leu sera... ») sont les seules marques sûres du communisme sur la ville d'eau. Il y a aussi la présence russe, via la maffia, ils sont venus en masse, peu après la fin du communisme, on pourrait appeler ça, « la migration des petits-enfants de Brejnev ».

La ville d'eau suit la rivière sur ses deux rives, la rivière ne fait pas plus d'une vingtaine de mètres de large, elle est encaissée, elle est enjambée par plusieurs ponts et passerelles, les deux rues principales suivent les berges, il suffit de se pencher un peu pour voir les truites nageant dans l'eau claire. C'est peut-être là que Franz Schubert a conçu une des rares pièces gaies de son répertoire. Quand le temps est gris, Karlovy Vary est une ville triste, comme la musique de Schubert. Si le temps se gâte encore plus, ça devient carrément tragique, Mahler prend le dessus. Entre 1800 et 1914, Karlovy Vary, on disait alors Karlsbad, ainsi

que la ville d'eau voisine de Mariánské Lázně, Marienbad, ont vu passer toutes les célébrités de l'Europe, et au-delà. C'est lors des saisons dans ces deux villes d'eau que Goethe rencontra le dernier amour de sa vie, pour lequel il écrivit sa dernière élégie amoureuse, « L'élégie de Marienbad » :

« Et, contemplant cette unique Beauté,
« Les nostalgiques larmes ont cessé

Larmes et pensées dédiées à la toute jeune Ulrika Sophie von Levetzow, qui, a seize ans, vers 1820, aima le vieil homme, mais dont les parents refusèrent la main au vieillard : premier amour, première douleur ; dernier amour, dernière douleur, tout le monde descend, Goethe en 1832, Ulrika Sophie, en 1899, âgée de 95 ans. Ici, on venait faire sa cure, on y mourait parfois, Tchekhov, le 2 juillet 1904, de la tuberculose, qui fut le sida de l'époque romantique, fortement concurrencée par une maladie nettement moins romantique, la syphilis : évolution lente, inexorable, avec toutes sortes de dégénérescences au niveau de la peau et du système nerveux, voir la mort de Baudelaire, de Lénine, de Gauguin, de tant de jeunes filles en fleur qui posaient pour les impressionnistes, comme, peut-être, Victorine Meurent, la jeune fille libre de dix-huit ans qui posa pour Olympia, le tableau d'Édouard Manet. La belle Olympia, si sûre de sa splendeur, fleur profanée, alcoolique, prématurément usée, qui avait raté sa carrière de peintre et qui mendiait à une sortie de l'exposition universelle de 1901, en disant aux idiots qui ne la croyaient pas : « L'Olympia du tableau, c'est moi ! »

Ils étaient dans une pizzeria, *Olympia*, samedi soir, sept heures. Ils avaient voulu dîner tôt, pour se coucher tôt, s'aimer longtemps. Ils étaient arrivés la veille, ils étaient heureux d'eux-mêmes, d'être ensemble, de la complicité de leurs corps, de la ville, de son charme désuet et prestigieux : un passé qui se refaisait une beauté, et un présent. Les propriétaires de l'établissement dînaient à la table d'à côté. Ça parlait russe, un couple, Monsieur, Madame et deux enfants. Le fils, dix ou douze ans, obèse, avait les manières brusques des agressifs mal dans leur peau. La fille était excessivement normale, une normalité russe, elle avait des courtes nattes nouées par des rubans de soie rose. Il y avait deux gardes du corps qui dînaient à la table d'à côté. Un des gardes du corps était du Caucase, comme l'épouse. Des Azerbaïdjanais, peut-être, à cause des dents en or. Quand ils ouvraient la bouche, leurs dents lançaient des éclats. Ils étaient presque touchants, tous, dans leur normalité installée dans le crime organisé.

Ipolia le regardait, elle avait son regard bleu d'amoureuse. Ses yeux changeaient de couleur. En temps ordinaire, ils étaient gris, couleur métallique et froide, froids plus encore si elle était de mauvaise humeur. Ils viraient au bleu, comme un ciel joyeux, comme la mer autour d'une île grecque, lorsqu'elle était heureuse, amoureuse, ou ivre. La veille, à leur arrivée, ils avaient fait l'amour. Il avait cru percevoir comme un début de véritable complicité amoureuse, celle où le corps épouse totalement celui de l'autre, dans ses formes, ses mouvements, le rythme de la respiration, lorsque le pénis de l'amant donne l'impression,

ou l'illusion, que l'homme touche et caresse l'âme de la femme. Lorsque les corps ennoblis s'unissent dans l'extase amoureuse. Ils n'en étaient pas là. Pampélichka lui avait trop bien enseigné le plaisir de la femme pour qu'il puisse s'y tromper. Avec Ipolia, c'était toujours lui qui était en avance. Pourtant, son délire amoureux lui ouvrait des portes et des fenêtres sur les possibles de cet amour-là. L'amour n'est pas aveugle ; l'amour voit tout, sait tout, pardonne tout... tant que dure l'espérance.

Fait surprenant, Ipolia avait eu un écoulement de sang, celui du déchirement de l'hymen. Elle n'était pas vierge, ce petit écoulement de nuit de noces d'autrefois les avait surpris ; attendrie, elle lui avait dit : « Il n'y a pas de doute, tu me fais un drôle d'effet ! » Il avait pris cela pour un compliment. Elle était très tendre à cet instant-là. Elle lui avait semblé au bord des larmes. Par respect pour ce qu'elle voulait taire, il n'avait pas voulu lui demander pourquoi. Au matin, il l'avait aidée à laver les draps, les taches étaient nettes, mais l'eau froide et le savon les avaient presque effacées. Pendant qu'elle frottait un drap, il lavait l'autre. Il avait regardé ses narines qui palpitaient dans l'effort, un peu comme dans l'amour. Elle avait senti son regard, elle lui avait décoché son sourire vif comme une flèche de Cupidon, celui auquel il ne résistait pas, le sourire de l'ange baroque qui a tendu son hamac entre les deux fossettes au coin de ses lèvres, et se balance. Ils s'étaient mis à frotter leurs épaules l'une contre l'autre tout en frottant les taches des draps, et puis l'amour s'était fait désir, alors ils s'étaient pris, dépris et surpris, dans la tendresse des mots qu'elle lui

chuchotait en tchèque. Il avait décidé d'apprendre sa langue, et de vivre avec elle à Prague, pour toujours.

Soudain, alors que la nuit tombait, une jeune fille en uniforme de pute sortit de la cuisine à portes battantes de la pizzeria *Olympia*, qui servait de couverture et de cantine à la famille de l'*Organizatsya*. Puis une autre, et encore, encore, puis deux ensemble, les portes battantes battaient comme les ailes d'un papillon à l'agonie... Santini compta sept ou huit gagneuses qui sortaient de l'étable, saluaient brièvement le maître, qui, après un coup d'œil destiné à inspecter le professionnalisme de l'apparence, expédiait les jeunettes dans la nuit vers la clientèle. Ipolia tournait le dos à la scène, il la lui décrivit, il lui demanda si elle était au courant de ce trafic.

- Dans cette pizzeria ? non ! Mais à Karlovy Vary, bien sûr, tout le monde le sait. Nos premiers politiciens démocratiquement élus ont vendu la ville à la mafia russe qui en a fait une usine à produire et recycler de l'argent sale.

- Tu veux dire que la première municipalité démocratiquement élue a fait ça ?

- Eh oui, que veux-tu, ça coûte cher, une élection. Chez nous, comme chez vous, si j'en crois nos journaux avec les affaires de votre président Chirac, les grands idéaux n'empêchent pas les petites combines.

- Eh ! C'est pas une petite combine, ça !

- Non. En sortant, regarde bien ! Tu verras certainement une voiture de la police municipale en stationnement devant le restaurant. Ils sont là pour deux raisons : veiller à ce que les maffieux restent dans les limites du bon goût, pour ne pas faire fuir les touristes ; et veiller à ce que les filles restent à leur place, c'est-à-dire se prostituent sans faire d'histoires. Nous ne recevons jamais aucune plainte des filles de Karlovy Vary, aucune fille qui nous demande de quitter le métier non plus. En général, elles ne font jamais plus d'une saison ici, six ou sept mois, au plus. Tu en as vu deux ensemble, n'est-ce pas ?

- Oui, et alors ?

Une sensation triste, née lors du sabbat des lesbiennes au festival de danse du théâtre de la Na Poříčí, toucha son corps, comme une blessure.

- Elles travaillent ensemble, pour les clients spéciaux, les Arabes, les Juifs aussi, parfois.

- Qu'est ce que les Arabes et les Juifs viennent faire là-dedans ?

- Flic français, mais innocent ! C'est pour les fellations. Un de nos médecins m'a expliqué que la

circoncision, chez les hommes d'un certain âge, avait pour effet de réduire la sensibilité des corpuscules de Raffini, de Krause, Pacini... il y en a d'autres, mais j'ai oublié les noms. Tu comprends, le gland frotte à nu sur le tissu des vêtements ; avec les années, cela réduit les sensations, c'est pourquoi, souvent, surtout les Arabes, ils préfèrent prendre les filles dans l'anus, passage plus étroit, frottement plus intense, orgasme plus rapide.

- Mais, c'est dégueulasse ce que tu me racontes !

- Je n'y peux rien, c'est comme ça. C'est ce que les filles me disent quand je les interviewe... Pour la fellation... Ça t'intéresse la fellation ?

- Et comment !

Elle ne comprit pas l'allusion, l'humour un peu idiot, un peu lourdingue, un peu flic, un peu frustré aussi. Il faut dire que dans leurs ébats, elle ne pratiquait pas la fellation. Au plus, il pouvait lui arriver de lui donner un coup de langue rapide sur la verge ou sur les testicules. Rien de très sérieux. Rien à voir avec Pampélichka, qui lui vouait un culte cannibale, et doux. Il soupira. Elle reprit :

- C'est la même chose, la fille doit stimuler les corpuscules récepteurs longtemps, ça fait des crampes dans les maxillaires, les muscles des lèvres et de la langue, et le client n'est pas content.

Alors, si un client arabe demande une fellation, elles y vont à deux, une se repose pendant que l'autre suce le type. Elles se relaient quoi !

- Et la première qui le fait éjaculer gagne un sucre d'orge !

- Idiot !

Il paya. Ils sortirent. Une Škoda Octavia, peinte aux couleurs de la police municipale, stationnait sur le trottoir.

Rentrés tôt à l'hôtel Dvořák, ils allèrent au lit. Ils étaient nus. On avait changé leurs draps. Il lui dit que ce qu'il avait vu et ce qu'elle lui avait raconté à la pizzeria l'avaient impressionné, et dégoûté des choses du sexe. Il ne lui parla pas du ballet du théâtre Archa. Il lui dit qu'il ne pensait pas être capable de faire l'amour ce soir. Soudain, elle l'enlaça dans un élan de tendresse qui le bouleversa. Elle se mit à parcourir son visage de baisers plus légers que les battements des ailes d'un papillon. Pendant quelques secondes, il eut l'impression d'être loin de ce monde, de voler avec elle, dans ses bras, porté vers un ailleurs de lumière et de douceur.

Ces quelques jours passés à Karlovy Vary firent croire à Santini que cet amour serait celui de sa vie, qu'ils iraient, ensemble, de l'amour commençant à l'amour progressant, et, peut-être, plus tard, soudain, vers l'amour parfait. Ce

commencement qui sans cesse recommence par des commencements qui n'ont pas de fin, selon la formule d'Origène qui, ainsi, décrit la découverte de l'amour divin. Même lorsqu'il est humain, l'amour est divin. C'était oublier l'avis de Spinoza. C'était compter sans sa jalousie, et sans la réalité des choses. Beaucoup d'oublis pour un grand rêve.

Charapatka ne se souvient pas de l'instant où Jean Santini comprit que tout était perdu, mais l'était-ce vraiment ? Seul demeure l'empreinte de la douleur de la perte. Santini ne supportait plus l'ombre de ces femmes qui rôdait autour d'Ipolia. Moins encore après ce séjour à Karlovy Vary où le meilleur de leur amour avait brillé comme une promesse. C'est le corps qui sert de révélateur. Santini avait cru qu'après Karlovy Vary, ils poursuivraient leur création de l'amour physique avec zèle et passion, c'est d'ordinaire ce que font les amants qui ont entrevu ce bonheur. Le contraire advint. Elle se refusa à lui, multiplia les déplacements brefs, les retours tristes, suivis d'étreintes maladroites, et de refus humiliants. Il est vrai qu'elle travaillait de plus en plus, et qu'entre les femmes battues et celles qui se prostituaient, il ne restait plus beaucoup d'espace et de temps pour un amour aussi fort que fragile. Les rythmes du travail du capitalisme triomphant, qui partout se sont imposés, sont hostiles à l'art d'aimer.

Charapatka comprit que la femme vivait une transition difficile entre des personnalités hypothétiques

conflictuelles. Elle avait de longue date développé un goût pour la sexualité homosexuelle, qui lui semblait simple, directe, plaisante et sans complications : peu de risques sanitaires, à l'exception des mycoses vaginales ; pas de risque de grossesse ; pas d'attachement excessif de la part des partenaires, sauf avec celles qu'elle appelait « les dérangées », et qu'elle fuyait comme la peste. Voilà qu'un homme venait gâcher la simplicité de sa vie entre travail et récréations lesbiennes. Elle voulait faire une pose. Entre son travail qui lui donnait de moins en moins de satisfaction et lui demandait de plus en plus d'efforts, le plaisir avec son homme, et les plaisirs avec ses femmes, trop c'était trop. Lui, il interprétait sa tiédeur comme une trahison, la création d'un no man's land, c'est le cas de le dire, où elle ménagerait son passage entre l'amour avec lui et ses affaires avec ses amantes. Puis, sans vergogne, elle faisait le chemin inverse. Il n'avait aucunement l'intension de devenir le mari de Virginia Woolf, attendant qu'elle sorte des bras de Vita Sackville-West, pour lui ouvrir les siens. D'accord, Adline Virginia Stephen avait été violée par ses frères, ce qui l'avait menée aux portes de la folie, qu'elle avait fini par franchir avant de se suicider par noyade, ambiguïté d'une vie tragique, où Charapatka avait sa part, à contrecœur, à contre-courant dans la petite rivière de l'Ouse où Adline se noya, où Charapatka fut le génie accueillant des eaux, et des équivoques de Virginia Woolf. Ipolia était fille unique, pas de frères sataniques pour saccager son innocence. Alors, quoi ?

Selon Charapatka, c'était comme pour les mouettes et les goélands du lac Chitipeg, en Alberta. Au Canada, en Alberta, au bord du lac Chitipeg, on a observé des comportements sexuels aberrants chez les mouettes et chez les goélands. Les mâles couvent, les femelles essayent de s'accoupler entre elles, elles font des œufs stériles, qu'elles abandonnent aux mâles, qui les couvent : la pétaudière des genres ! Les scientifiques s'en sont mêlés. Ils ont constaté des dérèglements hormonaux importants dus à l'absorption d'agents chimiques rejetés par les usines de la région. Brno fut le plus grand centre industriel de Bohème-Moravie, toute la région était connue pour l'importance et les ravages de ses pluies acides, qui décimaient les arbres de la forêt de Bohème. Alors Ipolia, comme d'autres filles de la région, à force d'absorber des rejets chimiques concentrés dans le lait maternel, s'est retrouvée coincée entre mouette et goéland.

Quand Charapatka joue les écolos, on ne sait jamais s'il ment, ou si elle dit la vérité.

La rupture vint un soir où elle se refusait à faire l'amour. Elle n'en avait pas envie, il lui faisait des caresses, il lui disait que l'appétit vient en mangeant. Cela se dit et se comprend en France, où il existe une culture des sens et de l'amour. La Bohème est plus fruste, difficile communication interculturelle, elle ne comprenait pas ce qu'il voulait dire. Il voulut rester calme. Ne rien dire d'irréparable. Déjà,

quelques jours plus tôt, ils avaient eu une scène à ce propos. Puis, l'idée qu'elle était en train de créer son no man's land, sa transition entre amour hétérosexuel et lesbianisme, entra dans sa pensée, et, très vite, devint une obsession. Il voulut lui dire qu'elle était une lesbienne, et qu'elle était malhonnête avec lui ! Évidemment, il pensa qu'il devait surtout ne pas lui dire ça. Il pensa à une forme plus atténuée de la réalité, plus policée par la mode du politiquement correct, du genre :

- As-tu eu des expériences... homosexuelles ?

À peine l'avait-il dit qu'il regrettait sa parole. Il aurait dû rester silencieux, *Tacui* comme le Jean Népomucène de la légende. Il aurait voulu effacer ses mots. Pousser le temps en arrière, de quelques secondes seulement, celles qu'il venait d'utiliser pour poser une question qui, il en avait la certitude, allait faire basculer cet amour dans le néant. Elle dit : oui. Il fit comme s'il n'avait pas entendu. Il n'y avait pas d'autre façon de repousser le temps en arrière. Mais en amour, le mensonge est plus difficile à pratiquer que dans l'histoire des hommes. Elle lui avait dit ce qu'il savait depuis le début, mais il aurait voulu ne pas l'entendre, pour pouvoir continuer à espérer, croire que leur amour progressant pousserait son lesbianisme dans un passé sans importance. L'aveu qu'il avait sottement provoqué changeait tout. Il entra en rage contre lui-même, et, comble de finesse, il la traita de perverse. Toutes les rancoeurs accumulées pendant les nuits où elle s'était refusée à lui ressortirent comme un venin. Elle se mit à pleurer et combattre en même temps. Elle expliquait qu'en se faisant du bien avec des filles, elle ne

faisait de mal à personne. Il commençait à acquérir une culture philosophique, il lui donna la réponse de Socrate : « Si le bonheur est de se satisfaire, alors heureux le pouilleux qui se gratte », l'incontinent qui pisse dans son froc, et le drogué qui se shoote ! (Ça, c'était sa contribution personnelle à l'argument socratique). Elle ne comprit pas, elle crut qu'il l'insultait (c'était peut-être vrai, car la rancœur y était). Elle pleura et combattit davantage. Elle lui dit qu'elle n'était pas une lesbienne, elle le dit avec une véhémence qui exprimait une conviction dont la vérité psychologique était réelle, même si les faits la démentaient. Il lui dit que dans ce cas, elle était une menteuse ou une masochiste, comme le type qui se tapait sur les doigts avec un marteau, et en extase expliquait : « Si vous saviez comme c'est bon quand je m'arrête ». Elle pleura derechef et lui dit qu'il n'y comprenait rien, qu'elle préférait l'amour avec lui.

Il lui demanda de quitter son lit et sa vie. Ce qu'elle fit. Il ne dormit pas de la nuit, passa trois jours terribles, où plus rien ne lui semblait avoir d'importance, et d'existence. C'est en reprenant le deuil de Pampélichka qu'il retrouva un peu de calme.

Le calme n'est pas la sérénité, hélas. L'amour le taraudait toujours, elle lui manquait. Leur voisinage n'arrangeait rien. Ils se croisaient de temps en temps dans la rue Polská, ou ailleurs dans le quartier de Vinohrady. Un soir d'orage, dans une épicerie, ils étaient si près l'un de l'autre qu'ils auraient pu se toucher, peut-être l'ont-ils fait,

et senti, une fois encore, le miracle de leurs corps embrasés dans cette lumière qui n'a pas de nom. Ils ont fait semblant de ne se pas voir. Une fois, un autre jour, elle avait eu comme un mouvement vers lui, il avait pris son air flic le plus vachard, et détourné la tête. Il avait fait le contraire de ce qu'il voulait faire : lui ouvrir ses bras, la couvrir de baisers. Mais ça ne passait pas. Une barrière s'était élevée. Leurs mutuels mensonges avaient tué l'expression de l'amour. Mais pas le regret de ce qui avait semblé possible, et si proche qu'ils l'avaient touché de tout le corps, et qu'il les avait blessés à jamais.

Il entra dans l'étude comme on entre au couvent, pour se consacrer à l'impalpable, à cela qui jamais ne peut trahir. Pour le reste, c'était foutu, le corps de son amour, le délice de ce qu'elle était, pour lui et par lui, à jamais perdu.

Charapatka ignore l'amour, mais elle connaît l'univers compliqué des sentiments, qui, en dépit de leur évanescence, sont, dans l'instant, nos plus puissantes certitudes. C'est le privilège de l'eau que de porter les sentiments du monde, et de n'en éprouver aucun. L'eau est une force que gouverne l'inertie. Le mystère de l'origine du mouvement de l'eau, de la vie (que dans leurs carnets et gravures Léonard de Vinci et Hokusai dessinent jusqu'à l'obsession) est tout entier dans la question que posait un des grands philosophes de l'époque baroque, Leibniz : « Pourquoi y a-t-il quelque chose et non pas rien ? » Évidemment, le questionnement du monde n'a pas

commencé à l'époque baroque, ni en Europe. Pourtant, pendant deux siècles, de 1600 à 1800, en gros, l'Europe a entraîné le monde dans une révolution de la pensée et de l'action. Moment étrange, où il se passe quelque chose, alors qu'il pourrait n'y avoir rien, répétition du même au même, homosexualité sociétale, tradition sanctifiée par la répétition d'actes qui, tous, sont prévisibles. Avec pour conséquence, la déification ou l'immolation de celles et de ceux qui se permettent de ne pas être prévisibles. En deux siècles, l'Europe a inventé l'incertitude, en a fait le moteur de l'histoire, et de la liberté. Le miracle de cette aventure singulière, devenue presque universelle, mais perpétuellement menacée par tous les totalitarismes qui font de la résistance, c'est que ce principe d'incertitude est entré dans la pensée européenne en passant par les portes des églises, où l'on prêchait une foi qui, en surface, n'était que certitudes.

Les tenues de la loge de Jean Santini se faisaient dans un local de la Karlova, à deux pas du pont Charles, dans un immeuble baroque qui abritait le musée des instruments de torture. Les touristes allemands en étaient friands. Les prospectus publicitaires qui attiraient le chaland montraient en noir et blanc sur fond rouge (réminiscence de drapeau nazi), la face d'un pauvre gars qui avait subi le supplice du garrot (pas d'allusion à saint Jean Népomucène, il ne tirait pas la langue, ce qui arrive souvent lors de la strangulation par ce moyen-là). Lors des tenues maçonniques de dix-huit heures, heure de la fermeture du musée, les touristes

allemands descendaient en commentant leurs impressions, les francs-maçons montaient.

Avec la fin du communisme, la franc-maçonnerie avait retrouvé droit à existence. De nombreuses obédiences européennes avaient ouvert des loges à Prague. La salle où se faisaient les tenues datait vraiment du XVIIe, rien n'y avait changé, peut-être un coup de peinture brun nazi, pendant l'occupation allemande. La peinture s'écaillait, comme le plâtre du plafond. L'hiver, c'était glacial, mais sympathique, comme le sont, en général, toutes les loges maçonniques, où l'on est reçu selon des moyens du bord qui varient de loge en loge, mais dans cet esprit de fraternité qui demeure constant. La règle est que la tenue doit se tenir loin des yeux des profanes, en un lieu sans fenêtres, comme les cavernes des chamans de la préhistoire, comme la caverne de Platon, comme le temple de Salomon, selon la Bible. Dans la salle, il y avait de grandes fenêtres, que l'on parvenait à obstruer avec des couvertures qui servaient de rideaux, mais de façon partielle. Les parties supérieures des fenêtres donnaient sur le ciel et sur la façade du Clementinum, l'imposant collège des Jésuites, grands pourfendeurs de francs-maçons, qui, en leur temps, le leur rendaient bien. D'ailleurs, lors des tenues du temple maçonnique de la Karlova, la tradition était maintenue : la statue de saint Ignace de Loyola se penchait au faite de la façade, comme pour épier la tenue maçonnique ; de sa chaise, Santini voyait la tête auréolée. Il y avait aussi Saint Adalbert, premier évêque de Prague, de lui, on ne voyait que la mitre et le bout de la crosse. À la fin d'une de ces tenues,

le vénérable maître de la loge demanda à Santini, puisqu'il lisait tout ce qu'il trouvait sur l'art baroque, s'il aimerait présenter une planche sur le thème : « L'âge baroque et la franc-maçonnerie ». C'était une occasion de poursuivre la découverte de cet homonyme dont la vie et l'œuvre le fascinaient. C'était une façon de retrouver Pampélichka. C'était une façon de créer de la distance entre sa vie et le souvenir d'Ipolia.

Chapitre IX

Jean Santini avait rendez-vous avec le Conseiller di Stefano, à l'ambassade d'Italie, au palais Thun Hohenstein, 20 rue Nerudova. Il ne prendra pas la route la plus directe. En traversant la Malostranské náměstí, à deux pas de l'ambassade de France, il peut rejoindre le numéro vingt de la rue Nerudova en dix minutes. Au lieu de cela, il allait prendre le tram 11 sur la place Malostranské pour aller au château, un détour d'une heure. De l'arrêt du tram, on voyait l'entrée de la Valdštejnská, la rue où Pampélička était morte. Depuis deux mois, la circulation était rétablie dans la rue, les trous causés par les deux explosions avaient été comblés, comme les tombes des morts. Il y avait encore des travaux à l'ambassade de Pologne, ainsi qu'au palais Wallenstein.

Il avait pris ce détour peu rationnel, qui le faisait aller au palais Thun Hohenstein en passant par la place du château, afin de voir la maison où Jan Blažej Santini passa sa jeunesse avec son frère František Jakub et leur sœur Eliška. Sur la place Pohořelec, la maison est au numéro 5, elle s'appelle « à la charrue d'or », à deux pas de là, entre les numéros 2 et 3 de la place, on voit sur les pavés blancs, *têtes de chat*, c'est leur nom à Prague, sept étoiles noires en pavement de mosaïque. Comme l'église des Théatins, un

ordre missionnaire, est toute proche, ces sept étoiles noires sont, peut-être, un rappel de l'Apocalypse : « Les sept étoiles sont les anges des sept Églises » (1-20). Toutefois, Charapatka ne sait rien de l'origine de ces étoiles, mais elle sait que Santini adolescent les regardait chaque fois qu'il descendait la Malá Strana pour aller voir Jean-Baptiste Mathey, l'architecte français qui dirigeait alors les travaux de l'église Saint-François-Séraphin (aujourd'hui Saint-Sauveur) ainsi que le siège du généralat de l'Ordre des croisés à l'étoile rouge. L'enseigne de la charrue d'or, aux dorures récemment restaurées, brillait au soleil, comme celle de la maison de l'écrivain tchèque Jan Neruda (1834-1891). L'enseigne de la maison de l'écrivain et poète Jean Neruda, « Aux deux soleils », montre deux beaux astres baroques, anthropomorphes et dorés. Elle est située au numéro 47 de la Nerudova. L'œuvre de Jan Neruda tant impressionna l'écrivain chilien Nejtali Ricardo Reyers Basoalto, qu'il prit Pablo Neruda pour nom de plume. C'était plus bref.

Prague adopta le système de numération des rues entre 1770 et 1771. Avant, les immeubles portaient des enseignes, souvent gravées dans la pierre. On donnait l'enseigne pour adresse. En un temps où la majorité des gens ne savait ni lire ni écrire, ce système était commode. La ville est encore pleine de ces maisons aux noms délicieux mis en images dans la pierre : « Aux trois petits violons », « À la cloche de pierre », « Aux deux tortues », « Au soleil noir ». Un des thèmes qui revient le plus souvent est celui de l'étoile, ou **des** étoiles : d'or, rouge, d'argent, une, deux, trois. Le thème

de l'étoile était un thème populaire à Prague, dès le Moyen Âge, et avant. Selon la prophétie des origines, au bord des eaux de la Vltava, Libuše a dit : « Je vois une cité dont la gloire s'élèvera jusqu'aux étoiles ». Il ne faut donc pas s'étonner si l'on en vit cinq autour de la tête du cadavre de Jean Népomucène repêché dans la Vltava. D'ailleurs, lorsque le père de Santini acheta la maison, elle s'appelait « Aux trois étoiles », c'est plus tard que le nom fut changé en « À la charrue d'or », il y avait trop d'étoiles dans la ville, les gens ne s'y retrouvaient plus.

Aujourd'hui, hormis l'enseigne de la façade, rien ne distingue cette maison des maisons voisines. Sur ce côté de la place, celui qui à travers la rue Úvoz descend vers la Nerudova, les maisons, au XVIIe siècle, appartenaient à des artisans cossus, qui pouvaient prétendre au titre de bourgeois, payant impôt, et participant aux conseils de la municipalité. Le père de Santini appartenait à cette catégorie de la population pragoise. Blaise, Blažej, le petit garçon qui jouait sur la place Pohořelec, dans les années quatre-vingt du XVIIe siècle, voyait autour de lui se bâtir la Prague baroque. La colline, le « pré aux cerfs », était un chantier permanent : il y avait d'abord le palais Černín, où son père taillait les pierres de la porte monumentale. Ce palais ne sera pas achevé avant le début du vingtième siècle, l'État tchécoslovaque en fera son ministère des affaires étrangères. Il y avait aussi Notre Dame de Lorette; le palais toscan ; le monastère des Prémontrés de Strahov, il était en pleine reconstruction, selon les plans de l'architecte dijonnais Jean-Baptiste Mathey. C'est, peut-être, en ces années-là, alors que Mathey visite son chantier et confère

avec les pères qu'il voit le jeune garçon. Le petit Santini va probablement à l'école des Prémontrés, dont le monastère est à deux pas de la maison « à la charrue d'or », ou plutôt « aux trois étoiles ». Jean-Baptiste Mathey, peintre, architecte, catholique convaincu, cabaliste et mystique, aura remarqué les dons de Santini pour le dessin et les mathématiques. D'où un peu plus tard, ses visites au chantier de Mathey de l'autre côté du pont, celui de l'église de Saint-François jointe au siège des croisés à l'étoile rouge.

En bas de Hradčany, dans la ville qui faisait un demi-cercle autour de la rivière, il y avait des chantiers jusque sur les hauteurs de Vyšehrad. Vue de Hračany, la colline de Vyšehrad est sur la droite, au sud-ouest. Près des rives de la Vltava, à l'entrée du pont, côté vieille ville le *Clementinum* est le plus grand complexe immobilier de la ville, après le château impérial. Le *Clementinum* des Jésuites avait été bâti entre 1654 et 1674 par le parrain de baptême de Santini, l'architecte italien Carlo Lurago, qui mourra dans peu de temps, en 1684. Pourtant, le bâtiment avait l'air d'être en travaux de façon permanente, et le restera jusqu'à l'année de la mort de Santini, en 1723. Vers 1680, et jusqu'en 1711, il n'y avait qu'un seul pont sur la Vltava, le pont Charles. Comme il était unique, il n'avait pas encore de nom. Le dix-neuvième siècle, dans sa recherche obsessionnelle de héros nationaux le baptisera Charles, pour Charles IV évidemment. Alors que Jan Blažej Santini était un enfant, le pont, *most* en tchèque, n'était pas encore décoré de statues sur tout son long. Jusqu'en 1629, il n'y avait qu'une simple croix en bois sur le pont. Elle fut alors remplacée par un crucifix monumental dont la tête du Christ est couronnée de

lettres d'or qui, en Hébreux, proclament « Saint, Saint, Saint le Dieu des peuples » (récemment, des vandales juifs intégristes ont jeté dans la rivière une partie de l'inscription). Ces mots en or sont l'amende que paya un juif pragois, Elias Backoffen, pour un blasphème. En 1629, la réaction catholique bat son plein, elle est imposée à tous.

Pendant son enfance, Jean Blaise Santini a vu la statue, alors toute neuve, de Jean Népomucène, qui, en 1683, venait d'être érigée selon un modèle créé quelques années plus tôt par le sculpteur officiel de l'empereur, le Viennois Mathias Rauchmiller. La sculpture avait été exécutée, juste avant sa mort, par Johan Brokoff, le père de Ferdinand Maximilián. Cette statue fixera pour l'éternité l'iconographie du mensonge de ce saint étrange : la pose, le vêtement, la barbe, la sinuosité ambiguë du corps, le Christ en croix porté avec vénération ; tout sera reproduit à des milliers d'exemplaires, aux croisements des routes et des chemins, à la ville et à la campagne, dans les églises, les chapelles et les abbayes, sur le parapet des ponts : emplacement népomucénien par excellence. Beau succès pour un mensonge. Mais aujourd'hui, revanche de la vérité, Jean Népomucène est presque oublié.

La béatification de Jean Népomucène, canonisé en 1721, ne sera prononcée par l'Église que le 19 mars 1729 : six ans après la mort de Santini, celui qui a bâti le chef-d'œuvre de la chapelle de Žďár nad Sázavou sur sa foi en un mensonge officiel. Le fait qu'en 1683, quarante-six ans avant la

béatification du torturé de 1393, sa statue soit érigée en un lieu aussi symbolique que le pont Charles en dit long sur la cohérence et la constance du programme idéologique de la Contre-Réforme orchestré par le pouvoir impérial et par les ordres religieux, notamment les Jésuites. Affaire politique et religieuse, puisque le premier tableau où Jean Népomucène apparaît en saint futur date de 1631, dix ans seulement après la bataille de Bila Hora, alors que l'on vient d'enlever les têtes des martyrisés de la place de la Vieille Ville, plantées et décomposées au sommet de la tour d'entrée du pont Charles. Ce tableau, exécuté par le peintre de la cour de Ferdinand II, Mathias Mayer, est daté, et signé. Il met en scène l'empereur avec sa famille en adoration devant la Vierge Marie et les saints patrons tchèques : Adalbert, Jean Népomucène, Procope, Sigismond, Guy, Norbert et Ivan. À l'évidence, ce projet politique commence en 1631. La canonisation sera proclamée en 1721, et la béatification en 1729. On ne peut pas dire que l'Église de Rome s'est empressée de faire plaisir à l'empereur d'Autriche.

Peut-être l'Église de Rome a-t-elle pris 90 ans afin de méditer ce que dit saint Augustin du mensonge, il en distingue huit types, et dans le domaine religieux : « Il est impossible de croire qu'il se puisse trouver une raison de mentir dans pareil domaine puisqu'il ne faut pas même mentir lorsqu'il s'agit de faciliter le chemin qui mène vers lui ». Mais, saint Augustin est un philosophe antique qui est en train de créer une vérité nouvelle, alors que les Jésuites sont des combattants, qui rusent pour assurer la victoire des découvertes philosophiques de saint Augustin. Quelles belles confusions !

Si l'on regarde de l'autre côté du pont, dans les années quatre-vingt du dix-septième siècle, sur la rive droite, côté vieille ville, jouxtant le chantier permanent du Clementinum, lui faisant face, le long de la rivière, depuis 1679 Jean-Baptiste Mathey construit l'église dédiée à saint François d'Assise commanditée par les Croisés à l'étoile rouge. La première église à plan central de Prague, où l'esprit du « *poverello* » souffle sur les formes créées par l'architecte. L'année où Mathey commence ses travaux est celle où Guarino Guarini présente ses plans pour une église à plan central que son ordre religieux, les Théatins, veut ériger dans la Mala Strana. Il s'agit de l'église « de la Vierge d'Oëtingen », on en possède les plans, elle ne sera jamais construite. Mais on peut penser que Jean Baptiste Mathey et Jean Santini consulteront ces plans, lorsqu'en 1691 Mathey tracera les plans de Notre-Dame-Du-Perpétuel-Secours, que les mêmes Théatins veulent ériger dans la Mala Strana. Vers 1694-1695, Mathey quittera Prague pour Paris, où il meurt en 1696. À la demande des Théatins de la Mala Strana, en 1706, Jean Santini reprendra le travail commencé par Mathey. L'église sera achevée et consacrée en 1717. La sobriété triste de l'édifice en fait une œuvre de deuil, elle dit la tendresse de Santini pour Jean Baptiste Mathey, son maître et son père spirituel. L'église est accolée au palais Thun-Hohenstein. Plus loin, dans les faubourgs de Prague, qui sont déjà et encore la campagne de Bohême, Jean-Baptiste Mathey fut aussi l'architecte du palais Trója pour le comte Václav Vojtěch de Šternberk. Dans ce complexe de bâtiments, comme dans certains tableaux de

Nicolas Poussin, le thème des toitures en forme de pyramide, comme des sommets d'obélisques, est répété par le maître. Jean Baptiste Mathey avait probablement rencontré Nicolas Poussin à Rome chez le père jésuite Athanase Kirscher, qui était le grand spécialiste de l'Égypte ancienne au Collegio Romano où il enseignait les langues anciennes, le copte, et les hiéroglyphes dont il faisait une langue « pure », non affectée par la cassure décrite dans l'épisode biblique de la tour de Babel. Une folie préscientifique que Champolion fera voler en éclats, mais une folie d'une stupéfiante richesse poétique.

Si le regard continue son survol, il voit dans la ville nouvelle du XVIIe siècle l'église de Saint-Ignace-de-Loyola, achevée depuis quelques années par Carlo Lurago, et toujours en travaux. Un jeune architecte, Pavel Ignác Bayer, y achève le second collège des Jésuites de Prague, et ajoute une tour à l'église. La Contre-Réforme est en train de faire la conquête de l'espace et des esprits.

Jan Blažej Santini Aichel grandit, handicapé, et émerveillé dans une ville où la beauté surgit devant ses yeux. Il grandit dans un milieu dont le métier est de créer ces splendeurs dont tout le monde parle. Ainsi va le premier mouvement miraculeux de son enfance, il le partage avec les 80.000 personnes qui vivent à Prague en même temps que lui. Le second miracle n'appartient qu'à lui : l'enfant comprend ce qu'il voit. Il comprend comme certains enfants comprennent. Il sait que derrière le visible, l'invisible qui l'explique existe. Dans l'histoire humaine, cet accès aux mystères a toujours fait les chamanes, les saints,

les fous, et les artistes. En cela, il est de son temps et des temps qui l'ont précédé. Avec, cependant, une dimension particulière qui va, très vite, faire de lui un être d'exception : il possède un don pour tout ce qui touche aux mathématiques, et, plus particulièrement, à la géométrie.

L'inspecteur de police Jean Santini était devant les portes de l'ambassade d'Italie : le palais Thun-Hohenstein, dit aussi « Kolovrat ». Deux aigles, symboles de la famille princière Kolovrat gardent ces portes monumentales. Le mouvement courbé du cou des aigles est gracieux et étrange. Elles ne sont pas impériales, c'est la raison pour laquelle elles courbent la tête, pour éviter de défier l'aigle à deux têtes des Habsbourg, lorsqu'il arrivait à l'empereur de rendre visite aux Kolovrat, et que son cortège passait le porche. Elles invitent le visiteur à entrer ; elles le protègent, ou le menacent ; le saluent, comme on saluait à la cour ; et l'impressionnent. Il y a là un chef-d'œuvre de mise en scène baroque. Au-dessus des aigles (l'oiseau de Jupiter !), on a, en redondance, sur chaque côté du portique, les statues de Jupiter et de Junon, le dieu et la déesse sont accompagnés de leurs volatiles emblématiques : aigle et paon. Les aigles, Jupiter, Junon, on l'a compris, c'est le prince Kolovrat et son épouse ; histoire de dire au visiteur, dès l'entrée, qu'il ne va pas voir n'importe qui, mais qu'il est reçu par les dieux ! Des dieux qui ne s'abaissent, mais avec grâce, que devant l'empereur, comme les aigles du portail.

Ces œuvres sont dues à un des grands sculpteurs de la Prague baroque, Mathias Bernard Braun (1684-1738). Au-dessus de Jupiter et de Junon, les blasons du prince

Kolovrat et de son épouse sont comme enlacés. Juste en dessous flotte le drapeau italien, plus romantique que baroque dans ses origines, mais on peut admettre que l'Italie est avec la Bohême un des derniers bastions de l'esprit du baroque. Lequel est tout entier contenu dans l'idée de mise en scène, d'où l'importance du mot *équivoque*, qui, dans le français du dix-huitième siècle était tantôt masculin tantôt féminin, Boileau disait que le mot était hermaphrodite : les équivoques de l'équivoque.

Le baroque s'achève lorsque les Européens cessent après Shakespeare de regarder le monde comme une scène de théâtre, plutôt, lorsque, à cette vision du monde une autre s'ajoute. On passe alors aux explorations romantiques des profondeurs, autre dimension du monde. Le baroque ne fait pas dans la psychologie qu'il ignore superbement. Le baroque met en avant sentiments et formes, et fait péter la couleur. Comme Ipolia, autrefois, dans ses tenues dépoitraillées en skaï rouge. Santini eut un mouvement d'humeur contre lui-même. Cet amour, dont il ne voulait plus souffrir le souvenir, venait de resurgir.

Devant l'ambassade d'Italie, l'œil de cyclope de la caméra de sécurité était dans la porte et regardait Santini, qui avait appuyé sur l'interphone. Il y eut un bourdonnement dans la serrure de la porte automatique latérale. Il entra dans le vestibule d'accès à la première cour du palais ; latéralement, il donne sur deux longs couloirs qui mènent aux appartements aménagés dans les deux ailes du

bâtiment. Une fois de plus, Santini eut un choc. Passer du monde extérieur à l'intérieur d'un bâtiment conçu par Jan Blažej Santini, c'est faire l'expérience de l'irruption de l'harmonie. Une unité de ton qui met la pierre en musique.

Sous la voûte, plus avant dans la cour, les pavés sont en bois, afin d'atténuer le bruit des fers des chevaux, celui des roues des carrosses et des chariots lorsqu'ils pénétraient dans le palais. Tous les palais de Prague qui ont conservé les pavés originaux de leurs cours d'entrée sont dotés de ces étranges pavés en bois. Les palais de Bohême étaient aussi des lieux de culture où l'on donnait des concerts, des bals masqués, des pièces de théâtre, et des opéras. Plusieurs opéras aujourd'hui perdus de Vivaldi, dont le merveilleux *il Tigrane*, ont été joués ici. On veillait à l'acoustique, on se protégeait du bruit.

Le conseiller attendait Santini devant l'entrée d'un second vestibule, dont la porte dessinait une voûte en U retourné, une forme romane, issue de l'architecture antique et reprise par le baroque. Elle s'ouvrait sur une série de salles formées par des arches de même forme. Cela créait une atmosphère où grandeur s'allie à douceur, elle naissait de ces rondeurs qui se succédaient comme corps de femmes, vision de bain maure dans un tableau de Jean Auguste Dominique Ingres. Le conseiller avait décidé de donner à son hôte un tour du propriétaire. Il lui montra l'ascenseur qui menait aux appartements de l'ambassadeur, absent ces temps. Sur le chambranle de la porte en long rectangle étroit de l'ascenseur, une plaque de cuivre gravé disait STIGLER, en lettres art nouveau, selon

le style inventé à Paris par Alphonse Mucha pour l'affiche publicitaire de Sarah Bernhardt, qui, en 1894, jouait « Gismonda, princesse d'Orient » à la Comédie-Française... ainsi parla Charapatka :

L'ascension d'Alphonse Mucha a commencé à Paris, grâce à Sarah Bernard, l'actrice qui a marqué la fin du dix-neuvième siècle et le début du vingtième. En 1894, elle était un personnage considérable à Paris. Le peintre qui faisait ses affiches avait fait défaut, elle avait besoin d'une affiche pour « Gismonda », quelqu'un suggéra un jeune peintre tchèque qui faisait des affiches publicitaires, un ami de Gauguin et des autres peintres fauchés de l'époque. On lui donna toute une nuit pour présenter un projet d'affiche. Au matin, il porta son projet, et regagna son petit appartement, rue de la Grande Chaumière, près d'une laiterie du quartier Montparnasse. Le lendemain, un billet laconique le convoque d'urgence chez la vedette. En chemin, Mucha était mal à l'aise. Il avait décidé de faire une affiche totalement non conventionnelle. Les affiches de l'époque étaient horizontales, la sienne était verticale. Le réalisme du temps était plat, sans style, il avait fait une affiche nourrie de son enfance à Ivancice : végétaux, plantes, fleurs, amour des formes de la femme, gothique et baroque mêlés... Cela ne s'appelle pas encore « art nouveau ». Sarah Bernhardt l'attend, impériale, debout dans son salon. Mucha se dit qu'elle va lui passer un savon pour s'être emparé de son

auguste corps de vedette pour faire ses expérimentations de barbouilleur. Sarah Bernard s'avance vers le gribouilleur dans ses petits souliers. De sa voix et dans cet élan du corps qui ont fait sa gloire sur scène, elle dit : « Monsieur Moucha, vous m'avez rendue immortelle ! » et elle le prend dans ses bras.

C'est ainsi, selon Charapatka, que commença l'ascension de Mucha.

Apparemment, l'ascenseur était une vedette du palais Kolovrat, di Stefano en parla longtemps. Le jour de son inauguration, en 1926, le comte Ciano, en visite officielle à Prague, il venait d'entrer aux Affaires Étrangères et allait épouser la fille de Mussolini, était resté coincé dans l'ascenseur. Ça arrive ! D'ailleurs, qu'un comte fasciste se retrouve coincé dans un ascenseur allemand, c'est plutôt normal. L'acte de vente du palais avait été signé le 5 février 1924 entre l'État italien et le comte François Antoine Thun-Hohenštejn, il avait fallu près de deux ans de travaux pour remettre les bâtiments en état.

Le conseiller était lassant avec ses explications qui n'en finissaient pas. Tiens, voilà qu'il prononçait Hradec, avec la h aspirée du début qui oblige à un exercice respiratoire... Le souffle court, Santini pensa « Hradec Králové », la jeunesse d'Ipolia, Pavel, son premier amant, le drame primitif, Turandot (la première est donnée à la Scala, en 1925, juste avant la première ascension de l'ascenseur STIGLER)

- Monsieur Santini, vous me suivez ?

Impossible de répondre non :

- Vous vouliez dire Hradec Králové ?

- Non, les seigneurs de Hradec, dont vous voyez les armoiries sur la façade renaissance, là-bas. Ils construisent le premier palais, en fait, une grande maison, vers 1564.

- Et Santini ?

- Il intervient beaucoup plus tard. Après que le nouveau propriétaire du site, Jan Jáchym Slavata, soit mort en 1689, que son frère et héritier décède deux ans plus tard, et que le palais renaissance, plus un chantier à l'abandon soient, en 1695, repris par le baron Jan Leopold Finfkirchen marié à une Slavata... Vous me suivez ?

- Parfaitement, nous sommes donc en 1695...

- Non, en 1701, lorsque le baron cède l'ensemble à son beau-frère, le comte de Kolovrat qui a épousé une Slavata, la comtesse Marie Magdeleine.

- Ils tournent en rond, ces pauvres gens !

Le conseiller di Stefano fit celui qui n'avait pas entendu la remarque du jacobin corse et régicide Santini :

- C'est pour cette raison que l'on appelle parfois le palais : « Kolovrat », Santini bâtit le palais entre 1721 et 1726.

- Mais, il meurt en 1723 !

- Santini était un homme extraordinairement actif (pour sûr, pensa Santini : il bâtit après sa mort !) Il a conçu près d'une centaine de bâtiments en vingt-trois ans. Remarquez, ses bâtiments, surtout ses palais à Prague, sont souvent des réhabilitations d'œuvres anciennes, que de nouveaux propriétaires, comme ceux de ce palais, veulent habiter à nouveau, et agrandir. Son génie est aussi dans son extraordinaire intelligence de l'espace, si peu abondant dans la Mala Strana coincée entre la rivière et la colline. Et puis, il a le don incomparable de fondre les styles du passé dans le sien. Oui, il meurt en 1723, à 46 ans, ce qui est jeune, même en un temps où l'espérance de vie n'allait pas au-delà de cinquante ans. Mais ses plans et ses instructions restent, ainsi que ses équipes, et ce que l'on peut appeler « sa tradition ». Vérifiez, et vous constaterez que plusieurs de ses bâtiments ont été achevés après sa mort : Žďár nad Sázavu, Rajhrad, Kladruby... Sa

mort fut rapide et imprévue, il succomba en une semaine, il revenait d'une visite de son chantier de Rajhrat... une fièvre, on ne sait pas très bien. Une pneumonie ou la tuberculose, peut-être. On mourait jeune dans sa famille, son grand-père, son frère, son père.

Selon Charapatka, c'était une pneumonie, pas la tuberculose. Les tailleurs de pierre et les sculpteurs travaillant la pierre, dont les poumons étaient affaiblis pas la silicose, étaient plus exposés que quiconque aux maladies pulmonaires. Le grand sculpteur Peter Brandl était mort de la tuberculose ; Ferdinand Maximilien Brokoff était mort du même mal.

Le *Consigliere* di Stefano était en train de dire :

- Vous le savez peut-être, Ferdinand Maximilien Brokoff est l'auteur de la statue de saint Hubert agenouillé devant la vision du cerf portant le christ en croix entre ses bois, elle est au-dessus de la porte d'entrée de la maison dite « Au cerf d'or ». Cette statue de la rue Tomašska que l'explosion a brisée... lors de l'attentat... Au dix-septième siècle, les artistes qui travaillent la pierre meurent le plus souvent avant soixante ans, parfois avant quarante – Il s'était interrompu, il semblait chercher quelque chose. Il s'exclama :

- Venez voir le passage !

Il y avait un passage latéral qui traversait l'espace entre les deux palais, il unissait la Nerudova à Zamecké schody, le long escalier qui prolonge la Thunovská, et mène au château. C'est un passage mystérieux, couvert de voûtes sombres et d'espaces ouverts à la lumière, certaines voûtes ont la forme d'un sixième de cercle. Le musicien Hector Berlioz qui visita Prague en 1846 parle de ce passage dans ses mémoires, et Châteaubriand aussi. Une légende le dit hanté par une dame blanche, la belle Perchta de Rožmberk, qui, malheureuse en amour, dédia sa vie aux malades et aux pauvres. Elle appartenait à l'ordre hospitalier créé par Agnès de Bohême : les croisés à l'étoile rouge. On dit qu'elle apparaît aux mourants. Le passage borde l'église Notre-Dame-du-Secours-Perpétuel qui fut bâtie par Santini, selon un plan central, proche de ceux qu'aimait à utiliser le Père Guarino Guarini lorsqu'il voulait créer un espace somptueux sur une surface réduite. Comme à Paris, lorsqu'il bâtit Sainte-Anne-la-Royale, en 1665. Un des rares édifices baroques de Paris.

Ils quittèrent le passage et la cour. La lourde porte du passage fut refermée par di Stefano. Si la clef n'était pas d'époque, elle était ancienne : énorme objet qui devait peser plus d'un kilo, elle avait comme une dimension symbolique, clef des enfers ou du paradis.

Même s'il était content de cette moisson d'informations qui allait nourrir la planche qu'il devait présenter en loge, le but officiel de la visite de Jean Santini n'était pas d'approfondir sa connaissance de l'art de son homonyme des XVIIe et XVIIIe siècles.

Interpole venait de lancer un mandat d'arrêt international contre Eugène Onéguine, un des grands patrons de la mafia russe. Toutes les polices de la planète étaient sur la piste. Santini n'aimait pas beaucoup Interpole dont le siège est en France, à Lyon. Dans les années trente, les nazis avaient infiltré l'organisation, qui était devenue la branche internationale de la Gestapo. Nombreux étaient les policiers qui pensaient qu'Interpole souffrait encore de ce péché originel. Mais, avec le temps, il n'y avait plus de nazis survivants à Interpole ; tout comme il y a de moins en moins de criminels de guerre qui meurent dans leur lit en Allemagne et au Japon, mais on a renouvelé le stock : Iran, Irak, Yougoslavie, Tchétchénie, Rwanda...

En juillet 1995, dans une boîte de nuit proche de la place Wenceslas, les mafias russe et italienne s'étaient partagé l'Europe, l'Ouest aux Italiens, l'Est aux Russes. Pour les Balkans : Croatie, Slovénie et Albanie aux Italiens ; Macédoine, Kosovo, Monténégro, et Serbie aux Russes. La Bosnie Herzégovine était considérée comme un territoire neutre, les intérêts des deux groupes y étaient trop entremêlés. Évidemment, il y avait aussi des groupes autonomes qui, ici ou là, comme au Kosovo, ne suivaient pas les règles de ce marché commun du crime. Dans cette affaire, la République tchèque était considérée comme une sorte de territoire neutre où les trafics des uns

s'échangeaient contre les trafics des autres. Par exemple, les Italiens fournissaient les cigarettes américaines de contrebande aux Russes, qui fournissaient des blondes pour la prostitution dans les pays du Sud européen, où tirer un coup avec une blonde restait un stimulant prisé par les libidos du samedi soir. Il y avait aussi les trafics d'êtres humains, l'invasion rampante de l'Ouest européen rapportait des sommes considérables à la mafia russe, qui remettait les clients solvables à la mafia italienne qui, elle, se chargeait de la partie ouest du voyage. Celles et ceux qui ne pouvaient pas payer cash remboursaient le prix de leur passage par un esclavage consenti d'une durée déterminée par les maîtres du trafic. Les pauvres gens qui n'avaient pu payer que la partie est du voyage étaient largués en République tchèque par leurs convoyeurs russes, qui leur disaient qu'ils étaient déjà en Allemagne. Ce mensonge permettait de faire payer le voyage plus cher. C'était aussi un moyen qui permettait d'accélérer l'invasion musulmane de l'Europe.

C'était un des grands thèmes du colonel Lombard, qui disait que tous les politiciens annonçaient qu'il fallait lutter contre l'émigration clandestine. En vérité, selon le colonel Lombard, elle les arrangeait. Elle fournissait des corps à un système cannibale qui, en raison du faible taux de reproduction des Européens, en manquait. On disait qu'il fallait plus de corps nouveaux pour permettre à chacune et à chacun de jouir d'une retraite méritée. L'Europe n'avait plus d'imagination politique, les élites avaient convaincu les peuples qu'ils avaient le choix entre la misère tout de suite,

en raison de la faillite des fonds de pension ; et la destruction, plus tard, en raison de l'invasion des musulmans venus détruire une civilisation, dont l'existence et le succès étaient une insulte faite à l'islam. D'après Lombard, l'Europe subissait la plus massive invasion de toute son histoire, et ses politiciens faisaient au mieux pour que ce secret soit bien gardé. Il y a, aujourd'hui, plus de musulmans en Europe qu'il n'y eut jamais d'Européens en pays musulmans. Le colonel Lombard disait qu'un retournement était en cours, il visait à la destruction de ce que l'on appelle l'Occident. Cela commençait par le maillon le plus faible du monde occidental, l'Europe. Et en Europe, par la destruction d'un pays emblématique : la France. Rien que ça !

Si le conseiller de l'ambassade italienne et l'attaché de police de l'ambassade de France n'avaient pas la vision d'ensemble de l'histoire qui était celle du colonel Lombard, ils avaient la vertu tenace des petits soldats qui travaillent dans l'ombre sur leur pré carré. Eugène Onéguine intéressait Santini en raison d'un trafic de cocaïne, où le nom d'Onéguine était apparu d'une façon étrange. Le 16 mai 1999, le Boeing qui servait aux déplacements de la famille royale séoudienne avait atterri au Bourget, il avait à son bord deux tonnes de cocaïne de Colombie. La drogue fut rapidement transportée dans une villa de Noisy-le-Sec. L'organisateur de l'affaire était un prince de la famille royale séoudienne. Cette affaire n'avait pas échappé aux douanes et à la police française. Mais ces services étaient paralysés par les diplomates et les commerciaux de la République, qui

avaient de grosses affaires en cours, légales celles-ci, avec le prince et la famille en question. Il y eut pas mal de tergiversations qui permirent au prince de prendre le large, et à mille deux cents kilos de cocaïne de disparaître sur le marché européen. Puis, la police investit la villa, arrêta quelques sous-fifres, et saisit huit cents kilos de coke. On fouilla la villa, et, en explorant l'ordinateur qui permettait à la bande de communiquer, les experts français ont trouvé une série d'échanges dont les adresses électroniques ont été identifiées comme étant des adresses utilisées par Eugène Onéguine. Plusieurs messages parlaient de la recherche d'un « produit », et de sa livraison, sitôt qu'il serait prêt, dans « la cité aux étoiles ». Les enquêteurs ont pensé qu'il s'agissait, peut-être, d'un important chargement d'héroïne d'Afghanistan. C'était trop vague pour justifier un mandat d'arrêt international, officiellement, la France n'avait rien à reprocher à Onéguine. Toutefois, il fut demandé à tous les attachés de police de signaler les mouvements du gangster, qui avait des résidences en Russie et en Europe centrale, dont un appartement à Prague et une jolie villa près du golf de Karlovy Vary.

- C'est mon gouvernement qui a fait la demande de mandat d'arrêt international à Interpol. Nous le recherchons pour le meurtre d'un prostitué à Naples. Une histoire ridicule, sauf pour la victime, évidemment. Nous nous demandons encore quel besoin a pu avoir un gangster de sa dimension de massacrer à coup de barre de fer, un objet qui était là par hasard, un petit prostitué napolitain, qui,

lui, n'était sûrement pas là par hasard. Mais nous savons que c'est Onéguine le meurtrier. Nous avons retrouvé son empreinte génétique...

Il y eut un silence.

- Vous ne me demandez pas comment nous avons fait pour avoir dans nos bases de données l'empreinte génétique d'Onéguine.

C'était donc ça. Pour Santini, cela n'avait pas grande importance. Ils l'avaient, voilà tout.

- C'est la N.A.T.O (di Stefano utilisait l'acronyme anglo-saxon, pour *North Atlantic Treaty Organisation*, Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, OTAN en Français). À Naples, le siège du commandement sud de la NATO, ils s'intéressent beaucoup à Onéguine qui, depuis des années, fournit des armes à toutes sortes de gens.

Santini eut l'intuition que « l'objet », dont la livraison était attendue « dans la cité aux étoiles », était un chargement d'armes spéciales, dont la livraison aurait lieu à Prague. À Paris, ils s'étaient trop focalisés sur une affaire de drogue. Il demanda :

- Alors, selon vos informations, il n'attend pas une importante livraison de drogue.

- Non ! Mais nous ne savons pas encore ce dont il s'agit. Nous arrivons à écouter certaines de ses conversations, celles où il parle sans trop de précautions. Il parle de « produit », au singulier, de « colis », au singulier, de livreur, au singulier. Nous avons fait des analyses linguistiques, nous avons la certitude qu'il parle de quelque chose de dimension réduite et de léger, moins d'un kilogramme peut-être.

- Où écoutez-vous ces conversations où il parle sans contrainte ?

- Il ne parle jamais ouvertement de ses affaires. C'est pour cela qu'il est un boss de l'*Organizatsya* depuis près de dix ans. Nous l'écoutons dans sa boîte de nuit, à deux pas d'ici.

Devant l'expression de surprise de Santini, il reprit :

- Vous ne connaissez pas le *Kostel* ? Une boîte de nuit à la mode, comme... disons... l'Atlas ?

Santini n'était pas un type à boîtes. L'Atlas était du côté de la place Wenceslas. C'était une boîte pour putes de luxe qui se confondaient avec la clientèle. Lui, il faisait dans la prostitution ordinaire, la plus sordide, pas celle du genre mannequin débutant qui arrondit ses fins de mois.

- L'Atlas, c'est la mafia ; le *Kostel*, c'est l'*Organizatsya*. Quand il est dans sa boîte, à sa table, ou dans son bureau, Onéguine parle un peu plus. Nous avons un bon système d'écoute dans sa boîte. Le *Kostel*, c'est l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours bâtie par Santini, en même temps que le palais. Vous savez, presque toute la Nerudova a été bâtie par Santini, plus bas, au numéro 14, vous avez la maison Valkounsky, qu'il s'était bâtie, pour lui, et pour sa famille.

C'était inattendu. Jean Santini était souvent passé devant l'église en descendant la Nerudova. Il avait admiré sa façade d'un style baroque très pur, austère, un peu lourd, mais dont la pureté des lignes faisait sentir la main d'un maître. Elle avait été la propriété des Théatins, un ordre de la Contre-Réforme, proche des Jésuites dans l'esprit. Les Théatins avaient formé des prêtres artistes et bâtisseurs, dont Guarino Guarini, un des génies de l'art baroque. Rien, ou presque, ne laissait présager que l'église était une boîte de nuit. Le « presque » était un cœur en néon rose au centre duquel était écrit en néon de même couleur *Kostel*, en lettres stylisées, gothiques, pourquoi gothique ? Question de style. Le cœur était placé à mi-hauteur du premier étage de la façade, qui était bâtie en trois mouvements, pour évoquer la Sainte Trinité, que la tradition invoquait au début de tous les testaments. Avec le mon donné à l'église, Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, l'invocation faite à la Sainte Trinité donnait à l'édifice une connotation funèbre. Le cœur en néon faisait un peu bizarre. En effet, il était l'enseigne de

toutes les boîtes de nuit bordels du pays. D'un autre côté, le Président Havel signait parfois ses lettres en ajoutant un cœur très fleur bleue à la fin de son nom. D'ailleurs, comme le président était en dernière année de mandat, son épouse avait fait monter un grand cœur en néon rose au sommet de la tour Dalibor. Dans la nuit, le cœur de Vaclav illuminait le ciel d'une façon à la fois touchante, et maladroite. Les Tchèques, qui n'avaient jamais accepté le remariage de Havel avec une petite actrice, riaient sans ménagement de cet étalage de mœurs légères dans le noir du ciel nocturne du château. En voyant le cœur en néon rose sur la façade de la chapelle de Santini, son homonyme avait pensé à celui qui, la nuit, éclairait la tour Dalibor. Il avait pensé que le curé du coin avait voulu donner un air de modernité à un motif baroque : le cœur, que l'on voit offert un peu partout, sanglant, rayonnant, doré, d'argent, de marbre blanc, rose... pourquoi pas en néon rose en effet ?

Ce n'était pas ça ! La chapelle de Santini à Prague avait connu le même sort que celle de Guarino Guarini à Paris, elle avait été désacralisée et vendue par l'Église. À Paris, la Révolution, et la suppression de l'ordre des Théatins en 1795, avait entraîné la vente de Sainte-Anne-la Royale à un propriétaire qui en avait fait une salle de bal, qui avait été utilisée pendant tout le Premier Empire, où elle était aussi un café, jusque vers 1815. Puis, progressivement, elle tomba en ruine et fut démolie entre 1821 et 1823. La vente de Sainte-Anne-la Royale avait précédé celle de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de presque deux siècles. Toutefois, l'église de Santini ne risquait pas d'être détruite. Dans la Mala Strana, le Petit Côté, on ne peut rien détruire, on ne

peut que rénover, et dans le style original. Mafia russe ou pas, l'*Organizatsya* avait dû faire une boîte de nuit baroque, à laquelle la police italienne avait accès par un passage secret qui, autrefois, permettait aux Kolovrat d'aller prier, et de sortir en ville, sans passer par la porte du palais. Le passage était si ingénieux que la mafia ne l'avait pas découvert.

- Santini, je vais vous poser une devinette : c'est de faible volume, léger, et cela vaut très cher, c'est vendu par un trafiquant d'arme de réputation internationale, qu'est-ce que c'est ?

Sûrement pas une partition autographe de Puccini, pensa Santini qui entendit la seconde réponse de Calaf aux trois énigmes de Turandot: « *il sangue !* » Oui, le sang, c'est sûrement ça !

- Une arme très spéciale, ou... plutôt une composante d'une arme très spéciale, et presque impossible à obtenir.

- Bravissimo ! Mais encore...

- Un détonateur de bombe nucléaire !

- Voyons, Santini, trop gros, trop lourd... pourtant... vous brûlez, si je puis dire...

- De l'uranium enrichi, ou quelque chose comme ça.

- Et voilà ! Très bien ! Nous pensons que c'est quelque chose comme ça.

- Qui est l'acheteur ?

- Beaucoup d'hypothèses, aucune certitude.

- ?

- Ni la Corée ni l'Iran, ils ont d'autres sources, ils sont très avancés. La Libye ? Loin, pagailleux, sous contrôle international, peu probable. L'Algérie, peut-être. Ils essayent, vous leur avez fourni un petit réacteur, et quelques physiciens formés chez vous, et qui sont retournés au pays servir la bonne cause. Ils essayent, mais ça ne marche pas. Et puis, avec tous leurs islamistes locaux qui veulent leur faire la peau, ils ont d'autres problèmes. Mais ils essayent et continueront, et si un jour ils réussissent, vous aurez de sérieux problèmes en France, et toute l'Europe avec vous. L'Afrique du Sud, non, ils ont démantelé leur programme, les Américains ont tout contrôlé ; et emporté chez eux les produits sensibles. Israël, ils sont déjà une puissance nucléaire. Par contre, ils suivent de très près ce qui se passe au Moyen-Orient et en Iran dans ce domaine. Ce sont eux qui nous ont alertés sur l'affaire en cours.

- Donc, vous connaissez l'acheteur !

- Nous pensons qu'il n'en reste qu'un seul qui ait à la fois les moyens et la volonté d'acquérir un tel produit, et c'est al-Qaida. Ses chefs sont assez riches pour se porter acquéreurs. En plus de leurs fortunes personnelles, mises au service de la cause islamique, il y a plusieurs richissimes Séoudiens, Koweïtiens, Kironmoyens, etc. qui continuent à leur payer l'impôt islamique du dixième de leurs avoirs. Cela représente beaucoup d'argent. Quant à la volonté, elle est manifeste. Vous savez que depuis la fin des années quatre-vingt-dix, al-Qaida prépare la guerre NRBC contre les infidèles. NRBC pour Nucléaire, Radioactive, Bactériologique, Chimique. La fameuse menace NRBC dont parle parfois la presse. Vous pouvez laisser tomber le nucléaire, sauf si une alliance devait être scellée entre al-Qaida et le Pakistan, ou l'Iran, pas réaliste du tout. Pour l'instant ces pays sont prudents. En l'an 2000, ou 2001, Ben Laden a renoncé à acquérir une capacité nucléaire, mais ses successeurs ont renforcé les autres composantes d'un programme NRBC. Nous sommes toujours à la recherche de la ricinine stockée dans des pots de crème Nivea que celui que vous appelez « le chimiste », Menad Benchellali, a fabriquée dans l'appartement de ses parents Boulevard Lénine, à Vénissieux, près de Lyon. On a retrouvé des pots à Londres, à Madrid, on en a signalé au moins un en

Tchéchénie. C'est dans les camps d'entraînement de Ben Ladden, en Afghanistan, qu'il a appris la technique d'extraction de la ricinine à partir des graines de ricin, ces graines dont la vente est libre ; à faible dose, c'est un puissant purgatif, les fascistes italiens l'utilisaient comme moyen de torture et d'humiliation ; si l'on en extrait le principe actif, c'est l'un des plus puissants poisons qui soient. Rien d'extraordinaire dans cette technique d'extraction du principe actif, votre chimiste arabe n'a rien inventé, on ne lui donnera pas le prix Nobel de chimie pour ça, mais il a produit dans l'atelier de couture de sa maman de quoi tuer 100.000 personnes, peut être plus, selon la façon dont son produit *made in France* sera utilisé. Vous connaissez les effets de la ricinine, Santini ?

- Je sais qu'elle est mortelle à très faible dose, quelques particules suffisent pour tuer un être humain, l'effet n'est pas immédiat. En 1978, les services bulgares ont utilisé ce poison pour assassiner un dissident dans le métro de Londres, ils ont injecté le poison avec un parapluie équipé d'une aiguille imprégnée de ricinine.

- Le dissident s'appelait George Markov. Il est mort deux jours après l'injection de quelques milligrammes de ricinine déposée sur des billes microscopiques. Les premiers symptômes apparaissent après cinq à six heures. Le poison

paralyse la capacité des cellules à produire les protéines nécessaires à la vie organique, toutes les fonctions vitales sont donc atteintes : respiration, métabolisme du sang, résistance des vaisseaux au flux sanguin, cerveau. La durée de survie ne dépasse pas une trentaine d'heures. Il n'existe pas d'antidote. La mort de George Markov fut terrible. J'ai connu George Markof, je l'ai, comme on dit, débriefé avec mes collègues anglais et américains, c'était un type bien. Ce que nous craignons le plus avec la ricinine, c'est l'empoisonnement des eaux d'une grande ville, une ville où il n'y aurait pas, ou peu, de musulmans. Voyez la parfaite perfidie : les musulmans vous protègent ! Plus vous en avez chez vous et moins vous risquez d'être empoisonnés, ou gazés. D'un autre côté, c'est un argument à double tranchant, une attaque chimique ne pourra pas tuer tous les infidèles. Après une ou plusieurs attaques chimiques, les populations survivantes peuvent alors décider de se débarrasser de **tous** les musulmans d'Europe, car si la présence de musulmans dans leurs villes protège les Européens d'un empoisonnement massif, l'expulsion de tous les musulmans serait une façon de n'avoir chez soi aucun empoisonneur. Heureusement, rien n'est simple, Santini, rien n'est simple, c'est ce qui nous protège encore de la folie, et c'est sans doute la raison pour laquelle la ricinine, à notre connaissance, n'a pas encore quitté ses boîtes.

- Pourquoi l'objectif serait-il une ville où il y a peu ou pas de musulmans ?

- Un musulman pieux ne tue pas les musulmans, sauf s'ils sont déclarés apostats. Nous avons à faire à des musulmans pieux qui prennent très au sérieux les prescriptions coraniques et la tradition du Prophète. C'est la raison pour laquelle ils nous font la guerre sainte. Santini, avez-vous vu le film de Spielberg « La liste de Schindler » ?

- Oui.

- Vous souvenez-vous d'une scène qui se passe dans le ghetto de Varsovie ? Les Allemands arrêtent les gens qui se cachaient dans les immeubles. Un enfant, un petit garçon, essaye de fuir, un soldat le poursuit, le rattrape, à ce moment un autre fait feu, et tue l'enfant que l'autre soldat était sur le point de capturer. Un officier intervient et engueule copieusement le soldat qui a tiré. Il ne lui reproche pas d'avoir tué un enfant juif, il lui reproche d'avoir pris le risque de toucher un soldat allemand.

Le film datait de plus de dix ans, mais, en effet, Santini se souvenait de la scène, inoubliable dans sa cruauté.

- Et bien, Santini, avec les musulmans, nous sommes dans la même logique de banalisation du

meurtre. Chez les Allemands, le meurtre valorisé au nom de la race ; chez les musulmans, le meurtre valorisé au nom de Dieu.

Di Stefano prit un livre sur une étagère, il demanda à Santini s'il avait lu le Coran. Santini fut agacé de se retrouver avec un nouvel expert en affaires musulmanes. Pour essayer de couper court, il répondit qu'il n'avait jamais lu le Coran. L'autre n'abandonna pas sa démonstration savante, il se mit à lire :

- Un exemple entre mille ! Sourate 9, versets 29 et 30 : « Combattez ceux qui ne croient point en Allah ni au Dernier Jour, qui ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et son Apôtre ont déclaré illicite, qui ne pratiquent point la religion de Vérité parmi ceux ayant reçu l'Écriture ! Combattez-les jusqu'à ce qu'ils paient la *jizya*, directement et alors qu'ils sont humiliés ». Santini, la *jizya*, c'est un impôt. L'humiliation, selon les commentateurs, c'est lorsque les infidèles sont vaincus, regroupés dans des quartiers séparés, et portent des vêtements qui les distinguent des musulmans. C'est ce que font déjà en Europe les musulmans pieux, ils s'habillent « à l'Arabe », ce qui fait que, nous, nous portons déjà nos costumes d'humiliation. Je continue « Les Juifs ont dit : « *Ozair* est fils d'Allah. » Les chrétiens ont dit : « Le Messie est le fils d'Allah. » Tel est ce qu'ils disent, de leur bouche. Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement.

Qu'Allah les tue ! Combien ils s'écartent de la Vérité ! » Pas mal, n'est-ce pas ? Et dire qu'il y a des gens pour proclamer que l'islam est la religion de la paix et de la tolérance.

Irrité, Santini lança :

- Vous connaissez le Colonel Lombard ?

- Bien sûr ! Nous sommes collègues, quelle question !

- Vous connaissez ses théories sur l'islam, et ce qu'il appelle parfois « la Troisième Guerre mondiale »...

- Évidemment, mais je ne sais pas si je suis d'accord avec lui. Il y va parfois très fort !

Comme si di Stefano avait fait dans la modération ! Santini était furieux. Il avait voulu se sortir de ces histoires islamo-terroristes qui concernaient un milieu qu'il connaissait mal. Celui des Arabes musulmans. Sa première investigation s'était arrêtée assez vite, sitôt que les services spéciaux eurent pris l'affaire en main. Puis, il était devenu une des victimes de la folie meurtrière des barbares, cela l'avait forcé à suivre l'enquête sur le meurtre de la femme qu'il aimait, et à essayer de lire le Coran. Ce que cette participation à l'affaire lui avait appris l'avait dégoûté du sujet. Avec un trafic de drogue de la mafia russe, il pensait

ne plus avoir à accorder de temps aux Arabes musulmans et à leur retour sur la scène de l'histoire mondiale à la tête des escadrons du crime, sabre au clair et bannière verte au vent, comme au drapeau de l'Arabie saoudite.

Il y revenait, et cette fois-ci, il ne pourrait pas être dessaisi de l'affaire, elle impliquait une collaboration étroite entre services spéciaux et enquête policière. Il se retrouvait coincé malgré lui dans cette histoire de fous :

- Bien, que devons-nous faire ?
- Nous coordonner avec discrétion pour un maximum d'efficacité.
- Mais encore...
- Les Américains suivent les déplacements d'Onéguine. Grâce à leur système, le SIGINT, à tout instant, ils savent dans quelle ville il se trouve, ils le repèrent sitôt qu'il change de ville et de pays. Nous, à Prague, nous savons exactement où il est et ce qu'il fait et dit sitôt qu'il arrive à Prague, dans sa boîte de nuit, et même à Karlovi Vary. Vous, les Français, vous avez la liste de ses contacts en France. Nous pensons que c'est parmi ses contacts en France que se trouve soit l'acheteur d'al-Qaïda, soit celui qui sert d'intermédiaire à l'acheteur.
- Et pourquoi ?

- Deux raisons : plusieurs appels téléphoniques qui traitaient de cette affaire sont venus de France ; la voix de l'acheteur change à chaque appel, mais il s'identifie toujours en citant Édith Piaf.

- Quoi !

- Santini, on peut être un criminel et aimer Édith Piaf, ce n'est pas incompatible.

Santini prit un temps de réflexion :

- Onéguine, lui aussi, est un fan de la chanteuse ?

- Oui. Nous avons dû mettre tout le répertoire de votre chanteuse dans une base de données pour être sûrs d'identifier automatiquement l'acheteur, ou son intermédiaire.

- Il parle français ?

- Un peu, parfois, mais toujours quand il cite Édith Piaf, après, il parle anglais.

- Il a un accent ?

- Oui, du Proche-Orient, Syrie, Liban, Jordanie, Palestine, éventuellement Koweït.

- Onéguine ?

- Il parle russe, et anglais. Mais, lui aussi, il cite Édith Piaf en français. C'est fou, non ?

- Vous avez une transcription des conversations ?

Di Stefano tendit une liasse de feuillets que Santini parcourut rapidement. Au dernier feuillet, cela donnait :

L'intermédiaire : « La pluie tombe sur les carreaux ». Onéguine : « J'essuie les verres au fond du café ». Le premier : « Vous l'avez reçu ». Le second : « Retard ». Le premier : « Quand ? ». Le second : « Il faudra rappeler ». Une semaine plus tard : « Je me fous du passé ». Onéguine : « Johnny, tu n'es pas un ange ». « C'est là ? » « Il faudra rappeler ».

Tout le répertoire y passait. Comme système d'identification, c'était simple, à condition que les deux complices aient une connaissance étendue des chansons d'Édith Piaf, ce qui n'est pas courant. Selon di Stefano, l'acheteur présumé était très rusé. Pour éviter que sa voix ne soit reconnue par l'ordinateur, il faisait faire les appels par des gens différents sur des téléphones différents, lui, il devait avoir un écouteur et écrire son message. Pourtant, ce système ingénieux avait un défaut : trop original, les Italiens avaient repéré le type grâce à Édith Piaf. En tout cas, il y avait quelques évidences : l'acheteur ou son intermédiaire était un étranger, du Proche-Orient, qui séjournait en France assez souvent, voire y résidait ; il ne parlait peut-être

pas le français, il était un vrai fan d'Édith Piaf dont il pouvait citer le répertoire. Il devait se trouver sur la liste des contacts d'Onéguine en France. On devait pouvoir trouver. Il promit à di Stefano de demander à ses collègues français d'enquêter.

Avant de prendre congé, di Stefano avait insisté pour montrer à Santini les salons de réception de l'ambassade. Plusieurs salons avaient des noms de couleurs : le salon bleu, le salon vert, comme au château de Prague, la référence impériale, objet d'imitation courtoisane. Il y avait de nombreux tableaux, le sol des salons était couvert de tapis anciens, des tapis azéris, à en juger par les motifs. Di Stefano commenta une série de natures mortes du XVIIe, début XVIIIe, qui illustre à la perfection l'obsession baroque de la mise en scène. Toutes ces scènes et allégories n'étaient pas toujours compréhensibles, mais certaines parlaient un langage que notre époque pouvait encore décrypter. Il y avait un tableau que di Stefano présenta comme une allégorie de la vanité. La discussion philosophique sur le thème des passions et des péchés capitaux n'a pas son origine dans le Baroque, elle apparaît dès le Moyen Âge, se développe à la Renaissance, mais envahit tous les arts plastiques au temps du Baroque. C'est comme si tous les peintres de natures mortes qui imitaient les modèles hollandais avaient lu Spinoza, et cherchaient à contempler le souverain bien. Jugez-en :

On ne connaît pas le nom de l'auteur du tableau « la Vanité », il était un Italien de Prague influencé par la peinture hollandaise de son temps. Sur une table couverte

d'une nappe rouge, l'univers des passions, il a peint une montre à gousset, le temps qui passe, la liberté de faire et de ne pas faire ; puis, une mallette de jeu de dames avec ses jetons, la mallette en bois est fermée : la fin du divertissement, aussi connotée par la montre sortie de son gousset (le peintre avait-il lu Blaise Pascal, traduit en tchèque et en allemand par une des filles du comte Spork ?). Posé sur le jeu de dames clos, un vase de verre bleu ciel monté sur du bronze doré, la dorure forme une croix, le souverain bien, Dieu, la foi, la religion, ce qui demeure lorsque tout est achevé. Ces types de vases étaient à la mode, à cette époque, à Naples. Le verre bleu ciel figure, peut-être, la transparence et la fragilité de l'âme, soutenue par une foi d'airain. Dans le vase, un bouquet de fleurs dont la caractéristique principale est qu'elles sont les plus fragiles et éphémères parmi les fleurs : narcisses, pivoines, tulipes, certaines portent des pétales prêts à tomber, mais aucun n'a déjà chuté : s'agit-il d'une figuration du corps d'un homme parvenu à sa maturité ? À droite du vase, un perroquet, symbole de la vanité et de la connaissance par oui-dire, la plus faible selon Spinoza ; près du perroquet, une assiette en or qui contient soit des graines de maïs ou de tournesol, soit des petits billets de papier pliés porteurs de messages brefs de fortune ou d'infortune, que le perroquet saisissait au hasard dans son bec, pour les offrir à celle ou à celui qui interrogeait le sort. Devant l'assiette, on voit un jeu de Tarot d'origine française, dont les motifs sont ceux des jeux de Tarot dit « de Marseille », mais dont la face neutre correspond à un jeu produit en France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Ce qui, avec le modèle de montre, permet de dater le tableau avec une précision relative. Les cartes qui sont

placées à l'endroit font, évidemment, partie de la mise en scène : en évidence se trouve la lame numéro dix, dite « *La roue de Fortune* », elle exprime la mutation perpétuelle des choses terrestres, par contraste avec l'éternité sereine des choses célestes qui dominent les choses terrestres, comme le vase de fleurs domine les jeux de dames et de tarot, sur la table. À gauche de « *La roue de Fortune* », un petit tas de cartes couvertes, sauf deux qui sont partiellement lisibles : un cavalier d'épées, aux trois quarts couvert par une carte illisible, et une autre, couverte elle aussi, mais dont on peut voir qu'il s'agit d'une lame de deniers. Au-dessus de ces cartes, une petite pile de deniers d'or. Les objets, et l'animal, devenus acteurs dans une mise en scène de théâtre baroque disent au spectateur : le jeune noble vaniteux ne doit pas oublier que la fortune n'est pas un souverain bien, aujourd'hui elle lui donne le meilleur de ses dons ; demain, il en aura le pire. L'homme vertueux ne s'attache pas à l'éphémère, il poursuit, s'attache et contemple le souverain bien, le ciel, Dieu, dont Jésus Christ est le chemin.

Dans la grande salle à manger des salons du premier étage, il y avait une série de tableaux d'un peintre italien célèbre au XVIII^e siècle, Pompeo Batoni, un Toscan qui se fixa à Rome où il fit fortune en faisant le portrait des jeunes nobles anglais. Ces jeunes gens séjournèrent à Paris, Rome, Vienne, Moscou ... lors du « Grand Tour » qui marquait leur entrée dans la vie active par une présentation aux noblesses européennes. Ils s'initiaient ainsi aux cultures des différents pays du continent. Il est à remarquer qu'entre 1743 et 1746, Batoni peignit « Une Vierge à l'enfant avec saint Jean

Népomucène » que l'on peut voir en l'église Sainte-Marie de la Paix, à Brescia. Dans l'abondante, et parfois médiocre iconographie de ce saint particulier, ce tableau est surprenant. Il y a peu à dire de la scène centrale où la Vierge et l'enfant font face au spectateur : Jésus enfant est debout sur un autel, de sa main gauche la Vierge tient la main gauche de Jésus, alors que sa main droite soutient le pied droit de son enfant, elle le soutient sans le porter. Agenouillé devant l'autel, la main gauche sur la poitrine, la droite tenant sa barrette qu'il va quitter, Jan Nepomuk est en adoration. Il y a dans ce tableau un infiniment gracieux tournoiement de mains dans la lumière. Mais, ce qui surprend, c'est un ange au premier plan, vêtu de drapés verts et rouges ; bien visible sa main droite soutient la palme du martyr alors que son index montre Jean Népomucène ; sa main gauche porte son index devant sa bouche qui esquisse un sourire dont l'espièglerie étonne dans un sujet si sérieux. Équivoque baroque, il y a deux possibilités : soit Pompéo Batoni a voulu exprimer son doute face à l'histoire étrange de ce saint trop catholique et pas clair ; soit il est resté dans la plate tradition en faisant dire à l'ange index posé devant la bouche que le saint a tenu sa langue sous la torture : « *Tacui* ». Mais alors, pourquoi ce sourire malicieux ?

Dans la grande salle du premier étage du palais, les toiles de Batoni représentent des scènes tirées de la Bible : « Le sacrifice d'Isaac », « Isaac bénit Jacob », « Joseph expliquant les rêves »... et surtout, une toile dont la grâce attira l'attention de Santini, « La rencontre de Rachel et de Jacob ». La Rachel de Batoni ressemble à une jeune fille

tchèque, son visage est magnifique, sérieux sans être sévère, ses cheveux sont tirés sur un petit chignon vers l'arrière, cela dégage son front large et ses tempes où flottent quelques mèches rousses. Ce visage faisait rêver Santini. Il prit conscience que l'attraction qu'il éprouvait pour ce visage tenait à sa ressemblance avec celui d'Ipolia. Il écourta la visite en prétextant un rendez-vous de travail à l'ambassade.

Alors qu'il descendait à pas vif la Nerudova, Santini était en colère. Il s'en voulait d'être toujours amoureux. Dans sa colère, il essayait de transformer l'amour en haine, l'admiration en mépris. Son désarroi en devenait plus grand, il se répétait une formule incantatoire, et parfaitement stupide, issue de son adolescence de rugbyman, qui disait au rythme soutenu de ses pas qui frappaient les pavés : « J'ai botté la pute en touche ; j'ai botté la pute en touche ! » Souvenir de ses baisers en bouche.

Il passa devant le palais Morzine, une œuvre de Santini, qui unit trois bâtiments Renaissance en un palais unique, les travaux avaient commencé en 1714. C'est aujourd'hui l'ambassade de Roumanie. Le bâtiment comportait à l'origine deux portes qui avaient à leurs façades des allégories sculptées du jour et de la nuit. Aujourd'hui, seule la porte du jour est en service, la nuit a été murée, à sa place deux fenêtres reçoivent la lumière du jour. Ce n'était pas un couple d'aigles qui servait de caryatides au balcon semi-circulaire qui surplombe les deux entrées du bâtiment, mais

deux Maures. Selon Charapatka, les gens de l'époque baroque aiment les jeux de mots, les Maures sont une allusion au nom du comte « Maure zine ». Ambiguïté théâtrale du Baroque, derrière le trivial se cache la culture. On trouve dans Vitruve (Ier siècle av.J-C), auteur du premier traité d'architecture qui inspira l'Occident, une explication aux caryatides : elles représentent des peuples soumis par les Grecs, comme celles du Parthénon, qui, selon Vitruve, sont des Caryates, une peuplade grecque de la région de Caryae, dont les prêtresses de Diane étaient célèbres. Les Caryates avaient fait alliance avec les Perses, les Athéniens vainqueurs les détruisirent, les survivantes devinrent des esclavages. Selon la légende, le comte Morzine fut un général des armées impériales qui combattit les Turcs, et les vainquit. Selon Charapatka, le comte Morzine évitait les batailles, la peur le faisait chier dans ses chausses. La construction de son palais lui permit de graver son mensonge dans la pierre. D'où la reprise du thème des vaincus soutenant le balcon du vainqueur, thème grec transmis par un traité d'architecture du Ie siècle rédigé par un architecte Romain, qui vivait au temps de Jules César, et permit au comte d'exorciser sa peur. À Prague, ce thème se retrouve, une fois au moins, dans un bâtiment art nouveau bâti en 1914 (un instant de triomphe pour le Malin), au 4 de la rue Žatecká, près de la Pařížská. Le diable, Satan en personne, soutient un balcon orné d'une grande effigie de la Vierge à l'enfant. La femme et l'enfant de la vie éternelle triomphants du mal. Vitruve, les Grecs, le réveil mystico-catholique de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Les lieux créés par les Européens sont toujours porteurs de leurs messages multiples, ainsi se mêlent, dans la grande pitié de

Dieu, splendeurs sur splendeurs, splendeur sur horreur, horreur sur splendeur, et horreurs sur horreurs.

Le cocasse et le sympathique aussi. Les orteils des pieds des deux Maures sont usés ; usés et luisants du poli produit par les mains de plusieurs générations d'étudiants pragois qui, aujourd'hui encore, viennent toucher les orteils des Maures pour qu'ils leur apportent la chance lors de leurs examens de fin d'année. Pour Santini, les seuls pieds porte-bonheur qu'il eut connus avaient été ceux de Pampélichka. Il ne pouvait plus les toucher. Les toucher ? Peut-être, comme le ferait un médecin légiste, mais les caresser ? Non. La caresse est un don qu'une vie fait à une autre vie.

De l'autre côté de la rue au numéro 14, en face de la porte « le jour » du palais Morzine, (numéro 5 de la Nerudova), on voit la maison Valkounský que Santini aménagea pour lui, sa femme et leurs enfants, vers 1705. Sa façade englobe un ancien immeuble « à la coupe d'or », que Santini intégra à sa demeure. Selon Charapatka, la tête étrange, aux cheveux de Gorgone, « des serpents sifflent sur sa tête », qui orne la façade de la maison de Santini est le portrait du comte Morzine. Santini voulait ainsi montrer de façon facétieuse que le regard du comte pouvait, comme celui de la Gorgone, changer ce qu'il fixait en pierre : allusion à la gloire militaire du comte, la Gorgone orne le bouclier de Minerve, la déesse armée ; allusion à la puissance de volonté du comte, qui contre toute évidence, décida d'ériger son palais sur cet espace exigu de la Mala Strana, ce qui posa à l'architecte de très nombreux problèmes techniques. Il y a aussi dans ce portrait une

plaisanterie de voisin amicale, car Santini logeait en face du palais qu'il avait bâti.

Il est vrai que, si la famille Dientzenhofer a marqué de sa puissante architecture le bas de la Malá Strana, toute la Nerudova semble marquée par le génie de Santini, et par l'habileté du tailleur de pierre et sculpteur qu'était son frère František Jakub. Un peu plus loin, sur le même trottoir, aux numéros 2 et 4, on voit deux autres immeubles, des maisons bourgeoises du XVIIIe dont l'élégance est le signe du maître. Entre les deux bâtisses, il y a un café, il s'appelle « chez le diable », cela ne manque pas de sel, et de soufre, puisque Santini jouait parfois les sataniques, les magiciens. À Prague, Méphistophéles n'est jamais très loin, il a d'ailleurs sa maison au 40 de la Karlovo Náměstí, de l'autre côté de la rivière.

Jean Santini regardait les façades des maisons du maître, elles avaient cette grâce qui touche au cœur les chercheurs d'harmonie. Dans la partie supérieure du châssis des fenêtres alternaient en motifs stylisés $\alpha \Omega \alpha \Omega$ (alpha, oméga). Santini a souvent repris ce thème au-dessus des fenêtres, comme pour rappeler qu'elles sont des ouvertures sur les deux infinis du monde, l'infiniment petit et l'infiniment grand ; ou pour reprendre la parole de l'Apocalypse (22, 13) : « Je suis l'alpha et l'oméga ». Le début et la fin. Sur certains bâtiments, on peut presque lire les lettres grecques, sur d'autres, elles sont très stylisées, presque méconnaissables, et le désir de sens s'oublie dans la

volonté esthétique. Dans sa théologie, le Père Teilhard de Chardin a repris ce thème de l'Apocalypse, où il est dit que Dieu est l'alpha et l'oméga. Teilhard de Chardin veut réconcilier évolutionnisme et christianisme ; et sanctifier le corps de l'homme, point alpha, point dynamique, ligne en mouvement qui conduit à Dieu, au point oméga de la parousie. Mais Teilhard a dû se faire discret, selon le Sacré Collège, nom nouveau donné à la Sainte Inquisition par un expert en marketing, sa théorie sentait le soufre. Elle tendait à nier le rôle du péché originel dans la condition humaine. L'architecture de Santini est ainsi conçue qu'elle est à la fois invitation au voyage, et invitation à la contemplation d'une harmonie en train de se faire entre l'observateur, et l'objet qu'il observe.

L'inspecteur Santini, attaché de police près l'ambassade de France à Prague, regardait la beauté de la rue, les mouvements des passants, la façade de la maison où le maître avait passé les dernières années de sa vie, et le lieu même où il était mort. Entre les ombres du temps passé et le soleil du temps présent il y avait tant de beauté cachée, qu'il aurait voulu dire à Santini qu'il l'aimait. Exprimer son respect pour le maître à sa veuve, et à ce petit garçon qui n'avait pas survécu à la mort de son père, en 1723. Cela ne servait à rien. Le mystère de la vie, la foi, la splendeur du monde, la profondeur du chagrin, Santini les a mis dans son architecture. Le message est là, il échappe au temps, il suffit de déchiffrer les énigmes, et de partir plus riche que l'on n'est venu. La tristesse l'envahissait, elle était sans amertume, elle était douce. Il laissait errer son regard sur la

façade dont les fenêtres répétaient leur message $\alpha \Omega \alpha \Omega$, selon que le regard va du dedans au dehors, ou du dehors au dedans. Il vit le visage du maître. Le fils du tailleur de pierre avait fait sculpter son visage en médaillon sur la façade. Il était là, pas beau avec ses oreilles trop grandes et décollées, méphistophéliques ; ses yeux protubérants ; sa bouche sensuelle, qui esquisse un sourire espiègle. Il était l'homme qui achevait une de ses lettres à l'abbé Václav Wejmluva, son commanditaire de Žďár nad Sázavou, sur un « Sataniquement vôtre », qui, par son espièglerie, est en correspondance avec ce visage sur la façade de la maison. Santini regarda avec attention la façade de l'autre immeuble, celui où il avait également décelé l'élégance des créations du maître. Il y avait un autre visage, il a d'abord cru que c'était le même, tant il y ressemblait. Mais non, le visage était différent, avec une ressemblance frappante, comme deux frères. František Jakub, le frère cadet de Jan Blažej Santini, lui, sans doute. C'est lui qui avait repris le métier du père, et qui avait sculpté ces visages, où l'amitié et l'espièglerie des deux frères encadrant le café « Chez le diable » souriaient à l'ignorance des passants.

Chapitre X

Santini avait demandé à ses collègues à Paris d'identifier cet homme du Moyen-Orient, fan d'Édith Piaf, qui devait figurer sur la liste des contacts d'Eugène Onéguine, en France. Il attendait la réponse. Pour forcer au zèle ses compatriotes, il avait pondu une dépêche avec le colonel Lombard. Elle développait l'hypothèse d'une livraison d'uranium ou de plutonium enrichis à un groupe terroriste. Ils évoquaient le projet de guerre radiologique des musulmans contre les infidèles, la fabrication d'une « bombe sale » : des matières radioactives répandues sur une vaste surface par des explosifs ordinaires.

Le message parti, Santini attendit la réponse. Les guerres modernes sont ainsi faites, on y passe plus de temps à attendre qu'à combattre. Surtout pendant cette Troisième Guerre Mondiale où l'ennemi a disséminé ses combattants dans le monde entier. Ces *moudjahidin* mènent des attaques brutales et cruelles contre des populations qui continuent à vivre comme si elles étaient en paix. L'attaque passée, la mort semée, l'apparence de la vie paisible reprend son cours... jusqu'aux prochaines cruautés.

À force de vivre comme un diplomate, Santini avait appris à prendre le temps. Comme il n'était pas du quai d'Orsay, mais du quai des Orfèvres, il n'avait pas l'habitude

de ne rien faire avec élégance. Dans la police, un policier, ça bosse. Même si, paradoxe, il y a beaucoup de tire-au-flanc dans la profession. Santini avait toujours travaillé comme un bœuf, c'est ce qui avait fait sa réputation. Chez les diplomates, il avait gardé ces habitudes, il lui fallait faire quelque chose, même dans une ambassade. Du temps de Pampélichka, plus tard avec Ipolia, il avait beaucoup fait l'amour, et étudié : *ama et labora*. La belle ouvrage ! Mais à présent, c'était fini. Les regrets n'y changeaient rien. Touché au cœur et à la tête, le reste suivait. Ipolia et ses femmes, le corps mutilé et détruit de Pampélichka, tout cela avait laissé dans sa mémoire des images, qui, pour l'heure, pour toujours, rendaient le désir impossible. Restait la nostalgie de la joie, et de la splendeur des visages et des corps aimés. La nostalgie n'est pas le regret, elle s'arrête au seuil de la lourde porte des regrets, elle est douceur du souvenir. Elle est espérance d'un éternel retour que la mémoire féconde.

Prague est une ville bien créée où si le temps, comme ailleurs, efface les hommes, il exalte les œuvres. D'une façon bizarre (faut-il dire baroque ?) c'est une ville où la vie mondaine est empreinte d'un snobisme bon enfant. Cet aspect tient au passé communiste du pays, un égalitarisme prolétarien dont il reste, par force, quelque chose dans les mœurs actuelles. Cela vient de plus loin encore. Des hussites. L'égalité des âmes qui s'adressent à Dieu sans intermédiaires, et dans la langue des paysans, le tchèque, pas dans le latin de Rome, ou dans l'allemand des nouveaux migrants, invités de Prusse et du Brandebourg par l'aristocratie tchèque pour peupler les campagnes, fournir

des vilains défricheurs de domaines, assujettis à la corvée, payeurs de taxes, et catholiques bon teint. Quelques siècles plus tard, ces bons vilains devenus fanatiques du Reich allemand ont mis tout le pays sens dessus dessous. Il est des hôtes de mauvaise compagnie.

Avec le temps, les égalitarismes idéologiques hussites et communistes se sont renforcés l'un l'autre pour donner à la vie sociale et professionnelle des aspects rêches, et sans gêne. De là, peut-être, ce caractère bon enfant d'une vie mondaine où l'on met un nœud papillon pour aller à l'opéra, mais où il n'est pas de mauvais ton, pour une femme dite « du monde », de s'habiller comme une demi-mondaine. Au fond, ce mélange des genres est sympathique. Toutefois, le prix à payer pour ce petit agrément est une absence générale de formes de politesse dans la vie sociale, où l'égalitarisme ne s'exprime pas par une exquise politesse qui serait dispensée à tout le monde, mais dans un nivellement par le bas. À cela s'ajoute, aujourd'hui, l'influence des Américains du Nord, dont les codes de conduite sont dominés par une vision utilitaire, instrumentale et légaliste des relations humaines. Pourtant, ces tendances ambiguës, lourdes et médiocres, sont avec une certaine efficacité édulcorées par la beauté de la cité : elle force, qui peut la voir, à une noblesse d'allure et de comportement.

Grande réception au palais de l'archevêque ! Un palais dessiné dans la seconde moitié du XVIIe siècle par Jean Baptiste Mathey qui était alors l'architecte de l'archevêque

de Prague. Il y avait foule dans les salles. Les élégantes montraient leurs charmes, leurs seins surtout, dans des robes qui comptaient moins de boutons qu'il n'y en a aux tenues ecclésiastiques. Pour les femmes, on se serait cru au temps du Directoire en France, où les femmes à la mode étaient appelées « les tétonnières ». Les messieurs étaient plus couverts et les soutanes résolument fermées. Jean Santini était invité, le colonel Lombard aussi. La réception se tenait dans les salles d'apparat de l'évêché, au deuxième étage, elles sont remarquables en raison d'une collection d'une vingtaine de gobelins uniques au monde. Ils illustrent l'exploration du monde, et sa conversion à la foi catholique, apostolique et romaine. Ces œuvres sont des XVII^e et XVIII^e siècles, elles sont issues de la grande expédition d'exploration du monde organisée de 1636 à 1644 par le prince Maurice de Nassau. Des naturalistes et des artistes participaient à l'expédition, ils en ont ramené des dessins magnifiques, offerts à Louis XIV, qui en fit don à la Manufacture Royale des Gobelins où les dessins, et quelques objets des collections rapportées, servirent de modèles à des cartons qui permirent de tisser ces chefs-d'œuvre. La première série, dite « vieille Inde », fut tissée à la fin du XVII^e, et la seconde, dite « nouvelle Inde », cinquante ans plus tard. Le peintre qui fit les cartons du cycle « nouvelle Inde » s'appelait Descartes, le maître tisseur était un Écossais, il signe Neilson.

C'était merveille que de voir l'imagination et le réalisme du passé décrire le monde en toute beauté et naïveté, dans un amour universel, et tragique. Les tapisseries représentant l'Amérique latine étaient sublimes.

Notamment celles qui montraient le Paraguay, cette République citée idéale des Jésuites, qui s'acheva en tragédie : Indiens, foi, plumes, couleurs et cacatoès. Les massacres, plus tôt et plus tard venus, n'étaient pas représentés. Pour l'Afrique, il y avait aussi des plumes, de la couleur donc, et des éléphants. L'Afrique, c'est toujours des esclaves libérés par la croix du Christ, et des éléphants, ceux dont les oreilles larges et longues ventilent la tête lorsque la bête est en colère : conduite rationnelle d'intimidation, la tête paraît alors plus grande, plus impressionnante. Ceux dont les oreilles sont plus petites viennent de l'Asie, maharadja et Tajmahal, ils sont aussi représentés sur les gobelins avec les Indes de saint Thomas, celui qui doute et pense, et s'interroge, comme l'Inde éternelle qu'il vint évangéliser. Et la Chine : pagodes en forme de pyramides, soies et pensées folles du Tao, calmées par le conformisme rationaliste de Confucius. Encore une découverte des Jésuites, dont les traductions ont influencé la pensée européenne, et créé l'orientalisme, l'ethnologie, et tutti quanti. Dans la salle, il y avait des jésuites contemporains, dont le Père Jan Kupecký. Il faisait tapisserie, pas pour longtemps.

Pour des invités sélectionnés, un repas était organisé. Avant la fin de la réception, vers vingt et une heures, un homme dans un uniforme étrange, circulant dans la foule, demanda avec discrétion aux invités sélectionnés d'emprunter un ascenseur et de se rendre au dernier étage, le troisième. L'uniforme étrange était celui des chevaliers de l'ordre des Croisés à l'étoile rouge (rien à voir avec les communistes). On l'a dit, c'est un ordre de secours aux

malades, créé par sainte Agnès, l'église Sainte-Agnès, dans la na Františku, près de l'ex-domicile de Santini, où Pampélichka a laissé son parfum de femme. Bien que le culte de sainte Agnès ait commencé dès le Moyen Âge, elle ne fut canonisée que le 12 novembre 1989, lors de l'effondrement du communisme. C'est aussi en l'église de Sainte-Agnès que le musicien Christophe Willibald Gluck, âgé de seize ans, vint, vers 1730, perfectionner ses dons d'organiste. C'était trente-deux ans avant la première d'Orphée et Eurydice, en 1762, à Paris. C'était plus de trois cent soixante-dix ans avant que Santini ne se demandât comment rejoindre Pampélichka dans l'enfer où les terroristes avaient envoyé, de force, la femme aimée. Sainte Agnès servait les malades, comme cette femme étrange, la belle Perchta de Rožmberk, qui n'avait pas atteint la sainteté, mais donnait aux malades l'amour qu'elle n'avait pas pu donner à l'homme qu'elle aimait, son mari.

Les invités sélectionnés étaient une trentaine de personnes, un peu plus d'hommes que de femmes, les âges s'échelonnaient de la vieille trentaine à la franche vieillesse. Il y avait plus de Tchèques que d'étrangers. Tous étaient reçus dans un salon qui donnait sur une salle à manger. Elle était ornée d'une cinquantaine de portraits de papes ; faute de place, peut-être, la série des tableaux commençait avec Calixte III, au bref pontificat (1455-1458), elle s'arrêtait à Léon XIII, mort en 1903. Six tables ovales ou rondes étaient dressées avec goût. La salle s'ouvrait sur les toits du palais. L'archevêque n'était pas là, son secrétaire particulier, un jésuite, organisait la réception. Le service était assuré par les Croisés à l'étoile rouge. Pour l'heure, ils guidaient les invités

dans une visite sur le toit, sur le chemin qui permet de marcher sur un passage étroit et protégé. Cette corniche, typique de l'architecture baroque, suit la bordure du toit du palais, et permet de gagner un belvédère et, comme debout dans les cieux, comme di Caprio à la proue du Titanic, de contempler la splendeur du Château ; la porte Mathias ; Saint-Guy ; Saint-Georges ; et Prague sous les étoiles, dans les illuminations vertes et dorées de la nuit de Prague. Pendant ce parcours impressionnant, où l'on cheminait par petits groupes, en file indienne, Santini avait croisé deux francs-maçons tchèques ainsi qu'un frère slovaque.

Lorsque tous les invités eurent regagné le salon, le secrétaire prononça un bref discours de bienvenue en tchèque, traduit en anglais, français et latin. Pour le latin, Santini n'a pas compris: les chevaliers étaient les seuls à porter des tenues anachroniques. Il n'y avait pas de sénateurs romains en toges viriles ni de jeunes citoyens en tuniques ; quelques femmes seulement dont les minijupes ultracourtes pouvaient passer pour des tuniques de jeunes Romains de l'an 350 de notre ère. L'époque où saint Augustin enseignait sa philosophie à quelques jeunes romains de Milan. En hypocrite, le jésuite jouait peut-être à prendre ces dames pour de jeunes messieurs. Enfin, entre le sexe, les sexes, saint Augustin, et ses descendants, il y a toujours eu un malentendu, un ou une équivoque.

Le Révérent Père Kupecký SJ avait prononcé une allocution plus substantielle que celle expédiée par celui qui jouait le rôle de l'hôte. Il avait annoncé que les invités étaient conviés à un dîner philosophique. Oui ! Il avait dit

philosophique. Il avait montré du geste la salle à manger des papes, où les tables étaient dressées. À son entrée, placé sur un pupitre, un plan de table indiquait où les hôtes devaient s'asseoir. La conclusion du propos ne manquait pas d'esprit : « Nous espérons que votre promenade sur nos toits ne vous a pas donné le vertige. Nous avons voulu illustrer ainsi la parole de notre frère en Jésus Christ, Nicolas de Cues, qui, dans son *Premier Traité de la Sagesse*, vers 1430, nous dit : « *La sagesse crie sur les places publiques, et ce qu'elle crie, c'est qu'elle habite sur les sommets*. Puisque nous sommes dans le vif du sujet, je vous invite à gagner vos tables ».

Après la citation de Nicolas de Cues, qui, en quelque sorte, disait le but de ce dîner mystérieux, il y avait eu dans l'assistance comme l'expression d'une surprise, avec une hésitation entre étonnement et ravissement. De timides applaudissements avaient exprimé cette incertitude. Quelques spécialistes, qui s'intéressaient à la spiritualité de l'Occident, savaient que Nicolas de Cues est un représentant de ce courant qui illumina la fin du Moyen Âge, et que l'on appelle les mystiques rhénans. Des êtres dont les expériences religieuses passaient les bornes habituelles. Nicolas de Cues, les spécialistes l'appellent parfois « le cusain », était un cardinal, un mathématicien et un mystique. Outre Platon, Aristote et le Coran, il avait étudié le Zohar de la mystique juive. Il rêvait de réunir dans une spiritualité commune, chrétiens, juifs, et musulmans. Sa pensée influença des intelligences aussi différentes que celles de Kepler, Spinoza, Pascal, ou Kierkegaard. Un lettré cita à sa compagnie cette étonnante parole du cusain :

« Connaître les descriptions multiples de l'amour que nous ont laissées les saints, c'est là pure vanité pour qui ignore le goût de l'amour ».

Bientôt, avec une sorte d'empressement d'enfants qui veulent connaître la suite, les invités s'étaient dirigés vers le plan de table. Discrets et efficaces, les chevaliers de l'ordre des Croisés à l'étoile rouge accompagnaient ceux des invités qui n'étaient pas sûrs d'avoir identifié leur table.

Les chevaliers de l'ordre des Croisés à l'étoile rouge portent une cape noire frappée d'une grande étoile rouge posée au pied d'une croix latine de même couleur. C'est le seul ordre de chevalerie tchèque, il fut créé à Prague par la sœur du roi Vaclav Ier, Agnès de Bohême, en 1233. Cette femme fut exceptionnelle, son empreinte sur l'histoire tchèque est telle que, pendant la période communiste, une sorte de prophétie diffuse disait que le communisme s'effondrerait lorsque l'Église canoniserait sainte Agnès. Cela advint en effet, sans que l'on puisse dire s'il s'agit d'une ruse de la spiritualité dans l'histoire, ou d'une ruse terrestre des clercs prenant leur revanche sur Staline :

« Le Vatican, combien de divisions ? »

« Aucune, Camarade Staline, mais le Vatican va enterrer le communisme ! »

Qui perd, qui gagne ? Sur ce point, Charapatka voudrait citer saint Augustin.

Saint Augustin dit, dans ses entretiens alpins de Cassiciacum, après avoir observé le combat fortuit de deux coqs, que le vaincu donne, à sa façon, sa beauté ultime à l'ordre du monde. Dans le monde de la matière, tous ne peuvent pas vaincre, mais l'élégance de la défaite est la plus haute sagesse du monde visible, et invisible : belle leçon de démocratie métaphysique. Le coq vainqueur ne sait pas ce qu'il a perdu. Saint Augustin admet, pourtant, qu'il est préférable d'être vainqueur. Affaire de bon sens. Encore que son vrai propos ne soit pas là, mais d'enseigner la philosophie qui, selon lui, mène l'âme de la connaissance de soi à la connaissance de Dieu.

À partir de là, selon Charapatka, tout se complique. Bien sûr, Charapatka est là. Pas question qu'elle manquât un dîner philosophique organisé par les jésuites de l'archevêque donné dans la salle à manger dite « des papes ». Selon Charapatka, saint Augustin commence bien, il n'hésite pas à faire un parallèle entre Apollon et le Christ, mais il finit mal.

Derrière saint Augustin, il y a Plotin. C'est-à-dire Socrate : « connais-toi toi-même, et tu connaîtras tout l'univers », (parole d'une profondeur d'apparence qui fait fi de l'action, on pourrait dire tout autant : « Sors de toi-même, connais tout l'univers et tu te connaîtras toi-même»), plus la Bible : l'homme créé à l'image de Dieu. Donc, selon Charapatka, saint Augustin dit : « Connais-toi toi-même et tu connaîtras Dieu, puisque tu es son miroir, son image ». Jusque-là, ça va. Mais il faut

ajouter Monique, et Plotin. Monique, c'est la maman d'Augustin, une parfaite ménagère, trop parfaite : le ménage, voui ! le sexe, non ! C'est, hélas, ce que dit aussi Plotin, un philosophe grec originaire d'Égypte, venu à Rome enseigner une vision nouvelle de Platon à l'aristocratie romaine. Tôt convertie au christianisme dans la province romaine qu'était alors l'Algérie, Monique pratiquait une abstinence résolue. Alors, le papa d'Augustin se consolait dans les lupanars d'Afrique du Nord. Ce qui n'arrangea rien, car la ménagère devenue veuve voulut de toute force nettoyer le miroir philosophique d'Augustin. Parfait ! Mais comment ?

Le miroir est objet baroque par excellence, sa symbolique s'est bâtie avec lenteur. On en trouvera l'origine dans la philosophie grecque, voire dans la pensée égyptienne. Il semblerait que les Égyptiens aient été les inventeurs du miroir. Plusieurs courants de la pensée grecque voient le monde comme un reflet : le bas reflet du haut, le visible reflet de l'invisible, le corps purifié reflet de l'esprit, l'esprit reflet de Dieu. Combinée au christianisme, cette incorporation du miroir aux pensées de l'Antiquité devient, chez saint Augustin, une idée simple et puissante, qui, aujourd'hui encore, est capable d'illuminer le monde. Idée simple : l'homme mortel est doué d'une raison capable de produire des vérités immortelles. Les lois des nombres de Pythagore, les théorèmes de la géométrie : que je sois mort ou vivant, ces lois et théorèmes restent vrais. La raison est donc ce miroir qu'il faut polir et purifier sans cesse, afin que la raison produise de plus en plus de vérités immortelles, et

découvre Dieu dont elle est le reflet, et découvre le monde qui est le reflet de Dieu. Tout est reflet, miroir, et correspondances.

Pour saint Augustin, la voie est libre et toute tracée : priez, étudiez, (*orate et laborate*), et tôt ou tard, vous verrez Dieu, ou, pour le moins, vous en saurez assez pour sentir sa présence. Le problème, c'est que pour polir le miroir saint Augustin ne donne pas grand choix. La modération en toute chose. C'est en effet simple, et de bon sens. L'ennui, c'est que sous l'influence de maman Monique, et de Plotin, pour ce qui concerne la vie sexuelle, la modération se réduit à l'abstinence, qui, de toutes les formes de la modération, est, selon lui, Augustin, (et Plotin... et toute une kyrielle de philosophes grecs et romains), la plus parfaite des modérations. C'est faux ! L'abstinence est le contraire de la modération, l'abstinence est d'essence totalitaire, elle n'est que ce qu'elle était dans l'Antiquité : l'autre face de la débauche. La modération est l'art du bon usage des bonnes choses. Gros malentendu, qui va durer des siècles, dure encore, et, aujourd'hui, a ramené l'Occident aux sexualités lourdes de l'Antiquité préchrétienne dont les débordements ignobles expliquent les obsessions obscènes des philosophes de l'abstinence. Ils vivaient en un temps où, par exemple, on disait de Jules César qu'il était "le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris" ; pour certaines femmes de la haute société, c'était kif-kif, inversé en quelque sorte, et en cachette, du moins lorsqu'elles jouaient à la femme de tous les maris. Car les maris légitimes voulaient s'y retrouver dans leur descendance. Aujourd'hui, le verrou de la

procréation a sauté, alors ça baise à tout va et en tout malheur. Lourd héritage de l'abstinence qui a perverti la noblesse du sexe, comme avant elle l'avait fait la débauche.

Le corps considéré comme l'ennemi de la vie spirituelle, le corps dont les désirs de plaisir empêchent l'âme d'être pur miroir des choses célestes, et dont il faut réprimer les appétits charnels, qui ne peuvent que créer du désordre, du malheur, et le plus grand des malheurs : empêcher l'âme de refléter la présence de Dieu. À cela s'ajoute un versant pervers issu des dialogues socratiques : si l'homme fait ne parvient pas à être abstinent, qu'il trouve satisfaction avec de jeunes garçons, ça soulage et c'est sans conséquence ! Une part du malheur de l'Occident est là. Quelle tragédie ! Car il est sublime, saint Augustin. Il a le don de rendre le monde réel, comme l'eau qui, dans la nuit, emporte les premières feuilles de l'automne, et coule avec peine dans les canalisations des bains de la villa, près de Milan, d'où l'on voit les sommets des Alpes. Comme la souris qui trotte dans le dortoir, dans le silence de la nuit. Ces bruits le tiennent éveillé, et servent de prétexte aux propos philosophiques qui s'échangent dans le noir. Est-il un seul fils qui se soit libéré de sa mère ? Le Christ l'a fait. Qui d'autre ?

On le voit, avec et sans Charapatka la discussion philosophique ne manquait pas de thèmes. Le Père Jan Kupecký était venu s'asseoir à la table du colonel Lombard, de Santini, des deux francs-maçons tchèques et du slovaque. Le père jésuite avait le sens de l'humour :

- Je suis le sixième, six, le chiffre du Christ, le premier nombre parfait, suis-je le seul croyant dans une assemblée de mécréants ?

Lombard prit la mouche :

- Bel exemple de perfidie cléricale ! Chez les francs-maçons, c'est le nombre sept qui est considéré comme parfait... Peut-être à cause de la parole du Zohar : « Deux yeux, deux oreilles, deux narines, une bouche : un visage. Sept lumières pour éclairer le monde. Sept mondes pour recevoir la lumière ». Il faut sept maîtres maçons pour qu'une loge soit considérée en état de conduire une cérémonie maçonnique : six sont réunis sous la conduite d'un seul qu'ils ont élu, et qui est le visage de la loge. C'est évident, vous avez fait une table de six pour éviter que les excommuniés que nous sommes fassent, dans le palais de votre évêque, une tenue maçonnique.

Tous s'esclaffèrent. Le Père Kupecký était au fait de l'univers maçonnique, il comprit l'allusion :

- Tous les francs-maçons ne sont pas excommuniés. J'admets que, sur ce point, la doctrine de l'Église n'est pas précise, et, à mon sens, c'est tant mieux !

- Je rêve ! s'exclama le colonel Lombard. Dès qu'elle eut connaissance des activités de l'Ordre en Europe continentale, l'église a excommunié les francs-maçons, en 1738, *In Eminentibus*...

Parmi les frères tchèques assis à la table, il y avait Tomáš Sisak, le vénérable de la loge francophone de Prague, elle portait le nom d'Alfons Mucha. L'autre frère s'appelait Janáček, comme le musicien, Santini ne connaissait pas son prénom, mais il savait qu'il était premier surveillant d'une loge de Brno, "les Amis Réunis", on disait qu'il était un chrétien militant.

Chaque loge est dirigée par des maçons élus par leurs pairs. Cette structure et ce mode d'élection rappellent la façon dont, dans les ordres du monachisme chrétien, les moines choisissent leur abbé. C'est un élément de plus qui signale les origines chrétiennes de la franc-maçonnerie. Le vénérable de la loge « Alfons Mucha » prit la parole :

- Notre frère du Grand Orient n'a pas entièrement tort. Même si, en accord avec la règle de la Grande Loge Unie d'Angleterre, la Grande Loge de la République Tchèque, où je suis affilié, ne reconnaît pas son obédience comme régulière, ici, nous le considérons, lui, comme notre frère.

Rançon de son travail parmi les diplomates, Santini perçut que le vénérable était un fin politique. Face aux querelles d'obédiences qui dégradent la franc-maçonnerie, il

avait réussi à marquer sa différence vis-à-vis d'un maçon du Grand Orient de France, sans, face à l'Église, ouvrir une brèche dans la solidarité maçonnique. L'exercice était plus difficile qu'il n'y paraît.

Dans la vie courante des loges, les maçons ont la saine tendance à compter pour négligeables les querelles d'obédiences, elles foisonnent dans un mouvement qui prétend à l'universalité. Comme tout cela participe à la comédie humaine, chaque obédience a tendance à placer l'universalité sous le toit de sa chapelle, temple, ou mosquée. Toutefois, ces querelles ont de l'importance, elles sont les noeuds où se définit l'inévitable pouvoir, sans lequel rien de ce qui est humain ne va. Les règles qui définissent la régularité ont été érigées par la Grande Loge Unie d'Angleterre, qui cesse de reconnaître pour régulière une loge qui reçoit en son sein des maçons appartenant à une loge dont la Grande Loge Unie d'Angleterre a prononcé l'irrégularité. Pour les obédiences centrées sur des thèmes, ou des milieux, spécifiques : régionalisme, ésotérisme, spiritisme... cela est sans importance. Pour les obédiences dont les membres recherchent une ouverture internationale, l'effet dissuasif est certain. En majorité, dans le monde d'aujourd'hui, la maçonnerie est régulière, sauf en Europe continentale, où le Grand Orient a créé un mouvement qui, en quelque sorte, confédère des loges en dissidence avec la Grande Loge Unie d'Angleterre. Cette franc-maçonnerie irrégulière est aussi dite *latine*, par opposition à une franc-maçonnerie dite *anglo-saxonne*. C'est, d'une autre façon, la continuation de l'étrange relation

qui unit et sépare France et Angleterre : Guillaume le Conquérant, Éléonore d'Aquitaine, Jeanne d'Arc, guerre de Cent Ans, Napoléon, Churchill-de Gaulle, Brexit... Un couple infernal, uni dans l'histoire qui le désunit, pour l'unir à nouveau...

Huit règles érigées par la Grande Loge Unie d'Angleterre définissent la régularité. Toutefois, l'affaire se résume à quatre points : la croyance en un Dieu révélé ; le refus de débattre de questions politiques et religieuses en loge ; la reconnaissance d'une seule Grande Loge par pays ; et la non-acceptation des loges féminines ou mixtes, si ce n'est sous la forme de loges dites d'adoption. Peu après 1877, le Grand Orient de France réunit les quatre points qui fondent la dissidence, il est donc exclu. Telles sont les règles érigées par la Grande Loge Unie d'Angleterre.

Les choses humaines ont tout autant besoin de règles inflexibles que d'exceptions qui les confirment, comme on le dit depuis Aristote. Jusqu'au jour où une exception devient une règle nouvelle, en mal de nouvelles exceptions comme signes de confirmation. Ainsi se fait le mouvement de notre histoire : sans règles, nous créons un chaos homicide, si des règles absolues sont absolument appliquées, nous ne créons plus rien. Ainsi en va-t-il de l'Islam depuis des siècles. Les grandes lois physiques de l'univers ne sont peut-être pas fondamentalement différentes des nôtres : la vie se poursuit dans l'infini du temps en se transformant, le changement comme seule réalité qui ne change pas, Héraclite, et, avant lui, Lao Tseu, l'ont dit. Les choses changent selon des lois immuables qui, de temps en temps, créent des ruptures,

qui, sans abolir la loi, sont hors-norme. Les ruptures incompatibles avec la vie sont éliminées par le temps ; les autres, par lui, sont reçues, et multipliées. Charles Darwin. Mystère du temps, le temps, dans une abondance impensable, passe les bornes de nos vies brèves, et de nos imaginations. Placées sur cette échelle de Jacob, les affaires maçonniques, commencées en 1717, à Londres, ne donnent pas le vertige.

Santini écoutait le vénérable de la loge Mucha qui donnait la liste de tous les textes dans lesquels l'Église de Rome condamnait la franc-maçonnerie. Il avait joint le geste à la parole, et, en connaisseur, il montrait au mur chaque pape qui avait fulminé le texte accusateur : Clément XII, *In Eminentissimi*, en 1738 ; Benoît XIV, *Providas*, en 1751 ; Pie VII, *Ecclesiam a Jesu Christo*, en 1821 ; Léon XII *Quo Graviora*, en 1825 ; Léon XIII *Humanum Genas*, en 1884.

À défaut de vin de messe, le colonel Lombard buvait du petit-lait. Ce n'est qu'une métaphore. On servait à table un Frankovka, un rouge léger aux saveurs de groseilles, produit des vignes de l'évêché. Le Frankovka ressemble au Gamay originaire de la Bourgogne, ce sont les Cisterciens qui ont massivement introduit la vigne en Bohême et en Moravie, dès le XIIIe siècle. Le père Kupecký reprit la parole :

- Certes, mais rien de drastique depuis 1884...
Peut-être parce que vous n'avez plus la même importance... Avait-il ajouté avec perfidie...

- Parce que vous pensez, vous, avoir gagné en importance ? S'exclama le colonel. Votre déclin vous a simplement rendus plus tolérants... Si vous me le permettez, **mon Père** (là, le colonel venait de mettre une goutte d'eau dans son vin, ou dans son vitriol), dans *Humanum Genas*, Léon XIII n'y va pas avec le dos de la truelle. Il nous accuse d'être une *secte* religieuse *blasphématoire* et *sacrilège*, ce sont ses propres termes. Pour un peu, s'il en avait eu la possibilité, il aurait appelé à la croisade contre nous, comme ses prédécesseurs le firent contre les hussites. » Le Père Kupecky faisait non de la tête. « Mais oui ! Ce que, nous, nous appelons *tolérance*, puisque nous acceptons parmi nous tous les hommes de bonnes mœurs, quelles que soient leurs croyances religieuses, il le stigmatise en y dénonçant, je cite : *le plus pernicieux des systèmes* ; le serment maçonnique, le fait que nous jurions de tenir pour secrets nos débats en loge, il le dénonce comme un complot permanent contre l'Église, et contre les pouvoirs civils ; sur ce point, Lénine, Hitler, et tous les tyrans musulmans ne feront pas pire que lui ! »

Le frère de Bratislava prit la parole :

- Notre frère du Grand Orient de France met une belle passion dans ses propos. Elle risque d'obscurcir notre débat. Je suis à la fois frère morave et franc-maçon. J'appartiens donc à une église chrétienne minoritaire, héritière des

hussites, qui a souffert des persécutions de l'Église de Rome. Mais nous ne sommes pas ici pour nous accuser des fautes dont nous avons souffert, ou que nous avons commises, dans le passé. Sur ce point, si l'Église a commis des fautes à l'encontre des maçons de France, je crois que les maçons lui ont rendu coup pour coup, et pas seulement en France, mais dans toute l'Europe. Nous ne sommes pas venus ici pour compter les coups échangés dans le passé.

Douce saveur amère de l'histoire et de son incessant renouveau. Près de quatre siècles après la bataille de Bilá Hora, en novembre 1620, un héritier des hussites volait au secours de Rome. Rome, où la victoire de Bilá Hora fut marquée de grandes pompes, et par l'érection de Notre-Dame-des-Neiges. En Bohême, une église commémorative fut érigée à Bilá Hora même, dans la banlieue de Prague, entre 1711 et 1714 par Jan Santini qui réhabilita un lieu de pèlerinage de plusieurs chapelles baroques dont les dômes sont marqués du sceau de son génie. L'ensemble est connu sous le nom de « Notre-Dame-de-la-Victoire de la colline blanche », un nouveau monument érigé au mensonge : portrait miraculeux de la Vierge apparu à un carme, Dominique de Jésus Marie, qui galvanise les armées catholiques qui vont combattre sur la colline enneigée ; le dôme de la chapelle décoré de fresques qui illustrent le fracas des armes ; bannières au vent de la victoire. Propagande de faible qualité, hormis l'architecture et une série de fresques qui mettent en lumière le riche

imaginaire généré par le culte marial. C'est un doublet, sur les lieux de la bataille, de l'église commémorative construite à Rome.

Le frère morave parlait toujours :

- Nous sommes ici, je présume, pour parler du seul sujet qui importe : la crise de la spiritualité en Occident. Sur ce point, je dois dire, en toute humilité, que l'Église de Rome a, hélas, joué un rôle prépondérant dans cette crise. Je ne veux pas porter ici une accusation, d'ailleurs, à ce jeu, mon Église doit, elle aussi, faire preuve d'humilité, nous avons, au XVIIIe siècle, aux États-Unis, organisé quelques beaux procès en sorcellerie, avec bûcher, et tout. Je veux simplement vous dire ce que, moi, je comprends, sans prétendre que ce que je comprends soit la seule vérité. Sans nous attarder ici sur les mythes qui illustrent les origines les plus lointaines de la franc-maçonnerie, nous savons, en toute objectivité, qu'elle commence entre 1640 et 1717 à Londres. 1640, car de cette année-là sont datés les premiers documents des réunions des loges de maçons non opératifs : des maçons qui ne le sont pas par profession. Tout semble indiquer qu'ils se réunissent dans un esprit de fraternité et de socialisation plus ouvert que ce qu'étaient les contacts sociaux très hiérarchisés de l'époque.

Le Père Kupecky intervint pour montrer qu'il connaissait l'histoire maçonnique :

- Il y a un aspect mystérieux dans vos origines... Ces clubs sociaux dont vous venez de parler adoptent langage, rites et symboles des loges des guildes des maçons opératifs. Nous ne savons pas pourquoi, mais c'est ainsi. Surprenant ! Après tout, ils auraient pu adopter langage, rites et symboles de la guilde des tisserands, des orfèvres, des mineurs dont sainte Barbe était la patronne... J'ai la conviction que la corporation des maçons a pris racine au temps où les cisterciens étaient les seuls constructeurs d'édifices sacrés et que ces moines ont transmis aux ouvriers de leurs chantiers leurs savoirs, langage, rites et symboles.

Le colonel Lombard haussait les épaules alors que le frère morave semblait approuver. Il profita d'un instant de silence :

- Vous avez probablement raison, mon Père, mais pour l'instant je m'en tiens aux sources écrites incontestables. C'est pourquoi j'ai parlé de l'année 1717, car à partir de là notre documentation devient de plus en plus abondante. Nous avons les documents prouvant la réunion, le 24 juin 1717 des quatre loges anglaises, à Londres, qui seront à l'origine de la franc-maçonnerie spéculative d'aujourd'hui. Tout commence donc entre 1640 et 1717, c'est-à-

dire en pleine époque baroque. Pour nous les Tchèques, cela signifie que la franc-maçonnerie est fille du baroque. Et le baroque, c'est nous !

La remarque finale était un peu excessive. Toutefois, l'idée de faire de la franc-maçonnerie une des expressions du baroque frappa Santini par sa justesse, elle apportait des éléments au travail de réflexion qu'il avait accepté de faire dans sa loge. Il pensa immédiatement à Jan Blažej Santini, et se demanda comment son œuvre, symbolique et ésotérique, pouvait, par le biais du baroque, se rattacher à la franc-maçonnerie, qui, à l'époque, n'existait pas en Bohême. Le colonel Lombard dit : « Notre frère morave est en train de créer l'égrégore ! » terme emprunté à l'alchimie où il désigne l'union des éléments qui génère des forces positives ou négatives et à la Bible, dans le livre d'Enoch, où il désigne des anges unis aux "filles des hommes" qui engendrent des géants destructeurs. En franc-maçonnerie, on parle d'égrégore lorsqu'au cours d'une cérémonie, les frères font l'expérience de l'harmonie de leurs consciences. Pour ce qui concerne l'égrégore, Lombard avait raison, les invités étaient suspendus aux lèvres du frère morave qui énonçait une "idée-force". L'attention créatrice des autres le guidait vers de nouveaux sommets :

- L'esthétique du baroque, que tout le monde ici connaît (le palais de l'évêque en est un vivant exemple), est à la fois un résumé de l'histoire et des sciences alors connues par l'Occident, et une rupture qui produit des formes et des idées

nouvelles. Nous avons du mal à comprendre l'extraordinaire amalgame que fit le baroque entre astronomie et astrologie, chimie et alchimie, science et magie, raisonnement mathématique et poésie des nombres, pensée rationnelle et délire, art de la fête et ascétisme... Nous avons du mal à comprendre ces gens si rationnels et si fous, car, trois siècles plus tard, nous avons fait des choix parmi les éléments mêlés par la pensée baroque. Ce que nos ancêtres percevaient comme un tout nous semble bizarre, hétéroclite, pour ne pas dire « tordu ». C'est d'ailleurs ainsi que l'on définit négativement le baroque, surtout en France où la pensée aime les catégories bien marquées.

Le frère de Slovaquie s'était jusqu'alors contenté d'écouter. Il prit brusquement la parole :

- Baroque ! l'origine du mot semble double. Une origine italienne, les philosophes aristotéliens du Moyen Âge, à Padoue, qui étudiaient la logique systématique, qualifiaient de *barocco* un obstacle au raisonnement logique. Une origine portugaise, où l'on appelait « *barocco* » une perle de forme irrégulière, en poire ou de forme ovoïde. En coupe longitudinale, ces formes se rapprochent de l'ellipse, et, avec l'ellipse, nous entrons dans le monde du baroque.

Santini, qui, pour préparer sa planche maçonnique, avait fait de nombreuses lectures, comprit où le frère morave voulait en venir, il s'exclama :

- La découverte de la trajectoire de Mars par Kepler !

Le frère slovaque avait retrouvé le silence. Il regardait Santini en souriant l'air satisfait. Le frère morave eut un regard circulaire vers ses compagnons de table afin de s'assurer de leur attention. Son regard s'arrêta sur Santini auquel il semblait s'adresser :

- Exactement ! Mais, sais-tu, mon frère, que ce sont les maîtres du baroque, Boromini, Guarini, Bernini... et chez nous, en Bohême, Dientzenhofer père et fils, Lurago, Orsi, Alliprandi, Mathey, Santini, ... qui imposent l'ellipse comme un motif nouveau dans l'architecture ?

Il avait prononcé le nom de Santini. La discussion allait permettre à Jean Santini d'avancer vers son but. Comprendre la vie et l'œuvre de cet homonyme qui le fascinait. Depuis la mort de Pampélichka, et après sa désastreuse histoire d'amour avec Ipolia, ses études sur l'architecte occupaient l'essentiel de sa vie privée. L'assertion du frère morave ne le surprenait pas. Il avait remarqué que l'architecture, de l'antiquité au gothique, ignorait l'ellipse comme forme symbolique. Il a noté que dans certaines églises baroques deux ou trois ellipses sont

serties l'une dans l'autre. Cette fusion spatiale crée un espace courbe qui multiplie lignes concaves et convexes dont la jonction forme des angles, qui, par force, ne sont jamais des angles droits. Comme si l'église n'était plus bâtie sur le plan terrestre, où les lignes sont droites et forment des angles droits, mais dans l'espace qui, comme chacun sait, est courbe : de fait, la géométrie baroque met l'architecture dans un espace qui est déjà celui que concevront Lobatchevski et Rehmann au XIXe siècle.

Le baroque a la phobie des lignes et des angles droits. Même lorsqu'ils élèvent des colonnes, des architectes comme Guarino Guarini et Santini réussissent à les faire « *ondeggiante* », selon l'expression de Guarini dans son livre posthume « *Architettura civile* », édité par les Pères théatins, peu de temps après la mort du prêtre architecte, en 1683. Jean Santini répondit au frère morave :

- Le baroque a cultivé l'ellipse à la folie ! Pas d'ellipse dans l'art roman, il utilise cercles et demi-cercles, rectangles, carrés, triangles et polygones réguliers. Les architectes gothiques utilisent les mêmes objets de base de la géométrie euclidienne, mais ils révolutionnent l'architecture en bâtissant plus haut, plus fin, et en faisant entrer la lumière partout. Ils apportent aux symboles de l'Orient tout l'univers des Celtes, et réussissent une synthèse vivante entre Orient et Occident.

Satisfait de sa démonstration d'érudition, Santini ne put s'empêcher d'ajouter :

- Ils font mentir notre frère Rudyard Kipling qui disait : « L'Orient est l'Orient, l'Occident est l'Occident et jamais ces jumeaux ne se rencontreront ! »

Après un temps de silence, Santini ajouta :

- Ceux qui ont renouvelé l'architecture sont les architectes de la Renaissance. Ils introduisent des éléments antiques, qui, paradoxalement, amorcent un renouveau : les pyramides, les rhomboèdres, qui sont les solides élémentaires de Pythagore, que reprendront Platon et Aristote. Oui ! Je vous le demande, pourquoi, soudain, l'ellipse !

Le frère morave saisit la balle au bond :

- Je répons : Copernic (1473-1543), Galilée (1564-1642), Kepler (1571-1630) et Newton (1643-1727) ! Voilà la réponse ! Je vous donne leurs dates de naissance et de mort pour que vous constatiez que nous parlons bien du passage de la Renaissance au baroque. En fait, et tu viens de le dire, celui qui, en quelque sorte, découvre l'ellipse, c'est Kepler. Il fait cette découverte vers 1605, à deux pas d'ici, dans le palais de Tycho Brahe dont, depuis 1598, il

est l'assistant. Tycho Brahe a demandé à Kepler de résoudre l'énigme de l'orbite de la planète Mars, circulaire selon Ptolémée, et pourtant, jamais observée où elle devrait être. Kepler est un réfugié, il vient de perdre son poste d'astronome à l'université de Gratz pas arrêté de l'archiduc qui gouverne l'Autriche, et qui expulse les protestants du pays. L'empereur Rudolf II, lui, pratique la tolérance religieuse sur les domaines qui sont sous son contrôle direct. Kepler cherche à résoudre l'énigme de la trajectoire de Mars, il utilise les relevés du ciel notés par Tycho depuis trente ans, il cherche pendant huit ans, et trouve. L'orbite à la forme d'une ellipse. Une ellipse...

Pour juger de l'intérêt qu'elle suscitait, il avait suspendu sa parole. Satisfait de son examen des visages qui entouraient la table ovale où le repas était servi, il dit d'un air gourmand : « Il faut que je vous raconte ça ! »

- Le grand débat qui commence avec Copernic est celui du géocentrisme versus l'héliocentrisme. La terre est-elle le centre du monde, ou est-ce le soleil ? Depuis six mille ans, le sens commun dit que c'est la terre qui est au centre. De plus, au IV^e siècle avant Jésus Christ, Aristote écrit un traité « Des cieux », où il donne une image raisonnée du cosmos, qui, légèrement retouchée cinq siècles après la mort d'Aristote par un savant grec d'Égypte, Ptolémée, fera foi jusqu'à Copernic. Le

cosmos d'Aristote n'est pas simpliste, il implique la rotondité sphérique de la terre et des six planètes connues alors, il implique leur mouvement, mais autour de la Terre. De plus, dans ce système, les étoiles sont fixes, et derrière ces *fixes* se cache *le principe premier* du mouvement des planètes et du Monde. On voit que le christianisme n'eut aucune difficulté à faire d'Aristote un croyant avant l'heure, et d'appeler Dieu, ce principe premier qui est l'origine du système du Monde. Toutefois, il y avait des problèmes, le calcul du calendrier faisait apparaître des aberrations, les astrologues ne retrouvaient pas toujours les planètes là où le système de Ptolémée voulait les placer.

Le colonel Lombard intervint :

- Ne s'apercevaient de ces incohérences que ceux qui faisaient des calculs sur le mouvement des planètes : pas grand monde ! Comme les chrétiens, les juifs et les musulmans fondaient leur théologie sur le géocentrisme, tel qu'il paraît dans la Bible et dans le Coran, et confirmé par Aristote, le doute n'était pas permis. Même s'il y avait eu dans l'Antiquité des penseurs qui trouvaient le modèle héliocentrique plus rationnel. Et si dès le Moyen Âge des penseurs mettaient en doute le modèle d'Aristote.

Le Père Kupetsky souriait modestement lorsqu'il prit la parole. Il ne voulait pas outrer son triomphe :

- Dès 1363, le Chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris, Nicolas Oresme, remet en question le modèle d'Aristote... et le débat se poursuit au XVe siècle avec Nicolas de Cues, Légat du Pape et Évêque de Brixen. En 1514, Copernic, un prêtre catholique polonais, travaille sur le modèle héliocentrique. Il l'a découvert à Bologne pendant ses études auprès d'un mathématicien et astronome italien, Domenico Maria de Novara. À Bologne, Copernic étudie le droit canon, mais à l'époque, les études canoniques comportaient un large éventail de disciplines. Ce n'est que sur son lit de mort, en 1543, que Copernic accepte que ses conclusions héliocentriques soient publiées. Le manuscrit « *De Revolutionibus Orbium Coelestium* » fut remis à un éditeur protestant de Nuremberg en 1540, il sortit des presses en 1543, peu de temps après la mort de Copernic. Il fut immédiatement condamné par les théologiens protestants. Rien n'est jamais simple, mes amis. Copernic savait que sa théorie allait à l'encontre des préjugés religieux de son temps, et, par perfectionnisme, il faisait et refaisait calcul sur calcul pour confirmer sa théorie, qu'il avait la prudence de présenter comme une simple hypothèse. En outre, s'il utilisait sa théorie pour établir des

éphémérides du ciel, il évitait de parler publiquement de sa découverte. C'est le pape Clément VII qui encouragea le prêtre à publier ses travaux ! Ça ! Vous ne l'attendiez pas !

Lombard n'y tenait plus. Il commença dans l'ironie :

- Clément VII... lequel ? Celui d'Avignon ou celui de Rome ?

Il comprit que sa remarque tombait à plat. Ceux qui connaissaient l'épisode des deux papes concurrents du XIIIe siècle n'y accordaient pas d'importance, ceux qui ignoraient cet épisode ne comprenaient pas l'allusion. Lombard se reprit :

- Celui de Rome, évidemment, un politicien pagailleux incapable de choisir entre le roi de France et l'empereur du Saint-Empire. Un pape responsable du sac de Rome par les mercenaires de Charles Quint...

Le Père Kupecky sentait que la charge du colonel n'intéressait personne. Il enchaîna d'un ton conciliant :

- Colonel, si l'Église est d'origine divine, sa gestion est le fait des hommes. Les hommes sont imparfaits. Le devoir des chrétiens est d'œuvrer pour que l'Église soit parfaite, mais exiger cette perfection à tout instant et en tout lieu serait

manquer d'intelligence, de charité... et même d'esprit de tolérance. Avait-il ajouté en souriant.

Perfide, Lombard lança :

- Si les hommes sont imparfaits, ce que j'admets comme une évidence, comment avez-vous pu faire du pape un homme dont les avis sont parfaits ? L'infailibilité pontificale ne concerne donc pas les jésuites ?

Kupecky répondit d'un ton calme, un peu forcé :

- Ce n'est pas l'objet du présent débat. Revenons-en à notre pauvre pape !

Il eut un regard circulaire qui cherchait la complicité des autres convives... dans l'incertitude de l'avoir trouvée, il enchaîna :

- Clément VII est en effet un de nos papes controversés. Un intellectuel au mécénat somptueux, c'est lui qui engage Michel-Ange, mais sa politique fut désastreuse pour Rome et pour l'Église. Mais ces points sont ici secondaires. Vrai ! L'Église a eu le monopole de la vie intellectuelle européenne jusqu'au XVIIe siècle. Vrai ! L'Église a été confrontée aux contradictions que l'adhésion aux dogmes de la foi présentait avec les découvertes que les

méthodes scientifiques révélaiet. Mais l'Église s'en est plutôt bien tirée, puisqu'elle a participé très activement, et dès l'origine, au développement des méthodes scientifiques. Regardez l'islam, rien de tel n'y est advenu ! Après que les Arabes eurent profité des découvertes des peuples qu'ils avaient conquis : Égyptiens, Assyriens, Perses... ces peuples, dominés par l'islam, n'ont plus rien inventé. Il faut juger de l'arbre selon ses fruits. Notre frère morave l'a bien dit, la découverte de l'héliocentrisme, c'est un prêtre polonais, mathématicien, encouragé par un pape.

Le colonel Lombard s'agitait sur sa chaise.

- Oui, reprit le jésuite, vous allez me citer Galileo Galilei. Et bien, j'y viens ! Vrai ! En 1633, Galilée est accusé d'hérésie par la Sainte Inquisition, il doit se rétracter sous peine d'être brûlé vif. Mais, paradoxalement, il est vrai, aussi, que L'Église a été lente à réagir contre l'héliocentrisme qu'elle considérait comme un débat entre mathématiciens, qui, d'ailleurs, souvent, sont aussi des moines ou des prélats. Ce n'est qu'en 1616 qu'un édit est lancé contre la propagation du système de Copernic. Il est réduit à une simple hypothèse. C'est sous la forme d'une hypothèse savante que l'Église tolère le débat.

Le frère morave suivait la discussion avec passion, celle d'un historien des religions, passion bien différente de celle du colonel, plus marqué par une idéologie anticléricale. Comme s'il complétait le raisonnement du Père Kupecky, le frère morave ajouta :

- Mais pour Galilée, il n'y a plus lieu de débattre ! La certitude est acquise ! et il le publie. La première fois dans un opuscule de 1613 *Sideus Nuncius*, « le messager des étoiles » dont il résumera la pensée dans une phrase magnifique : « Le Saint-Esprit nous enseigne comment aller au ciel et non comment fonctionne le ciel ». Vous comprenez pourquoi l'architecture, et en général l'esthétique baroque, privilégie le thème de l'étoile : elles sont à la mode. En 1616, Galilée publie une étude sur les marées qui renforce la vision héliocentrique du Monde. L'Inquisition se met en marche. Un collège de théologiens accuse Galilée de faire de la mauvaise science en enseignant le système de Copernic comme un fait démontré, et non comme simple hypothèse. Pourtant, à ce moment-là, Galilée n'est pas condamné. Ses découvertes scientifiques, sa position de mathématicien et philosophe du grand-duc de Toscane en font un personnage renommé, et estimé pour ses travaux sur la chute des corps, le mouvement, la résistance des matériaux, l'étude du poids et de la densité. Il est d'ailleurs reçu par le pape Paul V, qui l'assure

de son estime. Galilée croit pouvoir poursuivre, car il possède la certitude scientifique que lui donne son art de l'expérimentation. Dès 1610, après qu'il eut perfectionné la lunette optique inventée par un Hollandais, dans la nuit de Padou, les portes du ciel s'étaient ouvertes pour Galilée, et pour le monde des hommes.

Alors qu'il prononçait ces mots, le frère morave était aux anges. Il rêvait un rêve si puissant qu'il émerveillait les autres.

Ces affaires scientifiques ennuyaient Charapatka. Elle trouvait les choses trop exactes sans charme. Entre le bricolage et la certitude, entre le langage de la poésie et celui de la mathématique, il préfère le bricolage et la poésie. Charapatka est un génie incohérent, il ne calcule pas. Lui, elle sait qu'au cours du même hiver 1610, pendant que Galilée voit les planètes dans le ciel de Padou ; dans le ciel de Prague, par une fenêtre du château, celle par laquelle les envoyés du pape seront défenestrés le 23 mai 1618, Rudolf II, en compagnie de son conseiller scientifique, Johan Mathias Wacker, observe la lune avec la lunette que vient d'inventer le Hollandais Hans Lipperheys. Rudolf est surpris d'y voir des montagnes et des vallées, il demande à Wacker si l'étrange Giordano Bruno, qui lui avait parlé de la théorie de Nicolas de Cues, celle d'un monde infini, avec d'autres systèmes solaires, d'autres terres, à l'infini, n'a pas raison. Pauvre

Giordano épris de ses mondes infinis ! la Sainte Inquisition l'a brûlé vif, à Rome, il y a dix ans. Il se trouve que Johan Mathias Wacker, un protestant convertit au catholicisme, mathématicien, astronome, un peu astrologue et théologien, était à Rome à ce moment-là. Le courage de Bruno face au supplice l'a bouleversé. Il est convaincu que Bruno a raison.

Charapatka préfère Rudolf et toute sa clique de fêtards aux penseurs trop précis. Bien qu'il n'ait rien compris à ses expériences et à ses formules mathématiques, Charapatka a vu l'émerveillement de Galilée devant ce qu'aucun homme avant lui n'avait contemplé. Galilée observe les phases de Vénus, comme Copernic les avait prévues, sans jamais pouvoir les voir. Galilée voit quatre lunes autour de Jupiter, il croit en voir une multitude autour de Saturne, car son télescope n'est pas assez puissant pour lui montrer l'anneau de Saturne. Comment concilier ces lunes tournant autour d'autres planètes avec une théorie qui dit que toutes les planètes tournent autour de la Terre, et d'elle seule ? Galilée est un des créateurs de ce que les hommes appellent les sciences exactes. Il n'est ni théologien ni mystique. Il sait que l'outil mathématique, appliqué à des problèmes bien définis, et non à tout et n'importe quoi, permet d'arriver à des certitudes absolues. Il raille, avec une cruauté joyeuse, ceux qui continuent à confondre science et imagination poétique. Un jésuite de Rome, un exorciste qui me tient, moi, Charapatka pour une incarnation diabolique, le Révérend Père Athanase Kircher, est de ceux-là.

Insensible aux lassitudes de Charapatka le père Kupeckyý s'était fait le biographe de Galilée. Il avait une excuse, le jésuite faisait partie de la commission créée par le pape Jean Paul II qui venait de réexaminer le procès de Galilée :

- À la mort de Paul V, en 1621, après le bref pontificat de Grégoire XV, le cardinal Barberini, ami et allié scientifique de Galilée, devient pape en 1623 sous le nom d'Urbain VIII. Galilée a toutes raisons de croire que l'édit de 1616 sera révoqué, et il prépare son chef-d'œuvre « *Le dialogue sur les deux systèmes du monde* ». Évidemment, il compare le système de Ptolémée et celui de Copernic. Le livre fut un des premiers succès de librairie des temps modernes, cela aggrava les choses vis-à-vis de l'Inquisition. L'ouvrage n'était pas rédigé en latin, mais en italien. Le personnage qui, dans les dialogues, défend la conception du monde de Ptolémée se nomme Simplicio, qu'une traduction approximative pourrait rendre par « Simplet ». Au sixième siècle, il y avait eu un commentateur d'Aristote du nom de Simplicius, il faisait encore autorité dans les collèges religieux. Galilée savait avoir la dent dure. Et, pour ne rien arranger, il semble qu'Urbain VIII ait cru voir en Simplicio son propre portrait, et celui de son ami Athanase Kircher. Dans les affaires humaines, fussent-

elles celles d'un pape, les grandes causes n'empêchent pas les petites. Furieux sous l'injure, Urbain VIII a-t-il ôté sa protection à Galilée ? Mais oui ! Et en mars 1632, l'Église ordonne à l'imprimeur de cesser d'imprimer le livre. Galilée est convoqué à Rome pour présenter sa défense devant l'Inquisition. Il cherche à gagner du temps, prétexte une mauvaise santé qui l'empêche de voyager, ce qui est probablement vrai. Le pape le menace de le faire arrêter et conduire à Rome de force, ce qui veut dire enchaîné. En février 1633, Galilée se présente devant les juges de l'Inquisition, des gens sérieux, puisque le 17 février 1600, après torture, ils ont fait brûler vif, place des fleurs, à Rome, un partisan passionné du système de Copernic, mais aussi de Raymond Lulle et de Nicolas de Cues : Giordano Bruno, mathématicien, philosophe, moine dominicain défroqué, touche-à-tout de génie, un peu fou, un peu sage, bref, un libre-penseur avant l'heure, qui avait séjourné à Prague, de Pâques 1588 jusqu'à l'automne de l'année suivante. Pendant son séjour, il avait fait publier un petit traité sur « *l'examen des concepts et l'art combinatoire de Raymond Lulle* », et un autre contenant un pot-pourri d'astronomie, de philosophie, et de géométrie dédié à l'empereur Rudolf II. Il est certain qu'il n'avait pas rencontré Kepler, qui, à ce moment-là, n'était pas encore à Prague.

Le père Kupecky poursuivait son savant exposé :

- Le 22 juin 1633, au couvent de la Minerva, Galilée abjure humblement son hérésie, il déclare devant ses juges, main sur la Bible : « Je jure que j'ai toujours cru, que je crois, et, avec l'aide de Dieu, à l'avenir croirai tout ce que la Sainte Église catholique et apostolique décidera, prêchera et enseignera ». L'adjuration de Galilée compte cinq paragraphes, tous aussi douloureux que les confessions des vieux communistes des procès de Moscou. Il faut pourtant se garder de tout confondre. Galilée ne sera pas exécuté d'un coup de pelle ou de massue, ou d'une balle dans la nuque. Les caves du Vatican ne sont pas celles de la Loubianka. Il sera condamné à la prison à vie. Mais la sentence sera commuée en une peine de résidence surveillée, à Sienne, chez un de ses anciens élèves, devenu l'archevêque Piccolomini, qui l'encouragea à poursuivre ses recherches, et Galilée continua, à Sienne, à rédiger son dernier ouvrage « *Les dialogues concernant deux nouvelles sciences* », où l'on retrouve le personnage de Simplicio ! Toutefois, il ne s'agit plus d'astronomie, mais de physique, où Galilée établit les principes de la résistance des matériaux, et les lois de la chute des corps. Lorsque l'Inquisition sera informée de la façon dont l'archevêque de Sienne traite son prisonnier, elle fera transférer Galilée à l'écart,

dans une maison bâtie sur une colline, au-dessus de Florence. Ceci eut pour effet de rapprocher Galilée de sa fille aînée, Virginie, qu'il adorait, et qui pour honorer l'intérêt que portait son père à l'étude des cieux avait pris Marie Céleste pour nom de second baptême. Elle était none. L'Église est partout, ambiguïté des ambiguïtés : elle génère la pensée scientifique, et s'y oppose sitôt qu'elle pense que les découvertes de la science mettent la foi en danger.

Frustré de voir tant de connaissances étalées avec talent, le colonel Lombard voulut montrer qu'il n'était pas en reste :

- La Maçonnerie ne pense guère autrement...

Le père Kupecky ignore l'interruption :

- Marie Céleste meurt en 1634. Ce deuil fut la souffrance de ses dernières années. Galilée eut pourtant la force de terminer son livre. L'Église ne permit pas la publication de l'ouvrage, qui fut envoyé clandestinement aux Pays-Bas, dans l'Europe protestante, où le livre parut en 1638. Galilée était alors devenu aveugle. Il meurt le 8 janvier 1642. Pour l'honneur de l'Église, l'affaire ne s'arrête pas là. En 1979, le pape Jean Paul II, un

Polonais, comme Copernic, déclara que l'Église avait peut-être eu tort de condamner Galilée. Une commission fut alors créée pour rouvrir le procès. Après quatre années de débats, la commission (j'en faisais partie) statua que Galilée n'aurait pas dû être condamné. Comme Galilée, je pense que le rôle de l'Église est de nous montrer les voies du ciel et non de faire de l'astrophysique. En 1992, le pape a accepté les conclusions de la commission.

En se laissant emporter par son récit et par son expertise, le père Kupecký n'avait pas été tendre pour son Église. Pourtant, il avait établi de façon convaincante le caractère équivoque de l'attitude de l'Église et de son clergé qui apparaissaient sous un jour plus favorable que celui issu de l'idéologie traditionnelle de dénonciation dogmatique de l'obscurantisme religieux. Le frère de la loge de Brno « les Amis Réunis » prit la parole :

- Vous auriez pu, mon Père, nous parler du rôle joué par le *Collegio Romano* à Rome et par le *Clementinum* à Prague dans le développement de la culture et des sciences en Europe. Les documents de Brahe et de Kepler sont conservés dans les archives du *Clementinum*...

Seuls des idéologues peuvent nier l'omniprésence du christianisme dans la culture européenne, y compris lorsqu'elle le renie. Personne autour de la table ne songeait à nier cette évidence, ni le fait que, de toutes les religions

suivies par les Hommes, seul le christianisme avait permis la naissance et le développement d'une vision scientifique du monde. L'essence du débat n'était pas là. Santini attendait toujours cette explication qui lui permettrait de comprendre l'irruption soudaine de l'ellipse dans l'architecture européenne. Il ramena le débat sur ce thème. Le frère morave lui répondit :

- Mon frère, l'ellipse est un manifeste. Un signe de reconnaissance utilisé par ceux qui acceptent l'héliocentrisme, surtout après la condamnation de Galilée. C'est pourquoi ils la reproduisent partout, et comme ils sont des dissidents malicieux, mais profondément chrétiens, mystiques parfois, ou proches du mysticisme, ils font des églises à l'image de l'univers réel, courbe, elliptique, où fenêtres et lucarnes sont aussi de forme elliptique. Les plus grands d'entre eux sont des émerveillés que le monde réel qu'ils découvrent émerveille. Kepler dit son émerveillement dans *Mysterium Cosmographicum* qu'il publie en 1596, alors qu'il enseigne les mathématiques à Gratz. *Mysterium Cosmographicum* est la première publication copernicienne depuis le livre de Copernic publié cinquante-trois ans plus tôt. Ce qu'il dit est beau. Je le garde dans un petit carnet où je note des choses essentielles.

Il sortit de sa poche un carnet noir, de petit format, il le feuilleta un instant. Puis il lut avec dans la voix une émotion

qui, à la façon de certains rites religieux, rendait un présent au passé :

- « L'intensité de ma joie d'avoir fait cette découverte ne pourra jamais être exprimée par des mots. Je ne regrettais plus le temps perdu. Jour et nuit, je m'absorbais dans les calculs, afin de vérifier si mon idée était en accord avec les orbites de Copernic, ou si ma joie n'était que du vent. Après plusieurs jours, tout marchait, et j'observais comment un corps après l'autre trouvait sa place parmi les planètes ».

Ses yeux brillaient alors qu'il relevait la tête pour transmettre son émotion aux autres :

- Des mots si simples, une joie si grande ! Kepler envoya une copie de son livre à Galilée, une correspondance s'ensuivit, elle ne dura pas. À cette époque Galilée s'intéressait davantage à la physique qu'à l'astronomie. Pourtant, c'est grâce à ce livre que Tycho Brahe invitera Kepler à Prague pour l'aider à trouver un modèle mathématique à ses relevés astronomiques. Tout le baroque est marqué par cette fièvre joyeuse des découvreurs, leurs échanges, leurs angoisses aussi. Souvenez-vous de « La leçon d'anatomie du docteur Tulp » que peint Rembrandt en 1632. La découverte de la matière et des espaces infinis, qu'ils soient grands ou

petits, ravit Copernic, Galilée et Kepler, elle angoisse Rembrandt, et Blaise Pascal, lui, qui, pourtant, dans son extase mystique de la nuit du lundi 23 novembre 1654, écrit : « Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi. FEU. Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des Philosophes et des savants. Certitude, joie, certitude, sentiment, vue, joie. Dieu de Jésus-Christ... »

Il avait cité le scientifique et mystique français de mémoire, sans recourir à son carnet :

- Tous les grands créateurs de l'époque baroque ne sont pas des mystiques. Mais tous, oui, tous, ont la foi, une foi qui, pour eux, n'est jamais en contradiction avec les vérités que l'application des méthodes scientifiques leur permet de découvrir. Rien de surprenant à cela, ils sont souvent prêtres, ils ont étudié la théologie, qui fait alors partie de la philosophie. Ils croient en la raison de l'homme, le *logos*, reflet de Dieu en l'homme. Pour eux, étudier les lois de l'univers physique, c'est étudier le langage de Dieu qui parle en figures géométriques et équations mathématiques. Galilée le dit, le protestant Kepler également. Kepler se préparait à devenir pasteur, avant de décider d'aller enseigner les mathématiques à Gratz, ville gouvernée par un

évêque catholique. Expulsé de Gratz par l'évêque, qui suit en cela la politique du pape vis-à-vis des protestants, il se réfugie à Prague, où Rudolf II pratique la tolérance religieuse par esprit philosophique. Je ne veux pas entrer dans les détails, mais Kepler passa sa vie à fuir les persécutions des guerres de religion en Europe. Comme vous le savez, la guerre de Trente Ans commence en 1618.

Distraitemment, Charapatka entendait les propos du frère morave. Charapatka pensait à Libuše, celle qui lisait l'avenir dans l'eau de la Vltava, et avait prophétisé que dans le ciel de Prague l'histoire du monde des étoiles commencerait. Charapatka était plein d'indulgence pour ces hommes savants, qui, autour de cette table, dissertaient sur les vies passées de tous ces hommes illustres sans songer que la genèse des grandes découvertes révèle des événements déconcertants par leur trivialité. En 1601, Tycho Brahe, noble et riche danois pensionné de Rudolf II, meurt de ce que la médecine du temps pudiquement appelle « une contraction de la vessie ». Kepler, qui vit à Prague depuis dix-huit mois, accède à ses données empiriques : trente ans d'observation du ciel. Tycho était jaloux de ses notes et relevés des étoiles, il ne les partageait guère avec Kepler, sauf, partiellement, lorsqu'il lui avait demandé de résoudre l'énigme de la trajectoire de Mars. Si Tycho n'était pas mort prématurément, qui sait si Kepler aurait pu accéder à l'ensemble de ces observations et relevés qui

permirent la découverte des trois lois du mouvement planétaire.

La mort prématurée de Tycho est due à son respect de l'étiquette de la cour de Rudolf II : les invités de l'empereur ne devaient pas quitter la table avant que son A.S. ne le fît. On buvait sec chez Rudolf, vin, bière... la vessie de Tycho Brahe ne résista pas aux libations. Dans l'impossibilité où était le gentilhomme de la vider avant que l'empereur n'ait quitté la table, elle éclata. Il en mourut. C'est ainsi que l'ensemble des données célestes notées par Tycho, qui ne possédait pas les connaissances mathématiques nécessaires à leur exploitation, devint l'héritage de Kepler, qui pourra, ainsi, bâtir ses démonstrations de l'héliocentrisme et produire en 1627 ses tables du mouvement des planètes qu'avec élégance il dédia à son ancien protecteur Rudolf II, qui était mort en 1612. Les tables rudolphines ainsi que la troisième loi de Kepler permettront à Newton de découvrir la loi universelle de la gravitation.

En 1618, Kepler termine *Harmonice Mundi*, ouvrage étonnant, totalement baroque et charapatkesque, où l'on trouve à la fois une vision cosmique et mystique de l'univers, des considérations sur l'astrologie, la philosophie, la poésie, la musique, la musique des sphères célestes, mais aussi sa troisième loi sur le mouvement des planètes. Dans ce titre : « *Les harmonies du Monde* », le mot-clef est « harmonies ». Pour Kepler l'harmonie est un mélange de beauté, d'élégance et de simplicité qui éclaire la multiplicité

des choses. Harmonie est un mot de mathématicien. L'harmonie pour Kepler, c'est le reflet de Dieu tel que le voit la raison de l'homme. Avant Kepler, il y avait de l'ordre dans le Monde, un ordre issu du chaos, un ordre statique, comme l'art roman, et comme l'art gothique, encore que le gothique connaisse un mouvement, mais un seul : de bas en haut. Avec la notion d'harmonie, c'est tout l'univers qui mathématiquement se met en mouvement, se met à vibrer et ondoyer, comme les planètes, comme les façades et les colonnes des églises, palais et cathédrales du Bernin, de Boromini, de Guarino Guarini, Jean-Baptiste Mathey, et Santini... Comme les francs-maçons qui, dans leurs tenues en loges, ne cessent de tourner autour des trois colonnes du temple en forme de carré long comme le temple de Salomon, modèle en Occident de toute l'architecture sacrée. À l'évidence, le temple de Salomon est un legs symbolique que la maçonnerie opérative a transmis à la maçonnerie non opérative.

Santini avait la parole et semblait conclure :

- La découverte de l'orbite de Mars a introduit l'ellipse dans l'architecture baroque. Le fait qu'un peu plus tard Newton va démontrer le mouvement elliptique de toutes les planètes autour du soleil va renforcer cette esthétique.

Le frère morave approuva :

- Absolument ! Même si vers 1656 Blaise Pascal, chez lequel le mysticisme l'a emporté sur l'émerveillement scientifique, a écrit dans « les Provinciales » qu'il trouvait bon « qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic, mais ceci : Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle ». Permettez-moi de penser que pour ce génie, la cause était entendue, on trouve chez lui des raisonnements très subtils par lesquels il dénie au pape le droit d'intervenir, au nom de la Bible, dans le débat scientifique. Pascal soutient une vision symbolique des Saintes Écritures, il a la finesse, pour appuyer son opinion contre la lecture dogmatique et littérale, de s'appuyer sur saint Augustin et sur saint Thomas d'Aquin. C'est la fille du conte Špork, Élisabeth, qui, en 1673, a traduit les Provinciales en tchèque. On raconte que c'est le conte Špork qui a introduit la franc-maçonnerie en Bohême. Mais rien ne le prouve, sinon son opposition aux jésuites.

Le Père Kupecký eut un sourire contrit :

- Le conte Špork est un cas. Libre penseur, mécène, chasseur, débauché peut-être, généreux et bon, mystique et mélomane : des opéras perdus de Vivaldi eurent leur première dans ses châteaux de Kuks ou de Prague. Mégalomane aussi, mais à l'époque, comme aujourd'hui, la noblesse, c'est-à-dire tous les hommes de pouvoir, ou peu s'en faut,

étaient mégalomanes, c'est d'ailleurs ce qui les a perdus. Voyez « L'apothéose du comte Špork » sculptée par Mathias Bernard Braun, et vous comprendrez mon jugement, la sculpture est à Kladruby, dans le château aujourd'hui restitué à la famille Kinski. Je crois que l'opposition du comte à la Société de Jésus avait deux origines, une dispute foncière qui l'opposa aux miens sur les terres de son château de Kuks ; et son adhésion, tardive, mais réelle, au jansénisme.

Regardant le colonel et Santini, le jésuite ajouta :

- Ceux que votre Cardinal de Mazarin appelait « des protestants rebouillis ». Mais pardonnez-moi, je sors de notre sujet.
- Vous n'en sortez pas mon Père, dit le vénérable de la loge Mucha de Prague, vous parlez des affaires humaines, des querelles petites et grandes, et de mégalomanie. C'est notre croix à tous !

L'allusion à la croix avait revigoré le jésuite qui lança avec vigueur :

- Tous les nobles de cette époque étaient mégalomanes ! Vous avez vu le palais Wallenstein, vous avez vu la grande fresque au plafond de la salle des Chevaliers où le duc se

compare au dieu Mars. Pour les rois et les empereurs, de telles comparaisons étaient courantes à l'époque, ces gens se voulaient les continuateurs de l'Empire romain. Que Wallenstein ait osé reprendre ces modèles antiques à son compte montre jusqu'où allait son ambition. Elle le tuera. Ferdinand II verra le danger et fera assassiner le duc le 25 février 1634, à Cheb, par un officier de sa garde irlandaise. Un des rares assassinats politiques commandités par les Habsbourg. Heureusement pour lui, le comte Špork n'avait pas la tête politique. De plus, sa noblesse était récente, il la devait aux exploits de son père sur les champs de bataille de l'empire contre les Turcs ; bref, il manquait de soutien pour se lancer en politique. Wallenstein, issu d'une vieille famille noble et protestante, converti au catholicisme en 1606, entré au service des Habsbourg, héros de la guerre de Trente Ans, mais négociant en secret avec les Suédois pour faire la paix et devenir roi de Bohême, voire empereur, c'était plus sérieux. D'où l'action de Ferdinand II, qui scandalisa la noblesse européenne de l'époque, même celles de France et d'Angleterre, où pourtant il y avait eu des précédents spectaculaires. Savez-vous qu'en 1799 Schiller s'est inspiré de la vie et de la mort de Wallenstein pour écrire une trilogie dramatique qui porte le nom de son héros ? Son cas ressemble à celui du fils de Philippe de Bourgogne, Charles le Téméraire. Il existe un

tableau naïf, mais très réaliste, qui met en scène l'assassinat du duc. Tout cela montre que, pour le peuple tchèque, toujours plus ou moins en dissidence vis-à-vis de Rome, les sympathies protestantes de Wallenstein n'étaient pas oubliées en Bohême. Vous souvenez-vous de la salle des Chevaliers du palais Wallenstein ? Si le plafond exalte la mégalomanie du duc, les anges au faite des colonnes sont étranges, vous en souvenez-vous ?

Chacun cherchait dans ses souvenirs. Jean Santini avait les siens, le corps en flammes de Pampélichka dans la rue Wallenstein qui borde le palais. Les frères tchèques étaient confus, ils ne visitent pas l'intérieur du palais Wallenstein tous les jours, de plus, il est sous leurs yeux, il fait partie du paysage, ils l'ont banalisé, sorti de l'histoire, de ses splendeurs et de ses tragédies. Aujourd'hui, quand on parle du palais Wallenstein à Prague, c'est pour évoquer la tragédie de l'attentat des terroristes, ce nouvel épisode de l'histoire universelle. Le colonel Lombard avait la mémoire plus vive :

- Les anges de la victoire sont en larmes !

- Oui ! La salle des Chevaliers est un des rares exemples de style maniériste à Prague. Pour faire bâtir son palais, entre 1624 et 1630, Wallenstein a fait raser un quartier entier de la Malá Strana, toujours la même démesure du personnage,

comme le Don Juan de Molière, comme les puissants d'aujourd'hui... Mais les gens de ce temps connaissent la démesure dans la douleur aussi. La salle des Chevaliers dit l'amertume de la victoire de Bilá Hora, cette colline près de Prague où le 8 novembre 1620, en deux jours la bataille fit 2000 morts.

Le frère slovaque, qui, jusqu'à présent, avait moins parlé qu'écouté, s'exclama :

- 2000 morts en deux jours ! Dans leurs batailles nos ancêtres tuaient moins que les terroristes d'al Quäida qui ont fait à New York quelque 3000 morts en quelques minutes.

Le franc-maçon de Brno pensa que la discussion risquait de sortir de son thème, le baroque tchèque, il y revint avec diligence :

- À Bilá Hora, une petite chapelle fut bâtie dès 1622, puis, un complexe de plusieurs chapelles et bâtiments fut érigé à l'initiative d'une confrérie qui regroupait de nombreux artistes et architectes : Dientzenhofer, Alliprandi, Haffenecker, Scotti, Brandl, Soldati... presque tous les créateurs du Baroque tchèque ont des patronymes allemands ou italiens. Entre 1711 et 1714 Santini unifia l'ensemble des bâtiments dans son style gotico-baroque.

Le vénérable de la loge de Prague jugeant que l'on s'éloignait de l'affaire Wallenstein qui lui tenait à cœur intervint d'une façon aussi habile que brusque :

- Alors que Santini bâtit sur *la colline sous la neige* un lieu de pèlerinage et de prière : « Notre-Dame-Victorieuse » dont la construction est, si l'on peut dire, politiquement correcte, Wallenstein fait autre chose. Il célèbre la tragique grandeur de la chose militaire, la tragédie de celui qui tue, et qui sera tué.

Le vénérable, pris par le tragique de son sujet, s'était tu. Le Père Kupecky en profita pour revenir à son thème :

- Vous connaissez la parole du Christ « Celui qui vit par l'épée périra par l'épée ». Ce fut vrai pour le duc, il meurt, le 25 février 1634, la nuit, dans sa chambre, dans la petite ville de Cheb, percé de la lance de son assassin, quatre ans après l'achèvement du palais. Je vous l'ai dit, sa famille appartient à la noblesse protestante. À Bilá Hora, et ailleurs, il a combattu contre les siens. Combien avait-il de parents, amis et connaissances parmi les vingt-sept nobles, torturés, décapités et ignoblement exhibés sur ordre de Ferdinand II en 1623 ? Est-il intervenu, en vain, pour fléchir l'empereur ? Je ne sais, mais, dans la salle des Chevaliers, le duc a

théâtralisé sa douleur. Oui, Colonel, les anges pleurent, et plus encore ceux qui, au-dessus de la cheminée gigantesque, portent les armoiries des Wallenstein. Aujourd'hui, ces armoiries ne sont plus visibles, après l'assassinat du duc, elles ont été martelées par ordre de l'empereur. Dressés sur treize colonnes en trompe-l'œil, treize ! le chiffre du malheur, treize anges aux ailes déployées ont des visages de tragédie, chaque visage est différent pour exprimer treize douleurs différentes. Les anges tendent d'une main la couronne de gloire des vainqueurs, de l'autre la palme du martyr. Ainsi furent les guerres européennes.

- Pas seulement celles de l'Europe mon père, pas seulement, avait dit en un souffle le colonel Lombard.

Kupecký avait jeté un regard surpris, presque inquiet, qui avait glissé dans la nuit sur les ors de la salle aux lustres de cristal. La remarque du colonel évoquait quelque chose de personnel que le Père Kupecký ne comprenait pas. Un peu désesparé, il décida de continuer à parler de l'Histoire lointaine qui lui semblait un domaine où il ne se heurterait pas à des drames intimes auxquels ses compagnons de table pouvaient avoir été mêlés :

- Je vous donne ces détails pour vous faire entrer dans cette extraordinaire période de l'histoire de

l'Europe. Les temps du baroque comportent une période d'avant-guerre pleine de luttes politiques et religieuses, une longue et terrible guerre qui dure trente ans (1618-1648), puis une longue et florissante période de reconstruction, qui va jusqu'à la dernière décennie du XVIIIe.

- Vous avez raison, reprit le vénérable de la loge Alphonse Mucha de Prague, toutefois, il manque à ce tableau ce que nous, les francs-maçons, considérons comme nos deux origines philosophiques issues du baroque : la recherche de la paix religieuse dans une époque de guerres de religion, et notre refus d'accorder à l'Église le monopole de la vie spirituelle. Bref, je vous parle de cet esprit de tolérance, aussi mal reçu par Léon XIII que par l'islam aujourd'hui. Comme nous le voyons en Europe occidentale où l'islam, encore minoritaire, hisse en toute hypocrisie le drapeau de la tolérance pour détruire la tolérance. L'islam se proclame religion de tolérance, mais dites à un musulman qu'il n'en est rien, dites-lui la vérité, il vous égorgera pour vous faire taire ! C'est détruire la tolérance que de tolérer les intolérants !

- On ne saurait mieux dire ! Ajouta le colonel Lombard. De plus, lorsque vous évoquez mysticisme et vie spirituelle, dites-vous bien que le baroque est une époque où la mystique juive, la Kabbale, atteint l'apogée de l'influence publique qu'elle exercera sur l'intelligentsia européenne.

Vous le savez sans doute, la Kabbale fut étudiée en Europe dès le Moyen Âge par les clercs. On trouve des signes certains de son influence dans l'œuvre de Nicolas de Cues, celui sous l'égide duquel vous avez – il fit une brève révérence de la tête à l'adresse du père Kupecký - placé ce repas. Pendant la Renaissance, la Kabbale s'affirme comme un courant de pensée qui déborde le cadre purement religieux pour entrer dans le débat philosophique, même si la philosophie demeure, n'est-ce pas mon Père, « servante de la théologie ». Dans ce mouvement, qui aboutit à ce que certains appellent la création d'une « Kabbale chrétienne », la période baroque est paradoxale. Elle est à la fois un apogée, avec une extraordinaire imprégnation des idées de la Kabbale dans la pensée chrétienne ; et sa disparition en tant que référence admise, parce que l'Église de Rome y voit une source de libre pensée, d'hérésies et de pratiques magiques dont d'ailleurs notre frère Casanova fera un usage discutable. La kabbale est une forme de pensée dont la dimension universelle commence une longue existence souterraine, qui se poursuit aujourd'hui. De toute façon, lorsque l'on aborde la kabbale, il est difficile d'isoler de son message juif ce qui vient de la pensée grecque (Pythagore, Socrate, Platon ...) des éléments issus des traditions babyloniennes, zoroastriennes et égyptiennes. L'élément le plus fascinant de la pensée humaine est le fait que tous les sages de

toutes les époques ont toujours réussi à communiquer.

De la kabbale, Jean Santini savait qu'elle était une série de spéculations juives sur l'interprétation de la Bible, qu'elle incluait des pratiques superstitieuses, avec amulettes et formules abracadabrantes. Il comprit qu'il ne savait rien, et se risqua à demander : « Mais qu'est-ce que la kabbale, et pourquoi ce lien avec la franc-maçonnerie ? »

Ceux qui avaient des connaissances sur le sujet semblèrent avoir un dialogue silencieux, pour décider de qui prendrait la parole le premier. Lombard avait lancé ce thème. De façon tacite, il fut invité à poursuivre. Avant de reprendre la parole, il eut quelques respirations profondes où il semblait puiser, non ses arguments, mais l'ordre dans lequel il voulait présenter son sujet :

- C'est difficile. Il y a plusieurs traditions kabbalistes. Leur point commun est de penser, toutes, que la Bible contient deux messages : un message littéral qui se recueille à la surface des mots, et un message caché, ésotérique, qu'il faut mettre à jour par des recherches diverses : méditations, compréhension des symboles, messages codés, cachés dans le texte biblique, guématria (mot d'origine grecque, géométrie, probablement par contact avec l'école de Pythagore). Cette question a fasciné Newton toute sa vie... La guématria consiste à donner aux lettres de l'alphabet hébraïque une valeur numérique :

des mots différents prennent alors la même valeur numérique, les kabbalistes questionnent le sens de cette équivalence, qui devient source de réponse, ou de question nouvelle ; des mots deviennent des nombres et des nombres deviennent des mots, ainsi se crée un système de correspondances et d'oppositions qui mène l'esprit vers des découvertes inattendues. C'est ce que l'on pourrait appeler, dans sa folie calculatrice, une magie rationnelle ou une folle raison. Je vous donne un exemple : en Hébreux le mot père, *av*, possède une valeur numérique de 3 ; le mot mère, *èm*, porte la valeur numérique 41 ; le mot enfant, *yélèd*, a, lui, la valeur numérique de 44. Père plus mère égale enfant. C'est banal me direz-vous, mais ce qui ne l'est pas, c'est le fait qu'un système numérique combiné avec un alphabet soit porteur de sens. Ce sont ces sens, banals dans mon premier exemple, ou paradoxaux dans mon second exemple, qui servent de support aux réflexions et méditations du kabbaliste. Je vous donne mon second exemple, le mot Adam, le premier homme selon la Bible, possède une valeur numérique de 45. En Hébreux, 45 s'écrit avec deux lettres dont la somme est 45, ces deux lettres se prononcent *ma*. Or *ma* signifie aussi la question « quoi? ». Le kabbaliste en déduira que l'essence de l'homme est donc de questionner l'univers. Pour ce qui concerne l'équation père, mère, enfant, certains y voient aujourd'hui une représentation symbolique du génome humain, dont la combinatoire crée la vie à

partir des vecteurs mâle et femelle, de la façon dont la combinatoire des lettres de l'alphabet crée l'expression de toutes les représentations du monde possibles. Vous voyez que cette affaire commencée comme un jeu devient très vite une série de portes ouvertes sur l'infini du sens. Et sur la sottise tout autant ! Rabelais ne se prive pas de railler certaines de ces spéculations prétentieuses et absconses. Pourtant, Rabelais connaît la Kabbale, et la respecte, de même Dante, Pic de la Mirandole... et Newton, Baudelaire et Victor Hugo, Rimbaud ...

Jean Santini prit la parole :

- Je comprends que ces calculs, rigoureux, mais susceptibles de déboucher sur des absurdités, ont pu fasciner, et fascinent encore une foule de gens. Par exemple, les architectes baroques qui étaient des géomètres, des poètes de la pierre et des mathématiciens. Mais, tu n'as pas expliqué l'influence de cette pensée sur la franc-maçonnerie.

- Le problème, c'est qu'il n'y a pas de pensée pure. Les pensées n'ont jamais cessé de se frotter les unes aux autres, on découvre des correspondances partout, sauf avec l'islam, la pensée la plus close qui jamais n'ait influencé le monde. Cette clôture

est l'essence même du totalitarisme arabo-musulman.

- Pardonne-moi Lombard, mais tu n'as pas répondu à ma première question.

Le frère morave intervint :

- La difficulté qu'il rencontre pour te répondre prouve que notre frère du Grand Orient de France, même s'il appartient à une obédience qui n'invoque pas Dieu, est un homme spirituel, au sens où saint Bernard aurait utilisé cette expression. Le silence est un royaume étrange, il y a un silence de la folie, un silence de la sottise, un silence de la sagesse. Il ne faut pas se tromper de silence. As-tu remarqué que les plus grands sages de l'histoire de l'humanité n'ont, en général, rien écrit : Socrate, Jésus, le Bouddha, même Lao Tseu, dont le Tao Té King aurait été écrit à contrecœur, s'il est effectivement de lui. Ce sont des disciples qui ont rédigé l'enseignement des maîtres. Ces hommes enseignaient autant par leur présence, c'est-à-dire le simple fait d'être, que par la parole. On appelle cela le charisme. Il n'a pas que des aspects lumineux. L'humanité compte un nombre impressionnant de chefs charismatiques qui sont des assassins. Rien ne peut nous dispenser de penser ; évaluer ; refuser ou accueillir. L'homme

de la kabbale, c'est l'homme normal, un voyageur qui questionne. Comme le franc-maçon !

Il eut un temps de silence, puis :

- Comme tu le vois, nous avons une aventure spirituelle qui voyage d'Occident en Orient pour y chercher la lumière. Cela te rappelle quelque chose n'est-ce pas ? Tu remarques aussi que les sources du monachisme chrétien sont également en Orient. Le soleil se lève à l'Est, mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle l'Orient, en Occident, est considéré comme la source de la lumière. Lumière est le mot-clef ! Mais pour les maîtres de la kabbale, ce n'est pas un mot. Ils ont fait l'expérience concrète de la lumière. Si ce type d'expérience n'est pas donné à tout le monde, on ne doit pas en faire une exception trop exclusive. Un semblable halo de mystère enveloppe cette expérience, et son absence. Ceux et celles qui l'ont faite en parlent peu, ou pas du tout. Celles et ceux qui ne l'ont pas faite ont du mal à comprendre qu'une telle expérience soit réelle. Certains en nient l'existence et l'importance, d'autres en exagèrent la signification, ils en font une source de pouvoir. Cela explique le silence. Nous sommes, là, aux portes d'un domaine où les mots ordinaires touchent aux limites de leur capacité d'expression. Eh bien ! Mon frère, as-tu vu la lumière ?

La simplicité directe de la question surprit Santini. Elle venait après un long argument, jusque-là écouté avec intérêt, mais dans la passivité. Venant d'un franc-maçon, la question était conventionnelle et appelait une réponse rituelle. Mais le regard que lui avait lancé le frère morave, le ton et le contenu de la conversation, lui disaient que la question posée allait à l'essence même de l'être. Il n'avait aucune difficulté à répondre oui à la question, car on dit de celui qui a été initié au premier degré de la maçonnerie : « Il a vu la lumière ! » Chacun entend la formule rituelle comme il le veut. En général, on considère cette lumière à la façon d'une métaphore, comme dans l'expression « Siècle des Lumières ». Mais le frère morave parlait d'autre chose. Il parlait de ce que certains voient et d'autres non. Il parlait de ce dont Santini n'aimait pas parler. Par pudeur sacrée, les amants ne se cachent-ils pas pour jouir ensemble ? Par peur, peur d'alimenter le grand système d'exploitation du nom de Dieu. Dieu par convention, car nous ne connaissons pas le nom de cela que, dans notre monde, nous appelons Dieu, Allah, etc. Santini avait vu la lumière. Il en était revenu le même homme ; et pourtant, tout en avait été changé. Il savait que cela, que nous appelons Dieu, a créé le Monde, pas les religions, elles ne sont que les premiers balbutiements des êtres face à la lumière. Alors, il allait son chemin, porteur d'une adoration ineffable, et secrète. Et voici que dans cette salle magnifique du palais de l'archevêque de Prague, un frère morave lui demandait de porter au jour ce qu'il avait toujours caché. Il répondit d'un simple :

- Oui

Le frère morave le regarda, Rembrandt fixant le **visage intérieur** qu'il va peindre :

- Bien. Cela te rendra les choses moins difficiles. J'en viens au kabbaliste Rabbi Issac Lourià. Sa vision de la création du monde devrait faire partie du patrimoine de l'humanité, comme certains monuments. Sache que la raison pour laquelle cette pensée fascine, c'est qu'elle répond à une énigme philosophique : comment un Dieu parfait a-t-il pu créer un monde imparfait ?

Santini crut devoir intervenir, il regarda le Père Kupecký, puis le frère morave :

- Je croyais que le péché originel répondait à cette question.

- Le péché originel est un dogme constitutif de la foi. Il est au dehors de la raison, et de sa capacité critique. Il n'a pas un statut d'explication philosophique, répondit le Père Kupecký qui laissa le frère morave poursuivre :

- S'appuyant sur la Bible, Lourià pousse son questionnement au-delà de la création selon le récit biblique, c'est là tout son intérêt. Au commencement, Dieu est tout en tout. Il occupe

tout l'espace, d'ailleurs, il n'y a pas d'espace, il n'y a que Dieu, et dans la perfection, Dieu n'a pas besoin de créer autre chose que ce qui est : Dieu. N'oublie pas que, en disant Dieu, je donne un nom à ce qui est sans nom. Ce nom est une image de ce que nous ne connaissons pas. Pour que la création devienne possible, il faut que Dieu se retire, qu'un espace soit créé pour recevoir le monde des choses créées. Le retrait de Dieu est le premier acte de la création. Ce retrait de Dieu, mon frère, c'est l'invention par Dieu de la liberté, et donc de la possibilité du mal. En cela, mon frère, en assumant le risque de la liberté, nous pouvons reproduire l'acte créateur de Dieu en nos vies : créer ce vide -- étrange qui l'appelle ! Quelle leçon, quelle splendeur, quelle responsabilité ! Nous avons le devoir d'être libres !

Le visage du frère morave était dans la lumière qui jouait dans les lustres en cristal de Bohême :

- Voici donc, selon Rabbi Issac Louria, Dieu séparé d'un espace vide qu'il a créé. Si les deux séparations restent en l'état, rien n'advient. Le monde ne sera pas créé. Alors, Dieu revient en seconde affirmation de liberté. Ce retour de Dieu, c'est le récit de la genèse, c'est la fresque de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine. C'est le Big Bang ! Dieu ne rétablit pas la totalité de sa présence : elle rendrait le monde impossible ! Il

revient comme un rayon de lumière, qui entre dans le vide créé par son retrait. La lumière réinvestit le monde sans toutefois l'envahir dans sa totalité. Dieu transmet la lumière dans dix « vases » entre eux reliés. Ces vases, les *séfirot* jouent un rôle essentiel dans la conception du monde de Luria. Reliées entre elles, les *séfirot* forment une sorte d'arbre, que l'on appelle « arbre des séfirot », on peut le bâtir en cercle, ou selon un arrangement plus long, comme ceci :

Il prit son bristol d'invitation, et traça au dos de celui-ci le schéma de l'arbre. Il nota en Hébreux, et dans sa transcription latine, le nom de chaque *séfira*.

Il commenta :

- Chaque *séfira* est une force constitutive de l'univers, et de l'homme dans l'univers. Le destin de l'homme est donc d'harmoniser ces forces en lui ; et hors de lui, dans le monde créé. Ces forces, nous pouvons donner leurs équivalences en français. Je vais suivre en les nommant le sens descendant de la lumière lorsqu'elle entre dans l'univers : *kètèr*, c'est la couronne ; *hokhma*, c'est la sagesse ; *bina*, l'intelligence ; *hésède*, l'amour ; *tifèrèt*, l'harmonie ; *hod*, la splendeur ; *nétsah*, la victoire ; *yessod*, l'acte de transmettre ; et *malkhout*, le royaume. Certains termes ont un sens

plus ou moins immédiat, d'autres sont plus difficiles à comprendre. Tous sont pour les kabbalistes sources de méditations et même d'exercices physiques... une sorte de gymnastique spirituelle. Kétèr, la couronne, est la première force, elle représente un état de volonté paisible, l'ici et maintenant des sagesse de l'Orient. Pour l'homme, la couronne signifie le fait d'être prêt à recevoir la lumière. Pour la lumière, si je puis dire, la couronne représente Dieu comme volonté pure dans l'ici et maintenant. Ce que j'essaye de te dire n'est pas facile, mais puisque tu as vu la lumière, tu sais au moins de quoi je parle. Même si ma parole est pauvre pour un sujet si riche.

Autour de la table, les convives étaient silencieux. Impossible de savoir s'ils partageaient cette vision de la création du monde, mais ils respectaient la passion avec laquelle leur frère en maçonnerie l'exposait :

- Un mot à propos de *tifèrèt*, l'harmonie ; elle est au centre du système, lorsque l'arbre des séfirot est figuré par un cercle, l'harmonie est au centre du cercle. Cela indique l'objectif essentiel de toute la création : trouver l'harmonie entre toutes les forces à l'œuvre dans l'homme et dans le monde. Et comment trouver l'harmonie entre les forces de l'univers, si on ne l'a pas trouvée en soi ?

Il poursuivait dans le silence, l'attention des convives était si forte que l'on n'entendait plus les conversations des autres tables :

- L'homme en harmonie possède l'action juste. Malkhout est son royaume, celui de l'action juste. Médite sur le fait que le point d'arrivée de la lumière divine est le point de départ de l'homme qui remonte vers le point d'entrée de la lumière. L'action juste ! L'action juste de l'homme lui permet de s'élever jusqu'à la couronne, la volonté pure, l'entrée de la lumière dans le monde. Le point de départ est le point d'arrivée, cela rappelle le mot de Blaise Pascal : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé ». Le questionnement et l'action juste, tout l'homme est là ! L'arbre des séfirot est un tissu sublime qui déploie la pensée au vent des mystères de la lumière. Comme tu sais, la lumière est la face de cela que nous appelons Dieu, le premier acte de sa création, c'est Dieu créant la lumière. Comme si le premier acte de Dieu avait été de se créer un visage, la lumière, afin que nous puissions, parfois, le contempler. Car, tous ceux qui le voient, que ce soit dans la Bible, ou ailleurs, comme toi-même, disent la même chose, Dieu est lumière. Souvent, ils ajoutent, Dieu est amour.

Jean Santini manquait de connaissances pour comprendre l'architecture intellectuelle de la kabbale, mais il avait fait dans sa vie l'expérience de la lumière, et pressentait que ce dont parlait le frère morave était la transcription de la même expérience que la sienne, par d'autres êtres, qui, plus doués que lui, avaient essayé de rendre leur expérience transmissible aux autres. Il se sentait ainsi relié, et comme en harmonie, avec ces compagnons et compagnes qui, comme lui, avaient fait le grand voyage. Comme une évidence, il savait aussi que le frère morave était, lui aussi, un voyageur. Il était joyeux de ne se plus savoir seul. Il savait qu'il n'avait pas à parler de ce qu'il voulait continuer à garder secret.

- Ce que tu dis, mon frère, est beau. Toutefois, je ne vois toujours pas le lien entre kabbale et franc-maçonnerie ?
- Fille du baroque, la franc-maçonnerie aime les mélanges. Plusieurs spiritualités qui ont marqué l'Occident sont cachées dans les rites maçonniques. Si tu cherches, tu trouveras, outre la kabbale, l'alchimie, la Rose-Croix, l'école de Pythagore, le culte de Mithra... le tout dans un liant fondamentalement chrétien. Nous sommes un peu l'auberge espagnole de la spiritualité, et c'est notre originalité que de refuser un chemin unique et obligatoire vers la lumière. Je reviens à la kabbale. Je vais te donner deux exemples. Le premier me force à te parler d'un épisode

étrange, et dramatique de l'irruption de la lumière selon Rabi Issac Louria, ce qu'il appelle « la brisure des vases ». La lumière a brisé les séfirot, elles ont été trop faibles pour la contenir : les uns après les autres, les vases se sont brisés. La brisure des vases a répandu sur la terre des morceaux des séfirot, toujours imprégnés de lumière, mais en miettes. Grande dispersion, qui donne aux hommes pour tâche de rassembler ces morceaux, pour rétablir l'arbre des séfirot, pour aider Dieu à réparer le monde, bref, « à recoller les morceaux ! » Les kabbalistes appellent cette opération « rassembler ce qui est épars », cette phrase fait partie de la thématique fondamentale de la franc-maçonnerie. Dans un contexte différent, votre poète, Charles Baudelaire, a utilisé l'image des séfirot brisées dans ce vers magnifique : « Tu m'as donné ta boue, et j'en ai fait de l'or ». Les trois colonnes que l'on voit dans tous nos temples seront mon second exemple. On peut trouver de nombreuses explications à ces trois colonnes. Il est une explication directement issue de la kabbale moderne, la kabbale de Safed.

Il avait repris son carton d'invitation et montrait l'arbre des séfirot qu'il venait de dessiner :

- Si tu regardes l'arbre des dix séfirot, tu vois qu'elles se déploient sur trois axes. Celui de droite et celui de gauche portent chacun trois séfirot. L'axe central en porte quatre. Ces trois axes, la kabbale les appelle « les trois colonnes » : *din*, la justice ; *tiférèt*, l'harmonie, au centre ; *héssèd*, l'amour. En principe, la justice est à gauche, l'amour à droite. Harmoniser justice et amour, d'autres disent force et beauté, voilà, dans un monde qu'il souhaite bâtir à son image, le but du franc-maçon. Mais, si tu vas au-delà, les trois colonnes portent la totalité de l'arbre des séfirot ! La kabbale, la mystique juive, est donc totalement présente dans la symbolique maçonnique. Es-tu convaincu ? As-tu compris ?

Y avait-il quelque chose à comprendre ? Santini pensait que cette vision de Dieu projetant son « visage », la lumière, dans dix vases... créés par qui ? Mais pas assez solides pour recevoir la lumière, n'était pas une histoire rationnelle, elle était même franchement farfelue, baroque pour tout dire. Toutefois, l'étrange œil spirituel, un peu myope, certes, mais ouvert, qu'il avait acquis, voyait que les images créées par cette histoire de fous avaient un pouvoir singulier. Pas totalement celui de la raison, ni celui de la déraison, mais celui d'une autre dimension. Celle qui, avec prudence et raison, permet le dialogue avec le sacré, la progression de l'âme sur le chemin de lumière, vers la lumière. Ces vases brisés, aux éclats encore imprégnés de lumière, donnaient

un sens à la dispersion du peuple juif ; on pouvait même utiliser l'image pour créer une vision nouvelle de l'amour, les amants porteurs des éclats, argile et lumière mêlées, porteurs de dix forces dont la combinatoire crée des couples compatibles, ou incompatibles. L'amitié, les relations de travail harmonieuses ou non, pouvaient s'expliquer, non par les séfirot, qui n'expliquent rien en soi, mais recevoir une sorte de support instrumental intuitif grâce à une méditation issue de l'arbre des séfirot. Une sorte de rêverie qui, soudain, pourrait se cristalliser en action juste ?

- Tu m'as convaincu du fait que la kabbale a influencé la franc-maçonnerie. Je me sens très honoré de savoir que le complot judéo-maçonnique des idéologues nazis et des musulmans intégristes n'est pas pure imagination haineuse. Ceux qui nous haïssent haïssent en nous cette part ouverte de la spiritualité humaine. Penses-tu qu'à la même époque, la kabbale ait influencé d'autres secteurs d'activités ?
- L'architecture, évidemment !
- Vraiment ? Peux-tu me nommer des architectes ?
- Jean-Baptiste Mathey et Jan Blažej Santini !
- Santini ? Comment ?

La réponse du frère morave n'a pas surpris Santini :

- Visite Kladruby, ou une autre de ses grandes abbayes, celles qu'il a bâties, ou rebâties pour les cisterciens. Regarde la nef, tu y verras une représentation de l'arbre des séfirot dans un sublime mouvement de nervures. Ces nervures ne jouent aucun rôle dans le soutien de la voûte, elles sont créées pour figurer le mouvement de la lumière qui réinvestit le Monde. De plus, comme dans la salle Wenceslas du château de Prague, ces nervures guident les sons, comme les séfirot guident la lumière. Elles donnent une acoustique extraordinaire aux orgues de Kladruby. Regarde la nef, tu y verras l'entrée de la lumière lors de la création du monde, selon Rabi Isaac Luria, un juif polonais, ou allemand, créateur de la kabbale moderne, à Saffed, en Galilée au XVIe siècle. Pas mal pour un architecte catholique, de toute son âme, mais un homme spirituel, qui, comme toi, avait vu la lumière.

Un instant encore, le frère morave confia ses pensées au silence, comme pour invoquer Jean Baptiste Mathey, celui qui avait conçu le palais de l'archevêque, celui qui, dans cette salle en construction, avait commencé à instruire le jeune Santini des secrets de la kabbale, puis :

- Va à Kladruby ! Regarde la couronne centrale qui illumine le ciel de ses ors. Elle s'inspire de la couronne de la Tora, lors des processions des fêtes juives. Attention, il ne s'agit pas de faire de Santini un adepte de je ne sais quel syncrétisme, ou un franc-maçon. Pas du tout. Il est un catholique convaincu, et réactionnaire, selon le courant de son époque. La couronne du ciel de Kladruby est là pour célébrer le culte marial. Mais Santini est un homme spirituel, selon le sens que saint Bernard donne à cette expression. Il fait partie de ces croyants magnifiques, qui, comme Blaise Pascal, et bien d'autres en France et en Europe, prennent au sérieux l'origine juive du christianisme, et passent une part de leur vie à étudier les textes fondamentaux, pour en découvrir **tous** les sens.

Le Père Kupetský prit la parole :

- Je ne pense pas que Santini fut un chrétien réactionnaire... mais, vous l'avez dit, il était un catholique de son temps. Vos propos sont peut-être un peu hérétiques, mais ils sont intéressants. Ils prouvent que la foi et la raison ne sont pas nécessairement en opposition. Peut-être n'avons-nous pas tous la foi (il eut un regard bref en direction du colonel Lombard), mais nous croyons tous en la raison. Et nous faisons l'effort d'appliquer ses lois à nos pensées.

Le colonel Lombard voulut avoir le dernier mot :

- Et tous les maçons souhaitent que l'Église accepte enfin les temps modernes qu'elle a tant contribué à créer.

Il était deux heures du matin. Quelques invités avaient pris congé. Les premiers départs en avaient entraîné d'autres. On sentait venir la fin. Autour de leur table, il y avait comme un regret. Ils n'avaient pas envie de se séparer. Comme si chacun d'eux avait été un éclat d'argile imprégné de lumière, compatible avec les autres. Réunir enfin ce qui est éparé. Ils se séparèrent pourtant. Et comme on le fait quand on sait que l'on ne se reverra plus, ils échangèrent la promesse de se revoir, et porter au-delà les propos de ce soir.

Sur la place du château, Santini et Lombard se sont attardés un instant à parler avec les frères tchèques et le maçon slovaque. Derrière le palais, la cathédrale de Saint-Guy était illuminée, ses trois flèches surgissaient dans un éclair de lumière verte, elles émergeaient au-dessus des toits sombres du château faiblement éclairé par des lumières pâles. Alors qu'il regardait cette beauté qui allumait la nuit de feux froids et doux, Santini était émerveillé, et triste. Le palais épiscopal, dont ils venaient de sortir, était sur leur gauche. Un peu plus élevée que celle du château, sa hauteur était singulière, certains d'entre eux en avaient déjà fait la remarque lors de leur promenade sur le toit de l'archevêché.

Lombard déclara que c'était pour montrer au pouvoir temporel la prééminence de l'Église apostolique et romaine. Il y eut quelques sourires. Aux portes du palais, la garde était relevée, les soldats marchaient d'un pas mécanique, fait pour impressionner. Il n'y avait pas de touristes pour suivre le spectacle. Il faisait froid, les soldats avaient encore leurs tenues d'hiver. Santini remercia le frère morave de tout ce qu'il lui avait appris. Il promit d'aller au plus tôt visiter Sedlec ou Kladruby. Puis, le groupe se dispersa, Santini et Lombard prirent la descente dite « *Les vieilles marches du château* » qui conduisent à la Nerudova dans la Malà Strana. Lors de sa tournée triomphale à l'est de l'Europe en 1846, Hector Berlioz suivit ce chemin pour aller au château ; Chateaubriand aussi, lorsqu'en 1833 il rend visite au réfugié qu'était devenu Charles X qui s'ennuyait à Prague. Les autres allèrent du côté de Notre-Dame-de-Lorette, bientôt ils seraient sur la Keplerova, une avenue aux pavés antiques qui font tressauter les voitures. Ils verraient alors la statue qui unit dans un même mouvement Tycho Brahe et Kepler : le regard sur le monde donné à tous ; le questionnement osé par quelques-uns ; le sens découvert par les émerveillés.

En descendant la Nerudova, ils passèrent devant l'église conçue un ou deux ans avant sa mort par Jean Baptiste Mathey, et que Santini termina comme une offrande à son maître : Notre-Dame-du-Secours-Perpétuel. L'enseigne du *Kostel* clignotait en rose sur la pureté de la façade sombre. La rue était déserte, des lanternes éparses, d'un style d'un autre temps, électrifiées pourtant, éclairaient sans force les

pavés luisants. Cela donnait à la rue une douceur poignante. Ils discutèrent un instant pour savoir s'ils ne profiteraient pas de leur passage pour faire une visite au night-club, en touristes, pour repérer les lieux. Mais il était tard, ils n'avaient pas envie de faire des heures supplémentaires. À cette heure-ci, en dépit de sa lassitude, Lombard était plus professionnel que Santini, il avait envie de faire un repérage. Santini avait sommeil, de plus, dans la splendeur douce de la nuit de Prague, il se sentait gagné par une rêverie d'une exquise amertume, comme une mélodie chantée de Bellini, qui, toute sa vie, craignit de mourir dans la fleur de son âge, et mourut à trente-deux ans. Santini se demandait si à cette heure la belle Perchta de Rožmberk, une disciple de sainte Agnès qui avait fréquenté le couvent de l'Ordre des croisés à l'Étoile rouge, hantait encore le passage entre la Nerudova et l'escalier du château ; ou si, aussi lasse que lui, elle avait trouvé le repos des âmes au passé trop lourd.

Ils descendirent la Nerudova jusqu'à la place Malostranské. Lombard continua, à pied, vers la place de Malte, à deux pas de l'Ambassade, où il avait un appartement. Santini prit un taxi qui le conduisit jusqu'à chez lui, au 24 de la rue Polská. Alors que le taxi repartait dans la nuit, éclairant brièvement les façades art nouveau, il n'osa pas lever les yeux sur les fenêtres de l'immeuble du numéro 26, pour voir si, par hasard, α et Ω , la fenêtre d'Ipolia serait illuminée. Un seul lampadaire éclairait la rue, à bout il clignotait comme une lampe qui va mourir. La nuit était une larme qui glisse sur un sourire.

Chapitre X

Le lendemain matin, sur son bureau, une dépêche cryptée donnait les réponses aux questions qu'il avait posées. Le message rédigé avec Lombard avait fait des vagues. Tous les services s'y étaient mis. Ils avaient identifié le correspondant d'Onéguine, un Syrien qui portait un nom d'origine algérienne : Salah Edin Abdelkader. Un arrière-petit-fils de l'émir Abdelkader, celui qui, jusqu'en 1846, mena le djihad contre les troupes françaises en Algérie. Après sa défaite, et sa reddition, l'émir avait été emprisonné au château de Pau, où il avait eu un premier contact avec la franc-maçonnerie. Mais c'est le 18 juin 1864 qu'Abdelkader est initié dans la loge « la Pyramide » à Damas. Salah Edin Abdelkader ne savait rien de cet aspect de la vie de son arrière-grand-père. Il est, lui, un fanatique bon teint, affilié à al-Qaida, qu'il sert dans sa quête du Graal des armes de destruction massive. Il avait rompu avec la langue française, qu'avaient couramment parlé son père et sa mère, il comprenait le français, le parlait mal ; comme langue étrangère, il ne parlait couramment que l'anglais. Seule contradiction dans la cohérence de son idéologie islamique de destruction de tous les infidèles, il avait une passion pour Édith Piaf, dont il connaissait toutes les chansons, et en français. Il devait cette passion à sa mère, qui, toute sa vie, avait écouté la chanteuse française, dont elle connaissait le

répertoire par cœur. C'est ce trait, incongru, qui avait permis de le repérer. Un terroriste dénoncé par Édith Piaf, ce n'était pas banal. La théorie de la « bombe sale » avait excité tout le monde à Paris. Le message reçu en réponse confirmait cette possibilité. Salah Edin Abdelkader n'en était pas à son coup d'essai sur les matières fissiles. Quelques années plus tôt, il avait, légalement, essayé d'acheter du plutonium pour le gouvernement syrien. Notre gouvernement n'avait pas voulu donner suite. Les Français pensaient que, pour la commande d'al-Qaida, sa connaissance du marché l'avait mené vers Onéguine, qui, lui, pouvait trouver des vendeurs en Ukraine ou en Russie.

Santini se rendit dans le bureau de Lombard, il l'attendait, il avait, lui aussi, reçu le message :

- C'est parti ! Santini, toi qui voulais ne plus avoir à faire avec ces fous, tu y es jusqu'au cou !
- Ils ne nous disent pas ce qu'est la marchandise attendue.
- Non. Mais la référence à une tentative faite par Abdelkader pour acheter du plutonium en France nous donne la quasi-certitude qu'il s'agit du même produit, ou d'un produit proche. L'idée de bombe sale se confirme. Demande à notre collègue italien de venir nous voir.

Santini avait sorti son portable, il allait lancer l'appel, il se ravisa. Son visage était grave :

- Tu vois, jusqu'à présent, je n'y croyais pas ! Je n'arrivais pas à croire que ces gens puissent être aussi aveuglés par leur haine qu'irresponsables dans leurs actes. Aucun peuple, aujourd'hui en possession de l'armement nucléaire, n'a l'intention d'en faire usage. Avec les Arabes musulmans, on entre dans un autre monde, celui où l'on sait qu'ils en feront usage. Comme autrefois Hitler fit usage de ses V1 et V2 contre Londres. C'est terrifiant !

- Toi, maintenant, tu le sais. Je ne suis pas certain que tous nos dirigeants aient le même bon sens. Il faut dire que la plus absolue perfidie fait partie intégrale du plan d'attaque des arabo-musulmans. Sur ce point, leur arme absolue, c'est le double langage : celui des moutons avec nos aveugles des droits de l'homme, celui des loups avec les vrais croyants ! Cette perfidie a été mise en dogme par le principe de la *tagiya* au XIXe siècle, en Égypte, par Hassan Al Banna, un des fondateurs des frères musulmans, des ancêtres d'al-Qaida.

- Lombard, *tagiya*, c'est pas français ; ce mot, je ne le connais pas.

- Tant mieux ! Cela montre que nous ne sommes pas aussi tordus que nos ennemis. La *tagiya*, c'est le droit reconnu aux musulmans pieux de mentir aux non-musulmans pour l'emporter dans la guerre sainte menée contre les infidèles. La tradition cite plusieurs exemples de ruses de guerre employées par le prophète de l'islam dans ses combats contre les Qoraysh païens de la Mekke, et contre les infidèles, notamment lors de l'assassinat du poète demi-juif Ka`b ibn al-Ashraf. Ils nous appellent infidèles, Santini, parce que nous n'avons pas été fidèles à notre foi qui nous appelait à accepter le Coran comme accomplissement des deux autres livres saints, l'Ancien et le Nouveau Testament. Donc, ils ne commettent aucun péché en nous mentant. La conséquence de cela est atroce, car celui ou celle qui fait confiance aux musulmans ne fait que préparer sa perte.
- Lombard, ne crois-tu pas que tu exagères ? Les politiquement correctes diraient que tu es islamophobe. Ils n'auraient pas tort.
- Ils auraient raison ! Je suis islamophobe, car je considère l'islam comme une idéologie totalitaire, qui, sous couvert de religion, essaye de détruire tous les peuples non-musulmans. Ceux qui ne voient pas cela sont comparables aux moutons de l'aït al kebir, c'est la fête de

commémoration du sacrifice d'Ismael : ils attendent en bêlant leur égorgement rituel. Cela dit, Santini, je ne suis pas antimusulman, les musulmans sont des êtres humains porteurs de toutes les contradictions et de toutes les splendeurs qui font notre humanité. Le fait que, hélas, ils baignent depuis des siècles dans une idéologie homicide ne fait pas, pour autant, de chaque musulman un tueur. Eux aussi, ils résistent, ils font des efforts pour échapper à la malédiction, et leur résistance a ses héros ; des héroïnes, souvent. Regarde l'héroïsme des femmes dans l'Algérie d'aujourd'hui ! De la même façon, tous les Allemands n'étaient pas des nazis, il y eut des Allemands résistants, mais, hélas, des nazis, chez les Allemands, il y en avait beaucoup ! Ils ont tous voté pour lui ! Comme les musulmans qui, quand ils ont le choix, votent majoritairement pour les islamistes. Regarde ce qui est arrivé à ceux qui ont fait confiance à Hitler ; même Staline qui croyait qu'entre tueurs, on pouvait s'entendre : vingt-cinq millions de Russes tués par les Allemands !

- Lombard, qu'est-ce qui te donne toutes ces idées à propos de l'islam ?
- L'expérience, Santini ! L'expérience, l'étude, et ce qui est arrivé à ma femme, en Algérie.

Le silence entra dans la pièce comme un intrus. Santini n'osait plus regarder le visage du colonel Lombard. Un rapide coup d'œil pourtant, et, pour la première fois, il vit que Lombard était un vieil homme. Il en fut surpris. Lombard lui avait toujours semblé sans âge, peut-être parce qu'il était athlétique, sportif, et sans ces récriminations de santé qui font les vieux. Et puis, son visage ridé avait quelque chose de juvénile. Mais là ! Il le voyait vieux enfin. Il sut que sa dernière question avait provoqué l'irruption d'un instant de vérité, le même que celui de la veille au soir, pendant le dîner chez l'archevêque, où Jean Santini avait avoué son secret ineffable. La voix de Lombard devint douce, elle perdit ses inflexions militaires. Le mystère de la voix d'un homme habitué à sa douleur.

- Nous étions jeunes et fous. Amoureux, peut-être, comme on peut l'être, seulement, lorsque l'on est jeune, amoureux, et que l'amour est interdit... que sa magie fait oublier tout le reste. Le reste, c'était la guerre, sa famille, l'islam, mais nous nous en foutions royalement, car l'amour avait posé sa couronne sur nos têtes. Elle s'appelait Kadidja, mes yeux et tout mon corps s'en souviennent. Belle, comme aucun mot ne le pourra dire (alors qu'il prononçait « Belle », il y avait eu comme l'explosion d'un sanglot dans sa voix). La beauté, c'était elle ; pourtant, je ne l'aimais pas pour sa beauté, mais

parce qu'elle était elle. Elle avait une façon d'être qui me bouleversait. Alors que je te parle, je la vois devant moi. Sa taille, sa façon de tenir son corps droit sans raideur ; ses seins ; son visage, plus beau que celui d'une madone. Nous nous sommes mariés à Alger.

Un silence, Lombard avait plongé dans son secret comme un plongeur en apnée.

- Nous habitons sur la corniche, à deux pas de la mer. Chaque jour, nous allions nous « taper un bain », on disait ainsi, à Alger, en ce temps-là. Santini, tu sens la nuance, *se taper un bain*, ce n'est pas « se baigner », ou « aller à la plage », comme on le dit sur la rive nord de la Méditerranée ; *se taper un bain*, c'était un art de vivre, celui des Pieds-noirs... il n'existe plus... Quand j'étais en retard, elle m'attendait sur la plage. C'est là que les terroristes du FLN l'ont égorgée. Ils l'ont égorgée pour l'exemple, Santini, pour dire à toutes les femmes d'Afrique du Nord, tentées par des amours interdites, qu'elles n'ont pas le droit de porter des enfants qui ne seront pas des guerriers d'Allah. Kadie était enceinte de notre premier enfant.

Les mots et les phrases avaient la tonalité de sanglots étouffés. Le vieux soldat cultivé avait perdu son uniforme

et ses citations savantes. Il était nu comme l'homme qui vient de naître à la douleur du monde. Santini avait honte d'être entré dans ce secret trop grand qui lui montrait que sa douleur, la perte de Pampélichka, il la croyait unique, était la continuation d'une longue malédiction, transmise de génération en génération par les héritiers de Mohammed. Il comprenait à présent les confidences masquées que le colonel lui avait faites lorsqu'il citait, faussement mal à propos, les poèmes d'Omar Khayam, le poète persan qui écrivait en arabe l'amour, la mort, la douleur, et le vin.

Ne sachant que répondre à la douleur du colonel, Santini appela di Stefano sur son portable. Dix minutes plus tard, l'attaché de police italien était au palais Buquoy. Il n'y eut ni introduction ni explication, di Stefano avait compris la raison pour laquelle ils l'avaient fait venir. Santini lui tendit la dépêche. Il lui fallut quelques minutes pour la lire. Il demanda : « Vigilance, cela veut dire comme *vigilare* » ils répondirent « sans doute ».

- Donc, il est identifié et sous surveillance. Nous pourrons le suivre dès son arrivée à Prague. J'espère que la livraison du produit se fera au *Kostel*, qui est sous notre contrôle, comme sa villa de Karlovy Vary. Avez-vous informé vos partenaires de la NATO ?

Ils ne l'avaient pas fait. Ils connaissaient la phobie qu'éprouvait l'ambassadeur pour les Anglo-saxons, la

façon dont il limitait ses contacts avec ses homologues US, britanniques, canadiens, australiens et néo-zélandais, tous membres du groupe « *Echelon* » qui, en permanence, est à l'écoute des communications de toute la planète. Cette phobie lui tenait lieu de zèle patriotique. Elle avait favorisé son avancement, il s'y tenait. L'affaire en cours demandait des tête-à-tête discrets, qui ne pouvaient se tenir que dans l'absolue confiance. Elle n'existait pas entre notre ambassadeur et ses homologues. S'en tenant à des niveaux techniques, qui ne mêlaient ni haute politique ni préjugés idéologiques, Santini et Lombard avaient de bonnes relations avec leurs collègues anglo-saxons. De plus, l'Anglais et le Canadien étaient francs-maçons, ce qui facilitait les contacts.

- Je vais prévenir mes collègues de la NATO, les Tchèques viennent d'en devenir membres, ils font du zèle pour montrer aux Américains qu'ils sont de bons élèves. Ils coopéreront. Il faudra agir vite, car la marchandise pourrait disparaître rapidement, livrée à une ambassade d'un pays arabe sympathisant avec al-Quaida. On fera ce qu'en France vous appelez un flagrant délit.

Lombard demanda à di Stefano :

- Vos maffieux russes du *Kostel*, ils sont armés ?
- Armes légères, revolvers, quelques kalachnikovs. Ils aiment aussi les uzi israéliennes : légères, compactes,

puissance de feu. Mais, bon, on a l'habitude, on saura les surprendre.

- Des explosifs ?
- Des grenades, peut-être.

L'attente commença. Grâce aux interceptions de communications, Abdelkader fut assez rapidement suivi. Il voyageait beaucoup entre la France, la Syrie, l'Iran et le Maroc. Puis, il prit l'avion pour Prague. Au téléphone cela avait donné :

- La fête continue, toupies et manèges...

Onéguine avait répondu :

- Allez, venez ! Milord, vous asseoir à ma table...

Au centre d'écoute des services italiens, on en avait déduit, à l'évidence, que le rendez-vous attendu était pour bientôt. Les grandes oreilles mondiales du groupe *Echelon* suivirent Abdelkader jusqu'à l'aéroport de Paris, les Français transmirent en temps réel les détails de son billet électronique, il arrivait à Prague. Le colonel Lombard et Santini informèrent l'ambassadeur de l'importance de l'opération qui allait avoir lieu. Lombard fit comprendre qu'il s'agissait d'une affaire relevant du « secret défense », ce n'était pas tout à fait vrai. Pour protéger sa carrière, si l'affaire finissait mal, l'ambassadeur préféra ne pas en savoir trop, ce qui arrangea tout le monde. L'ambassadeur savait que ces affaires peuvent mal tourner, il était Cinquième

Conseiller, en Nouvelle-Zélande, lors de l'affaire du *Rainbow warrior*.

En début d'après-midi, Abdelkader arriva. Sitôt après l'atterrissage de l'avion, on entendit la fraîche musique de Smetana, emblématique de la composante aquatique de Prague. Une musique qui, toujours, fait rêver Charapatka. Les vols de la compagnie aérienne tchèque se faisaient en coopération avec Air France, un de ses principaux actionnaires depuis quelque temps. L'ambassadeur comptait cet accord commercial au nombre de ses succès. En vérité, celle qui avait pris des risques, c'était la Conseillère commerciale, mais, comme l'affaire avait réussi, l'ambassadeur ne manquait jamais une occasion de monter en épingle son rôle discret, très discret. Il espérait que la répétition du mensonge en ferait une vérité. Sitôt sorti de l'aéroport de Ruzyně, Abdelkader prit un taxi qui le conduisit à l'hôtel Paříž (Paris). Il l'avait choisi pour une seule raison, l'hôtel avait trois sorties. Rares étaient les hôtels de première catégorie qui, à Prague, avaient cet avantage, garant de discrétion pour ses déplacements. Il voyageait toujours dans des hôtels de première catégorie, s'habillait avec une élégance d'Occidental fortuné, et, systématiquement, buvait avec ostentation un whisky avant de prendre un repas dans un restaurant. Cela mettait les infidèles en confiance. Arrivé à l'hôtel, il remarqua que le restaurant de l'établissement s'appelait « Sarah Bernhardt ». Cela l'ennuya de devoir prendre des repas dans un lieu qui portait le nom d'une Juive française, de surcroît actrice de mauvaise vie. Il jeta un œil

dans la salle. Ici et là, au plafond, sur les murs, les infidèles avaient peint des femmes nues, comme pour rendre plus impur encore ce lieu de putréfaction où les infidèles buvaient de l'alcool, mangeaient du porc, et où hommes et femmes se mêlaient en toute impudicité. Il eut envie de déployer son tapis de prière face à la Mecque et de prier, là, en ce lieu impur, afin de montrer aux infidèles que, bientôt, grâce à lui et à ses frères, cette terre de péchés serait terre sainte de l'islam.

Ce n'était pas le moment, il devait aller au *Kostel*, il s'y rendit à pied, il avait acheté un plan de la ville au kiosque de l'hôtel.

L'opération était gérée à partir d'une grande pièce de l'ambassade d'Italie : un GPS visualisait les positions d'Onéguine et d'Abdelkader sur un plan de Prague ; un système d'écoutes captait les conversations du *Kostel* ; des écrans montraient le bureau d'Onéguine sous plusieurs angles. C'était sérieux, trois équipes internationales se relayaient pour assurer une surveillance permanente. Lombard et Santini étaient dans la salle des opérations, ils suivaient un petit cercle vert sur la carte de Prague. Abdelkader était sur le pont Charles, il marchait d'un bon pas, constant, entre quatre et cinq kilomètres/heure, vitesse que l'écran affichait avec précision, ainsi que la distance parcourue. L'homme avait parcouru 2437 mètres depuis son hôtel. Il s'était arrêté sur le pont. Dans la salle, il y avait des remarques sur le sens esthétique du terroriste. Abdelkader ne regardait pas la vue superbe que l'on a du pont Charles, il ouvrait son parapluie pliable, qui

s'était coincé. Une seconde plus tard, il y eut un coup de tonnerre assourdissant, les stabilisateurs de courant dont étaient équipés les appareils évitèrent que l'équipe ne perdît contact avec son client. Des trombes d'eau s'abattirent sur la ville.

Santini était sorti dans une des cours de l'ambassade d'Italie. Il regardait la pluie tomber sur le passage qui joint la Nerudova et Zamecké schody. Le passage était dans la brume des gouttes de pluie vaporisée par les pierres chaudes des façades, et par les pavés de la rue. Il crut entrevoir la silhouette d'une femme vêtue d'une robe longue, de coupe ancienne, de couleur violette. Le gris du ciel avait quelque chose d'étrange ; en soi, il n'y avait pas lieu de s'étonner d'un orage de fin de printemps. Mais la soudaine violence de celui-ci était surprenante, ainsi que la grosseur des gouttes de pluie. La lumière crue du soleil semblait transpercer le gris du ciel. Ces couleurs et la force de la lumière donnaient à la ville une âme nouvelle, tourmentée et forte. Charapatka savourait son moment.

Il plut ainsi sur la ville, sur tout le pays, sur l'Allemagne, l'Autriche ; la Slovaquie et la Hongrie voisines pendant plusieurs semaines. À Prague, la Vltava montait, les arches des ponts furent progressivement couvertes par les eaux, les quartiers les plus proches de la rivière furent inondés. Le premier touché fut celui de l'île de Kampa ; puis, vint le tour des berges de la Čertovka, la rivière du diable ; bientôt, le parc de Vojan eut les pieds

dans l'eau. Le quartier de Karlin fut dévasté, le zoo noyé, un éléphanteau agonisa pendant des heures près des sauveteurs qui essayaient de sauver la bête affolée, la photo de sa trompe pathétique aspirant l'air au-dessus des eaux boueuses fit le tour du monde. Dans l'univers du spectacle de l'information, on pensa moins aux victimes humaines, une dizaine, elles étaient pour la statistique, abstraites. L'éléphanteau avait épuisé les imaginations.

Les quartiers de Prague les plus exposés furent évacués, environ 40.000 personnes durent quitter leurs foyers. À l'ambassade de France, les caves du palais Buquoy furent inondées, mais les services continuèrent à fonctionner, on ne perdit qu'un seul jour de travail lorsqu'il fallut contrôler les lignes électriques. En face de l'ambassade, le mur de John Lennon eut les pieds dans l'eau qui venait de la rivière du diable, tout près. Le visage et le haut du corps de Lennon peints sur le mur se reflétaient dans l'eau grise ; du coup, le chanteur avait un air penché, sa barbiche aussi. Il commençait à ressembler à John Nepomuk, un autre culte fondé sur un autre mensonge. Vint le moment où l'on pensa que le pont Charles allait être emporté par l'inondation, comme l'avait été le premier pont de Prague, le pont Judith, en 1342. Il avait été construit en 1158 par un architecte italien dont, selon la tradition, le beau portrait est sculpté sur un mascarón au mur des fondations de ce qui reste du pont Judith. On appelle ce mascarón « Bradáč ». En février 1342, le pont Judith avait été emporté par une crue d'eau

et de glace, lui aussi reliait les rives est et ouest de la Vltava.

Par rapport aux événements, Charapatka avait une attitude opportuniste, la crue de la Vltava et les sentiments troubles que provoquait la montée des eaux sombres l'enchantaient. L'inondation faisait d'elle un maître des histoires racontées ; si cela provoquait des catastrophes, c'était regrettable. Il n'y voyait pas une raison pour boudier son plaisir.

Et les eaux montaient toujours ! Innombrables furent les caves inondées. C'est ainsi que les archives du communisme passèrent de celle des hommes à la postérité des ondines et des poissons. Les archives de l'opposition au communisme étaient plus décentralisées, elles reposaient dans des maisons particulières, celles des ex-dissidents devenus des élus du peuple ou de hauts fonctionnaires, certains logeaient dans l'île de Kampa, ces archives se tapèrent un bain dont elles ne revinrent pas. Les archives du communisme étaient dans les caves de la Česká Draha Generální Ředitelství (Direction Générale des Chemins de Fer Tchèques), l'ancien siège du comité central, dans le quartier du square Ludvíka Svobody, à deux pas de l'hôtel Hilton, qui, lui aussi, fut inondé. Toutefois, le directeur de l'hôtel sauva l'essentiel en remplissant d'eau propre les sous-sols et le rez-de-chaussée de son établissement, là encore, Charapatka n'y fut pour rien. L'homme, il était Français, était ingénieux : quelques heures avant que la crue n'atteignît l'hôtel, il le

fit évacuer, ordonna d'y déverser des milliers de litres d'eau propre. Une semaine plus tard, la décrue vida l'essentiel de l'eau, on pompa le résidu, et, en quelques semaines, le Hilton put rouvrir ; bien avant ses concurrents, inondés, et surtout, embourbés dans le limon et les boues de la Vltava déposés par le reflux des eaux. Cette histoire eût plu à Saint Augustin. En tout cas, elle enchantait Charapatka : l'âme et le cœur humains doivent se remplir de passions créatrices, pour ne laisser aucune place aux passions destructrices. Avec un peu d'imagination, on peut y voir une illustration de la devise des Bénédictins : « Sainte croix, sois ma lumière afin que le diable ne soit pas mon maître », en Latin cela donne une rime bien frappée :

Crux Santa sit mihi lux

Non diabolus sit mihi dux

En 2002 le pont Charles a tenu face aux inondations du mois d'août. Ne s'en étonnaient que celles et ceux qui ignoraient l'histoire secrète des choses. On admet en Europe, mais plus encore à Prague, que « la citée des étoiles » est le centre géographique de l'Europe. On peut en conclure que les Tchèques sont un peuple qui fait le lien entre les parties ouest et est du continent, un pont d'un autre type, en quelque sorte. Une réalité mythique n'a pas besoin d'être exacte pour être vraie. Le roi Charles IV posa la première pierre du pont en 1357, le 9 juillet, à cinq heures trente et une minutes. Date et moment furent choisis en raison du destin astrologique exceptionnel

qu'ils promettaient à l'ouvrage (il suffit de faire le thème astrologique du pont pour le comprendre) ; de plus, cette date et cette heure créent une suite de nombres qui est unique dans l'histoire du temps et des hommes qui le mesurent : 1 3 5 7 9 7 5 3 1, un pont de chiffres impairs posé sur l'éternité, pour unir l'est et l'ouest du continent européen. Et quand bien même le pont de pierre serait détruit par les barbares, le pont symbolique des nombres resterait intact dans nos mémoires, où Ouest et Est et Est et Ouest sont réunis à jamais.

Après avoir traversé le pont Charles et remonté la Nerudova, Abdelkader avait rejoint Onéguine qui l'attendait au *Kostel*. L'entrevue des deux hommes avait été brève. Caméras et micros avaient retransmis rencontre et propos : Onéguine attendait le livreur du produit d'un jour à l'autre.

L'inondation allait tout chambouler : quatre semaines d'attente. Par la suite, lors de leurs brefs coups de fil, Onéguine et Abdelkader furent à deux doigts d'épuiser le répertoire d'Édith Piaf. Pendant plusieurs jours, les équipes internationales ont cru avoir perdu Abdelkader. Il avait laissé à l'hôtel ses bagages, et surtout son portable grâce auquel le réseau *Echelon* pouvait le suivre. Il avait loué une voiture, était parti à Vienne. Les Russes l'avaient retrouvé lorsqu'il s'était rendu dans une mosquée de Vienne, fréquentée par un grand nombre de Tchétchènes. Une importante communauté tchétchène vit aussi en

Syrie, et à Médine, en Arabie Séoudite. Certaines familles sont établies dans ces deux pays depuis 1871, année de la mort de Chamil, le cheik qui unit les Tchétchènes dans un djihad contre la Russie, qui dura de 1834 à 1859, année de sa reddition. Prisonnier du Tsar, celui-ci lui permit de faire le pèlerinage à la Mecque avant de mourir, il mourut pendant son voyage de retour. On dit que des membres de sa suite demeurèrent à Médine, mais également à Damas, en Syrie. Un sort comparable était advenu à la famille de l'émir Abdelkader. Cette similitude de destin avait rapproché Salah Edin Abdelkader des Tchétchènes, qu'il admirait de surcroît en raison de leur respect scrupuleux des règles de la vie musulmane : application de la Charia, stricte surveillance des filles, grand courage dans la Guerre sainte. Pour lui, les Tchétchènes étaient la preuve que des Européens pouvaient être de bons musulmans.

Abdelkader revint à Prague alors que la ville, lentement, prenait la mesure de la catastrophe qui avait dévasté et noyé les rives de la Vltava sur plus de cent kilomètres. Les eaux s'étaient arrêtées trois rues avant l'hôtel de Paris. Abdelkader avait payé deux semaines d'avance sur le prix de sa chambre, il la retrouva sans changement notable. Elle avait été fouillée par des spécialistes qui savaient ne pas laisser de traces, et qui n'avaient rien trouvé qui ne soit déjà su. Il fallut attendre à nouveau.

Un jour où rien ne semblait devoir arriver, Jean Santini décida de partir passer la journée à Kladruby. Cela faisait longtemps qu'il avait cette idée en tête, mais il n'osait pas. Il avait peur que, pendant ce voyage, le souvenir de Pampélichka devînt trop fort pour qu'il puisse en supporter la douleur. Ils étaient sur le point d'aller ensemble à Kladruby lorsque les terroristes avaient pris la vie de la femme qu'il aimait. Mais à présent, était-ce l'attente qui mettait ses nerfs à vif ? Ou une sensation d'urgence ? Celle de revoir ce lieu dont la magie spirituelle l'avait enchanté lors de sa première visite avec Pampélichka... Quoi qu'il en soit, en dépit de sa crainte de faire ressurgir la douleur initiale du deuil, il partit.

Il avait une nouvelle voiture, pas une décapotable. Il prit la route en début de matinée, en direction de Plzeň : Pilsen, en allemand.

La campagne de Bohême est porteuse d'une magie qui ne ressemble à aucune autre. Elle tient à ce mélange du doux et du sauvage, qui crée une subtile harmonie entre nature et culture. La forêt y tient son rôle, pourtant, cette forêt n'est pas germanique, on ne s'attend pas à en voir sortir Wotan et ses loups, mais quelque divinité slave aimable, plus portée sur le mysticisme, la boisson, et le sexe joyeux, que sur les vertus guerrières, qui ont fait la réputation des Allemands, leur malheur, et celui de l'Europe. En allant à Kladruby, Santini allait, une fois de

plus, rencontrer cette violence qui, avec ses mensonges concomitants, fait l'histoire.

La famille du Prince, et Feld-maréchal, Alfred Windischgrätz fut le dernier propriétaire privé de Kladruby. Alfred Windischgrätz avait acheté le domaine aux enchères, en 1825. L'empire autrichien, l'empereur, le vendeur, ne demanda jamais à l'acheteur de s'acquitter de la totalité de la somme due. En raison des services rendus à l'empire, Alfred Windischgrätz n'eut pas à payer sa dette. Dans une version autrichienne du « *Allahu Akbar* », il croyait au principe d'un empire de droit divin, et selon lui : « Sinon par la grâce de Dieu, alors par celle du canon ! » Il illustra ses principes fanatiques de façon particulièrement sanglante : lors du Printemps des peuples de 1848, Windischgrätz réprima avec férocité les soulèvements populaires et étudiants de Vienne, de Prague ; et de Hongrie où sa férocité bornée finit par l'entraîner dans une série de défaites militaires. Évidemment, lors de l'invasion allemande de 1938, les Windischgrätz reçurent les nazis avec enthousiasme. En 1945, les décrets Beneš les expulsèrent, Kladruby devint propriété de l'État tchécoslovaque, bientôt celle des communistes qui firent du domaine des bénédictins une ferme d'état, jusqu'en 1967. Cette année-là, on entre dans les prémices du Printemps de Prague : Kladruby est remis à l'administration du Service régional de la Protection des Monuments historiques et de la Nature, établi à Plzeň. La réhabilitation des bâtiments commença, et se poursuivit après que Dubček eut été écarté du pouvoir par l'invasion

soviétique. Aujourd'hui, les travaux se poursuivent encore, mais les bénédictins sont revenus.

Selon Charapatka, Alfred Windischgrätz n'est qu'un faussaire de plus. Comme il arrive souvent aux êtres cruels, Windischgrätz était, vis-à-vis de lui-même, d'une sentimentalité mièvre facilement larmoyante. Sa femme, Éléonore, née Schwarzenberg, une descendante de celle qui fut à Chesky Krumlof le premier vampire de l'histoire, avait été tuée en 1848, pendant les émeutes de Prague. Cet événement lui tirait des larmes à chaque anniversaire, il était source de nouveaux serments au service de l'ordre impérial. Selon Charapatka, c'est la sottise d'un garde dévoué au Prince Alfred Candide Windischgrätz qui avait tué sa femme. Il s'appelait Amerling, il avait fait feu sur un étudiant, qui, monté sur un toit, hissait un drapeau aux armes de la Bohême, et hurlait, en tchèque, des slogans de démocratie constitutionnelle. Il avait manqué l'étudiant, la balle perdue était venue mourir au front d'Éléonore, qui observait l'émeute de son balcon. La propagande officielle avait fait de cet accident imbécile une fusillade en règle, conduite par des émeutiers visant Éléonore, qui s'effondrait en protégeant son jeune fils. Windischgrätz avait fini par croire à ce mensonge qui faisait de sa cruauté une vertu vengeresse.

Lorsque Charapatka parle de mensonge, son alter ego Jean Népomucène n'est jamais très loin, et comme tous

les mensonges qui mentent bien, il vit enrobé de vérité, qui le nourrit, comme un parasite se nourrit de son hôte, avant de le tuer, et mourir avec lui. Vers 1393, Kladruby est une abbaye riche et prestigieuse qui exploite plus d'une centaine de villages et quelques bourgs, elle est sous la dépendance de l'archevêque de Prague, Jean de Jenštejn dont le pouvoir, spirituel, et temporel se heurte régulièrement à celui du roi, Wenceslas IV. Pour affaiblir ce rival, le roi veut réduire les domaines sous sa juridiction. L'abbé de Kladruby, Racek II, était âgé. À la mort de l'abbé, le roi voulait faire de Kladruby la cathédrale d'un nouveau diocèse, dont un de ses protégés deviendrait l'évêque en titre. Jean de Jenštejn aurait alors perdu un de ses principaux domaines. Le décès de l'abbé Racek II était donc attendu avec beaucoup d'intérêt : si l'archevêque avait le temps de confirmer un nouvel abbé, le statu quo serait maintenu, et Kladruby resterait sous le contrôle de l'archevêque. Si le roi était le premier à agir, il nommerait un évêque à Kladruby, et l'abbaye serait la cathédrale du nouvel évêché. Toute l'affaire reposait sur les juridictions qui avaient cours au Moyen Âge en Europe, où le roi pouvait nommer les évêques, mais ne pouvait pas intervenir dans les affaires internes des ordres religieux. Racek II décéda au début du mois de mars 1393. Les clercs réussirent à cacher la nouvelle au roi pendant quelques semaines, qui permirent à Jean de Jenštejn de faire élire un nouvel abbé par les moines et de faire enregistrer cette élection par son vicaire général, Jean Népomucène, ou, en tchèque, Jan Nepomuk. Il s'appelait Nepomuk, car il était né dans une petite maison, bâtie en dehors de l'enceinte fortifiée de la ville et du monastère

bénédictin de Pomuk, il n'était pas de Pomuk, ce qui en tchèque se dit *ne Pomuk*, *nə*, exprime la négation dans toutes les langues slaves. Après que Jan *ne Pomuk* fut canonisé, la ville changea son nom pour honorer le nouveau saint Nepomuk. Du même coup, sur le plan linguistique, tous les habitants de Pomuk, sans changer de résidences, se retrouvèrent hors la ville de leur naissance. Le mensonge est toujours porteur d'imprévisibles conséquences. Lorsque le roi apprit l'astuce par laquelle son plan avait été déjoué, il entra en fureur contre l'archevêque, son vicaire général et les clercs mêlés à l'affaire. L'archevêque réussit à fuir, les autres non. On connaît la suite...

Jean Santini visitait les salles du couvent de Kladruby qui avaient été transformées en exposition de tous les objets d'art plastique qui célèbrent le culte de ce saint Nepomuk dont la vérité est porteuse d'un mensonge. Il y avait de tout, le classique : peintures, sculptures, gravures ; mais aussi l'inattendu : pipes en bois et porcelaine, peignes, brosses et miroirs, pendules, pots, assiettes et soupières... et même, un moule à gaufres qui faisait des gaufres à l'effigie du saint. Sans oublier l'inévitable morceau de langue embaumé dans sa châsse... Si l'on devait collecter tous les morceaux de langue de saint Jean Népomucène qui traînent ici ou là en Europe centrale et en Bavière, on arriverait à un résultat miraculeux, à faire pâlir d'envie Mick Jagger : une langue humaine de plusieurs dizaines de kilos.

Jean Santini s'est souvenu de l'apothéose du comte Špork dont avait parlé le père Kupecký lors du dîner dans le palais de l'archevêque. Il a trouvé la sculpture de Mathias Bernard Braun dans un grand vestibule de l'abbaye. Mathias Bernard Braun a beaucoup travaillé pour le comte Špork. Toutefois, il n'a pas sculpté le saint Hubert et son cerf miraculeux au-dessus de la porte de la maison de Prague, une belle maison bourgeoise, conçue et bâtie par Kilian Ignaz Dientzenhofer, vers 1725. La tête du cerf et la croix que portait la bête entre ses bois ont été endommagées par les deux explosions de la rue Walleinstein. la sculpture est de Ferdinand Maximilien Brokoff, elle sert d'emblème à ce que l'on appelle « la maison au cerf d'or ». Cet animal est l'emblème de l'ordre de Saint-Hubert qu'avait créé le comte Spork, sur le modèle de la Toison d'Or. En 1723, l'empereur avait accepté d'appartenir à cet ordre. Cela n'a pas empêché Špork d'être la victime d'un obscur complot, fomenté, dit-on, par les jésuites, qui l'accusaient de jansénisme, utraquisme, réformisme, quiétisme... mais aussi, de façon plus terre-à-terre, d'empiéter sur le domaine foncier de leur séminaire, près de Kuks le village où se trouve le château de la famille Špork. Personne, pas même Charapatka, ne connaît le fin mot de cette histoire. Toutefois, l'affaire était si sérieuse, que le comte fut emprisonné pendant presque sept ans, entre 1729 et 1736, le temps nécessaire à la vérification de l'orthodoxie de ses écrits, et des livres de sa bibliothèque. Puis, il fut libéré, vécu sur ses terres, à Kuks, à Lissa, parfois à Prague, jusqu'à sa mort à Kuks, trois ans plus tard, en 1738. Il y a un halo de mystère sur la vie de Franz Anton Špork, une

démesure qui est celle, certes, des hommes de son temps et de son rang ; mais aussi une tragédie cachée, comme si l'homme avait été porteur d'un message essentiel qu'il ne parvint pas à délivrer.

Santini était devant la sculpture de Mathias Bernard Braun, « L'apothéose du comte Špork ». Elle reposait près du mur qui clôturait une large et longue galerie du couvent. Des fenêtres élevées éclairaient les murs blancs de cet espace long et large qui exposait sur ses deux côtés une série d'une vingtaine de statues plus hautes que nature. Santini rêvait devant cet ensemble sculptural exécuté par l'atelier de Braun. Il y avait une vingtaine de personnages de l'histoire et des mythologies grecques et romaines, prééminence était accordée aux drames de la sexualité : enlèvements, viols (l'enlèvement d'Europe, Léda et le cygne, etc.). La dernière statue était l'apothéose du comte lui-même, conduit aux cieux selon le cérémonial de l'Antiquité romaine, pour y devenir un dieu, sur un char glorieux, qui, toutefois, a plus l'apparence d'un fauteuil roulant, que du char du héros ; par exemple, celui de Carlton Easton dans Ben Hur... mais bon. Špork avait fait créer ces sculptures pour la fille du comte de Valeč qu'il avait décidé d'épouser. La comtesse avait 19 ans, Špork 71. Le vieux Špork, en extase devant une vision céleste, est, avec une sorte de tendresse, conduit par la main par saint Hubert. Des putti observent la scène. L'ensemble sur son nuage de pierre est comme en lévitation. Les sculpteurs et les peintres baroques montrent souvent leurs personnages en déséquilibre dynamique, en ascension céleste, au moment du décollage, ou alors que le personnage

est sur le point d'atterrir. Comme si ces gens avaient eu la prémonition de l'aviation, et du parapente. Le Baroque est le début de l'Homme en mouvement dans les arts plastiques, une expression que le cinéma a interrompue, et qui s'achève après la catastrophe de la Deuxième Guerre Mondiale avec « L'Homme qui marche » de Giacometti. Le visage du comte est bouleversant. Il fut probablement réalisé alors qu'il venait de sortir de prison, voire, y était encore. Son visage exprime la joie de mourir après une vie d'amertume, et de grandeur. Devant la démesure de l'homme, on ne sait si l'on doit rire, de dépit ou de joie, ou pleurer. Il ne fait aucun doute que la sculpture est de la main de Mathias Bernard Braun. Il fallait l'amitié de toute une vie et le génie de ce sculpteur pour rendre cette scène, grandiloquente et ridicule, touchante par la mystérieuse vérité humaine qui émane du visage de l'homme.

Mathias Bernard Braun connaissait bien le comte, son atelier avait créé les sculptures du château de Kuks, et celle du mausolée du comte et de sa famille. De plus, Braun a conçu, sur les instructions de Špork lui-même, un ensemble de sculptures sur les rochers de la forêt de Bethléem, la forêt qui jouxte le parc du château de Kuks en Bohême. Ces sculptures, qui utilisent l'élément naturel pour créer un événement culturel, n'ont pas le gigantisme de celles des pères de la Constitution américaine, à Yellow Stone, mais elles sont dans le même esprit de célébration de ce que l'on considère comme un fondement identitaire.

Selon Charapatka, les sculptures expriment les idées religieuses du comte : sa vérité ! Cela commence par la confession d'un inceste, que le comte considère à la fois comme une faute, et une rédemption. Cette ambiguïté du mal est bien dans la façon de Molinas, le fondateur du quiétisme, le maître de l'équivoque : un penser subtil, dont le seul tort fut de devenir une doctrine. Sur le roc, dans une cavité naturelle, un personnage hideux, barbe d'un mètre de long, cheveux idem, il grimace à quatre pattes. Il s'agit de Garin de Monglane, héros d'une chanson de geste du IXe siècle, écrite en vieux Français. Selon une des légendes qui racontent ses exploits, il aurait combattu les Sarrasins en Espagne, conquis Barcelone, et couché avec sa sœur, ou sa fille. Frappé par l'horreur de son acte, il se serait fait ermite, et condamné à vivre à quatre pattes, comme une bête. Cette légende met le personnage au même rang merveilleux que Charlemagne, qui combat les Sarrasins, conquière villes et royaumes, et commet un acte sexuel inexpiable. Selon certaines versions, il couche avec sa sœur ; selon d'autres, il fait embaumer son épouse décédée, et fornique avec le cadavre : Charlemagne nécrophile ! Certaines versions atténuent l'abomination de l'empereur en disant que l'impératrice avait bu et fait boire à son époux un vin herbé, un élixir d'amour, pour s'assurer de son éternelle fidélité. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sexe est la malédiction de l'Occident.

Impossible de savoir si, avec ses soi-disant « faits alternatifs », Charapatka est absolument fabulateur ou véridique... Quoi qu'il en soit, dans la forêt de Bethléem, la dernière sculpture de Braun, bien qu'usée par le temps, donne un message d'espérance. Il s'agit d'une illustration de l'Évangile selon saint Jean : « Jésus et la Samaritaine », leur rencontre au puits de Jacob. Jacob, le patriarche qui rêva en un lieu où une échelle posée sur la terre permettait aux anges de monter et de descendre, un lieu où la transcendance est naturelle. L'épisode de Jésus et de la Samaritaine est surprenant. Il est en porte-à-faux avec la rigidité de la morale sexuelle des Pères de l'Église. Le Christ ne fait aucun commentaire sur le fait que la Samaritaine a déjà eu six amants ; de plus, c'est cette femme pécheresse, selon la morale traditionnelle juive et chrétienne, qu'il utilise pour amener à la foi les Samaritains de la ville de Sychar ; enfin, c'est à la Samaritaine que le Christ, un Juif dont la parole ne s'adresse qu'aux Juifs du « Peuple élu », annonce l'universalité de la foi : « Vous, les Samaritains, vous ne connaissez pas ce que vous adorez ; nous, les Juifs, nous connaissons ce que nous adorons, car le salut vient des Juifs. Mais le moment vient, et il est déjà là, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car le Père veut des adorateurs qui l'adorent de cette façon ». La formule « Mais le moment vient... en esprit et en vérité » est peut-être un ajout, un vrai-faux, en quelque sorte. En tout cas, cette formule a nourri tous les mystiques : des gnostiques les plus hystériques, au quiétisme de Madame de Guyon. Dans les temps modernes, l'Église reproche à la raison de se passer de la foi ; dans les temps anciens, l'Église veillait à ce que la foi n'assassine pas la raison. Dur labeur

que celui qui consiste à rendre la part égale aux deux composantes de l'esprit des hommes. L'aventure continue.

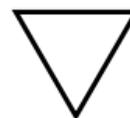
Il y a plus d'une douzaine de sculptures dans la forêt de Bethléem. L'ensemble est, à la fois, le credo et le manifeste du comte. À l'évidence, il fait partie de celles et de ceux *qui ont vu la lumière*. Il confie cette secrète évidence au rocher sur lequel Mathias Bernard Braun a gravé la scène où, à saint Hubert, le Christ apparaît en croix, entre les ramures d'un grand cerf. Pendant une de ses chasses, Špork eut une vision du Christ dans la lumière, sa vie en fut changée. Lorsque l'on rencontre la foi brute, il est parfois difficile de faire la part entre le mystère du monde et l'hystérie. Comme Madame de Guyon, Špork s'était mis à écrire des ouvrages religieux. On trouva deux ouvrages de la mystique française dans la bibliothèque du comte : « *Les torrents spirituels* » publiés à Cologne en 1704 ; et « *L'âme amante de son Dieu* » à Cologne, aussi, en 1716. Les Jésuites accusèrent le comte de quiétisme, une hérésie condamnée par le Pape en 1699. Le comte avait trop de bon sens et d'orgueil pour accepter d'abdiquer toute raison afin d'entrer dans quelque nirvana illuminé. Toutefois, il avait vu la lumière et ne savait trop qu'en faire. Alors, il créa des hôpitaux, une imprimerie pour y publier des ouvrages destinés à l'éducation du peuple ; il appela Vivaldi, le prêtre roux, et Albinoni, et Bioni, et Lotti dans son palais à Prague et dans son château de Kuks pour qu'ils y donnent leurs grands opéras. Entre 1724 et sa mort, le comte fit donner 57 opéras, dans ce qui fut un des premiers opéras permanents de Bohême, son concurrent

le plus sérieux était le théâtre de Český Krumlov des Schwarzenberg, il est toutefois légèrement postérieur à celui de Špork. L'opéra semblait à Špork un spectacle dont la magnificence pouvait rapprocher les âmes de leur origine céleste. D'ailleurs, Vivaldi lui-même concevait ses opéras comme des monuments qui rendaient grâce à la foi catholique. Vivaldi faisait en musique ce que les créateurs des cathédrales avaient fait en architecture. On retrouve ici l'approche de la foi qui est celle de l'abbé Suger, à laquelle la tradition oppose celle de saint Bernard. Opposition relative si l'on songe à la vision de saint Bernard accueilli aux cieux par la Vierge qui lui permet de s'abreuver à son sein. Un tableau naïf et délicat montre ce prodige dans l'église de l'Assomption-et-de-Saint-Jean-Baptiste rebâtie vers 1703 par Santini à Kutná Hora. On était donc dans l'air du temps, dans l'aventure de son mensonge et de sa vérité. À la fin, le comte Špork fut lavé de toute accusation, comme Madame de Guyon l'avait été à Paris, quelque vingt ans plus tôt.

Dans la forêt de Bethléem, les blessures et les joies du comte sont gravées dans la pierre, qu'aujourd'hui, lentement, le temps efface comme un tableau d'écolier.

Sitôt qu'il fut entré dans l'abbaye de Kladruby, Santini fut saisi par le vertige que donne la splendeur des espaces conçus par Jan Blažej Santini. L'église de l'Assomption de la vierge Marie, comme il se doit, est bâtie dans un mouvement ascensionnel. La coupole centrale, au centre du transept, fait à la fois descendre une lumière douce et dorée dans l'édifice, et entraîne l'espace clos dans les cieux dont

l'édifice est le reflet. Ce double mouvement, sitôt perçu, crée dans l'être un « lâcher-prise » qui l'entraîne dans la spirale de lumière. Sur les parois du dôme, Cosmas Damian Asam, (et son frère Égide Quirin, sculpteur) un des plus grands peintres de fresques de son temps, a peint une spirale de lumière qui entraîne les âmes vers la Vierge, et vers Dieu. Jean Santini a remarqué, une fois de plus, les lucarnes



triangulaires incrustées dans la coupole, il a déchiffré leur message et s'est souvenu de celui gravé sur le dallage de l'*Hvězda* de Prague où le symbole alchimiste de l'eau ∇ est ici repris pour exprimer la matrice de la Vierge Marie, et celui du feu \triangle engendré par l'eau, devient pour



Jan Blažej Santini, le Christ conçu dans la matrice de la



Vierge : , alchimie christianisée... kabbale chrétienne devenue Immaculée Conception.

L'unité de tous les thèmes des arts plastiques présentés dans l'édifice est matérialisée dans chaque détail que Santini a voulu marquer de son imagination créatrice. La chaire est en bois de marqueterie, elle resplendit dans la noblesse de ses matériaux. Elle ressemble à la proue d'un navire qui affronte les tempêtes terrestres. L'abat-voix est un parfait pentagone dont le travail de marqueterie, sur sa face supérieure, invisible à l'œil humain, est gravé de

symboles pour que l'œil de Dieu, en haut, se réjouisse de la parfaite splendeur créée par les hommes. L'autel central, conçu par Santini, fut bâti par son équipe d'artisans et d'artistes. Les anges en lévitation à l'entour de l'autel furent sculptés dans les ateliers de Mathias Braun, mais tous les détails et symboles sont de Santini : un triangle au centre duquel resplendit en lettres d'or hébraïques le nom imprononçable **יהוה** . Cela que nous appelons Dieu, que nous ne pouvons pas connaître selon les voies courantes de nos facultés cognitives, mais dont nous pouvons sentir la présence. Il est donc illusoire de prétendre connaître Dieu, et pire encore, d'avoir la prétention de le faire parler.

Vue de l'extérieur, l'unité de mouvement de l'édifice est exprimée avec puissance. Jusqu'à la couleur ambrée des pierres qui rappelle la lumière douce comme miel de l'intérieur du bâtiment. Au portail nord de l'abbaye, sobre, une statue de la Vierge à l'Enfant assure le triomphe de la vie sur la mort. La mort que le nord toujours symbolise : aux Christs en croix que la tradition place aux portails nord des églises, Santini a préféré un Christ enfant porté par sa mère : le Christ qui, selon les Évangiles, est venu vaincre la mort. Plus haut, au-dessus de la grande verrière Nord, une statue, plus grande que nature, montre saint Jean, l'évangéliste, l'aigle est à ses pieds. Dans sa main gauche, la crosse du pasteur, dans sa main droite, le livre, l'évangile ou l'Apocalypse, dont il est l'auteur. Posé sur le livre, un calice d'où émerge un serpent. Le calice et le ou les serpents, un dragon parfois, sont traditionnels à l'iconographie de saint

Jean. Ils font allusion à un épisode de sa vie, alors qu'il était évêque d'Éphèse, où il vivait avec sa mère adoptive, Marie, à lui confiée par le Christ sur sa croix : « Mère voici ton fils, fils voici ta mère ». Pendant une des persécutions antichrétiennes, on fit boire un breuvage empoisonné à Jean, qui n'en souffrit aucun mal. L'iconographie rappelle cet épisode, qui est en consonance avec la victoire du Christ sur la mort. La porte nord, Santini a voulu que, selon la tradition, elle évoque malgré tout la mort. La vierge Marie et Jean sont deux des trois personnages qui ont accompagné le Christ dans son agonie. Ils étaient au pied de la croix du Christ crucifié, le troisième personnage, Marie-Madeleine est là, sur la droite, au-dessus de la porte, elle est belle et nue, en extase regardant les cieux, comme dans un songe ; étrangement sensuelle, comme une justification aux hypothèses qui la présentent comme l'épouse du Christ, ce qui, d'ailleurs, ne changerait rien à la splendeur des Évangiles. Une autre allusion à la mort et à la crucifixion peut être trouvée dans le fait que saint Jean est le rédacteur supposé de l'Apocalypse, cette mort du monde qui est censée devenir l'aube du royaume des cieux sur terre, *Allahu akbar*.

Pourtant, sur la façade de Kladruby, rien ne suggère l'Apocalypse, hormis l'âge de l'apôtre. La statue le montre dans son grand âge, ce qui n'est pas courant. La tradition tend à montrer saint Jean comme un jeune homme ; or, s'il rédigea lui-même l'Apocalypse, on sait par les références historiques fournies par le texte que ce fut à la fin de sa vie, à plus de quatre-vingt-dix ans. Mais on n'est pas sûr que

saint Jean rédigea ce texte. Certes, les deux documents ont été écrits en grec, la langue dont se servait Jean pour évangéliser les habitants de l'Asie Mineure : des Grecs sous administration romaine. Toutefois, le texte de l'île de Samos n'est pas écrit dans un grec raffiné ; au contraire de celui de l'Évangile qui a l'élégance du langage d'un homme instruit. Longtemps, les évêques ont débattu pour savoir si l'Apocalypse devait figurer, ou non, parmi les textes canoniques. C'est un texte obscur, sans style, plein de contradictions, où des illuminés, à chaque génération, prévoient la fin du monde, et le commencement d'un autre, celui de Dieu. Finalement, selon Charapatka, c'est la littérature qui a gagné, les évêques ont admis qu'un beau livre devait avoir une fin grandiose. C'est ainsi que l'Apocalypse clôt le Livre.

L'abbaye semble à Santini un vaisseau spatial en route vers les cieux. Tout autour de la coupole, il lit l'inscription latine qui, comme une couronne de mots, cite le Cantique des Cantiques :

Quelle est cette femme

Qui arrive du désert

Appuyée au bras

De son bien-aimé

Alors, Jean Santini a retrouvé saint Bernard et sa mystique de l'amour dans ses trois étapes : commençant, progressant, parfait. Et la mort de Pampélichka l'a frappé à nouveau, et la perte d'Ipolia a déchiré son cœur mis à nu

par le deuil. Est-il possible de mourir avant sa mort ? Il était devant la tombe de Vladislav Ier, mort en 1125, le seul Přemyslide qui ne soit pas enterré au château de Prague. Il pleurait. Il vit les étoiles de Santini. Il y en avait quatre, disséminées sur le sol de l'abbaye, elles avaient huit branches. Au centre des étoiles, un cercle en cuivre jaune que les pas des pèlerins ont poli, et qui luit comme or natif sur la pierre. À partir de ce centre rayonne une étoile à huit branches taillées dans des dalles de pierre semi-précieuse, un jade rouge. Cette étoile sert d'objet fractal à la seconde étoile qui surgit du motif de la première, et ainsi de suite, jusqu'à donner quatre étoiles, de plus en plus grandes... comme si la lumière surgissait sur la terre qui, enfin, accepterait de la recevoir. L'inspecteur de police Santini a pensé à la création du monde selon Isaac Louria. Il a porté ses regards vers les hauteurs, les nervures des voûtes dessinent un réseau où, selon le frère morave, le génie de Santini a placé l'arbre des *séfirot*. Les entrelacs des nervures dessinaient en effet des motifs multiples, qui, comme les étoiles sur le sol, s'engendraient les uns les autres dans l'éclosion d'un mouvement infini. Il vit quatre étoiles d'or au ciel du cœur de l'abbaye, peut-être les quatre évangiles qui se reflètent dans les quatre étoiles sur le sol de l'église. Jean Santini était prêt à percevoir l'arbre des *séfirot* d'Isaac Louria, mais aussi, des fleurs de lys, des roses à quatre pétales, et toute la magie de l'écriture, lorsque le point devient ligne - et que la ligne se met à danser au rythme du verbe. Saisi par la splendeur du lieu, Jean Santini avait oublié son chagrin.

Il ne marchait plus dans l'édifice, il était immobile, il était debout sur le cercle de cuivre, au centre de l'étoile, à l'aplomb de la coupole, qui, au-dehors, culmine dans une couronne qui est celle de « Marie, Reine des cieux ». Il comprit qu'il venait d'entrer dans le rêve de Jacob : il était dans un de ces lieux, qui, sur terre, communiquent avec les cieux (Genèse 28-10). Il se sentait bien, joyeux et comme régénéré.

Selon Charapatka, le premier homme qui sentit la force étrange qui émanait de la colline de Kladruby fut un Cro-Magnon venu ici chasser avec son groupe. Puis, pendant des millénaires la région fut désertée par les humains. Jusqu'à ce qu'un chrétien sentit à nouveau la magie de la colline de Kladruby. Il était le premier évêque de Regensburg. L'Église en fit saint Wolfgang. Il prophétisa qu'un jour une église de grande renommée serait bâtie en ce lieu, et que son autel s'élèverait au point où il venait de planter une branche d'arbre. Sur la colline de Kladruby, Wolfgang fait le même geste fondateur que Jacob après son rêve dans le désert, où il n'y a pas d'arbres. Jacob dresse une pierre, qu'il sacralise en y versant de l'huile.

Il y a sur terre des lieux qui sont comme en communication avec la flamme spirituelle du monde, ils sont lieux de miracles, comme à Lourdes. À Regensburg, le 12 septembre 2006, un pape est venu rappeler au monde que le christianisme est une religion de la raison et

de la foi ; que le Dieu des Écritures est un Dieu de raison qui a fait l'homme à son image, donc doué de raison. Il faut en tirer une immense conclusion : refuser à l'être humain le libre usage de sa raison, comme le font tous les fanatiques, c'est commettre le seul vrai péché, le mépris de ce que Dieu a donné. Jean Santini, l'homme qui, comme bien d'autres, avait vu la lumière, ne la voyait pas à nouveau. Alors qu'il était debout sur le cercle central des étoiles de Santini, il ne revoyait pas la lumière dans sa splendeur d'autrefois. Il sentait sa présence à son signe infaillible : la joie.

La journée était avancée lorsque Santini s'arrêta devant la porte ouest de l'abbaye. Le ciel était nuageux. L'air était doux. La porte ouest avait la splendeur du reste de l'édifice, les motifs gothiques y sont baroquisés, comme le maître-autel, à l'intérieur, à l'Est, qui est une réplique des motifs d'architecture de la porte ouest. Cette unité de la porte ouest et du maître-autel, à l'Est, est constante dans les ouvrages de Santini. Portes et fenêtres de la façade ouest ont, comme dans tout l'édifice, la forme de mains jointes en prière. Ce geste, retranscrit dans le langage de l'architecture, est le signe du gothique. À la pointe de ces mains en prière, Santini a multiplié les pignons-lancettes au sommet desquels il a placé des roses et des lys : les fleurs de la symbolique mariale. Deux de ces lancettes placées de chaque côté de la façade étaient surmontées de motifs étranges en fer forgé. Ils ne représentaient rien. Ils semblaient superfétatoires. Santini connaissait son homonyme, créer une forme inesthétique

et inutile ne lui ressemblait pas. Il pensa qu'il s'agissait d'une de ces retouches faites dans le passé par les fermiers de Windischgrätz, ou par les camarades du kolkhoze, qui avaient eu besoin de tiges de fer sur la façade pour quelque activité agricole. Santini allait partir ; soudain, le ciel fut dégagé, le soleil resplendit sur la façade couleur de miel doré, et là, Santini vit le message du créateur émerveillé des étoiles : les deux fers dictaient au soleil en lettres d'ombre : *Ave Maria*. La lumière dictait à l'ombre du fer le nom sublime de la femme.

Rentré à Prague, Santini fut pris du désir fiévreux de revoir Ipolia. Il se précipita chez elle avec le fol espoir que quelque chose était encore possible. Il sonna à sa porte, au 26 de la rue Polska. Une fille vint lui ouvrir, elle lui expliqua qu'Ipolia était parti pour une mission de longue durée, elle dit d'abord à Washington, puis, un instant plus tard, elle parla d'Islamabad, au Pakistan. Agacé, il demanda à la fille si Ipolia était à Washington ou Islamabad. La fille prit l'air revêche de celle qui en sait davantage, et expliqua que la mission impliquait des voyages dans ces deux villes. La fille n'avait aucune idée de la date du retour d'Ipolia, pas avant six à dix mois dit-elle. Santini décréta qu'Ipolia avait sous-loué son appartement à une de ses amantes. Amer et dépité, il pensa que tout était perdu dans cette histoire d'amour manqué.

Le lendemain matin, la salle opérationnelle de l'ambassade d'Italie était en ébullition. La veille, pendant

la nuit, le messenger et son colis avaient été reçus par Onéguine. Le messenger ne payait pas de mine, un homme ordinaire chez lequel tout était moyen, sa taille, ses manières... Il avait fait la queue, une queue moyenne, comme la clientèle, pour entrer dans la boîte de nuit. Ce n'est qu'à la caisse, alors que les gorilles de service voulaient prendre le colis qu'il portait sous le bras, qu'il avait donné un mot de passe, et dit qu'il ne remettrait son paquet qu'au patron. Son colis ressemblait à deux cartouches de cigarettes liées ensemble, il était enveloppé dans du papier d'emballage ordinaire. Les deux hommes se connaissaient, le porteur du colis donna le paquet à Onéguine. Ils échangèrent des banalités en russe, Onéguine remit au gars une enveloppe, le livreur quitta la pièce, but un verre dans la boîte où un DJ faisait danser son monde sur une musique techno qui faisait vibrer les bas-ventres. Puis il partit. Les services tchèques le suivirent, et l'arrêtèrent quelques heures plus tard, alors qu'il allait passer la frontière slovaque à bord de son camion. Après deux heures d'interrogatoires, il n'avait toujours pas dit ce qu'il transportait, il semblait l'ignorer.

Onéguine avait dormi au *Kostel* où il avait un petit studio. Au matin, il avait sorti le colis de son coffre où, la veille, il l'avait enfermé. Il l'avait ouvert. L'objet ressemblait à une sorte d'aérosol, genre laque de coiffeur, peinture, détachant... mais en plus gros, et dans un métal plus épais, luisant et poli. Sur la bonbonne métallique trois lettres en cyrillique étaient peintes en rouge ДОЖ, et un chiffre 63. Les Russes avaient sauté au plafond. Ils

avaient quitté la salle opérationnelle, et demandé une heure afin de prendre des instructions de Moscou. Un peu moins d'une heure plus tard, ils étaient de retour et annonçaient la nouvelle. L'espèce de thermos métallique contenait de la ricinine sous pression, dissoute à très haute dose dans un mélange d'alcool et l'eau pure, selon un procédé de fabrication ultra secret. En fonction des conditions d'utilisation, il y avait de quoi tuer cent à deux cent mille personnes.

Pendant la guerre froide, les Russes avaient mené des recherches sur les poisons. Pour une part, ils avaient utilisé les archives des chercheurs nazis dont ils s'étaient emparés lors de leur conquête de l'Allemagne. Après expériences sur plus de cent personnes fournies par le KGB, ils avaient identifié la ricinine comme le poison le plus efficace. Un programme secret avait commencé la fabrication d'armes opérationnelles. Les minuscules billes de métal porteuses de particules de ricinine inoculées à George Markov par les services bulgares, à Londres en 1978, ainsi que le parapluie qui projetait le poison incrusté dans les billes métalliques microscopiques, avaient été fournis par le KGB. Les Russes pensaient que tous les stocks de ricinine avaient été détruits, et c'est avec stupeur qu'ils venaient de voir qu'une des bombes aérosol qu'ils avaient fabriquées dans les années quatre-vingt allait être vendue à un intermédiaire lié à al-Qaida. Oleg Kamenev, un jeune lieutenant de l'agence russe de renseignement, aujourd'hui le FSB, avait expliqué ce qu'était l'arme qu'Onéguine manipulait sur l'écran. Grâce à la pression, à

l'ouverture d'une valve à triple sécurité, la ricinine était projetée en fines particules inodores et invisibles qui se mêlaient à l'air ambiant, et le rendaient mortel six heures, environ, après qu'il fut respiré. L'arme avait été développée pour être utilisée à travers un système de ventilation ou de climatisation. À la condition que la température ambiante ne soit pas supérieure à quarante degrés centigrades, la bouteille que l'on voyait sur l'écran pouvait tuer plus de cent mille personnes en une douzaine d'heures. Au fur et à mesure que le Russe parlait, les visages dans la salle se contractaient, passaient de la curiosité à l'anxiété, puis à la colère, puis, selon les personnes, à une sorte de tension vers l'action. Lombard demanda au Russe :

- En fonction des capacités spécifiques de cette arme, qu'elles sont, selon vous, les cibles les plus probables ?

- Tous les grands espaces clos, où la température est inférieure à 40°, et supérieure à 0°, où se trouve un grand nombre de personnes, qui, par inhalation, restent exposées au poison pendant une vingtaine de minutes. Cela peut signifier un grand nombre d'espaces : des centres commerciaux ; des rassemblements de musique populaire, rock stars et autres ; des événements sportifs, politiques, etc. pourvu qu'il y ait beaucoup de monde dans un espace clos qui n'est pas surchauffé, et qui possède un système de ventilation pour diffuser le poison.

Il fut décidé que l'assaut serait donné sitôt qu'Abdelkader serait arrivé dans le bureau d'Onéguine.

L'officier américain de la CIA qui coordonnait l'opération n'eut aucune difficulté à convaincre tout le monde que le plan précédent, qui prévoyait de suivre Abdelkader avec son colis, afin d'identifier son client ou, pour le moins, le prochain intermédiaire, était trop dangereux, si, comme cela venait de se passer lors du voyage d'Abdelkader à Vienne, on perdait à nouveau sa trace, et le colis avec.

« Je vois la vie en rose » avait dit Onéguine, ce à quoi Abdelkader avait répondu « Et ça m'fait quelque chose », puis Onéguine à nouveau : « Allez venez milord ! »

Grâce à son téléphone portable, la salle opérationnelle pouvait suivre Abdelkader dans tous ses déplacements. Un instant, on avait craint qu'il ne prenne pas son portable avec lui, comme lors de son voyage à Vienne, ce qui avait créé une véritable panique dans tous les services qui suivaient cette affaire. Il est vrai que les inondations qui affectaient tout le centre de l'Europe avaient aussi désorganisé les services de plusieurs pays. Mais, comme la première fois, on suivit Abdelkader sans difficulté pendant son parcours. Il marcha à travers la ville, traversa le pont Charles, monta la Nerudova, et fut bientôt devant la porte du *Kostel*. Il était 21 heures et quelques minutes. Il avait fait le trajet en quarante-cinq minutes. Cela avait suffi pour mettre en place le dispositif de l'assaut. Trois équipes allaient mener l'attaque ; en plus, deux équipes de policiers établiraient des souricières dans la Nerudova et

dans Zamecke schody, au cas, improbable, où une des cibles parviendrait à échapper aux groupes d'assaut.

La première équipe ne serait pas armée, quatre hommes et deux femmes des forces spéciales des services tchèques entreraient à l'intérieur de la boîte de nuit, cette équipe aurait pour mission de neutraliser les trois serveuses et les deux barmans, plus, éventuellement, un ou deux gardes du corps. Ils entreraient comme de simples consommateurs. Huit hommes armés et équipés pour le combat urbain entreraient dans l'église par le passage secret qui permettait d'aller du palais Kolovrat à l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. Ces hommes fourniraient des armes aux six agents déjà dans la place. Le passage s'ouvrait dans le couloir d'une quinzaine de mètres qui longeait le mur ouest de l'église. Ce couloir unissait la pièce qui servait de sas d'entrée avec les toilettes de la boîte de nuit, à l'autre bout. Dans le sas, il y avait deux gorilles et une caissière, un troisième gorille faisait en permanence la liaison entre la piste de danse, le bar, et l'entrée. Deux autres gardes du corps se partageaient la surveillance du bar et du bureau d'Onéguine. Le bureau d'Onéguine avait deux issues, une à l'intérieur du périmètre du bar permettait d'accéder à la salle de danse par une porte coulissante située derrière le comptoir du bar ; l'autre donnait sur le petit passage qui unit la Nerudova à Zamecke schody, l'escalier qui mène au château de Prague. Ce mystérieux passage que di Stefano avait fait visiter à Jean Santini, lors de sa première visite à l'ambassade d'Italie. La troisième équipe d'assaut serait

placée dans ce passage afin d'en interdire l'accès, pour éviter une échappée par la Nerudova ou Zamecke schody. En raison de l'étroitesse du passage, cette équipe n'aurait que trois hommes. Quatre hommes resteraient en renfort dans la salle opérationnelle. Le colonel Lombard et Santini se joindraient à ce groupe de réserve.

Il était 23 heures 45 lorsque la salle opérationnelle donna le signal de l'assaut. Dans la boîte, cela coïncida avec le début de la chanson *Around the street* du groupe ZZ Top. Le groupe d'assaut qui était dans la place se divisa en deux : trois membres du commando allèrent au bar, les trois autres se mirent à danser devant le passage ouvert qui donnait accès au couloir, et où quelques secondes plus tard émergèrent les huit hommes qui attendaient dans le passage secret qui relie l'ambassade d'Italie à l'église. La neutralisation des gardes du corps et de la caissière ne prit que 47 secondes ; simultanément, les trois commandos des forces spéciales tchèques apportèrent les armes et vinrent en renfort aux trois autres qui neutralisaient les gens du bar et les deux gorilles qui étaient près de la porte : ils furent tués, l'un au corps à corps, l'autre par une balle tirée d'un silencieux. Toutes les armes tiraient des balles spéciales, pas trop rapides et puissantes, et dont les têtes étaient faites d'un alliage relativement mou, afin de ne pas perforer la bouteille métallique qui contenait la ricinine sous pression. La musique de ZZ Top faisait un tel vacarme, créait une telle ambiance excitée, que seules les personnes qui étaient près du bar s'apercevaient qu'il se passait quelque chose d'anormal. Dehors, à l'entrée, les clients faisaient la queue, sans comprendre pourquoi la

porte du *Kostel* restait close. Dans la salle opérationnelle, on s'inquiétait. Sur l'écran, on voyait que dans son bureau Onéguine, ses trois gardes du corps, et Abdelkader avaient pris conscience du fait qu'il se passait quelque chose d'anormal. On savait que la neutralisation des caméras de surveillance, sauf celles de l'entrée, alerterait Onéguine et ses hommes. Mais, on pensait que la surprise et la rapidité de l'assaut ne leur laisseraient pas le temps de réagir. Il s'en fallut de dix secondes pour que le plan réussisse.

Il y eut deux explosions dans le passage, les trois commandos qui y attendaient Onéguine et les autres furent tués sur le coup. La bande surarmée sortit dans le passage. Dans la salle opérationnelle, on alerta tout le monde sur la fuite du groupe. Quelques secondes plus tard, les équipes à l'intérieur du *Kostel* firent sauter la porte du bureau d'Onéguine, et se ruèrent dans le passage où les gardes du corps ouvrirent le feu. Le groupe de réserve de l'ambassade d'Italie décida d'intervenir. Dans le passage, le groupe d'assaut était équipé de caméras à infrarouge qui permettaient de voir le théâtre opérationnel. La bande s'était scindée, un groupe tentait de fuir par Zamecké schody, l'autre tentait de rejoindre la Nerudova. La porte de la cour de l'ambassade d'Italie qui donnait sur le passage avait été ouverte afin de permettre une intervention rapide du groupe de renfort. Le colonel Lombard et Santini furent très vite devant le passage ; plus avant, ils entendaient les tirs échangés entre les combattants, le passage était devenu un couloir de balles. Santini vit deux ombres passer, il tira plusieurs fois, il eut

l'impression d'avoir fait mouche, puis un objet tomba près de lui, il explosa.

Lorsque Santini s'éveilla, il était allongé sur une grande table, dans une belle pièce du rez-de-chaussée du palais Thun-Hohenstein. Le visage du colonel Lombard était penché au-dessus du sien, di Stefano lui montrait une sorte de bombonne en métal poli, sur laquelle il y avait des lettres dans un alphabet étrange, et un chiffre. Di Stefano montrait cela à Santini, qui comprenait que c'était pour lui faire plaisir. Mais Santini ne pensait plus à tout ça. Il ne sentait pas son corps, il voyait un morceau déchiqueté de son gilet pare-balles qui rebiquait au-dessus de son ventre. Il voyait le plafond du palais, les nervures de la voûte, et, soudain, il se souvint de Kladruby, et de la vision de création du monde d'Isaac Louria. Il en éprouva de la joie. Un nouveau visage se penchait sur lui, une femme, belle, rousse, à la peau très blanche, comme celle de Pampélichka, une peau de lys disait-on, autrefois. Ses yeux avaient la couleur des myosotis, la couleur de la Vierge Marie. Son sourire était celui d'Ipolia, un ange baroque avait tendu son hamac au coin de ses lèvres, l'ange se balançait et souriait aux cieux. Santini était émerveillé par la beauté sereine de cette femme. Elle était vêtue à l'ancienne, un grand décolleté montrait la splendeur de ses seins. Alors, dans le palais autrefois bâti par Jan Blažej Santini, la belle ouvrit son corsage, posa ses lèvres sur les lèvres assoiffées de Santini, puis, avec une douceur qui pouvait changer le monde, elle lui offrit son sein. Santini se mit à téter la vie à pleine bouche. Dans la

pièce, les gens étaient en larmes. Lui, il était au ciel, dans la Voie lactée. Il n'y a plus d'amertume dans sa bouche, l'homme de chair est aux cieux, il goûte la tendre tiédeur du lait fusant du sein splendide.

CHRONIQUES DE LA
TROISIÈME GUERRE
MONDIALE

TOME I :

LES ÉTOILES DE SANTINI

L'Attaché de Police de l'ambassade de France à Prague, le Corse Santini, vit une aventure sentimentale heureuse qui l'a conduit à s'intéresser à un des maîtres du Baroque tchèque, l'architecte Jean Blaise Santini. Un acte terroriste frappe la ville et sa vie bascule dans une autre aventure.

PAUL BAYLEVILLE